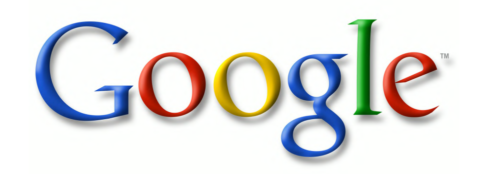




par Ch. Renné

non cité au Cohen

[redacted]



F. M. Queverdo inv. del — *Gravé par A. F. Hemery.*

mon Oisiveté.

MON

OISIVETÉ.

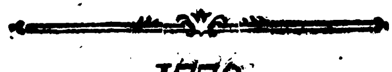
» Méfiez-vous d'un Ouvrage poli avec tant de
» soins, fait-on dire à *Séneque*; vous pouvez en
» conclure qu'il part d'un esprit médiocre & occupé
» de petites choses ».



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez { GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, à la Liberté.
MOUREAU, Libraire, rue Dauphine, près celle Christine, au Grand Voltaire. }



1779.

EXPLICATION

DE L'ESTAMPE (1).

L'Espérance appuyée ſur ſon ancre, fixant Louis XVI dans un médaillon ſoutenu par la force (un Lion), lui montrant la Bienfaiſance ſous la figure de la Reine, qui ſe regardent.

Henri IV placé au rang des Dieux, & comme Tutélaire de la France, planant dans un nuage, montre aux auguſtes époux (parfaitement reſſemblans), le peuple Français, qu'on voit dans une partie de l'eſtampe, annonçant un air ſatisfait. Henri IV eſt cenſé dire au couple illuſtre, en lui montrant de ſa main le peuple : *mes enfans, voilà ceux qu'il faut rendre heureux, & vous le ſerez.*

Sur le devant de la gravure, eſt une femme donnant le téton à ſon enfant, en fixant la Reine.

Un vieillard eſt en admiration ſur les mœurs & les vertus du Monarque.

---

(1) L'Auteur a fait l'eſquiſſe de cette Gravure, à la page 9 de ſon Diſcours préliminaire ; il ne penſait pas alors qu'elle ſerait au commencement de ſon Ouvrage.

De petits Génies paraiſſent intercéder la *Bien-faiſance* d'accorder ſa protection aux arts déſignés par quelques attributs & quelques monumens dans le fond.

Tous les deſirs & toutes les eſpérances, les idées & les vues de l'Auteur ſont renfermés dans ce plan.



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

L'oisiveté & les chagrins m'ont mis la plume à la main : c'eſt avec répugnance que je l'ai priſe, & c'eſt avec dépit que je vais l'exercer.

L'impuiſſance où je ſuis d'appuyer mes idées de preuves, & de conformer mes raiſonnemens au goût d'à-préſent ; mon incapacité à donner à mes écrits *cette magie* qui aveugle & ſéduit tant de perſonnes ; l'adulation continuelle qu'exigent certains lecteurs, des jeux de mots & des bagatelles, preſque généralement adoptées par ceux qui peuvent donner ce qu'on nomme *ton ;* les contradictions infinies dans les choſes que les uns trouvent admirables & les autres déteſtables ; que ceux-ci eſtiment médiocres & ceux-là excellentes ; cette multitude d'incertitudes, enfin, fondent mes craintes & ma répugnance. Il n'y a pourtant qu'une vérité qu'il ſerait aiſé de connaître, ſi on ne conſultait que la raiſon. Mais les conventions, l'uſage, les opinions accréditées, &c. ſont des auto-

rités qu'on ne franchirait pas sans danger. De plus, l'intérêt, l'envie, la jalousie, monstres introduits sur la terre, ont empoisonné tous les états ; ils se sont acharnés singuliérement à la *littérature*. Mais je me dédommagerai des talens qui me manquent, par le choix des sujets.

Mon but dans cet *ouvrage*, & dans un autre encore plus intéressant dans ses objets (1), est de jeter un *coup-d'œil* rapide sur tous *les états* un peu importans à la Nation & à ses sociétés ; sur la conduite personnelle & publique d'un grand nombre de ceux qui la composent ; mais particuliérement sur ceux de la *Capitale*, qui sert de modele à toutes nos Provinces, semblable à l'arbre qui communique sa seve, ses vertus & ses vices à toutes ses branches ; sur les abus dans les établissemens utiles, & les maux que les hommes font à leurs semblables.

L'abaissement du *luxe*, l'augmentation du commerce & de l'agriculture, sont des sujets sur lesquels je m'arrête singuliérement. J'appuie fortement sur les *mœurs* actuelles. Je déclare la guerre à ce vice chéri de nos jours, l'égoïsme, destructeur de la société, & au faste ruineux qui a produit une si grande quantité d'*équipages* ; enfin, je parle des femmes & des spectacles.

(1) J'aurai occasion d'en rapporter quelques passages.

Je n'ai pas besoin de prévenir qu'on ne trouvera pas dans cet ouvrage les traits d'une plume élégante, & encore moins superbe pour la *diction*; on s'en est déja apperçu. Je ne suis nullement capable d'exercer ce talent si sublime, si étudié & si adopté aujourd'hui; ni d'employer de grands mots, quoique souvent vuides de sens & de vérités; ni cette méthode captieuse si usitée & si chérie; ces divisions si étendues, ces expressions si singulieres, si choisies pour la frivolité, & si heureuses pour la légereté; enfin, ces phrases si recherchées & si délicieuses. On n'y trouvera rien de tout cela, pas seulement d'exactitude dans la langue. Ce sont mes *sensations*, mes *observations*, mes *réflexions* & mes *idées*; en un mot, ce sera une conversation familiere & toute simple par écrit, & peut-être sans ordre, sans liaison, sans construction réglée, & souvent entrecoupée de digressions. Je suis antique : dans ce temps-là, on s'embarrassait peu d'ornemens, on ne les connaissait pas, on n'avait que des idées générales. Le luxe y ressemblait à la diction ; l'un & l'autre étaient d'accord pour la vérité, l'utile & la modestie. Qu'était le luxe il y a seulement un siecle, en comparaison de ce qu'il est de nos jours? Aujourd'hui il éblouit certains hommes sur les facultés, comme le style sur le fond des ouvrages.

Tous les honnêtes gens, & même des écrivains

de bonne-foi, désirent qu'on écrive avec cette simplicité & cette vérité du bon vieux temps. Il en doit être du style comme de la bonne musique : plus elle est simple, aisée & naturelle, plus elle plaît; celle où il y a moins de *notes*, parle le mieux à l'ame. Tout écrivain de bonne-foi, comme un vrai musicien, cherche à intéresser & à toucher, & non à étonner, ni à surprendre. Le bon musicien évite le travail du gôsier & tout chant hors de la nature; un écrivain, qui n'a en vue que le bien & l'utile, évite soigneusement ces mots qui ne sont que pompeux & bruyans, qui entortillent & soustraient les vérités nécessaires à dévoiler. Mais les amateurs du clinquant veulent des pensées fines, élégantes & fortes; on les alambique, & on les rend obscures; & on s'écrie : voilà du *sublime !* Ne devroit-on pas s'écrier plutôt : voilà de l'emphase ?

La mode étend son domaine sur tout; les pensées, la littérature & le style; sur la justice même, ses formalités & ses fonctions; & on est inique par mode.

L'usage & les nouveautés sont les tyrans de la vérité & de l'esprit. La facilité qu'ont certains hommes, pleins de petites choses, à en saisir & à en accréditer les objets, les rend funestes aux sociétés.

Pour moi, je me livre & me laisse aller tout

simplement à mes sensations & à mes réflexions; je tâche de les diriger & de les appliquer à des sujets utiles; je m'en laisse vivement affecter, & ensuite je prends la plume tout bonnement, sans savoir comment cela s'appelle.

Mais ce dont je suis fort en peine, ce dont je me soucie beaucoup, c'est d'être capable de mériter les suffrages des gens sensés & honnêtes; voilà mon inquiétude & mon ambition. Quelques noms qu'ils donnent à mes intentions, s'ils les trouvent *patriotiques*, j'en serai flatté. Ce qui est conforme à notre façon de penser nous intéresse toujours. « *Aimer qu'on nous conseille, & non pas qu'on nous » loue* », a dit Boileau. J'exhorte à me lire avec attention; peut-être en sera-t-on bien-aise.

Quant aux amateurs du beau style seulement & des régles, ils me sont fort indifférens. Les récits doivent être aussi simples que vrais.

Il n'y aura dans cet ouvrage ni *esprit*, ni *science*, parce que je n'ai ni l'un, ni l'autre. Le sentiment & la connoissance du monde que j'ai, m'inspirent & sont mes guides fideles. Je n'aurai pas besoin d'alambiquer ce que j'ai d'esprit pour étayer de preuves les sujets que je traiterai; tous les honnêtes gens approuveront ce que j'en dirai, parce qu'ils les connaissent & les sentent.

Combien de fables, de bizarreries & d'inutilités, qui n'ont aucun but pour nos mœurs, impri-

mées & lues avec enthousiasme ! Combien de mensonges de toute espece & de choses hasardées & très-indifférentes ; des romans annoncés pour vrais & nécessaires ! Combien d'amusettes ! tandis que nous avons tant d'objets à corriger dans nos mœurs, & dont nous sommes les acteurs. Sommes-nous des hommes, nous prend-on pour tels ? On ne devrait trouver beau que ce qui est vrai & utile. Mais on veut beaucoup de galimathias & d'amphigouris, sans même chercher d'heureux choix d'idées, pour dire quatre mots de vrai ; & la capitale & une partie de la nation lisent ces puériles répétitions. Ce délire, qui n'est pas ancien, pour ces futilités, entretient l'esprit de la nation, & ne lui laisse le choix que pour la frivolité ou l'ignorance. Le bon ou le mauvais succès d'une immensité d'objets, dépendent de la façon de les sentir & de les voir. Les hommes d'un esprit solide, ne disent pas une infinité de choses que d'autres disent ; parce qu'ils les regardent comme des puérilités ; ils n'en font aucun cas, tandis qu'un grand nombre s'en font un mérite, & en tirent vanité, parce qu'ils sont applaudis.

On n'attend pas que la lecture publique dise du bien d'un livre, l'auteur commence par annoncer qu'il est très-intéressant, & qu'il instruira les hommes : qu'il instruira ! qu'il en flattera une partie, & trompera l'autre, devrait-il ajouter.

Si je suis lu par la mode & l'usage, à coup sûr je suis détestable... mais si j'ai le bonheur de l'être par des *hommes*, j'ose espérer d'être senti & approuvé.

Hommes sensibles aux malheurs de vos semblables, c'est pour vous que je vais tracer ces trop foibles réflexions! Puissent-elles faire quelques impressions sur ceux qui font consister leur félicité dans des objets indignes de l'homme, à être inutiles à leurs semblables, & dans les maux qu'ils leur font.

On trouvera l'*égalité* des *conditions* insinuée sans qu'on s'en apperçoive, par une route différente de ceux qui ont traité ce sujet exprès; c'est par des comparaisons simples & vraies. Cependant j'admets la distinction dans les états, mais sans humiliation; on conviendra de ce que je dis.

Mon style sera conforme à ma façon d'agir & de penser; il sera de la plus grande simplicité, mais vrai comme HENRI IV & son *Ministre*.

Quel plus grand & quel plus sublime modele de vérité & de vertus?

HENRI IV est mon héros.

J'invoquerai souvent tes cendres & ton ombre sacrée
Pour le bonheur des Français & pour l'humanité.
O mœurs! ô simplicité du temps! ô mémoire!...
HENRI, tu mérites des cieux toute la gloire.

Ton peuple, tous tes sujets comblés de bienfaits,
La fureur jalouse... hélas! qu'a-t-elle fait?...
De tes augustes loix l'univers suivait l'empire;
Après le même bonheur encore chacun soupire (1).

On peut me disputer la connaissance de l'art d'arranger les mots, mais non celle des choses, de leur utilité & du besoin qu'on en a. Et qu'importent les mots & leurs places, quand les choses peuvent être utiles? Tel un malade, rebuté de l'odeur & du goût d'une médecine, en obtient les effets les plus salutaires.

Mes écrits ne seront ni mignardés, ni fanfreluchés, ni décorés, comme beaucoup de ces grands riens... que d'avides lecteurs s'arrachent les uns aux autres. De belles gravures, des culs-de-lampes & des vignettes: leurs voluptés, leurs obscénités ne surprendront point les lecteurs; le brillant des mots ne les éblouira pas, ni la situation des figures... qui ont seules le droit de les fixer un moment. La bonhommie des miens n'aura aucun de ces avantages; mais en place, elle offrira à leur cœur des vérités touchantes. J'aspire au bonheur

(1) L'enthousiasme où je me suis laissé aller en parlant de ce grand Roi, m'a fourni une prose à-peu-près mesurée & presque rimée; mais je déclare que je n'ai eu aucune intention de faire des vers; je n'en ai ni la connaissance, ni le talent.

de faire quelques légeres ſenſations ſur les eſprits ſuperficiels & à la mode, & d'inſpirer des *mœurs*.

Cependant, ſi mes écrits vont ſous la preſſe, je ferais bien tenté d'y mettre une gravure au frontiſpice; mais le ſujet ſerait ſi intéreſſant, ſi vrai, & ſi auguſte, qu'on oublierait ce que je viens d'en dire : la voici.

L'Eſpérance fixant Louis XVI, dans un médaillon, ſoutenu par la Force, lui montre la Bienfaiſance ſous la figure de la Reine, qui ſe regardent. Henri IV dans un nuage, & comme tutélaire de la France, leur montrant le peuple, fixé dans une partie de l'eſtampe, qui annonce un air ſatisfait.

Mais quelle chimere eſt la mienne? Prétendre à l'honneur de l'impreſſion? Eh pourquoi non? Mais une foule de difficultés s'y oppoſent. La France eſt pleine d'entraves, en tous genres, qui font un grand tort au bien général.

L'approbation d'un cenſeur, qui ſuit les intentions du gouvernement; dans l'hypotheſe, que mes écrits méritent de l'obtenir, après peut-être beaucoup de ſuppreſſions, il en fera ſon rapport; & c'eſt ſur ce rapport que je ſerai permis ou refuſé. Enfin, l'approbation & la permiſſion ſuppoſées obtenues; comment faire imprimer, ſans moyens pour pourvoir à la dépenſe? Si j'offre l'achat du manuſcrit, les uns n'en voudront pas; ceux qui ſont dans le cas de le faire valoir, feront avides; ils

feront la grimace pour en faire une offre mefquine, & ils en diront fi peu!... ils feront mine d'être indifférens fur les fujets qui y font traités ; ils mettront néanmoins tout en ufage pour profiter de la pofition de l'auteur, &c.

Je me permettrai à cet égard une réflexion.

Quand les ouvrages ne peuvent qu'amufer, comme les romans, &c. que le gouvernement les regarde avec indifférence ; qu'il en laiffe la pourfuite aux auteurs, rien d'étonnant à cela. Mais quand ils peuvent être utiles, foit à l'état, foit à la nation pour fes mœurs, ou enfin, dans un genre quelconque ; alors le gouvernement devrait faire pourvoir, de quelque maniere que ce foit, aux moyens capables de leur donner une exiftence fatisfaifante pour produire l'effet que l'ouvrage offre naturellement, dans l'utilité dont il peut être aux citoyens, dans l'augmentation des produits qu'il procurera au commerce, & enfin pour procurer une récompenfe méritée à l'auteur. Par ces foins patriotiques & intéreffans pour les fujets d'un état, dans les parties effentielles, une noble émulation deviendrait générale, animerait l'efprit, l'intelligence, par l'efpoir de l'intérêt, de l'honneur & de la gloire.

Les frais de l'impreffion feraient prélevés de préférence fur les premiers produits de la vente publique de l'ouvrage.

Mais on confond tout : des relations apocriphes, des faits hasardés, des assertions téméraires, une imagination romanesque de choses indifférentes, ou insipide ou dangereuse, sont au niveau d'un ouvrage intéressant & essentiellement utile : je dis à regret pour la nation, aucun objet n'est plus abandonné que les talens des productions littéraires : quand ils ne sont pas prônés par la protection d'un nom, ou de la fortune, les auteurs sont livrés à la plus grande misere. Comment voudrait-on que leur génie fit des progrès ? Aussi reste-t-il borné.

Mais j'écris sur des objets trop sérieux : on est aveugle & sourd à leur égard ; & je n'écris point de ce style *suave*... & *délicieux*... tous les sujets en dépendent. Des babioles, des puérilités, dites avec élégance ; des bagatelles, des inutilités, des éloges outrés, plutôt pour les vivans que pour les morts, souvent plus faux que vrais ; une multitude de faits de la plus grande indifférence, & des débats littéraires insipides ; des répétitions éternelles, qui n'ont nulle valeur, & décrites très au long dans des journaux, comme dans les gazettes ; (1) & combien qui, sans le ton & les gestes à la

(1) Je suis loin de blâmer les journaux ; au contraire ; je les aime & je les estime très-utiles. Mais ces disputes littéraires pour des mots, pour des choses indifférentes au pu-

lecture, seraient encore plus pauvres? Des souplesses & des adulations, des vertus supposées & des actions annoncées & même attribuées à des personnages qui n'y ont jamais pensé... Comment les hommes à qui elles sont données n'en rougissent-ils pas jusqu'au fond de leur ame? Toutes ces choses, écrites élégamment & au goût frivole, sont reçues avec enthousiasme; une grande quantité de chiffons, les uns dangéreux, & les autres inutiles, voilà ce qu'on permet & ce qu'on approuve, & voilà ce qui est lu & payé très-cher par l'oisiveté des uns, & par *air* par les autres: de bonnes choses, dites naturellement & franchement, seront rejetées... même par un grand nombre qui ne devraient connaître que la modestie & la simplicité, l'utile & la vérité. On loue avec délire, & on blâme injustement & avec fureur, suivant ses sensations & son intérêt.

Il faut aux écrivains en réputation de grands traits & de grands faits, de grands appareils, n'importe le genre, & de grands événemens; de grands crimes & de grandes vertus; vrais ou faux, ils savent les accommoder au temps, aux lieux & aux personnages en place qu'ils veulent flatter: le surplus des humains n'est compté que pour le service

---

blic, quand elles ne tiennent ni à l'honneur, ni à aucunes imputations essentielles, font régretter la perte de ce qu'ils pourraient donner de bien intéressant.

de ceux qu'ils encensent. Ils dédaignent les tableaux des vertus & des vices, les écarts des passions & les intrigues ténébreuses, les actions & les mœurs des hommes privés de ces hautes places & de ces fonctions éminentes; & le peuple, ils le laissent dans l'obscurité. Cependant, qu'est le nombre des hommes à qui ils font servilement leur cour par des mensonges bien écrits, aux dépens souvent de la vertu des uns, & en supposant des vices & même des crimes aux autres? qu'est, dis-je, ce nombre? quelquefois d'*heureux scélérats*, en comparaison de toute la nation.

J'écrirai sur des faits, & non sur des suppositions; sur la pratique publique des choses, & non sur leur théorie. Que je sois lu, que je ne le sois pas, *approuvé*, *permis* ou *refusé*... je n'en suis pas moins assuré de la vérité de mes *portraits*. On y trouvera de ce que les élégans écrivains appellent capucinades & jérémiades, du trivial, & peut-être du bas; mais j'ose dire qu'on y rencontrera de l'élévation & quelquefois du sublime. Je n'ai reçu de ma vie aucun principe d'éducation quelconque; je n'en rougis point, parce que ce n'a pas été ma faute, mais celle des facultés qui ont manqué à mes parens, quoique de très-honnêtes gens; d'ailleurs, sans mémoire, sans aucuns livres pour l'exercer, la cultiver & l'orner. Mais un célebre écrivain a dit, que tout homme avait la faculté d'écrire sur toutes

ſortes de ſujets, même ſans ſe douter des premiers principes. Qui a produit les livres? Ce ſont, ce me ſemble, des raiſonnemens qui ont été eux-mêmes produits par les réflexions & les ſenſations : or ces livres ſont bons ou mauvais, utiles ou inutiles, ſuivant la probité & l'intégrité de celui qui a écrit; ſuivant l'intention qu'il s'eſt propoſée ou qu'il a ſentie, pour apprécier le beſoin de ſa nation & du monde; ſuivant la juſteſſe ou les écarts de ſes raiſonnemens; ſuivant encore qu'il était bien ou mal, ou médiocrement affecté, intéreſſé ou déſintéreſſé : ces derniers points ſont toujours la baſe d'un grand nombre d'auteurs.

On trouvera du déſordre dans cette premiere partie; le peu d'eſpérance que j'avais de me former un ſtyle qui pût plaire, m'a découragé de la tranſcrire, pour y introduire autant de ſuite que j'aurais pu en être capable : je la livre telle qu'elle exiſte depuis l'année 1776. Quand on m'eut dit que mes écrits avaient quelque mérite, l'empreſſement de l'éprouver dans le public, a produit encore en moi la même négligence. Dans le principe, la moitié au plus de cette premiere partie n'a été compoſée que comme fragmens, que j'ai tranſcrits de l'ouvrage entier, pour les donner à lire à des perſonnes en état d'en porter un jugement réfléchi, pour ſavoir ſi cela valait quelque choſe. Pluſieurs perſonnes me firent entrevoir des eſpérances, mais elles ne me faiſaient que de légeres impreſſions.

J'ai cherché des connaissances capables de m'inspirer de la sécurité, ou me déterminer à les jeter au feu. A la fin, j'eus le bonheur de rencontrer un honnête homme, homme de lettres de profession, & censeur royal pour la jurisprudence, qui voulut bien prendre la peine de les lire. Pénétré de ses bontés, je le pressai de me parler avec autant de franchise qu'il en trouverait dans mes écrits. Après la lecture faite, voici le jugement qu'il en porta, qu'il écrivit & signa, qu'il m'a remis & permis de rendre public.

« J'ai lu, avec toute l'attention dont je suis capable, un manuscrit de M. R**, intitulé : MON OISIVETÉ. Le fond de cet ouvrage m'a fait le plus grand plaisir. J'y trouve de l'énergie, de l'honnêteté ; une colere respectable contre les vices, le luxe & toutes les horreurs qu'on ne voit malheureusement que trop souvent, quand on regarde d'un peu près les actions & la conduite de bien des gens. J'y vois l'amour de la vertu & de la patrie, de la bonhommie & de la modération ; il y a des choses gaies, & pour mon compte personnel, je desirerais qu'il fût imprimé ; je suis presque sûr que la vente en serait rapide & produirait, & que la lecture en serait piquante ».

« Il y a des endroits qui seraient mieux en les abrégeant un peu ; mais comme une main étrangere, en voulant abréger, pourrait gâter, & n'au-

rait plus la même teinte de style, j'aimerais mieux, tout bien posé, y laisser les longueurs ».

« Ce qui paraît plus embarrassant, c'est d'obtenir l'approbation d'un censeur & la permission d'imprimer. On ne peut pas se dissimuler qu'il y a dans cet ouvrage des *vérités*, mais elles sont quelquefois dures : il y a des portraits ; & malignement ou mal-adroitement on en fera l'application à des originaux puissans, que l'auteur n'aura peut-être pas eu en vue ; il les généralise de maniere à n'offenser personne, & à ne permettre à qui que ce soit de se les approprier. Voilà ce que je puis dire de cet ouvrage, que je desire fort de voir public ». *Signé*, * * *.

Cependant, avec cet espoir flatteur pour mes desirs, il m'a fallu une confirmation de ce jugement, avant de prétendre à l'impression. Une autre personne, également homme de lettres, & ayant le même titre, a eu aussi la bonté de lire cette premiere partie avec une scrupuleuse attention. Il fut du même sentiment en tout ; il a ajouté : « Il serait à desirer que le style fût moins négligé & moins décousu ; mais ce désordre est le fruit d'une imagination singuliere & créatrice ».

D'après cela, je me livre à la publicité avec une sorte de confiance : je réclame l'indulgence des hommes honnêtes, pour le style, en faveur du fond de l'ouvrage & de mes intentions. Si cet essai de

mes

mes sensations a le bonheur de mériter quelques applaudissemens, encouragé par ses bontés, je mettrai tout en usage pour les augmenter dans la suite de cet ouvrage, que je soumettrai aussitôt à son jugement. Quel plus heureux emploi peut faire de ses talens un auteur accueilli, que de consacrer ses veilles au bonheur public ?

L'habitude d'écrire, c'est-à-dire, de composer, que j'espere acquérir, me mettra dans le cas de soigner un peu plus mon style, & de le rendre moins décousu.

Je crois qu'il est facile à beaucoup d'hommes d'écrire au goût des mœurs d'aujourd'hui, suivant le sujet ; mais il y a des objets qu'il n'est pas si aisé de rendre.

J'ose espérer que beaucoup de mes tableaux & de mes idées seront aussi neuves que vraies. On en trouvera peut-être de présentées deux fois, sous une forme différente ; ce sera avec intention : il y en a qu'on ne peut pas trop fortement peindre, pour se les graver dans le cœur. J'écrirai naturellement comme j'ai vu & connu, comme je sens & comme je pense ; mais non tout ce que je pense, parce que tous les hommes ne voient point de la même façon, & parce qu'encore je ne pourrais pas exprimer, comme je le voudrais, tout ce que je pense : d'ailleurs, il est bon de laisser penser.

J'éviterai une infinité de détails aussi minutieux

qu'inutiles, & parce qu'ils ne feraient que des répétitions d'une immensité d'ouvrages; mais on en trouvera dans celui-ci, un très-grand nombre dans tous les états, qui n'ont pas encore été écrites pour nos mœurs.

Je prie mes lecteurs de se souvenir que je suis fort éloigné de l'intention d'offenser qui que ce soit; ce sont des maux & des vices établis dans les sociétés dont je parlerai, & non des personnes. Les amis de la vertu ne se déchirent point, mais ils font une guerre continuelle aux ennemis de l'humanité. On trouvera peut-être des coups de plume qu'on appelle *hardis*; j'en dis les raisons. On doit me pardonner en faveur de mes intentions, qui sont aussi pures que patriotiques. On ne doit pas m'en faire un crime. Mon courage ne doit pas être pris pour de l'audace, & mon zèle pour de l'orgueil. Ce qui nous est arrivé, ou à d'autres qui nous sont connus... produit souvent dans l'écrivain, contre son cœur, ces momens & ces mots de vivacité qui s'échappent de sa plume.

L'homme est né libre, le sentiment & la pensée sont à lui : il est odieux de l'opprimer. Mais, en général, depuis long-temps, les livres ne font de lui qu'un vil adulateur, intéressé, rampant & aveugle. Je le répete, la pureté de mes intentions ne peut blesser que les ennemis de la nation, de son souverain, & les oppresseurs des sujets.

Qu'on ne pense pas que je cherche à ravaler l'homme; au contraire, je l'aime : j'ai une secrete vénération pour lui & pour ses sublimes perfections, dont il peut tirer un grand avantage. Mon intention est de le faire connaître tel qu'il est, capable de toutes les vertus & de tous les crimes. Je sens tout ce qu'il vaut, je connais sa grandeur, je présume sa destination suivant ses actions, parce que la Divinité l'a doué de facultés qui le rend absolument maître de faire le bien & le mal.

L'homme sur toute la terre jouit exclusivement des deux extrêmes; il est partagé d'une portion des attributs de la Divinité; il peut faire des heureux, & être bienfaisant comme elle, dans une immensité de genres. Quelle respectable faculté, quelle félicité pour ceux qui le peuvent!

L'homme méchant peut s'avilir & se rendre plus méprisable que l'insecte le plus dangereux & le plus malfaisant : il ne le vaut pas aux yeux de Dieu & des hommes : il est mille fois plus redoutable que la peste. L'insecte que l'homme écrase avec plaisir, est utile en différens genres; (la vipere, &c.) L'animal le plus féroce, quand il n'a pas faim, ne fait rien aux hommes, & jamais de mal à ses semblables; & l'homme a l'homme pour ennemi le plus cruel! La peste n'a qu'un temps; l'homme méchant, tant qu'il existe, est le plus grand fléau du globe entier; il s'occupe

la nuit & le jour à être nuisible & à faire du mal à ses semblables, à ses plus proches, sans même en avoir éprouvé de peines; il machine des moyens à cette fin!.... Il est le destructeur satisfait des humains & des animaux. Je n'hésite point à dire que les hommes méchans, & ceux qui sont à charge à leurs semblables, quels qu'ils soient, qui liront ces écrits, doivent être anéantis de ces tristes vérités, ou ils doivent se refondre dans la même minute, pour proscrire le mal qu'ils faisaient..... pour opérer le bien qu'il est en leur pouvoir de faire, parce qu'ils en ont la faculté dans leur constitution physique.

Je place l'homme qui peut être utile, mais qui ne l'est pas, qui n'est bon qu'à lui.... & l'avare qui se refuse le nécessaire, & qui laisse périr de misere son semblable; qui meurt & laisse son trésor à des héritiers ou à des gens qui souvent n'en ont pas besoin & qui en feront un mauvais usage; je place, dis-je, ces deux hommes-là à la porte de la classe des hommes méchans que je ferme bien:... à la premiere circonstance, ils entreront dedans.

Pour essayer de guérir certains personnages, les uns, du tort qu'ils font à l'état par leur prodigalité dans les choses qui dégradent l'homme, & les autres, à l'humanité, par leur avarice en thésaurisant, il faut des écrits judicieux, mais séveres.

Que ne puis-je exciter les hommes au bien, sans parler des maux qu'ils font! mais cela ne me paraît pas plus possible qu'à Brutus, qui s'écriait dans l'amertume de son ame : » Oh si nous pou- » vions atteindre à l'esprit de César, sans déchirer » le flanc de César! mais hélas! pour cela, il faut » que le sang de César coule! » Cet illustre, ce fameux & vertueux républicain, tout assassin de César qu'il était, malgré l'estime distinguée qu'il avait pour ses grandes qualités, prévoyait & déplorait les maux qu'entraîne l'abus du pouvoir...

On dit vulgairement, ou plutôt aveuglément, « mais il y a des objets sacrés... & des erreurs » qu'il faut respecter.... il serait dangereux de...

Voilà précisément le mal... Voici à ce sujet ce qu'une personne en place pour juger les ouvrages d'esprit, me disait un jour dans le cours d'une conversation : « Monsieur, il y a encore des pré- jugés, & malheureusement il s'en trouve de logés dans ce qu'on appelle de grosses têtes ». — Non, Monsieur, ils sont volontaires; ne prenons pas le change, ne soyons point leurs dupes. Il peut y avoir des opiniâtretés ou de l'orgueil, & au fond, d'abord, un intérêt particulier quelconque, & ensuite de l'amour-propre. On ne veut pas convenir tout haut qu'on a été aveuglé un grand nombre d'années par la paresse de son esprit, & par un fond

de mauvais cœur. On peut être orgueilleusement ignorant & sottement jaloux que des hommes qu'on appelle communs, pensent comme nous pensons, ou comme nous aurions dû penser, parce que nous voudrions toujours leur en imposer : on rougit intérieurement d'être restés si long-tems esclaves des puérilités, & la dupe des opinions, de la doctrine intéressée, & ignorante peut-être, des précepteurs, des gouverneurs, &c. qui ne pourraient mieux éduquer ; d'avoir obligation aux autres d'être instruits sur certains points ; d'avoir réfléchi sur les faits... sur les écrits & sur la nature des objets & des préventions. C'est un grand malheur pour l'humanité & pour les sociétés, qu'on reste si long-temps à sentir les contradictions, les ridicules, les futilités, les dangers qui existent dans certains états, & qu'on ne s'en guérisse point ; l'habitude des choses, souvent fatales aux individus, y contribue beaucoup. L'ambitieux & le tyran veulent toujours faire autorité ; ils foulent aux pieds les hommes qui les approfondissent ;... le fanatisme voudrait sans cesse les tenir prosternés... tous grands fléaux du bonheur. C'est un malheur pour les hommes qui ont des lumieres supérieures, & qui s'affectent du bien & de la vérité, parce qu'ils humilient ces personnages privés de ces heureuses sensations. Il me repliqua que j'avais lâché le mot.

Je conviendrai du reste, lui dis-je, qu'il y en a encore qui croient les contes de leurs anciennes gouvernantes... qui les avaient appris dans leur village... & qui n'en sont pas encore dépouillées... Ils n'ont qu'un soupçon; il faudrait étudier, réfléchir, s'appliquer, pour comparer & pour faire des progrès; & tout cela coûte à la paresse de l'esprit: & en attendant, ils n'en sont pas plus compâtissans sur les malheurs de leurs semblables. Ils ont peur du tonnerre, sans savoir pourquoi; comme ils disent qu'ils n'ont pas peur de l'enfer, sans savoir encore pourquoi. Qu'on avoue qu'on se trompe dans un grand nombre d'expressions?... Beaucoup d'institutions & d'établissemens sont excellens pour les sociétés des individus; il y en a même d'heureusement trouvés: mais qu'on dise en même tems qu'il y a de criminels abus dans les objets les plus saints... & les plus humains. Ceux qui révoltent la nature, qui privent la société de sujets qui en feraient l'ornement, & qui contribueraient à son bien & à ses charges, qui en sont privés pour des objets inutiles, & même très à charge à la masse entiere d'un état... n'auraient jamais dû exister: ils sont enfin... Il faut y remédier, mais sagement & prudemment, dans la vue de l'utilité publique.

Quelle horrible idée que l'homme est forcé de se former des hommes ses semblables! quelle

pensée plus avilissante pour le chef-d'œuvre des êtres, que de le supposer uniquement dominé par le *vil intérêt*, & jaloux de soutenir un pouvoir tyrannique sur des hommes comme lui, & peut-être beaucoup au-dessus pour la façon de penser? N'est-ce pas dégrader toutes ses facultés! Cette détestable idée glace le cœur. C'est avoir une idée bien affligeante de l'entendement humain; c'est le mettre au-dessous des brutes. Ne vaudrait-il pas mieux mille fois l'être, que méchant?.. (1) C'est être bien ingrat envers le créateur de toutes les choses, qui l'a doné d'une si merveilleuse intelligence & de si nobles productions! par ces cruautés, en valent-ils davantage tous? Ils s'avilissent & ils se rendent en horreur; seraient-ils moins ce qu'ils sont, s'ils étaient *justes & bons*? Cent fois plus; ce serait convertir son plomb grossier & malfaisant, en or de la premiere qualité.

Réunir le patriotisme aux talens, connaître son pouvoir dans un genre quelconque, pour en faire un bon usage & pour mériter les suffrages de la nation; éviter toutes ces adulations & ces éloges

(1) On n'a pas honte d'être regardé comme dur & inflexible pour faire le bien, d'être estimé méchant; & on se formaliserait, on rougirait de passer pour inept ou borné, ou de faire l'aveu qu'on a été dans l'erreur, qu'on n'a pas senti & qu'on s'est trompé.

rampans; profcrire ces ames mercenaires en tous genres qui fe rencontreraient, & n'écouter que la feule vérité; abjurer tous les préjugés fans exception; fe dépouiller entiérement des opinions de l'éducation & de tous autres; s'arrêter aux mœurs & à la conduite des hommes; c'eft connaître fes propres facultés, c'eft la vraie grandeur de l'homme.

Quelle plus délicieufe fituation que de pouvoir repréfenter fur la terre la Divinité! Ah, mortels couronnés, en connaiffez-vous bien tout le prix! vous le fentez; mais ce n'eft que pour en aimer, en exiger & en recevoir les honneurs qui ne font dûs qu'à elle. Vous les recevez; mais ils périffent pour vous! Que vous en refte-t-il quand vous n'êtes plus?.. La juftice & la bienfaifance rendent immortels. Rempliffez le cours de votre vie d'amour pour tous les fujets dont le gouvernement & les foins vous font confiés, fans diftinction du premier au dernier, comme fait la fuprême puiffance; récompenfez les bons patriotes, & puniffez les méchans: avec ces vertus, on dira judicieufement que vous êtes les repréfentans de la Divinité, & vous vous affurerez l'immortalité.

La fuprême puiffance fait un crime exécrable des injuftices & des méchancetés: elle n'exerce pas un pouvoir tyrannique fur fes fujets; elle leur infpire la douceur & l'équité.

Plus le fouverain a de confiance, plus il fe livre;

moins il peut, ou moins il veut se donner aux affaires de l'état, ou moins il a d'expérience, plus ceux qui sont à la tête des affaires, doivent être attentifs à produire le bien public & rendre heureux les sujets, & utiles respectivement; plus ils doivent être désintéressés : leur gloire & leur réputation seront bien plus grandes, que s'ils n'opéraient qu'aidés, & d'après les ordres précis du Monarque.

Comment il est à craindre, on serait puni, pour travailler & la nuit & le jour, pour guérir l'homme d'une foule de contradictions aussi frappantes que dangereuses; d'absurdités qui le couvrent de honte; d'erreurs, d'opinions & de systêmes qui ont fait & qui font tant de torts & de maux à des nations entieres, que la postérité ne croira pas peut-être! Qu'est-ce que des erreurs & des préjugés? On ne peut que rougir quand on y pense.

L'orgueil & l'intérêt ont enfanté la méchanceté, & de-là tous les maux : la paresse de l'esprit & la crédulité ignorante ont produit les opinions & les erreurs.

Ma famille & moi nous sommes d'honnêtes gens & bien famés : nous avons un parent qui s'est rendu criminel, car l'échafaud l'a puni; il n'a pu s'y soustraire. Nous voilà déshonorés : j'ai une charge, je tiens à une compagnie respectable, il faut tout quitter, tout vendre : il a rendu l'innocence criminelle.

Combien d'axiomes ont besoin de preuves ? Mais j'ai la vanité de croire, j'ai la douce espérance que l'homme deviendra capable à la fin d'ouvrir les yeux sur lui-même, sur sa destination & sur ses semblables, & qu'il sera honteux de s'être vu tel qu'il a été. En réfléchissant, la grandeur de son ame le mettra au-dessus du sot orgueil & de la basse jalousie qu'on lui suppose, & on l'aimera autant qu'on le redoutait. Mais il n'y a que trop d'exemples & de preuves du pouvoir qu'il exerce : la raison souvent devient un crime pour l'homme sans puissance ; le mérite & la vertu humilient aujourd'hui beaucoup d'hommes ; on punit ces sublimes qualités dans l'occasion : je le sais ; aussi déploré-je leur triste sort, & l'obscurité & la barbarie de ceux qui les exécutaient. J'estime & on estimera ces temps comme un temps de férocité ou de démence. C'était un temps où des hommes bien armés & bien plastronnés en attaquaient d'autres, lorsqu'ils étaient sans défense. Espérons qu'il n'en restera que le triste souvenir : le ciel nous préservera de leur retour.

Le mensonge & la calomnie doivent être punis ; mais on doit récompenser quand on dit des vérités utiles. Qu'il est orgueilleux, qu'il est puérile de s'en offenser ! la rigueur se fait craindre & détester. « *Qui m'apprend mon devoir*, disait le grand » Henri, *est bien sûr de me plaire* ». Mais qui

détruira ces erreurs volontaires, si ce n'est le pouvoir suprême? Si les infracteurs des bonnes intentions d'un souverain, en tous pays, étaient punis, on pourrait y parvenir; mais quand on est à l'abri de la punition, cela est bien difficile : l'impunité est assurée à quiconque a de l'or; c'est celui qui n'en n'a pas qu'on punit.

Les loix sont insuffisantes, quand les bons exemples manquent : la bienfaisance n'a pas besoin de loix. La qualité des personnes ne doit point arrêter les écrits véridiques; les hommes integres ne les craignent point; le rang doit même encourager. Les prévarications, les duretés, l'orgueil doivent être démasqués. On peut parler des actions & de la conduite des hommes qui sont injustes & inhumains, sans que celui qui le fait, manque à la probité, sur-tout quand ils importent au bien ou au mal public.

La vérité & la raison ont des droits incontestables sur la liberté d'écrire. Ce droit de dire des vérités utiles a été soutenu fortement & suivi par de grands écrivains en vénération; il est dans la nature. Tous les hommes devraient avoir le pouvoir de l'exercer contre tous ceux qui sont en fautes publiques, sans exception de qui que ce soit, parens, amis, &c, mais sans nommer personne.

La conduite & les actions des hommes instruits, ou qui peuvent réfléchir, sont la mesure complette

de leur croyance & de leur bonne-foi, de leur éducation, & de leur intelligence : ils montrent leur ame telle qu'elle est.... de même, dans un gouvernement quelconque, sa conduite prouve son patriotisme & l'amour qu'il a pour les sujets, ou sa décadence & sa ruine. Comme on juge des hommes qui écrivent, par leurs ouvrages, & par les fruits qu'ils produisent & par leur durée, les écrits donnent une juste idée des qualités & du mérite, de l'esprit & du cœur des auteurs. Combien d'écrits oubliés & anéantis, aussitôt que leurs auteurs cessent d'exister, & souvent même longtemps auparavant?

Quand un homme est vertueux, il tâche de communiquer ses principes & sa façon de penser; quand il ne l'est pas, il s'amalgame avec tout ce qui lui ressemble. Un homme qui n'a pas de dispositions à la corruption, évitera soigneusement tout ce qui pourrait lui en inspirer; il aura même une secrete horreur pour ceux qui s'y laissent entraîner; & plus il est haut, élevé, plus il s'observe; parce que les yeux du public sont fixés sur lui.... Nous ne devons prendre que des habitudes qui perfectionnent.

Si ces faibles écrits voient l'impression & le jour, je m'estimerai heureux si j'ai pu me faire entendre des personnes qui me liront... & si j'ai pu éviter qu'elles en pensent comme d'un grand

nombre qui paraissent, & d'échapper à la réflexion de ce philosophe : *J'entends*, dit-il, *le bruit de la meule ; mais je ne vois point de farine.* Mais je n'ai point de nom, & je ne suis pas protégé ; je n'ai point de fortune, & je dis des *vérités* aux hommes... Quel effet puis-je faire, quelle influence puis-je avoir ? Contester les erreurs & les écarts, volontaires ou autres, de l'esprit de certains hommes ... c'est s'exposer beaucoup, parce que c'est ôter une belle partie de leur existence à un grand nombre : ce n'est pas là assurément un moyen de parvenir ; souvent il produit l'effet contraire.

Mais encore un moment ; dire des vérités ! le puis-je sans danger ?.. je le crois. Les bonnes intentions de notre jeune Monarque, & par cette raison, celle d'un nouveau gouvernement : le patriotisme, les connaissances, l'équité, aujourd'hui, rendant au génie, à l'esprit, & aux facultés, toute leur liberté. La liberté d'écrire des vérités a toujours été regardée par toutes les nations sages, & celles qui ont aimé leur bien, comme nécessaire aux connaissances humaines, parce qu'on peut toujours en tirer quelques avantages, & qu'elle corrige toujours quelqu'un : le nouveau gouvernement en sentira l'utilité. La sagesse, l'humanité & le patriotisme du ministre qui a la premiere administration de cette grande capitale,

protégera tous les talens qui seront utiles à la nation & aux mœurs. Représenter les défauts & les vices des mortels, & les foiblesses de la vie humaine, sont des tableaux toujours instructifs, sous quelques formes ou points de vue qu'on les offre.

Les loix doivent soutenir & protéger la liberté : la puissance & l'autorité doivent soutenir & protéger les loix.

Il est rare que ceux qui s'occupent fassent du mal ; il est fréquent d'y rencontrer le bien.

Les écrivains français pouvant laisser un libre cours à leur verve, leurs écrits seront aussi nerveux & aussi intéressans que ceux des étrangers ; ils les surpasseront même. On reproche souvent à nos auteurs la foiblesse de leurs écrits ; on est fondé, sans que ce soit leur faute. Les Anglois & autres, & tant d'illustres écrivains, auraient-ils pu donner de si fameuses productions sans cette liberté ? Non, cela est impossible. Quand on tremble, on ne fait que balbutier ; on ne connaît & on ne fait *rien*. L'homme sur les bords du précipice qu'il mesure des yeux, est bien foible ! le tombeau des vivans, sont les souterrains lugubres inventés par la férocité des méchans, plus scélérats que l'assassin qu'on y jette, à qui la misere a fait commettre le crime qui y conduit ordinairement : mais le Très-Haut qui voit, qui sait &

qui connaît le fond des cœurs des vertueux & des méchans, appesantit souvent sa main toute-puissante sur les coupables, n'importe comment; il les frappe au moment qu'ils s'y attendent le moins....

Faire usage de l'autorité par la force, contre les sujets d'un bon Roi, ressemble fort à la tyrannie: l'obéissance forcée ne fait point de bons sujets; c'est la félicité publique qui voue les cœurs aux souverains.

On ne doit pas s'arrêter aux mots, mais aux choses. Les mœurs & la façon de se comporter dans le monde, doivent être les seuls objets à considérer, pour distinguer les hommes. Pour parler vulgairement, le porte-faix & le pair de la Grande-Bretagne, l'ordre de la jarretiere & ces fastueuses babioles, qui ne devraient servir qu'à orner les femmes, doivent être regardés précisément de même à mœurs égales, parce que les derniers ne faisant pas le bien qui est en leur pouvoir, le porte-faix est au-dessus; les autres ne méritent aucun égard: celui-là est au moins à l'unisson; le mal qu'il ferait doit être repris avec humanité en faveur de sa misere dans tous les genres, c'est-à-dire, de l'éducation & des facultés dont il est privé. L'homme puissant & instruit de tout, n'est pas pardonnable dans le monde des

maux

maux qu'il fait, même du bien qu'il ne fait pas: c'est un fléau.

Combien de faux mérites & de faux talens, de bassesses & d'hypocrisies au comble des honneurs & de la fortune? — Mais il faut pourtant une cause à leur élévation. Leur famille tient sans doute aux premiers de l'état; ils le sont eux-mêmes; ils lui ont rendu des services d'une grande importance; ils ont fait des actions d'éclat & connues de la nation, ou d'une de ses provinces, de quelques villes où ils demeuraient, qui leur ont mérité la vénération & la confiance publiques; ils ont sauvé quelques frontieres par leur science dans l'art, leur bravoure & leur patriotisme? D'autres ont secouru l'état de leur fortune sans aucun intérêt; ils ont, avec ces actes de générosité & d'amour pour la patrie, les talens & les lumieres nécessaires pour bien opérer dans les places qu'on leur confie? — Toutes ces vertus d'état pourraient être, & il le faut croire.... elles n'ont pas été connues. Mais il est à la connaissance d'un grand monde qu'ils s'étaient déjà fort enrichis dans les places qu'ils avaient occupées. La cause qui les a introduits dans les nouvelles, est inconnue à beaucoup de gens; mais on craint qu'ils ne s'y enrichissent immensément. Pour moi, je crois aux exceptions. Heureux les mortels qui s'excepteront de la foule depuis

nombre d'années ! alors le dévouement, la vénération & la reconnaissance publiques couleront naturellement & seront de devoir. La nation y sera d'autant plus sensible, qu'elle n'y est plus accoutumée ; elle aura la satisfaction de se voir tranquille sur le tout, principalement sur les impositions publiques & l'emploi des finances... elle ne craindra plus, elle ne redoutera plus ces fortunes immenses & incroyables à une sage postérité ; mais que le présent a vu éclore du matin au soir ; & en place de ces richesses criantes par leur acquisition, à charge à l'homme vertueux, inutiles à celui qui réfléchit, & suspectes quand on est censé aimer sa patrie & son souverain ; à leur place, dis-je, la vénération publique en tiendra lieu, elle immortalise. Mais ces fortunes exhorbitantes, qui ne peuvent être faites qu'aux dépens de la nation, puisque celles qu'ils possédaient avant leur élévation étaient connues, ne doivent que les déshonorer & mériter toute l'indignation publique. Dès qu'un homme avait mis le bout du pied sur le seuil de la porte du temple de l'autorité, il devenait sacré pour le public, qu'il ne regardait plus que comme un profane ; c'était une idole qu'il fallait adorer, jusques dans ses vices... il fallait oublier le passé, ce qu'il avait été, ce qu'il avait fait, & ne pas jeter l'œil sur ce qu'il faisait : il s'établissait une grande maison... des équipages,

une livrée, un suisse à baudrier chamarré,.. il devenoit enfin un grand du Royaume;... mais non un tutélaire, ni un nouveau Joseph pour la nation; c'étoit une divinité qu'il étoit dangereux de mettre en mauvaise humeur; ... c'était un nouvel Aman qui ne voyait que Mardochée qu'il pulvérisoit: le peuple ni la nation n'avaient aucun représentant de leurs intérêts; l'or & l'aveuglement interdisaient tout, ils fermaient la bouche à tous ceux à qui leur devoir & leur état faisaient une loi de parler. Si la voix de l'humanité voulait se faire entendre, on l'étouffait... un dur & cruel despotisme régnait sur tout, non pas de la volonté du Monarque, qui aurait été le meilleur des Rois, mais de ceux qui devaient seconder & augmenter ses bonnes intentions. On était plus que sourd aux cris des malheureux & de la misere, on la permettait, on l'ordonnait... & on exécutait avec la plus grande rigueur!

Espérons donc que tout changera. Quand on ne se trouve ni assez vertueux, ni capable de faire le bien, ni assez de courage pour réformer les abus, & punir le mal fait aux sujets d'un bon prince, on ne doit point entrer dans ces places éminentes, ni celles qui emportent la publicité: autrement on se rend suspect de ne penser qu'à soi & aux siens.

Mais qui doit mériter une bonne réputation?

C'eſt, ſuivant moi, ceux qui travaillent au bonheur de l'humanité ; & ceux qui tâchent de dépouiller de certains hommes, d'un millier de faux préjugés, qui mettent tout en uſage pour extirper grand nombre d'erreurs contraires, & même funeſtes à la félicité publique & particuliere ; faire réfléchir ces hommes, leur arracher des entrailles cet inſatiable amour des richeſſes, cet égoïſme criminel... leur faire ſentir qu'ils devraient être honteux d'être ſi indifférens ſur une bonne réputation & ſur l'honneur public.

Mais combien de vieux enfans ont fait de grandes écritures, de grandes diſcuſſions ſur des *riens*, ſur ce qu'ils ne connaiſſaient pas, n'entendaient pas, ou qu'il leur était inutile de connaître & au public d'entendre ? combien de veilles & de temps perdus pour ne rien prouver, pour tout embrouiller & ſouſtraire la vérité ? Déjà depuis long-temps on eſt peu ſcrupuleux & peu délicat ſur toutes ſortes de preuves, pourvu qu'elles ſervent l'intérêt & l'orgueil d'une réputation ſurpriſe ; n'importe le genre. Ne vaudrait-il pas mieux mille fois garder le *ſilence*, que de diſputer avec acharnement & ſcandale comme on l'a fait, & comme on le fait toujours pour des mots... pour des choſes qu'on ne croit pas... qui ont produit tant de maux, ébranlé même des empires ? Méditer la ſainteté, la pureté & la ſimplicité de l'évangile,

exercer ses divins préceptes, ferait le vrai bonheur & la félicité de tous les mortels, dans tous les pays de l'univers. Entretenir les erreurs d'une maniere quelconque, est un signe évident de l'ignorance ou de la plus grande barbarie. Un homme, quel qu'il soit, est un méchant, ou un intéressé, ou un fanatique criminel, quand il écrit pour les soutenir, sur-tout quand elles ne rendent pas heureux les humains. Si elles produisaient le bonheur, on les toléreroit sans examen & dans un respectueux silence : celui qui travaillerait à les détruire alors, mériterait d'être puni rigoureusement.

Je me permettrai une réflexion qui a rapport à ceci. Je trouve que c'est avilir les lettres & soi-même, que de se déchirer les uns les autres, comme on le fait souvent dans les écrits ; c'est faire un vil métier d'un talent, d'une science, qui doivent honorer ceux qui peuvent s'y livrer, même en ne réussissant pas, lorsque leur intention est d'être utiles. C'est surprendre la bonne foi & l'argent du public ; c'est, j'ose dire, un état de corsaire ou un vil commerce, en le trompant, en le séduisant par des titres & des mots pompeux, qui ne donnent aucune des choses qu'ils promettent.

On ne devrait pas permettre à ceux qui écrivent journellement, qui critiquent souvent des ou-

vrages au-dessus d'eux pour le sentiment, reprenant avec un ton de maître, & qui attaquent l'auteur directement, & d'un ton d'autorité lui donnent des conseils & des leçons, qu'il ne leur demande pas.

On peut lire bien certainement les ouvrages qui paraissent, en rendre compte purement & simplement, & l'honnêteté & l'amitié doivent dicter ce qu'on en pense, sans décider de sa propre autorité, puisque le gouvernement ne les nomme pas pour cela.

On attribue à un homme célebre l'invention de se déchirer réciproquement & les auteurs & les ouvrages, sans aucune utilité pour le public... Sous le fameux regne de Louis XIV, cela n'était pas commun, encore tout était dit bien différemment qu'aujourd'hui, où l'on fait parade de mots bien étudiés pour insulter : une sage critique ne doit qu'instruire.

On devrait faire respecter cet état par toutes sortes de considérations, & l'autorité devrait l'honorer d'une maniere convenable aux ouvrages, quand ils sont réellement utiles. Par exemple, un auteur riche, soit dans l'état de famille ou de garçon, quand il peut se soutenir par ses propres facultés, doit donner ses ouvrages, c'est-à-dire, le produit, à une famille honnête qui a besoin de secours, ou à d'honnêtes indigens; il y en a

tant dans les états : chacune de nos productions serait un nouveau bienfait pour une famille différente : je fixerais le prix modique des ouvrages, pour que toutes les classes des individus pûssent les acheter pour les lire. Ne serait-on pas encore assez heureux & flatté d'être connu par de si beaux endroits? quels objets plus honorables que d'être utiles à ses concitoyens, à sa patrie & au monde en général? Presque tous les auteurs riches & autres emploient tous les moyens qui peuvent les faire vendre chérement, soit par le papier & une belle impression, des enjolivemens ou des gravures, &c. pour séduire les superficiels riches; aussi n'est-on estimé travailler que pour de l'or; mais cela est très-indifférent, pourvu qu'ils en produisent.

Les mots *matiere*, *substance*, *ame*, *esprit*, &c. &c. ont été & sont encore tant disputés, contrariés; il y a tant de sentimens différens sur ces sujets, qu'ils sont des preuves, si-non de l'ignorance à leur égard, du moins qu'on n'a que des idées confuses de ces choses, qu'il serait peut-être important de connaître. « L'ame, disent certains écrivains, qui affirment même avec un style pompeux & des mots élégans, naît avec la matiere, elle se développe avec les organes, & se dissout avec le tout qu'elle a gouverné, &c. &c. ». Quelle preuve en ont-ils? Pour moi, je crois fermement

qu'elle retourne à son principe, pour être jugée par son Créateur, & suivre la destination qu'il lui aura assignée, méritée par sa conduite & ses actions, bonnes ou méchantes. Les uns croient que tout a un principe, un *auteur suprême*, *&c.* & d'autres, que tout est matiere rassemblée par l'effet du pur hasard & une aveugle conduite, &c. tous ces mots sont si antiques, ils ont été tant débattus, affirmés avec une si grande autorité... & démen- avec la même fermeté, qu'on ne devrait plus jamais en parler, à moins de l'apprendre par des effets surnaturels, par une puissance céleste, connue de l'univers entier; alors il serait inutile d'en écrire. — Qui croire donc? sur quoi se fixer de moins incertain? — L'auteur suprême de ce vaste univers est la divinité devant laquelle il faut se prosterner; car il répugne à la simple raison, qu'une matiere brute puisse donner la naissance à tant de si grandes merveilles, de si grands prodiges; qu'elle puisse animer, articuler, organiser, & communiquer une si admirable intelligence à tous les êtres qui sont sur la terre. Si c'est une erreur, elle me plaît beaucoup; je serois très-fâché de la perdre. Mais que peut un être inanimé? connaît-on de leurs productions, en a-t-on vu, en voit-on éclore quelque chose, avons-nous existé de tous les tems, avons-nous été créés? Chez beaucoup d'hommes, toutes ces discussions

ne sont que de l'orgueil, une ingratitude aveugle ou ignorante, ou des motifs pour masquer & pour autoriser les actions atroces; en un mot, pour égarer, pour perdre les autres. Par là, on se dispense de l'étude, de la recherche des choses utiles, essentielles au bonheur des humains. La crédulité se persuade facilement; elle ne coûte rien à l'esprit paresseux; mais s'instruire, examiner profondément, est autre chose. Combien d'objets a-t-on crus pendant une suite de siecles, & qui ont été détruits comme extravagans, absurdes? mais on leur en a substitué d'autres aussi incertains, avec une grande autorité & enthousiasme. L'étude de la nature n'égare point les scrutateurs de bonne foi, qui aiment le bien & cherchent à être utiles à leurs semblables. Il y en a qui ne sont point de mauvaise foi; mais ils écrivent comme ils ont senti, comme ils ont vu & comme ils ont été affectés; ils n'ont pas vu les objets tels qu'ils étaient. Leur tort, c'est de vouloir faire autorité, souvent de leurs rêveries; & quelquefois ces erreurs sont aussi dangereuses à l'esprit des autres, que pernicieuses aux intérêts des hommes & aux états en général.

Doit-on assurer que demain on ne détruira pas le systême du fameux Copernic, comme il a eu, j'ose dire, l'orgueil d'anéantir celui de Ptolomée, qu'on a cru un grand nombre de siecles, & qu'on

croit encore? *Galilée* ne l'a que trop éprouvé!..
Combien de différens sentimens là-dessus, comme sur des milliers d'autres? Descartes en a un; Ticho-brahé a le sien, &c. &c.

Le faisceau de lumiere de Newton, composé de sept rayons primitifs, doué chacun d'une couleur fixe, que tous les plus habiles physiciens ont cru reconnaître; toutes les grandes & pénibles expériences des savans .... des académies à ce sujet, disparaissent, sont détruites dans une petite brochure que j'ai lue à Londres: l'auteur regarde ce qu'on en a pensé jusqu'à lui, comme une chimere; la jeune, peut-être, est la seule vérité: il donne ses raisons. Combien de partisans & d'enthousiastes pour des invraisemblances? Tout Paris, toute la France (excepté quelques-uns) a cru long-temps qu'un enfant voyait des sources d'eau à plus de cent pieds de profondeur dans la terre. Combien d'écrits authentiques de gens *soi-disant* sçavans? Tout cela n'était qu'une chimere. Les écrits n'en existent pas moins, & passeront à la postérité, &c. car on pourrait faire d'immenses volumes de ces citations; des ouvrages & des hommes adoptés pour célebres, qui n'étaient & qui ne sont rien moins. Combien d'incertitudes en tout genre sur des inventions, des établissemens & des faits qui sont peu éloignés de notre temps? Combien sur notre propre histoire? Et on veut

nous donner pour vérités, celles qui sont extrêmement éloignées de nous, & des temps & des lieux.

Il me semble qu'il ne suffit pas de dire purement & simplement : « Tels & tels sont considérés, » sont en possession de la réputation de savans » profonds dans telles & telles connaissances; les » académies les estiment & les reconnaissent de » même ». Lorsque l'on contèste ces oracles & leur science, des mots ne suffisent pas pour le prouver, il faut des raisonnemens solides ; car chacun à sa façon de sentir & d'étudier les choses ; on ne doit pas soutenir une proposition, même avouée; comme on ne peut pas la détruire, sans donner de part & d'autre de bons argumens, pour faire connaître que l'un á erré, & que l'autre a dit des vérités.

Or, pour confirmer cette possession de savant, pour avancer que telle réputation n'a pas été surprise, comme pour la détruire, il faut citer des autorités, & donner des preuves incontestables, autrement les partisans & les détracteurs sont ou de mauvaise foi, ou intéressés d'une maniere quelconque.

Qui pourrait expliquer bien intelligiblement les deux substances qui existent chez tous les individus ? Mais point de solutions de *Casuiste*.

Je lis durant un quart-d'heure, & je n'y ai fait

aucune attention; je ne peux dire la moindre chose de tout ce que j'ai lu, parce que mon esprit, ou ce que j'ignore (mais il faut des noms) était à Rome, à Londres, ou ailleurs : cependant, en lisant, j'articule, mes yeux sont fixés, &c. & sur le *moi* qui veille toujours & toujours errant, & sur le *moi* qui dort, on a dit beaucoup de choses, parce que jusqu'à présent, on n'a pu dire que cela: point de preuves. L'esprit & la raison sont encore deux choses suivant moi : la raison nous éclaire sur nos devoirs; elle nous les dicte, & pour nous & pour nos semblables. Combien d'écritures, combien de fatras sur ce qu'on appelle, bonheur de l'homme ? Pourquoi tant écrire sur ce que l'homme bon & honnête sent tout de suite ? Pour faire lire des inutilités bien écrites, de grands mots, & pour en être payé. Qui est-ce qui ne sait pas; qui est-ce qui n'éprouve pas ce qui peut faire le vrai bonheur ? L'homme dur & de mauvaise foi.

Des millions d'individus disent qu'ils seraient bien aise de le trouver, & ils sont environnés de toutes parts de moyens certains pour se le procurer. Quand on leur dit : faites du bien à vos semblables, qui en ont besoin; rendez-vous utiles aux sociétés; ne soyez point avides, n'usurpez point de fortunes; ne soyez ni injustes, ni iniques, & ne faites point de maux à ceux qui n'ont que des

peines, &c. &c.; à cela, ils ne veulent plus de bonheur.

A quoi servent tous ces fastueux écrits politiques, tous ces mots magiques, toutes ces phrases pompeuses, pour démontrer ce qui peut faire le bonheur des sujets dans un état, & ce qui peut augmenter sa population & former sa force? Qui est-ce qui ne sent pas que la félicité des sujets remplit tous ces grands objets? Tous les êtres l'éprouvent. A plus forte raison, ceux qui sont à la tête des gouvernemens le savent & le connaissent; ils le feront quand ils le voudront, sans lire tous ces grands écrits.

Ceux qui ont des facultés en fortune & en puissance, peuvent faire tous les biens possibles sur la terre; & non-seulement ils ne doivent pas faire le moindre mal à qui que ce soit, qu'il ne le mérite; mais ils peuvent prévenir des milliers de maux & de malheurs, & reconnaître que c'est la toute-puissance qui les éclaire dans leurs pensées, & qui les aide dans leurs actions : ne serait-ce pas là le parfait & le sublime bonheur?

Toutes les classes au-dessous en fortune & en pouvoir, graduellement jusqu'au plus bas état, peuvent, par des voies honnêtes, se procurer les aisances nécessaires, suivant l'état qu'on occupe, sans le faire aux dépens de ses semblables. Savoir se borner dans sa situation, faire les choses utiles

& agréables qui dépendent de soi, adorer un créateur de tout ce qui existe, & reconnaître qu'aucune chose ne peut subsister sans sa bienveillance, ne serait-ce pas là encore l'état de bonheur?

Un mauvais cœur, l'ambition, qui est bien différente de l'émulation, les passions auxquelles on se laisse entraîner, un vil intérêt, la méchanceté, la mauvaise foi, &c. voilà, en partie, ce qui forme le malheur intérieur & extérieur.

Point d'état, tel bas & tel petit qu'il puisse être, si l'on raisonnait, qu'on ne puisse rendre honnête, sans qu'il en coûte la moindre peine.

Beaucoup de professions sont malheureusement dans le cas de faire de la peine aux individus, j'entends d'honnêtes gens; car les mal-honnêtes, ceux qui ont de la mauvaise foi, méritent peu d'égards; ceux qui occupent ces professions, mortifiantes s'ils le sentent, doivent redoubler d'attention dans tous les cas, proportionnés au motif qui donne lieu à exercer l'action; plus l'état serait ce qu'on appelle bas, plus ceux qui l'exerceraient l'anobliraient. Que cela soit inspiré par l'exemple de plus haut, on aura lieu de l'espérer. Par exemple, (qu'on me permette de fixer) un huissier!... un procureur!.. un exempt!.. un commissaire!.. &c. &c. voilà des professions redoutables, que les mœurs rendent encore plus dangereuses, plus humiliantes, si ceux qui les

occupent réfléchiffaient ; (on fait que je crois fermement aux exceptions) (1) ; car un grand nombre de ceux qui les rempliffent mettent tout en ufage pour les avilir par leur conduite & leurs actions infâmes & fouvent criminelles.

---

(1) J'en ai la preuve. Il n'eft pas poffible d'être plus honnête & plus fenfible que l'ont été MM. VLC. & M.... procureurs au Châtelet, à mon égard, fans en être connu du tout, dans deux petites affaires fufcitées par l'avarice, la cupidité & l'ufure.

Un moment, s'il vous plaît ; qu'on ne condamne pas ces petits détails.

Ils m'ont, non-feulement épargné les frais qu'ils pouvaient faire légitimement, que bien d'autres auraient faits, & très-augmentés, s'ils avaient pu ; mais encore donné toutes les facilités poffibles. Qu'il ferait doux pour les fociétés, fi tous ceux qui font dans le cas, n'importe le genre, pouvaient louer de même ceux qui exercent cet état, comme ceux que je viens de citer ! La juftice... ne ferait plus redoutable ; on ne tremblerait plus à fon feul nom, & pour une bonne caufe. Il ferait à fouhaiter qu'il fût permis de nommer honnêtement & les perfonnes de qui on pourrait dire du bien, & celles qui font le contraire ; le tout dans une exacte vérité, fous des peines : autrement je croirais que cette liberté produirait un grand & bon effet. Les iniques, la mauvaife foi & les méchans feuls craindraient avec raifon. D'abord ils feraient forcés à devenir juftes & bons ; & enfuite, ils le deviendraient naturellement, par la tranquillité & le bien qu'ils en éprouveraient en tous genres.

L'homme n'a qu'à penser & qu'à raisonner ; il peut se procurer le bonheur proportionné à l'état qu'il occupe dans les sociétés ; il sait qu'il le peut, qu'il lui est libre de faire le bien, même en exerçant le mal, proportionné à ses fonctions : mais les exemples funestes entraînent celui qui ne veut pas réfléchir.

Il est un établissement qui devrait être en vénération aux citoyens honnêtes, pour leur sûreté & leur repos, le bon ordre & la tranquillité de la Capitale : son nom seul inspire de l'effroi à l'innocence : une immensité d'honnêtes gens dans la peine ne voudraient peut-être pas y exercer aucune fonction, parce que la plûpart sont remplis par la plus âpre cupidité, le plus sordide intérêt, la plus mauvaise foi, la trahison, la fourberie, la dissimulation, la lâcheté, les bassesses, &c.

Les mœurs sont si corrompues, on est si accoutumé au défaut de probité, à être trompé, que l'on croit l'action la plus atroce sur le plus petit indice, sur un soupçon quelquefois, & souvent qu'on imagine soi-même. En moins d'une minute, par cette abominable façon de penser, on déshonore le plus honnête homme, la vertu même, sur un criminel soupçon qu'on donnera à des ames ou pusillanimes, ou mal intentionnées, ou trop crédules : on le perdrait publiquement sans le moindre scrupule, sur les plus minces apparences

rences extérieures, & peut-être s'en vanterait-on: il y en a qui en sont capables. O dépravation! ô mœurs! que vous causez de maux, de misere, & faites faire de crimes!

Il y a des gens qui ne s'occupent qu'aux moyens de tourmenter & faire le malheur de leurs semblables: ils osent tout. Quelle situation, quelle horrible façon de penser!

Il en est d'un grand nombre d'écrits & des hommes, comme de celui qui, après un grand travail, voudrait faire croire qu'il aurait découvert dans le globe de la lune, qu'on estime avec délire, après des calculs immenses, être beaucoup moins éloigné que le soleil... qui dirait avoir découvert dans cet astre des êtres assez intelligens pour embrasser à la fois toutes les idées, toutes les connaissances que les hommes n'acquierent que successivement par des siecles; & pourvus de beaucoup plus de sens que nous, saisiraient dans une seule pensée toutes les connaissances du passé, du présent & de l'avenir: de quelle utilité cette hypothese nous serait-elle? Quant à moi, je ne blâme point les écrits, ni les prétendues découvertes, mais je répete qu'on a tort de les annoncer avec autorité & orgueil, de les soutenir & les croire avec enthousiasme. Du reste, l'intérêt en est souvent le nerf.

Combien de sentimens différens, & combien

de dangereux ? Parmi la multitude, un des plus funestes, des plus adoptés & des mieux suivis aujourd'hui, est celui de Hobbes. Cet horrible écrivain, soi-disant philosophe, a estimé dans ses écrits que le soin de subjuguer ses semblables & se conserver, était le fondement du droit & de la loi naturelle de l'homme. « Dans l'état naturel de l'homme, s'écrie-t-il, chacun a droit sur tout, & la nature nous permet d'avoir tout, & de tout faire, &c. » A ce despotisme, à cette cruauté, on reconnaît la façon de penser d'aujourd'hui, & la conduite de beaucoup de personnages; on force l'intérêt général de fléchir & de se soumettre à l'intérêt particulier: on dirige, on conduit tout vers son bien-être.

Quelle exécrable doctrine! quelle immensité de disciples! « Je serai le propriétaire de mes semblables, » a dit ce philosophe insensé... — La force des passions, les faiblesses de l'homme, étouffent la voix de l'ame; elles lui ôtent la volonté de faire ce qu'il voudrait; il ne peut exercer sa raison. — Oui, quand on ne veut rien faire pour modérer l'ardeur des passions, mauvais subterfuge qui masque un cœur dur. L'homme est libre absolument; il est doué de facultés capables de surmonter ses desirs les plus surnaturels & les plus dangereux. Combien de maux on couvre par ces raisonnemens de mauvaise foi! Tout dépose

contre eux. Si on croyait bien à une récompense, si on craignait une punition, on se comporterait bien différeinment. . . .

La nation française, fameuse & fertile en contradictions, en colifichets, &c. devrait se rendre célebre & illustre dans les choses importantes qui tendraient à sa perfection, en vertus, en humanité, en grandeur dans les objets publics, & dans ce qui annonce le bonheur, la gloire & la force d'une nation. Il est grand, il est heureux de ne rien emprunter des autres nations, sans faire mépris de ce qu'elles ont de bon. Je souhaiterois, je desirerois qu'elle n'eût jamais besoin d'aucune comparaison dans aucun genre; elle devrait sentir tout ce qui peut la perfectionner. Il ferait glorieux pour elle de parvenir à servir de modele à l'univers entier. C'est le vrai sublime.

Du reste, chaque état est comme l'homme, parce que ce sont des hommes qui les gouvernent: chaque pays, chaque peuple, ont leurs vertus & leurs vices, leurs perfections & leurs abus, leurs superstitions, leurs religions & leurs impiétés, leurs maladies, leurs phrénésies, leurs duretés & cruautés, & leurs ridicules; il n'y a point de nations qui en soient exemptes; c'est du plus ou du moins: ainsi l'a voulu peut-être la suprême puissance; mais les hommes peuvent tout modifier.

Quel que soit cet ouvrage, j'espere qu'il offre

aux lecteurs des mœurs & de la vertu. J'exposerai les maux dont les sociétés sont accablées ; j'en ferai entrevoir les remedes. Je l'ai composé de mes faibles connaissances ; je tâcherai qu'on m'entende : trop heureux si je réussis à cela. Sans orgueil, je desirerais être assez intelligent, assez fécond pour ne faire aucune citation ; mais il y en aura très-peu. D'ailleurs, si je me rencontre avec des écrivains dans quelques choses, j'en serai bien aise : je dirai alors comme le célebre Rameau a dit sur un reproche qu'on lui faisait d'un prétendu plagiat, au sujet d'un air de rossignol qu'il avait composé : on lui fit voir le même air dans un autre musicien ; il répondit : « Je ne l'ai jamais vu ; mais il n'y a là rien d'étonnant, c'est que j'ai chanté comme lui ».

Moi, je suis tout nouvellement de retour de l'Italie ; j'ai été dix-huit mois dans mon voyage : je ne lis point : je n'ai point de livres, ou très-peu, & mes facultés actuelles ne me permettent pas de lire ce qui paraît.



VÉRITÉS AFFLIGEANTES.

Pour me soustraire à ma situation, j'ai fait cesser mon existence pour ce bas-monde : en effet, j'y vis, parce que je le dois pour le grand Juge qui a créé tous les êtres : je me suis établi comme errant dans les espaces, ou dans un songe continuel ; & là je gémis sur l'aveuglement du sort & les malheurs de millions d'individus, & sur l'assortiment bizarre des choses humaines qui existent sur ce qu'on appelle la terre.

On ne connaît guere l'homme quand on ne fait que le voir !

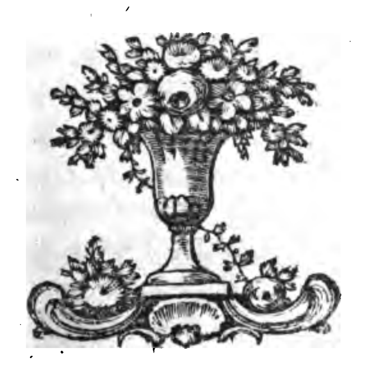
Mais quand on voit tant de méchans dans le bonheur, & tant d'honnêtes gens dans l'infortune ; des vices affreux, qui passent pour des perfections & de la grandeur qu'on encense ; tant de vertus affligées par la misere & persécutées, quand il y a tant de crimes heureux & idolâtrés ; quand la friponnerie est si audacieuse ; de gens simples insultés par l'effronterie & par la grossiereté ; tant de récompensés, qui méritent d'être punis ; de vexateurs, qui passent pour des bienfaiteurs ; de faussetés, qu'on donne pour des merveilles ; d'insolens qui croient être respectés, & qui sont détestés & méprisés ; d'ingratitudes, pour des bienfaits

reçus ; de duretés, pour des besoins ; de méchancetés, pour des bontés ; tant de gens qu'on appelle grands, quand ce qu'ils font est si petit ; ... de faiblesses, qu'on appelle forces ; de choses indifférentes, que l'intrigue & l'intérêt exaltent ; tant d'opulens, qui si on les dépouillait de ce qui ne leur appartient pas, seroient si pauvres ; tant qui jouissent de si beaux carrosses, n'auraient pas la faculté d'aller à pied ; de si brillans, qui devraient être si simples ; tant de sots, qui passent pour avoir de l'esprit ; de fous, pour sages ; de savans, uniquement ocupés de bagatelles : combien que l'on croit pieux, qui ne sont que des hypocrites & des impies ; des grimaces, qu'on prend pour de la sincérité ; des iniquités, pour de la justice ; des mensonges, pour des vérités ? Combien qui sont à charge, qu'on pourrait rendre utiles ; de têtes altieres, quand elles doivent être si humbles & si humiliées ; de petits voleurs qu'on punit, quand il en fourmille de si grands, qui sont si hardis & si insolens ; tant de bassesses, avec tant de hauteurs ; des pantins & des poupées qui se croient admirés, quand ils sont si bernés ; tant de femmes indécentes, quand la modestie leur siérait si bien ; de laides, qui se croient jolies ; de maussades, qui se disent aimables ? Quand on connaît tout cela, on ne peut que déplorer les victimes de pareils aveuglemens.

Voilà une partie des actions que mon esprit

errant apperçoit, chez les uns sans gaze, & voilé chez les autres.

Quand l'Etre suprême voudra m'appelèr près de lui, alors tous mes malheurs seront finis; je jouirai à mon tour du bonheur; je l'adorerai toujours, & je l'invoquerai avec tant de force pour les humains de la terre, qu'il en aura assez pitié pour changer le sort de chacun.





MON OISIVETÉ.

DE L'ÉDUCATION.

L'INDIFFÉRENCE d'aujourd'hui ſur la bonne éducation, influe beaucoup ſur les mœurs publiques, ſur l'eſprit & ſur le caractere particulier; on convient de cela généralement, & on n'y apporte aucun remede.

La bonne ou la mauvaiſe éducation donnent de bonnes ou de mauvaiſes mœurs, une bonne ou une mauvaiſe conduite dans le monde.

L'état que nous occupons, grand ou petit, dépend abſolument de l'éducation, des préjugés & des opinions qu'on a inſpirés à la jeuneſſe.

Si on était jaloux de bonnes mœurs, on ſentirait le danger d'une grande quantité de futilités, de puérilités & de miſeres nuiſibles au développement de l'eſprit & de l'intelligence des enfans dans la tendre jeuneſſe.... Ils s'entretiennent là-

dedans en grandissant, avec l'exemple des mauvaises mœurs; ils ne parviennent jamais, ou très-peu, & qu'avec difficulté, aux véritables connaissances de l'état qu'on leur destine. Ces premieres impressions, ces jeux futiles... leur mettent dans l'esprit des entraves quand ils sont grands, & les rendent esclaves de mille erreurs; s'ils veulent s'en dépouiller, ils tombent dans l'égarement : delà, des suites funestes & pour eux & pour les sociétés. D'heureuses habitudes dans l'enfance deviennent des vertus dans le cours de la vie, & servent beaucoup au développement & à former l'intelligence: la jeunesse se donne à tout, & elle est susceptible de tout. La fréquentation de bonnes ou mauvaises sociétés, forme ou corrompt les mœurs particulieres.

De combien d'inutilités & de faussetés entretient-on les enfans? combien leur en fait-on répéter qui les entraînent à l'erreur & aux opinions? à quoi aboutissent grand nombre de *mots*, qu'ils ne sentent en aucune façon?... Eh! mon fils, dites: *Monsieur, je suis votre petit serviteur; tirez le pied, &c.* le voilà bien instruit! &c. &c.

La mauvaise éducation doit faire la honte des peres & des meres, des mœurs, & même du gouvernement en tous pays.

On ne doit pas se dissimuler que l'éducation est généralement très-négligée. Il devrait n'y en avoir

que d'une sorte, qu'on appellerait commune, pour les mœurs & les vertus morales.

Quant à ce qu'on appelle grands, ce dont ils ont besoin de plus que les autres sujets, qu'ils n'ignorent que trop malheureusement pour le bonheur de tous, on l'apellerait instruction.

D'ailleurs, combien d'hommes qu'on appelle grands, (il y en a de naissance comme d'état), n'étaient rien moins que faits pour devenir grands, ni l'espérer? Ayant reçu dans leur jeunesse de bons principes, ils s'en souviendraient dans ces circonstances heureuses pour eux.

Notre éducation actuelle peut être divisée en trois classes.

Celle des peuples, qui est très-négligée; c'est un malheur.

Celle des citoyens est regardée fort indifféremment par-tout.

Celle des grands de naissance & d'état, n'est pas comme elle devrait être à beaucoup près.

Des gens aveugles ou inhumains disent qu'il est dangereux que le peuple, & sur-tout celui de la campagne, soit éduqué: il y a des écrivains qui l'ont avancé. Voici ce qui est dangereux, & ce qui en a corrompu une immensité.

La vie & la conduite d'imprudens ecclésiastiques, & sur-tout les moines....

Les militaires, en tous genres, qui viennent en congé dans les provinces & dans les campagnes.

Les domestiques des grandes villes, (qui sont les espions & les singes de leurs maîtres), quand ils vont à leurs campagnes. Voilà le seul danger pour la vie innocente de la province.

Mais jamais une éducation soignée, dépouillée du vice, ne débordera les mœurs.

Il doit répugner au bon sens qu'un peuple qui réglerait sa conduite & ses actions, par l'éducation, les connaissances & le prix des choses, ne serait pas heureux; cela ne pourrait répugner qu'à une puissance qui aurait envie de le vexer, de le tyranniser pour un motif quelconque: cette abominable envie n'est jamais venue à aucun des monarques français, ou à si peu, qu'on ne s'en souvient point, & il y a beaucoup de siecles.

Toutes les fautes, tous les maux des états, toutes les erreurs, enfin, &c. &c. n'ont été & ne sont produits que par une profonde ignorance, ou par la méchanceté.

Il y a des individus chez lesquels l'esprit reste toujours germe; c'est au cultivateur à prendre les soins de lui faciliter d'heureuses productions, de lui procurer le développement des dons de la nature. Tous les individus ont les cinq sens; par leur moyen, sans accidens dans les organes, ils sont

tous capables de bons effets. La bonne éducation, enfin, procure & donne même à chaque état & à chaque âge des ressources & des agrémens. Les premieres années sont précieuses pour l'éducation, parce qu'elles décident du mérite des autres, & souvent de toute la vie... Point de bonnes mœurs, point de religion : c'est un grand malheur pour la nation qui n'a ni l'un ni l'autre ! Si l'on en croit les écrivains, la Chine est le triomphe des bonnes mœurs & de la religion qu'elle professe ; l'amour de la patrie est porté jusqu'au délire ; on doit par cette raison croire qu'ils y sont heureux ; cet amour est un effet naturel du bonheur : il en serait de même dans tous les pays, sur-tout en France ; tout y concourrait.

Pour la jeunesse qu'on ne destine ni à l'église ni au barreau, à l'étude du droit ni de la médecine, l'étude du latin est un temps perdu, souvent sans ressource de pouvoir le réparer, sur-tout de la maniere dont on y procede dans les colleges.

Un gothique préjugé, ou plutôt, suivant comme je pense, la puérile & sotte vanité, sur-tout bourgeoise, de dire : « Ma fille a été, ou elle est élevée au couvent... J'ai parlé, dans mon autre ouvrage, de cette dangereuse erreur, parce que je regarde l'éducation comme un objet d'une grande importance pour le gouvernement. J'ajouterai ici seulement que, soit donc au couvent, soit ailleurs,

soit chez soi, pour donner de l'émulation & encourager la jeunesse des deux sexes à une occupation solidement utile à eux & à tout, conforme à l'âge, au sexe & à l'état des parens, est de promettre des récompenses; étudier de près ce qui flatte le goût des uns & la petite vanité des autres; & de ne jamais rien donner, pas même le nécessaire, dans des cas extrêmes; de ne rien accorder que l'on ne l'ait mérité. Toute la jeunesse n'est pas également affectée de bagatelles; il y en a dans l'un & l'autre sexe, qui ne s'occupent pas toujours de petits jouets. Comme ils sont libres dans le choix de leurs petits plaisirs, qu'on examine de près leurs amusemens & leur goût, on découvrira bien vîte leurs inclinations: une fois connues, qu'on saisisse cette disposition, qu'on ne les contrarie point. Cependant, il est essentiel d'arrêter des goûts opposés aux intentions & à l'état qu'on se propose de leur donner. Quant à l'intérêt qu'on y aurait mis, je ne prévois aucun danger; une fois l'habitude contractée à l'occupation établie par de bonnes leçons & de bons principes, il ne ferait pas difficile de détruire ce petit intérêt: d'ailleurs, l'âge change beaucoup de choses.

Je ne désespere pas de voir revenir le bon vieux temps; la contagion n'est pas encore générale.

On ne peut, on ne doit pas se refuser de convenir & de reconnaître qu'il y a encore des hom-

mes honnêtes, humains en tout, bienfaisans & instruits, & qui desireraient de toute leur ame pouvoir détruire tout ce qui est faux & absurde, ce qui est contraire au bien public, & ce qui fait tant de malheurs particuliers; qu'ils aiment leur maison, leur femme, leurs enfans, & qu'ils remplissent, par goût, les devoirs attachés à ces objets: de plus, qu'ils aiment sincérement la patrie; & que beaucoup ont des entrailles, beaucoup sont disposés à en avoir, & un grand nombre en acquerront naturellement, & par émulation, quand ils seront assurés & convaincus qu'on veut véritablement le bien général des individus de toute la nation.

Qu'il y a encore des maisons qui vivent suivant l'ancien usage, sans train, sans faste & sans profusion; qui ne connaissent ni les dégâts, ni ces débauches si pratiquées,... non plus que tous ces raffinemens inutiles, ces lubriques commodités si fort en usage:... elles ont des domestiques, mais honnêtes, parce qu'elles le sont, & elles n'en ont que ce qu'il leur en faut; ces serviteurs fideles, regardés par les supérieurs comme hommes, ne font que remplir l'échange du service contre leurs gages & l'ordre des choses, sans être avilis.

Peut-on sans injustice s'empêcher de convenir encore qu'il y a également des femmes jeunes, aimables, belles & riches, qui ne suivent nullement les

modes ridicules & affichées ? Ce sont encore des Françaises habillées à la française, & non à l'usage de toutes les nations comme il y en a, & à la mode, qui n'est connue que de certains. Ces Françaises, qui s'habillent encore à la française, suivent aussi de certains anciens usages ; elles sont exactement chez elles, elles sont affectées & attachées à tous leurs devoirs : elles font plus, elles ajoutent à ces vertus *gothiques*, disent les élégantes, l'ordre & l'économie.

Il y en a qui se livrent à l'étude des sciences & des arts, ou à des choses utiles aux humains : elles connaissent leurs obligations ; elles les remplissent avec grand plaisir Elles aiment leurs époux, elles ont des entrailles, elles sentent la nature ; elles sont tendres pour elle, & elles nourrissent leurs enfans, non par une sorte de vanité, comme on en voit fastueusement jusqu'aux promenades publiques, avec un grand train de femmes-de-chambres élégantes & de magnifiques barcelonettes ; mais par un sentiment naturel & de tendresse, & parce qu'elles sont sensibles aux cris de l'innocence & de la nature.

Avec toutes ces vertus, elles ont cette ancienne satisfaction intérieure qui s'apperçoit sur un visage charmant, plein de fraîcheur & de santé, parce qu'elles sont sages & sans reproches ; & les enfans qui ne connaissent point, grace à leur tendre mere, les

les rustiques & mercenaires nourrices, qui ont souvent un lait corrompu, sans que ce soit leur faute : les enfans, dis-je, ont une constitution bonne & à toute épreuve; ils aiment leur mere, parce qu'ils sont ses véritables enfans, parce qu'ils n'auront pas été changés par une mauvaise nourriture qui influe beaucoup sur le caractere; que dis-je? qui le change tout-à-fait en changeant leur sang; ni troqués contre des paysans, soit par la conformité des âges, soit par la mort. On sent un frissonnement à la seule idée de ces désordres, qui ne sont que trop communs & que trop funestes aux peres & meres, par l'indifférence de leurs enfans dans leurs familles, & souvent le mépris; & les sociétés s'en sentent. Les tendres meres, que je cite ici avec joie, évitent ces malheurs. Ensuite une éducation soignée, tant instructive qu'agréable, acheve les autres devoirs & les obligations sacrées qu'on contracte en leur donnant l'existence & le jour.

Encore, si au défaut de vouloir ou de pouvoir nourrir, on avait les attentions & les intentions des Grecs anciens, & comme le font toujours ceux d'à-présent : quand la santé ou la constitution de la mere ne permettaient pas de nourrir, on ne prenait que des nourrices qu'on connaissait parfaitement pour remplir cette fonction aussi humaine que respectable : on était assuré

de leur constitution saine ; dès-lors elles étaient attachées à la famille des enfans pour toute leur vie, & on leur affectait une fonction quelconque auprès d'eux. Voilà des précautions bien dignes du plaisir qu'on devrait avoir à produire son semblable, & à donner des citoyens bien constitués à sa patrie.

Toutes les fois que je passe devant le bureau des nourrices, je plains toujours davantage ces malheureux innocens, victimes de l'indifférence & des mauvaises mœurs, qu'on livre dans les mains de ces mercenaires, dont la vue est si dégoûtante, & l'odeur si répugnante, sans compter tous les malheurs qui leur arrivent & les accidens qu'elles sont dans le cas de leur communiquer naturellement au berceau, (sans qu'il y ait de leur faute) en formant à ces innocens une mauvaise constitution, qui influe sur toute la vie, même jusques sur leur éducation, pour leur intelligence.

Mais la légéreté de nos dames françaises ne leur permet pas de remplir tous ces devoirs, pas même seulement les intentions des Grecs. Qui le croira dans la postérité, qu'une immensité d'hommes, de peres, méprisent la fonction imposée à leurs femmes de nourrir leurs enfans, & même tous les soins qui y ont rapport? Qui occasionne ces désordres? la corruption des mœurs. Il y a des individus singuliérement bornés ; il y en a qui ne veulent

rien savoir, rien sentir, & rien penser. Quel emploi voudrait-on que des hommes de cette trempe prissent auprès de leurs enfans? On n'en a pas moins d'orgueil! il est très-fréquent qu'on prenne la fougue d'un tempérament voluptueux, pour du véritable amour; mais six mois sont à peine écoulés, qu'est devenu cet amour?

Ensuite chez la plupart ce n'est plus qu'un moment de caprice, de boutade, de volupté, ou débauche d'un grand repas qui procure l'existence à ces victimes du libertinage. Ainsi est-il étonnant qu'il périsse tant d'enfans dès le berceau? cela ne peut pas être autrement, & cela n'est que trop commun pour l'humanité & pour l'état; & j'ose dire qu'il y a un grand nombre de peres & de meres qui n'en sont pas fâchés... & l'état ne s'en met pas en peine. L'indifférence & le peu de soins qu'on leur donne, l'ignorance dans laquelle on est, (parce qu'on veut y rester) à pouvoir connaître tout ce qui leur convient & tout ce qu'il faut à l'innocence; leur faible constitution, produite par la débilité du corps du pere & de la mere; le dirai-je avec tous les honnêtes gens? 1°. les vices du sang, occasionnés par des débauches effrénées, chez les opulens; 2°. la misere & des travaux violens chez les malheureux, causes opposées à celles que je viens de dire, donnent la mort à une immensité d'enfans. Les pauvres manquant

des choses les plus nécessaires & les plus urgentes au soutien de la mere dans le temps de sa grossesse, des efforts dans les travaux pénibles, & d'autres révolutions, &c. Les femmes riches, les plaisirs sans frein, la dissolution, les excès & les veilles, &c. la mauvaise constitution & la mauvaise nourriture des nourrices empruntées, portent des coups funestes au caractere & à la constitution des enfans dès le premier âge.

Une remarque que j'ai faite dans mes voyages d'Hollande, c'est l'attention qu'à le gouvernement de défendre à tous gens qui ont un état dont les fonctions causent de l'émotion, d'entrer dans les maisons des femmes enceintes, sous des peines rigoureuses, en cas de contravention. Que la France est éloignée de cette sage humanité! Les vexations, les barbaries, dans toutes les occasions, le prouvent: & combien de lits enlevés à des femmes dans cet état? La nature en frémit!

Au reste, il est certain que tous les honnêtes gens n'attribuent point aux Françaises l'indifférence sur les devoirs à l'égard de la nature; mais ils regardent tous ces écarts comme le propre ouvrage des hommes, celui de l'égoïsme, de l'âpre cupidité, & d'un luxe aveugle qui tire ses exemples des premieres classes.

Les femmes, comme la partie faible des sociétés, paraîtraient ne pouvoir occasionner de révo-

lutions, ni de changemens dans nos mœurs d'aujourd'hui. Cependant cela est très-possible ; elles n'ont qu'à bien vouloir, elles y parviendront : elles ont tant de charmes qui leur donnent tant d'empire !... Mais les hommes, étant la partie la plus forte, s'étant arrogés la premiere autorité, juste ou injuste, ils l'ont enfin, c'est eux qui doivent opérer la réforme ; ils doivent prendre des mœurs, en un mot, dignes d'hommes ; & les femmes, toujours susceptibles de différentes impressions, beaucoup mieux que dans leur grande jeunesse, peuvent réfléchir & apprécier les choses à leur juste valeur.

DES FEMMES.

PARLER des femmes est une tâche bien redoutable pour moi, qui me suis fait un principe de ne dire que des vérités utiles, autant que je le pourrai.

Mon vaste plan, tant dans cet ouvrage (je parle de l'ouvrage entier) que dans celui dont j'ai déja fait mention, est une entreprise des plus hardies & des plus téméraires pour l'effet qu'il peut produire sur des hommes puériles, injustes ou aveugles, & pour des connaissances aussi bornées que les miennes, & un style si éloigné de celui qu'il me faudrait pour plaire : moi esclave de la franchise & de la vérité, parce qu'on ne peut s'instruire que

par elle, comment oserais-je l'espérer? « La vérité est si froide, disait M. de Fontenelle, qu'il y a très-peu de personnes qui soient tentées de lui donner accès dans leur entendement : quelques hommes la trouvent, & très-peu vont à sa rencontre. » Si ce ne sont ses propres paroles, c'en est le sens.

Je n'aime pas ces vertus séveres, encore moins *farouches*, comme appellent certains écrivains élégans; mais celles que tout homme peut pratiquer en s'honorant & en se rendant l'*ami* de tous les hommes.

Je ne suis point un atrabilaire; je déteste ce caractere; je plains les personnes qui en sont attaquées. Je suis au contraire fort gai de mon naturel; j'ose même avancer que mon humeur, abstraction faite de mes peines actuelles, fait un contraste frappant avec la sévérité de mes écrits. Mais le chagrin que m'a causé la perte du cœur d'une jeune personne qui me tient par les liens du sang, que j'ai eue chez moi, & sous ma conduite absolue, neuf années, m'a singuliérement affecté : elle m'était aussi attachée qu'elle m'était chere.

Je m'en étais formé un espoir flatteur pour elle, & de consolation pour moi; parce que tout chez elle, à quatorze ans, annonçait le plus grand bien : intelligente, aimable de corps & d'esprit; enfin, je me suis bercé d'espérances & d'illusions. Je m'étais fait un charme de son éducation utile

& agréable : les soins, les dépenses pour toutes les choses, & les peines, furent mis en usage; c'était un plaisir bien grand pour mon ame & mon esprit. Dieu n'aurait pu lui dire plus de choses sur le monde, que je lui en ai dit dans tous les genres. Elle a donné dans le piége que j'avais évité soigneusement : elle a fréquenté, malheureusement, des femmes qu'on appelle à la mode & frivoles, sans presque aucun principe, & de cette éducation qui ne peut produire que des effets dangereux. Elle a à la fin sucé le poison de l'ingratitude! C'est dans cet état funeste que je l'ai trouvée à mon retour d'Italie; mais je laisse ce triste objet pour moi. Je me propose de faire l'histoire (1) de ce qui a été, parce que cela était dans la nature; & de ce qui n'a pas été, mais qui aurait dû être. Si cette histoire devient publique un jour, je souhaite de toute mon ame, qu'elle serve de modele à ceux qui sont, & qui se trouveront dans le cas où je me suis trouvé avec elle : & celles qui en sont & seront le sujet, qu'elles ne l'imitent pas; mais qu'elles soient ce que je desirais que fût celle dont j'ai justement à me plaindre.

Ma probité & mon inflexibilité à me refuser constamment à l'approbation & à l'applaudissement de la multitude aujourd'hui, dans un grand

(1) Elle est même presque à sa fin; elle aura cinq gravures, qui formeront la marche de son éducation.

nombre de sujets, n'est pas moins étonnante que la gravité de mes pensées. Je crois avoir lu quelque part, que le grand législateur des Juifs avait expressément recommandé de se méfier de ce que le plus grand nombre approuvait : en effet, j'ai toujours remarqué, soit dans l'histoire, soit dans les sociétés, que les hommes, réellement hommes, se méfiaient de l'enthousiasme ; ils n'y avaient aucun égard, qu'au préalable ils n'en eûssent fait un sérieux examen ; ils s'arrêtent à l'honnête, à l'utile & au vrai : ce sentiment est naturel chez moi...

Je reviens donc aux femmes. Si je dis des vérités qui ne leur plaisent pas, je serai détesté, & ce serait un grand chagrin pour moi qui n'aime qu'elles sur la terre, & qui voudrais leur plaire par mes écrits. Si je ne dis pas la vérité, il faut les flatter, & c'est les tromper ! c'est les entretenir dans l'erreur, c'est les séduire par un mets qu'elles trouvent délicieux, mais dans lequel il y a du poison. Il y en a chez lesquelles la plus petite contrariété serait un crime pour quiconque s'en aviserait... N'importe le sujet, futile, puérile, ou autre; d'où cela provient-il ? Ce n'est pas d'une bonne éducation, ni des bonnes sociétés. Cela est également commun parmi de certains hommes ; ils sont hautains, impérieux. Des louanges fausses! il s'en suit souvent qu'une femme, qui n'est que parée ou jolie, se croit en possession de tous les

plus beaux dons de la nature, des meilleures mœurs, de la premiere éducation & de l'esprit en abondance... Elle se croit autant respectée qu'aimée, & souvent elle n'est ni l'un ni l'autre, pas même quelquefois de ceux qui lui disent;... qu'elle ouvre les yeux & qu'elle réfléchisse : un grand nombre, c'est leur faute. Combien de femmes quittent mal les hommes ? Au moindre caprice, pour une contrariété, quelquefois par ingratitude....

Elles les ont pris sans amour & sans estime, elles les laissent sans regrets : elles se mettent peu en peine s'ils sont discrets ou indiscrets, parce qu'elles sont très-peu jalouses de leur réputation & de leur honneur.

Si ces objets importans pour les mœurs, les affectaient, alors elles seraient difficiles sur le choix; elles connaîtraient mieux celui à qui elles se livreraient... Aussi les indiscrétions ne sont ni rares, ni mystérieuses : on parle haut & publiquement des galanteries des Dames, & même des Demoiselles; & les hommes qui y sont intéressés pour beaucoup, ne s'en effarouchent pas plus que les femmes.

Il en est de même à-peu-près chez les hommes; ils se prennent & ils se fréquentent sans se connaître, & ils se quittent sans s'être connus; ensuite ils se déchirent; ils disent ce qui est & ce qui n'a

jamais été ; mais on glisse là-dessus : c'est une preuve combien ils sont peu jaloux du choix de leurs sociétés. On est seulement exact à s'informer du numéraire de la fortune ; on n'est pas difficile sur les autres qualités : preuve de la grande confiance & de la cordialité qui regne parmi les hommes.

Une immensité de besoins qu'un grand nombre de femmes se forgent, aussi puériles qu'inutiles, qu'elles accumulent, les mettent dans l'entiere dépendance des hommes, qui, malgré le besoin qu'ils ont d'elles, en abusent. Un homme fût-il un monstre en figure & un scélérat en sentiment, pourvu qu'il ait de l'or, est sûr de plaire. Sans or, fût-il plein d'esprit & de sagesse, on le rebute ; il n'a aucun mérite ; sa vue est incommode. Combien de mâchoires, combien de têtes avec des oreilles..., combien de singes dans tous les états, sont souverains & impudens chez de jolies femmes, qu'on appelle honnêtes, & chez d'autres, belles & charmantes ?... Combien de Messalines, jeunes comme vieilles ?... Mais chez celles-là, il faut qu'ils soient souples & rampans, flatteurs & soumis aux vapeurs, aux caprices, aux boutades, & à toutes les frénésies qui passent dans l'humeur de ces femmes.

Quel maintien, quelle posture, quelle attitude indécente les hommes tiennent près des femmes & des demoiselles dans les promenades, les lieux

publics, chez elles & chez eux? Quelles questions & quelles réponses? Les conversations, les mots sont analogues. Comme les femmes s'oublient & comme elles perdent! Et ces hommes, que sont-ils?

Saint Paul a dit : *Celui qui aime sa femme, s'aime lui-même, &c.* En aimant son semblable, on s'aime encore soi-même, & on satisfait aux préceptes du divin Législateur; & infailliblement le bien général se trouverait.

Un homme de ma connaissance me vit un jour dans la rue parler à une femme, qu'il connaissait comme moi pour n'être pas difficile sur le choix des moyens pour satisfaire ses besoins & ses plaisirs; je lui parlais le chapeau à la main : il me fit une plaisanterie de mon air respectueux en lui parlant.

Ma réponse fut simple. Plusieurs motifs m'y engagent, lui dis-je : elle n'est pas connue de tous ceux qui passent; sa qualité de femme mérite beaucoup de notre part, puisque nous les recherchons avec tant d'empressement. Ce n'aurait pas été cela qui l'aurait convaincu; le préjugé aveugle & fatal pour cette classe de femmes, est encore un objet d'une grande inhumanité (1).

(1) On lira dans la suite de cet ouvrage, des vérités frappantes à leur égard.

Indépendamment de la façon de penser peu favorable qu'il avait de ces femmes, quoiqu'il ait dépensé de grosses sommes avec elles, il n'était pas difficile à se persuader du sentiment de certains évêques à un concile de Mâcon, qui agiterent fortement; savoir, *si la femme méritait la qualité de créature humaine.* Hélas! combien d'hommes comme ces évêques, mais bien moins pardonnables qu'eux. Les femmes dans tous les états, qui font cas des hommes qui les méprisent, qui les avilissent, (cela n'est ni rare, ni difficile pour elles, à connaître) je les estime comme en démence, ou singuliérement bornées.

L'intérêt ne doit engager qu'à une reconnaissance mesurée..., & parce qu'encore leur générosité, ou, pour mieux dire, leurs dépenses, n'est qu'en raison du besoin qu'ils ont d'elles...

Pour suivre les motifs de politesse & d'honnêteté à leur égard, c'est encore, lui dis-je, qu'en parlant à cette femme d'un air respectueux, ou honnête, comme on voudra, je la désigne pour ce qu'on appelle honnête femme, & je le suis moi-même. Si au contraire je parle à une femme, quelle qu'elle soit, le chapeau sur la tête, ou avec un maintien indécent, comme cela est très-commun, la femme la plus sage, je la rends suspecte pour les gens honnêtes, soit dans un genre, soit dans

un autre, à l'égard de son éducation; & moi, je suis un grossier.

Une remarque encore à l'égard des femmes; j'observe que quand les hommes les approchent en quelqu'endroit que ce soit, sur la question, *comment vous portez-vous, Madame?* assez souvent elles se levent, & répondent généralement: *Vous me faites bien de l'honneur, à votre service....* Et les hommes souffrent cela! Il y en a même qui les laissent rester debout. Une femme ne devrait jamais se lever pour quelque homme que ce soit. Et, est-ce là une réponse pour une femme? Elle est hors de la nature du sexe pour tout homme sans exception, que d'un pere, cela s'entend; rien de trop pour cet objet. Et cette réponse est-elle spirituelle?

Ce qu'on appelle *un grand*... se met aux genoux d'une femme qu'il aime, ou qu'il desire, de quelque état qu'elle soit; & on a toujours envie de celles que la nature a douées d'une figure avantageuse, ou favorisées de qualités aimables; cela n'est pas rare; & en public, elles se levent, & disent: « Vous me faites bien de l'honneur!... ».

Je serais bien aise, pour l'esprit humain, que nous nous guérissions d'une multitude de contradictions dans un grand nombre de genres.

Je n'ai aucune prétention qu'on adopte mes opinions, ni qu'on pense, ni qu'on réfléchisse

comme moi en aucune chose : je l'ai déja dit une fois, chacun croit comme il sent ; & les réflexions coûtent & coûteraient à beaucoup. Si les miennes ont quelque mérite dans tout cet ouvrage, qu'on les mette en usage, je serai bien récompensé. Si elles ne valent *rien*, ou si elles sont indifférentes, je ne les crois pas contraires ; mais qu'on les laisse, mon intention est en faveur de l'esprit.

Mais pour que les femmes, dans tous les états, se dépouillassent de ces usages, que j'estime, moi, inutiles, que je ne crois pas plus avoir été de convention, il faudrait qu'ils fussent suppléés par les perfections d'une bonne éducation, aussi utile qu'agréable ; voilà ce que je crois qui plairait plus & qui flatterait les hommes, au moins les sensés, que des révérences (excepté dans un cercle où l'on entre, parce qu'il y a des deux sexes) & les mots que je viens de citer plus haut ; & il ne faudrait pas que, quand on demande à un homme, chacun dans son état : « comment se porte Madame ? » il répondît : « Vous lui faites bien de l'hon» neur ». Combien de femmes, pour lesquelles les maris font cette réponse, commandent absolument aux hommes qui font la question ? Mais qu'entrevois-je sur tout cela ? Qu'on ne sera pas de mon sentiment ; parce que, pour produire une bonne éducation, sur-tout dans les genres nécessaires aux bonnes mœurs & utiles aux socié-

tés, la paresse de l'esprit & du corps chez un grand nombre des deux sexes, & les soins & l'application d'une parure puérile, &c. s'y opposent d'une force supérieure. Sans une ferme résolution, sans un changement & l'exemple de fort haut, cela ne paraît pas compatible. Mais comment ceux-là & celles-là s'y décideraient-ils, quand ils sont constamment persuadés & convaincus qu'ils jouissent de tous les plus beaux dons, & quand souvent ils n'en possèdent aucun? D'ailleurs, qu'ils savent encore, & c'est un malheur pour tous, qu'ils n'en ont pas besoin, puisqu'on les chante, & qu'on applaudit jusqu'à leurs sottises. Ils y sont accoutumés dès leur enfance : des mercenaires, qu'on nomme précepteurs, gouverneurs, &c. respectent jusqu'à leurs mauvaises dispositions & leurs défauts; & plus ils grandissent, moins on les exerce, parce qu'il ne faut pas les fatiguer..., & plus les maîtres sont craintifs, parce que les disciples ne font que ce qu'ils veulent, & ils ne veulent pas beaucoup de choses de bien. J'ai une preuve frappante de ce que je dis là d'une haute personne.

Enfin, on doit convenir que si les femmes savaient se passer de milliers de choses inutiles, elles éprouveraient une conduite bien différente de la part des hommes; elles les mettraient dans le cas de les mériter, de les aimer & de les res-

pecter; & insensiblement la sincérité se joignant aux besoins...., les bonnes mœurs & l'ordre s'introduiraient dans les ménages quels qu'ils soient, & dans les sociétés, sans qu'on s'en apperçût.

Combien de femmes peuvent donner des loix absolues aux hommes? Puisqu'ils ne deviennent pas raisonnables ni pour eux ni pour elles, qu'ils ne sentent pas les ridicules & le funeste de leur conduite, qu'elles le deviennent, qu'elles se fassent hommes, peut-être produiront-elles une grande révolution; & parvenues aux bonnes mœurs par leurs réflexions, elles les exerceront par goût: quelle gloire pour elles!

Qu'une femme acquiert de puissance, & qu'elle devient belle dans le moment où elle dit: *Non, je ne le veux pas*... Combien d'autres encore sont dans le cas de le dire sans aucun danger? Qu'elles sentent peu la valeur de ce refus! qu'elles connaissent peu & son pouvoir & ses charmes, & la faiblesse de l'homme! Qu'elles s'examinent donc! O Romaines! ô Athéniennes! quelle différence de vous à nos femmes! &c. Combien les mœurs, les sociétés & la religion même, n'y gagneraient-elles pas? Il en serait de même dans tous les pays où elles n'ont pas le premier rôle. Mais pour opérer ce grand effet, il faudrait qu'elles se dépouillassent, comme je viens de le dire, de milliers de besoins encore plutôt incommodes & ruineux pour leurs

facultés,

facultés, qu'inutiles; il faudrait, dis-je encore, qu'elles s'occupassent d'objets utiles & agréables; elles que la nature a douées de si belles, de si admirables & de si séduisantes perfections. Supérieures en toutes choses aux hommes, tout ce que l'homme a d'excellent se trouve réuni chez la femme, tandis qu'il n'a aucun de ses charmes; sciences, arts, &c. (1). Une femme n'a pas besoin de naissance ni de fortune pour parvenir aux plus hauts degrés d'élévation : combien de ces exemples ? Combien d'objets ne faut-il pas à l'homme pour obtenir ce dont il a besoin ? Intrigues, cabales, suppliques, protections & bassesses, ou fortune ou naissance, & encore très-souvent échoue-t-il; une femme obtient, & souvent en souveraine.

Une simple Colette, grande & bienfaite, l'air aisé & la démarche noble, veut s'en mêler; elle se présente, ouvre deux beaux yeux & sa belle bouche : on n'attend pas qu'elle acheve... on prévient, on se hâte de satisfaire ses desirs.....

(1) Je crois prouver cela dans l'ouvrage entier. On y verra l'influence qu'elles ont souvent dans les affaires généralement, quand elles ont dominé le cœur des hommes, pourvues d'une bonne éducation, suivant la naissance, le rang & l'état qu'elles doivent occuper : l'effet en a toujours été excellent.

tout lui est accordé ; on s'estime un heureux mortel d'avoir quelque chose digne d'elle, & des sacrifices à lui faire : voilà ce qui n'est pas rare, & ce qui est arrivé (1).

Quel pouvoir plus grand que celui d'une belle & vertueuse femme sur le sage même ? Ses yeux inspirent autant de respect que d'amour : en voilant ses appas, elle en augmente les charmes ; la vertu de son ame influe sur ses sens. Voluptueuse avec décence, active au plaisir avec ménagement, l'homme se donne mille tortures pour la séduire & pour la surprendre ; elle voit tout de sang-froid, ou elle le feint (elle en a plus de mérite), parce qu'elle le devine ; elle lit au fond de son cœur & ses perfidies & ses parjures. Elle a soumis les hommes les plus puissans & les plus grands, & elle les soumettra toujours ; ils lui immolent tout, réputation, honneur, gloire, fortune, raison, philosophie, &c. & les dieux...

---

(1) Encore un grand avantage de la nature qu'elles ont sur les hommes, c'est qu'elles vivent généralement plus long-temps qu'eux. Des remarques constantes & appliquées en ont convaincu : on a reconnu toujours beaucoup moins de diminution parmi elles que parmi les hommes ; comme aussi on a observé qu'il y a plus de vieilles femmes que de vieilles filles ; preuve que l'union leur est favorable, malgré les incommodités de la grossesse & les dangers de l'enfantement.

ſous mille formes différentes lui ont rendu hommage. Mille ingénuités, mille figures ſont décrites pour les chanter & leurs victoires. La femme eſt une divinité ſur la terre : elle en a au moins tous les caractères ; c'eſt le plus bel ouvrage de Dieu ; la vie & la mort ſont en ſa puiſſance : les raviſſemens & les tranſports ſont les faveurs qu'elle diſtribue ; les ſoupirs, les larmes & les prieres ſont les victimes qu'on lui offre à chaque moment : ſon ſimple ſourire rend heureux ; mais ſa froideur eſt un tourment continuel, ſon abſence une affliction, & ſes mépris un déſeſpoir.

L'amour eſt le ſeul beſoin naturel qui occupe tout entier : quand on eſt à table, qu'on lit, &c. on penſe à tout autre objet ; mais lorſque l'on eſt auprès d'une jolie femme, ou d'une femme que l'on aime ſincérement, on y eſt tout entier & ſans réſerve. L'amour eſt le plus exquis & le premier des plaiſirs, & l'erreur la plus douce & la plus naturelle. Dieu nous en a fait un ſimple beſoin de la nature, une ſenſation agréable ; mais on l'a ridiculement déifiée, on l'a défigurée ; on en a fait une volupté poſtiche, libertine & débauchée, qui conduit aux douleurs, & entraîne à la mort ; on en a fait une rage, une fureur ; un aſſaſſin, une divinité diſſipatrice qui anéantit les fortunes les plus ſolides, & ruine la ſanté la

plus vigoureuse; tandis que tous ces désordres ne sont que l'ouvrage des hommes, parce que la nature nous a donné cette sensation pour des plaisirs purs & bienfaisans, &c. *La suite des femmes dans l'ouvrage entier.*

J'ajouterai seulement encore qu'aujourd'hui c'est le grand triomphe de la toilette & d'une parure ridicule, que des plumes hautes & des gazes, de la frivolité & de l'inconstance en tout; & jamais la vénération & l'estime, l'amitié & l'amour n'en ont été si éloignés: en effet, que peut penser & que peut faire d'utile une femme occupée d'elle & de ses panaches, de ses ornemens & de la façon de les placer?... Quand on est si occupé de soi-même, on oublie volontiers tout l'univers.

Il n'y a presque point de femmes actuellement qui n'aient leur mari en peinture, niché dans un brasselet plus ou moins riche; ils sont si communs, qu'on les voit *resplendir* aux bras des femmes qui vendent des œufs, du beurre, &c. Point d'homme, ou fort peu, qui n'ait sa femme par reconnaissance, sans doute, sur une boëte plus ou moins magnifique aussi, quand même il ne prendrait pas de tabac; & une grande partie se déteste! ceux-là ne prennent pas même la peine de le faire honnêtement, du moins beaucoup; j'oserais croire que sur cent, il n'y en a pas *trois* que ce soit par amour qu'ils

ont cette image : quelle sorte d'esprit ! c'est le regne des portraits ; ils n'ont jamais été si *mauvais*..... Autrefois c'était un luxe des riches ; ils n'étaient pas encore communs il n'y a pas long-temps : c'était l'amour parfait, la fidélité, l'estime mutuelle qui s'en paraient ; aujourd'hui, avec l'inconstance, la frivolité, les perfidies, les haines & le mépris, c'est une parure de colifichets qui les rend si communs.

Il y a beaucoup d'hommes & de femmes qui ressemblent aux *idoles*... on regarde tous leurs bijoux & on rit d'*elles* : comme un mauvais tableau bien orné, bien fanfreluché dans les habits & décoré d'une belle bordure, on se moque du peintre.

On verra dans la suite de cet ouvrage des petits détails sur les dangers de toutes ces futilités de bijoux pour celles qui n'ont pas de facultés. Aujourd'hui l'art fait tout, même sans précaution ; on n'est point belle sans le savoir, & sans beaucoup de prétentions : la toilette prend tout le temps ; on est aujourd'hui vétu comme on n'aurait pas osé l'être pour aller au bal ci-devant ; la mascarade est continuelle. Le matin en sortant du lit, vîte à la toilette.... deux heures après, la toilette ; après le dîner, la toilette ; & en se couchant, la toilette ; & celle-là n'est pas la moins soignée ; c'est elle qui répare tous les dé-

sordres du soir & des veilles, & qui dispose à celle du lendemain. Tout n'est donc que toilette : pitoyables attraits ! frivoles & incommodes attirails d'une fastueuse & fausse parure de goût ridicule ! fatras de nouveautés bisarres !... On lit pourtant avec plaisir ce passage : « la simplicité » de sa parure ajoutait encore à ses charmes ; le » faste des ajustemens nuit aux graces naturelles ; » c'est la Venus de Praxitele qu'on gâte à force » d'ornemens ».

Nul habillement pour une femme ne peut lui mieux faire qu'une robe à la française, bien faite & bien étoffée : tout en est noble, modeste & élégant sur elle, sur-tout quand elle est bien faite & sans mantelet : au reste, cette robe va bien à toutes les femmes.

Ces colifichets indécens que les coquettes, qui n'ont point de goût, portent aujourd'hui, en coûtant beaucoup d'argent, offrent souvent une femme très-mesquinement habillée, garnie de lambeaux derriere, dans ce qu'elles appellent *polonaise*, & quelquefois l'air comme si elles sortaient du lit... Ces sortes d'habits ne doivent tout au plus convenir que chez elles & par caprice, ou à la très-grande jeunesse, & bien faite....

D'ailleurs, je supplie qu'on me permette d'inviter qu'on observe bien à fond les femmes qui

portent des coëffures & des habillemens excessifs, on n'en sera point du tout étonné. Qu'on examine également & scrupuleusement bien à fond les hommes vieux comme jeunes, qui portent de grandes boucles, &c. &c. on n'en sera pas plus étonné que d'en voir de certains avec un très-gros catogan (1) ou un crapeau, de très-grands ou de très-petits chapeaux poilus, soit retroussés, soit détroussés quand il ne fait point de soleil, & qu'il n'incommode point les yeux, mais seulement pour faire voir deux beaux glands comme aux enfans en fourreau, avec la petite canne.

Mais la nation n'a plus d'usages à elle, plus de modes fixes : elle n'a plus que des caprices & des ridicules ; c'est un moulin qui va à tous les vents qui dominent : gestes indécens, affectés & forcés ; l'imagination & la vivacité, ou une étourderie empruntée, épuisée dans toutes les glaces... O pudeur ! ô chasteté ! vous n'êtes plus que de vains noms. Une demoiselle ou une femme pudique passeraient pour folles : la licence a corrompu l'innocence & les mœurs ; & sans ces deux vertus, tout est perverti, tout est au pillage. Autrefois une fille craignait la vue d'un lit

(1) Qui ressemble à une botte de foin, comme chez beaucoup de femmes.

nuptial ; elle se doutait que c'était le terme de sa virginité, mais non la perte de sa vertu ; elle rougissait de ce qui la fait rire aujourd'hui ; elle fait un jeu de tout : on se moque de tout ce qui était honnête & décent autrefois. Pourvu qu'on ait de l'or, n'importe les moyens... & qu'on ait des futilités. On est peu en peine d'une mauvaise réputation, pourvu qu'elle produise... & cela depuis le premier état jusqu'au dernier, c'est la même chose.

Ci-devant, les sociétés de ce qu'on appelle femmes entretenues, j'en ai connu & fréquenté qui étaient beaucoup plus circonspectes & plus retenues dans la conversation ... & plus décentes en tout & dans la façon de s'habiller & dans le maintien : les hommes comme les femmes s'observaient beaucoup dans toute leur conduite. Que sont aujourd'hui une immensité de sociétés qu'on appelle d'honnêtes femmes ? Que sont les conversations, les maximes, les bons mots & les pointes dans les cercles des sociétés d'aujourd'hui ?

La postérité pourra-t-elle croire que nos élégans & nos élégantes, & ce qu'on appelle petits-maîtres & petites-maîtresses prenaient & se donnaient les noms des malheureux qui avaient subi le plus infâme & le plus douloureux supplice, & qu'ils y attachaient le nom d'aimable ?

& que les papiers & journaux publics les répétaient, non par une juste indignation contre nos mœurs, mais comme gentillesses ? *Nos aimables roués, disent-ils,*.... un roué est pourtant un hideux personnage ! ne semblerait-il pas qu'on serait familiarisé avec tous les vices & avec tous les crimes ?... Tout cela ne vaut-il pas bien le temps que l'on s'enivrait ? Je laisse à penser s'il fallait mieux s'enivrer ?

On doit convenir que c'est un grand dommage de voir si fréquemment une belle tête échaffaudée avec des échelles de grosses boucles à côté des oreilles, comme pour monter au faîte de la coëffure, & le tout affublé d'un énorme bonnet; non, ce nom est proscrit; mais d'un énorme panache, qui ne peut se distinguer de la tête d'un negre & d'un mulet, quand ils sont parés. Il y a des femmes qui s'étudient, & il y a des hommes qui leur donnent des leçons pour acquérir facilement le mouvement en marchant de la tête du mulet avec ses panaches... Tous les honnêtes gens regardent l'hérissonnement des cheveux & l'affublement de la tête des femmes à la mode, cent fois plus humiliant pour la nation, que les *pantins* dans le temps. Les panaches ont rendu bossues toutes nos élégantes, du moins elles paraissent telles dans les voitures. Si la postérité en a connaissance, elle dira : Dans ce temps-là ils étaient bien bornés à l'égard

de leurs voitures, ou les femmes étaient en démence pour se mettre le corps en deux pour leurs coëffures : point de milieu, c'est l'un ou l'autre. Ne pourrait-on pas dire alors : combien ne s'occupent que de *romans* & de *bilboquets* ?... tout cela peut bien aller ensemble.

Aujourd'hui la tête d'une femme de trente ans est attifée comme celle d'une fille de dix ans, & par la tête & par le dos; ou, pour dire vrai, la femme de trente ans est parée comme un enfant, comme une poupée; je ne parle pas de celles qui ont plus que cet âge, ni de celles qui en ont soixante; car il y en a aussi un grand nombre qui sont arlequinées comme les enfans : il n'y a plus de différence entre elles & les femmes qui ne sont plus d'âge à être enfans... La jeunesse est malheureusement très-précoce dans ce qu'il lui siérait d'ignorer, & fort tardive dans tout ce qu'il lui conviendrait si bien de savoir : religion, bonnes mœurs, bonne éducation, talens utiles & agréables; en cela elles restent fort éloignées de la maturité : aussi on en éprouve les succès, &c. L'éducation est le miroir des mœurs. Aujourd'hui on va jusqu'aux pieds des autels d'un Dieu terrible, comme on va au théâtre.

Si l'on eût proposé aux femmes, il y a peu d'années, des panaches comme ceux qu'on porte actuellement, & des chaussures aussi bizarrement

chamarrées, elles se seraient trouvées offensées : cette bigarrure était réservée aux filles publiques, mais non pas même aux élégantes d'entr'elles, qui, pour se distinguer, se chaussent décemment. Comparez une jolie jambe chaussée simplement & en bas blancs avec la bigarrure de nos jours ; l'une est noble & modeste, & plaît à l'homme sensé, l'autre n'inspire que le mépris ; il en est de même de tout l'ajustement des femmes : peut-être les femmes honnêtes n'ont-elles pour but que de ramener l'égalité des conditions sur la terre ; mais j'espere que, revenues à elles-mêmes, elles rougiront de l'habillement qu'elles auront porté.

Il faut donc pardonner aux unes l'absence du bon sens, & aux autres d'être passé tout-à-fait : du reste, si on était susceptible de sa possession, les figures qu'on voit par-tout exposées aux yeux du public, sont si grotesques, parce qu'elles sont prises dans la nature des choses, qu'elles seraient capables de le rappeller dans l'instant qu'on les regarderait, même chez les personnes où il paraît passé sans espoir de retour.

CARROSSES, &c. &c.

SURPRENDRE l'honneur & une bonne réputation, usurper des biens & faire des maux, faire des scélératesses & des actions honteuses, voilà,

pour le malheur des honnêtes gens, à quoi s'occupent un grand nombre d'individus dans beaucoup d'états. Semblables à certains insectes & à ces frêlons qui ne vivent que de la subsistance des travaux pénibles des laborieuses abeilles, tous les moyens odieux ou autres leur sont indifférens pour surprendre leurs victimes, soit dans les femmes, soit dans les hommes : ils sont âpres à chercher & à profiter des faiblesses, de l'ignorance & de l'aveuglement des deux sexes. L'ascendant qu'ils ont extorqué sur les humains, les rend des fléaux cent fois plus redoutables que la peste, parce qu'elle n'entraîne que la vie, & n'est qu'un mal momentané ; mais eux, en donnant la mort, souvent par les chagrins, ils détruisent les fortunes, l'honneur & une bonne réputation ; ils sont sans doute des fléaux exécrables jetés sur la terre par la Divinité, pour punir les humains de leur ingratitude.

La suppression des carrosses ferait jouir grand nombre de maisons qui en ont, de tous leurs revenus & tranquillement ; elles ne se plaindraient plus avec de grands biens ; elles ne seraient plus en horreur à l'indigence qu'elles insultent, ni aux honnêtes gens qu'elles bravent souvent sans le vouloir ; elles feraient au contraire des bienfaits, & elles s'en applaudiraient.

Combien ne serait-il pas édifiant d'entendre ;

» Voyez ce *Monsieur*.... vétu si modestement » & pied ? Eh bien ! il fait cent heureux à » Paris & dans ses campagnes, en les soutenant » dans leur état en argent & en conseils dignes » de l'humanité ». Et combien ne redouterait-on pas d'entendre dire : « Voyez ce visage have, » cette figure décharnée, ce vieux & trop heu- » reux traitant monopoleur, cet usurpateur de » biens.... qui fait encore traîner son corps » cadavéreux dans ce char doré qu'il quittera de- » main, peut-être aujourd'hui, pour descendre dans » la nuit éternelle, au séjour ténébreux & redou- » table pour tous mortels qui ont mal vécu : il » sera confondu dans la même poussiere du » malheureux mort de misere : il laissera ses gran- » des richesses à des héritiers qui les dissiperont en » se moquant de lui ; il ne leur laissera que cela » *& l'indignation publique* ».

Ce vieux luxurieux est toujours aussi plein d'audace que toujours sans entrailles : son cœur est aussi inexorable à la vertu & à l'humanité, que quand il n'avait que quarante ans ; aussi dur de sentimens qu'il est faible de corps ; toujours inique, cruel & ne faisant aucune grace ; barbare pour ceux qui ont besoin de lui, féroce comme un tygre : regardez comme il rebute durement & comme il chasse ce pauvre qui lui demande humblement la charité à la porte de son char !

Quel travail, quels soins, quelles inquiétudes pour un grand nombre de maisons qui ont équipage sans une grande fortune, & qui par cette raison ne doivent pas s'en rapporter aux soins intéressés d'un intendant ou d'autres ! un appartement ou une maison beaucoup plus considérable & plus de domestiques. Les détails qu'entraînent nécessairement les équipages & un nombreux domestique sont immenses : des voitures de toute espece & des chevaux, l'avoine & la paille, les ouvriers, chartons, selliers, bourreliers, menuisiers, serruriers & maréchaux, les marchands d'étoffes & de glaces, peintres & doreurs, &c. &c. N'est-ce pas un métier de crocheteur que tous ces soucis, & la ruine des fortunes les mieux établies ?

Où va tout ce fracas, & les hommes qui sont dedans, qui ont l'air aussi affairés qu'inhumains, faire des inutilités ou bien pire.

Combien voit-on de particuliers nés dans l'indigence & sans talens, échappés de la misere par des voies basses & honteuses, avoir grand nombre de valets ? Une grande quantité de fous à garrotter, de fripons & de scélérats heureux dans beaucoup de genres, troublent le repos des habitans, usurpent & pillent les fortunes... pour avoir un carrosse & pour vivre voluptueusement.

Combien de maisons sorties de la médiocrité

effacent ou vont de pair par un faste insultant & leurs dépenses, avec les premieres maisons de la capitale, & même au-dessus de celles de beaucoup de souverains de l'Europe ?... Moins de grandes fortunes chez quelques particuliers, & il y aura beaucoup moins de misere publique : il y en aurait peu.

Avec quelle insolence & quel mépris les gens à pied des deux sexes sont-ils regardés sur le pavé ? Quel tableau frappant de tous côtés, donné tous les jours par les carrosses & les cabriolets occupés par une foule de libertins de tout âge & d'état ? Couchés indolemment dans une voiture que l'on saisira peut-être aujourd'hui & vendra demain (1), tandis qu'ils seraient convenablement à pied ; aussi inhumains que blâsés & que méprisables... des hommes jeunes dans une voiture ! O chere ombre d'Henri IV, le plus grand roi qui ait jamais regné sur les hommes ! je ne saurais trop vous invoquer pour corriger rigoureusement ces téméraires. Quel droit ont-ils ces

(1) Il s'en vend tous les jours par autorité de justice, sous la voûte du châtelet & ailleurs ; & souvent ceux qui en ont joui, après s'être ruinés sur le pavé, & fait beaucoup de torts au public, se consument le corps dans les prisons, & quelquefois pire ; voilà ce qui n'est pas rare & ce qui doit naturellement arriver de la mauvaise conduite.

insensés d'insulter les habitans dans les rues ? Par quelle autorité les font-ils déranger dans le cours de leurs affaires, peut-être utiles à l'Etat, ils les éclaboussent, les blessent ou les écrasent s'ils ne se rangent pas assez vîte ? Ces cruautés, ces horreurs, ce mépris pour l'humanité n'ont lieu qu'en France ; disons le vrai, qu'à Paris : qu'un coquin de cocher, aussi libertin que beaucoup de ceux qu'il charrie, crie aussi grossiérement que brutalement, *gare donc*,... : quand leur fortune serait légitimement acquise, doivent-ils s'arroger des droits à cet égard.... ?

Les édifices les plus publics, comme l'hôtel-de-ville, la douane, la poste aux lettres, l'emplacement ou les situations des spectacles, sont évidemment les dangers des passans, les chef-d'œuvres des cochers & le martyre des chevaux. Pourquoi laisse-t-on subsister si mal placés ces édifices ? C'est qu'on est inhumain & qu'il n'y a point de sentiment ; c'est que les individus qui n'ont point de carrosse, sont regardés comme la boue ; c'est que ceux qui en ont, n'en connaissent & n'en sentent ni l'incommodité ni les dangers ; c'est encore que les personnes qui peuvent y remédier quand il leur plaira, n'en éprouvent aucun inconvénient ; ils y passent comme en plein champ.....

L

La nation qui eſt indifférente ſur les objets qui importent la ſûreté & la tranquillité publique, eſt encore bien barbare.

Il y a une immenſité de gens dans des carroſſes, qui n'oſent pas regarder en face les hommes à pied, qui ont une figure honnête, parce que leur conſcience leur reproche leur audace & les moyens qui les leur ont procurés : ceux qui n'ont point de conſcience, on ſent ce qu'ils ſont ;... auſſi ceux-là levent une tête altiere & inſolente : il y en a qui oſent tout.

Quand je vois des hommes comme les nommés Du*. autrefois ſimples commis de... ; le nommé Dup*. jadis portant la ſerpilliere qu'il a quittée encore forcément, & fait enſuite le métier d'uſurier & quelque choſe de pis.... des N * *, des A * *, &c. affichant & diſtribuant par-tout le ſcandale des mœurs, de la vertu & de l'innocence ; & enfin, un nommé Bo * qui n'avait pas de pain, il y a quinze ans, & aujourd'hui fort enrichi aux dépens du Roi & du public pour conduire des bagatelles, &c. &c. Quand je vois, dis-je, des hommes de cette eſpèce dont Paris fourmille dans toutes les claſſes, parvenir par des trames ténébreuſes & des ſentiers tortueux & inconnus, par les friponneries & à la faveur de baſſes intrigues & de la pro-

tection, où mille autres auraient péri... Quand on rencontre des hommes semblables montés à l'audace d'éclabousser dans une voiture les honnêtes gens & le public, mon sang se glace d'indignation; ma fureur va jusqu'à oser interroger la divinité, & je m'écrie : Dieu tout-puissant! pourquoi n'engloutissez-vous point tous ces heureux scélérats jusqu'au milieu du corps seulement, pour être exposés aux mépris & à la risée de ce même public tant de fois insulté par eux? Les réservez-vous à de plus grandes punitions?

Pourrait-on aujourd'hui humilier quelqu'un dans aucun genre, sur-tout ceux qui ont de la fortune? Avec elle, les plus coupables sont les plus impudens : hélas! on se moque de tout, on ose tout, & on commet tout, pourvu qu'on ait de l'or.

Aucune action infâme ne déshonore; aucun crime n'humilie. Combien d'heureux mortels? combien d'heureux criminels? Combien de gens que leurs actions, & d'autres leurs affaires devraient faire cacher, ou du moins devraient empêcher de paraître dans les promenades publiques? Eh bien! ils y sont avec une impudence punissable : pourquoi? Parce que l'or n'a laissé que la faculté de faire la moue : combien j'en connais, & d'autres que moi!

Au ton du luxe actuel, il faut que l'on s'occupe de friponneries pour pouvoir le soutenir, ou que l'on se ruine. Quelle foule d'exemples & de preuves ! cruelle & terrible alternative : pourvu qu'on puisse se mettre à l'abri de la punition publique, on se permet tout.

Ce n'est pas encore assez d'avoir à se défendre du fracas orgueilleux d'un équipage ; il faut encore se garantir de deux gros dogues que l'on lâche en avant, & qui sont la plupart les avant-coureurs de l'inhumanité du maître, & une annonce manifeste du mépris qu'il fait des individus qui sont à pied.

Honnêtes gens ! c'est pour vous & c'est pour moi que je plaide avec tant de feu & de vérité pour l'abolition de ces fléaux de la tranquillité publique.

Oui, nos races futures auront de la peine à croire ce qui s'est passé & ce qui se passe de nos jours ; cela n'est pourtant que trop vrai, nous l'éprouvons il y a long-temps. Quel est le but des équipages ? Serait-ce une puérile ostentation de l'état de ces particuliers ? Combien de ceux-ci payent chérement ce sot orgueil ? Combien qui voudraient en être dépouillés ? Combien enfin qui voudraient être débarrassés de cette dépense qui les constitue débiteurs de l'univers quand ils

le peuvent, mais bien certainement du ciel ? Excepté les vieilles gens riches réellement & les professions importantes au service public, n'importe le genre, n'est-il pas honteux que la jeunesse sur-tout, quelle qu'elle soit, s'indolente & s'engourdisse tous les sens, & ruine toutes ses facultés dans une voiture ? Serait-ce pour en imposer aux étrangers, pour leur faire croire une grande opulence, & que tous les sujets & les peuples sont heureux ? Ces étrangers savent & connaissent aussi bien que nous, & beaucoup mieux qu'une multitude de ceux qui voient ce fastueux train, combien la misere est grande dans l'état.

Il y a une immensité d'individus qui ne connaissent de leur existence que la faculté de manger, boire, dormir & s'attifer, &c. &c. Ils ne s'appliquent uniquement qu'aux moyens (bons ou mauvais, tous leur sont absolument indifférens) de parvenir à se procurer ce gros physique ; Ils ne connaissent nullement les sublimes perfections dont l'homme peut être susceptible ; ils n'en ont que la figure.

Mais que faudrait-il faire pour supprimer ou diminuer tous ces dangereux abus d'équipages de luxe, &c ? D'abord l'exemple ; & que le *Roi* dît seulement à-peu-près ce qui suit : « je veux

payer les dettes de l'état, & je verrai avec satisfaction que vous payerez les vôtres, Messieurs: je veux supprimer une grande partie des impôts sur les denrées de première nécessité pour soulager mes sujets: des moyens qui existent dans mes états & l'économie sur tous les objets du luxe, peuvent produire les heureux effets pour y parvenir ».

« Je veux mettre en usage les ressources que la situation des choses dans mon royaume m'offre, & réformer, même supprimer, s'il le faut, les objets onéreux & en établir d'avantageux. Je veux de l'économie pour ce qui me regarde & ma famille; supprimer des dépenses énormes, réformer une grande partie de mes équipages dans tous les genres; le nombre & les détails sont immenses, quoiqu'ils ne me soient pas connus; le soupçon seul que j'en ai m'offusque & m'embarrasse: je n'aurai plus cette grande quantité de gens avides, cette affluence de fournisseurs de tant d'*objets inutiles*: quelque chose que l'on puisse me dire à cet égard, ne sera que pour me tromper (1). Je veux imiter mes anciens prédécesseurs,

(1) On a déja représenté, au sujet de l'économie naturelle & de la modestie respectable qui sont chez le Roi portées au sublime degré, que la suppression ou la réforme

sur-tout mon auguste ayeul Henri IV; je veux effectivement lui ressembler en tout : je vous invite à en faire de même ».

A ce discours si humain, & j'ose dire sacré, pour les besoins de la nation, voici la réponse véhémente de tous les hommes honnêtes & vrais patriotes :

« Ah ! SIRE, que vous êtes grand ! que vous nous rendez un signalé service ! nous allons donc commencer à revivre : une erreur, un faste mal

---

de certains objets de luxe, ferait grand tort aux professions qui y sont occupées. Ces représentations captieuses n'ont qu'un vil intérêt pour base.

Un grand nombre de ceux qui exercent ces professions, sur les fournitures desquelles ces représentans font des gains illicites & considérables, une partie de ces fournisseurs sont fort riches. Ainsi rien ne doit arrêter les réformes. Mais il serait annoncé dans le public, que ceux de ces professions qui se trouveraient dans l'embarras par ces réformes, présentassent un mémoire à cet égard. Et après s'être exactement instruit de leur véritable situation, ils seraient d'abord déchargés de toute imposition durant un certain temps, & ensuite on examinerait comment on suppléerait à la diminution de leur état.

Dans toutes les réformes & les suppressions, il ne s'agit presque que de la capitale : l'objet serait très-peu de chose en comparaison du bien que le Roi y trouverait, qu'il ferait ensuite refluer parmi tous les sujets de son royaume, d'une maniere quelconque.

entendu & insultant pour l'humanité, introduit depuis environ cinquante années, & soutenu par notre aveuglement, va donc être détruit : nous allons enfin être tranquilles, & nous tâcherons d'être utiles ; il y a long-temps que nous sommes incommodes & à charge : nous ferons une bienfaisante application des grandes sommes que nous employons à écraser d'honnêtes citoyens dans les rues par nos voitures : un amour-propre, une habitude nous en a fait une nécessité ; & un sot préjugé nous arrêtait d'en faire la suppression : personne n'osait la commencer, & un grand nombre la desirait. Nous allons augmenter nos revenus à la campagne, en y faisant beaucoup de bien (1), & nous allons acquitter nos dettes : vous donnez une digne leçon à jamais mémorable à

(1) Il y a des pays où les gens riches vivent avec modération dans la capitale, pour ensuite, lorsqu'ils vont à la campagne, pouvoir y dépenser & répandre l'abondance : ils y occupent les habitans, & sont égaux avec eux ; ensuite ces actes d'humanité & d'égalité refluent sur toutes les denrées & sur tous les individus de l'état ; ceux même qui en sont les sources, ont part à cette même abondance qu'elles ont produites dans la consommation des objets pour la subsistance.

Il y a d'autres pays où ces mêmes gens dépensent toutes leurs richesses, & plus même dans la capitale, & ensuite vont jeûner, rapiner dans la campagne, & y *vexer* le mal-

l'humanité. Combien de nouveaux vœux, Sire, on va faire pour vos jours précieux ! que d'actions de graces, que de prieres on va adresser au ciel pour leur conservation & celle de votre auguste famille dans un si grand & si salutaire exemple » !

Mais il n'y a point de doute qu'il y en aurait qui maudiraient ces heureuses réformes ; mais ce serait en vain ; ils seraient ennemis du bien, de la sûreté & du repos public ; on empêcherait qu'ils nuisissent. Si la réforme ne peut ou ne doit pas se faire, si on trouve qu'il est absolument utile & nécessaire à l'état que ce tumultueux fracas d'équipages subsiste, malgré le préjudice qu'il porte à la tranquillité & à la sûreté publique, malgré le bien général qui en résulterait, malgré l'épargne que les particuliers y trouveraient, qu'on y applique deux charges d'impositions : la pre-

---

heureux paysan en l'insultant ; ils s'y rendent odieux..... Quelle différence !

Il y a une grande capitale en Europe, qui est l'entrépôt de tout le royaume ; c'est elle qui distribue ensuite tous les moyens pour faire mouvoir heureusement tous les ressorts de l'état : c'est un arbre qui étend ses rameaux abondans & bienfaisans sur tout ce qui l'approche & l'environne.

Il y a une autre capitale en Europe où les effets sont contraires à cela : elle engloutit toutes les facultés des provinces ; c'est par elle, c'est d'elle qu'émanent tous les maux.

miere ; que le gouvernement, qui doit montrer l'exemple d'amour pour le bien public, rende les propriétaires des voitures de luxe responsables des événemens, même des éclaboussures seulement, sous des peines rigoureuses ; qu'il ordonne d'aller doucement, qu'il défende de galoper dans les rues ni à cheval, ni en équipage. Des carrosses à six chevaux & à... galoper dans les rues de Paris !... n'est-ce pas estimer les honnêtes gens & autres autant que la boue qu'on leur jette aux yeux ? C'est pourtant ce que l'on voit souvent, même dans la rue S. Honoré. Aussi, quand je le vois, je suis tenté de m'écrier comme Marcellus au peuple de Rome : « ô vous peuple imbécille, s'écriait-il, plus stupide que la pierre insensible, &c. » ô vous, peuple de Paris, qui quittez vos foyers, abandonnez vos travaux & vos atteliers pour aller en foule vous humilier & connaître davantage votre néant, & le mépris que l'on fait de vous ! où courez-vous, insensés ?... Voir ce faste qui vous insulte (1). Ces dieux sur

(1) On doit toujours être surpris de la foule de gens (il y en a qui ont une figure honnête) qui s'arrêtent dans des cours, aux portes des palais, &c. pour voir monter dans un superbe carrosse, M. Philippe ou Madame Josephine, ou pour les voir passer sur les boulevards ou ailleurs. Comme les hommes cherchent l'humiliation ! On ne doit pardonner cette puérilité qu'aux étrangers ou aux imbéci-

la terre ne ressemblent en rien au Dieu bienfaisant qui vous donne à chaque moment des preuves de son amour. Quand ils vous aimeront, quand ils seront humains, alors vous serez vifs & empressés à rendre aux uns vos hommages, aux autres votre reconnaissance.

Mais espérez tout du cœur & des intentions du Monarque qui vous gouverne actuellement: il sera *bienfaisant* comme le Dieu du jour; & quand on vous donnera des fêtes publiques en réjouissance de quelques événemens heureux, (mais non pour des batailles gagnées) on ne vous insultera plus, parce que vous êtes des hommes; on ne vous exposera plus à vous déchirer... à vous blesser & même à périr, parce qu'on ne vous jettera plus comme *aux chiens* (comme on dit) le pain, la viande, le vin... Ce Monarque qui aura pris connoissance de ces horreurs passées, ordonnera sévérement à ceux à qui on ne devrait pas recommander l'humanité; il ordonnera à ces ames dures qui donnent les ordres à ces fêtes,

---

les. Ces mêmes gens dédaignent de voir un honnête homme ou une honnête femme humains, monter dans un fiacre: s'ils ne font pas de bien, c'est que leurs facultés ne le leur permettent pas; mais du moins, ils ne font point de mal... & ne m'insultent point. Comment est-ce que tous ceux que l'on regarde en s'extasiant, ne se croiraient pas des êtres merveilleux ou étonnans?...

de prendre toutes les précautions possibles pour vous distribuer sans danger, sans malheur, l'un après l'autre, la quantité destinée; il n'y aura pas seulement la moindre bourrade, comme il arrive souvent dans ces fêtes & dans toutes les occasions; on punira rigoureusement ceux qui les auraient données, & encore plus ceux qui ne les auraient pas prévenues. Et alors, pleins de reconnaissance pour le Monarque & pour le sujet de la fête, vous vous réjouirez de tout votre cœur aux sons d'une symphonie disposée pour vous, & pour combler la fête: Là, plein d'une juste allégresse, vous vous écrierez dans un doux transport : *Vive à jamais Louis XVI* bien-aimé & notre pere bienfaisant à tous.

Quand on vous donnera des spectacles gratis, on prendra les mêmes précautions pour vous éviter les mêmes accidens; on vous distribuera des billets... Non, on vous fera entrer l'un après l'autre à votre aise: vous verrez tous; mais vous serez sages & prudens. On en donnera plusieurs; on distribuera alors des billets, pour le spectacle suivant, à tous ceux qui n'auront pu entrer (1).

(1) Sans occasions de réjouissances, ces plaisirs devraient avoir lieu deux à trois fois l'année au moins, à certains jours marqués, comme la fête du Roi, de la Reine, &c.

Il conviendrait donc d'établir, à l'occasion des carrosses, une police sévere, pour pourvoir à la sûreté publique : il faudrait pour cet effet établir des inspecteurs, dont les fonctions seraient de se promener dans les rues; mais qu'ils soient honnêtes & fideles à leurs devoirs, pour ne pas ressembler à beaucoup d'autres, chargés de veiller à la falsification & à la fraude qui se font sur les denrées, & sur tout ce qui sert de nourriture aux individus, mais qu'ils enfreignent par l'intérêt qu'ils en tirent... Qu'on me permette encore une digression. Il y a des classes d'individus à Paris qui ne font que languir; ils ne vivent que par artifice, par extrait, pour traîner une vie malheureuse : ce qu'ils mangent est empoisonné par la corruption; tous les rebuts des viandes & souvent puantes. Qu'on parcoure les halles, on y verra les différentes sortes de beurres & d'œufs corrompus; les légumes gâtés & les herbes montées; le poisson pourri, &c.

On le faisait chez les Romains. D'ailleurs, on n'a pas besoin d'exemples pour faire le bien & des actions qui gagnent le cœur des sujets.

Est-ce que les spectacles ne sont pas assez riches pour donner trois ou quatre jours dans l'année, pour amuser le peuple qui ne les voit jamais? Ils les donneraient sans répugnance, s'ils avaient des exemples d'humanité & d'amour de son semblable.

Voilà la qualité d'une partie des drogues que mangent ceux qui n'ont que de petites facultés dans cette inhumaine capitale : & tout cela est encore vendu cher & en pur bénéfice pour les vendeurs, parce que tout ce qui est bon est payé excessivement par les riches & par ceux qui ne comptent pas avec eux-mêmes. Les vendeurs aiment mieux laisser corrompre les denrées, que de les donner à un prix modéré. Aussi n'est-on pas étonné de tant de faibles constitutions & d'individus languissans, ni pourquoi les hôpitaux sont si pleins, & qu'il y meurt tant de malheureux. Un bon œuf vaut généralement six liards ; le beurre, en détail, trente sols, &c. ; un melon, gros comme le poing, vaut huit, dix & douze sols, objet qui, si on n'était pas *vexé*, coûterait deux sols ; une pêche médiocrement bonne vaut trois à quatre sols. On aime mieux les laisser gâter, que de faire jouir le citoyen de cette légere douceur : on préfere jeter les melons pourris, qué de les donner à un prix modique à l'honnête homme. C'est pourtant, ce me semble, bien mal entendre ses intérêts, & on expose la santé des sujets. Il est bien facile de remédier à cette meurtriere cupidité.

O vous heureux concussionnaires, pour modérer le mot, & tous autres soutenus aux dépens de l'état . . . qui au fond de vos palais dorés & éclatans, vivez voluptueusement comme le vil & lâche fre-

lon, des fatigues & des sueurs des laborieuses abeilles; vous nagez dans l'abondance de toutes ces choses! aucune de toutes ces sensualités, que vous possédez avec tant de profusion, ne vous donne de remords! C'est vous qui engloutissez tout; c'est votre gourmandise qui fait jeûner & languir l'honnête homme. Au lieu que votre fortune soulage le citoyen indigent, elle l'opprime; vous privez de tout les états médiocres. O Henri! ô Sully!

Tous les marchands des objets pour vivre, n'ont qu'une crapuleuse cupidité pour base envers les acheteurs en détail, & envers lesquels ils sont ou insolens ou arrogans; pourquoi? Parce qu'ils ne sont pas inspectés suivant les intentions primitives, encore moins punis comme ils le méritent; ils se mettent dans le cas de l'impunité, en prévenant la punition...

Combien voit-on, quand on veut regarder un peu de près, refuser durement à des ouvriers & autres, hommes & femmes, une demi-livre, une livre de pain, pour un ou deux liards qui leur manquera? Combien sur d'autres objets? Combien d'horreurs produites par la dureté & l'avarice, l'avidité & la fraude chez les marchands? Je l'ai éprouvé exprès & souvent forcément, pour m'en convaincre; j'aurais pu en douter autrement.

On vient de diminuer le prix du pain & fixer

celui de la viande, & le gouvernement entend, sans doute, que ces deux nourritures, comme toutes les denrées, soient bonnes : c'est très-bien, c'est très-louable & humain, si cela est soutenu, si on veille à l'exécution, & qu'on prenne garde qu'aucune ne soit falsifiée.

Mais malheureusement, c'est toujours ou l'argent ou la santé des habitans qui les paient, & souvent plus cher que si on les payait fort haut, & qu'elles fussent bonnes.

J'ai connu de vue la maison d'un des *commis* de l'établissement préposé pour veiller à la sûreté de toutes ces choses importantes aux individus ; j'ai remarqué que la maison de ce commis, qui, par parenthese, n'est pas un trop beau personnage, & qui n'en a pas moins une jolie femme, & qui paraît aussi honnête que pénétrée de ses devoirs envers la nature, puisqu'elle nourrit ses enfans *sans faste*. Aussi tâche-t-il, ce *commis*, de se rendre le moins désagréable qu'il lui soit possible, par une toilette plus longue & plus recherchée que l'est celle de sa femme, & par de beaux habits. Il fait une assez grande dépense ; on le dit fortement protégé par une puissance, & ses appointemens sont considérables.

J'ai remarqué, dis-je, dans le temps du jour de *l'an*, à la porte de sa maison, qu'une immensité de différentes communautés d'arts, métiers, &c,

c'eſt-à-dire, les gardes, jurés, experts, &c. montaient chez lui très-reſpectueuſement, mais non ſans intentions ni ſans intérêts; après leurs révérences, à leur maniere, chacun a les ſiennes..., le prier très-humblement de recevoir leurs préſens. Ces préſens de toutes eſpeces, ſont aſſez conſidérables pour faire une valeur, qu'il met ſans doute à profit. Le jour de la *fête* de chaque communauté, c'était la même répétition. Qu'on ajoute à ces petites vexations ſubalternes & ſourdes, celles des C... & des In... &c. qui ont encore plus de droits ſur ces communautés? Voilà une partie de ce qu'on appelle *le tour-du-bâton.*

Par ces voies dangereuſes & criminelles, dans tous les genres, les fourniſſeurs de denrées pour la vie, troublent avec autant d'impudence que d'impunité, non le repos des ſujets, mais leur ſanté, par la falſification des denrées, dont beaucoup, dans différentes ſortes, deviennent aſſaſſins dans la ſuite : même danger dans les poids & meſures, peut-être.

Quand je vois un malheureux dans les rues aller de travers, je ne lui reproche pas la quantité qu'il a bu, parce que le ſeul verre qu'il a avalé, eſt une portion de poiſon : on ſe dédommage bien avec uſure des *droits* exhorbitans qu'on eſt forcé de payer ſur les boiſſons & ſur tout!

Je reviens aux inſpecteurs des carroſſes. Pour éviter

éviter cet inconvénient, il faudrait un bureau, pour que les insultés, les blessés & les mécontens, dans tous les genres, pûssent y porter eux-mêmes leurs plaintes... — Tout cela paraît bon; mais pensez-vous à deux objets? Le premier, aller doucement! quelle fatigue & quelle impatience, grand Dieu! pour nos pétulans petits seigneurs & autres... Le second, aller à pied? Quelle révolution! Que deviendraient nos élégans & nos élégantes? Ah! quelie horreur; aller dans la crotte? Quelle abomination & quelle désolation! — Un moment, s'il vous plaît. D'abord, cette révolution qui, à l'aspect les ferait tomber en syncope, leur donnerait une bonne santé, leur ferait favorable, parce qu'ils n'auraient plus de malédictions, plus de créanciers, & par cette raison, plus d'embarras ni d'inquiétudes, & de l'argent dans la caisse... Mais j'entends que l'on me crie. — Notre santé ne nous inquiéte pas du tout; notre conduite le prouve. Nous nous soucions très-peu des murmures publics, nous n'y sommes point sensibles... de même qu'aux bruits & aux reproches des créanciers... & nous ne voulons point d'argent dans la caisse, nous préférons qu'il brille au dehors.—Si, Messieurs, vous en seriez enchantés sans que vous vous en soyez douté. Les premiers momens d'étourderie & la premiere violence passés, vous en

béniriez le Ciel... & vous en remerciriez votre Roi ; vous embrasseriez ses genoux ; si les mœurs changeaient, vous seriez étonnés de votre métamorphose. Je ne parle pas ici des fous décidés, ils ne peuvent pas sentir les bonnes choses ; mais pour les hommes sensés, j'espérerais qu'un grand nombre en serait bientôt consolé ; comme j'espere que le bon sens & la raison ne seront pas toujours absens, qu'on deviendra humain, & que le bon vieux temps reparaîtra : il n'est peut-être pas si si éloigné qu'un essaim de sortes d'hommes le pensent & le disent. Ne nous promet-on pas *la poule au pot de Henri IV?* D'ailleurs, tous vos petits-maîtres & toutes vos petites-maîtresses parfumés & autres, n'iraient point à pied, ce n'est vraiment pas mon intention ; je serais bien fâché de voir dans la boue une jolie jambe, un joli petit pied féminin ; tout le monde serait voituré commodément & très-proprement pour vingt, vingt-cinq & trente sols par heure ou par course, &c. *La suite dans l'ouvrage entier.*

J'ajouterai seulement encore que je prie qu'on se souvienne de l'histoire qui nous dit que le bon Henri IV allait à pied, & que sous Louis XIV il y avait peu de carrosses & encore moins sous Louis XIII ; & que ce qu'on appelle *seigneurs* y allait, & que les sept huitiemes du monde y vont.

Il n'y a pas long-temps que la démence a poussé l'extravagance si loin; il y a moitié plus de voitures qu'il y a vingt ans.

Un grand nombre de particuliers aujourd'hui ont équipage : ils étaient isolés & ignorés il y a vingt ans ; ils s'étaient bornés dans leur état, dans leurs dépenses & dans leurs desirs : l'exemple leur a suggéré de se fourrer dans ce que l'on appelle *affaires publiques*, où l'on ne gagne point, mais où l'on puise en pleine eau les richesses ; ils ont tout employé, mis en usage tous les moyens, n'importe l'espece, pour parvenir là. Il y a des gens dans toutes les classes qui sont tout ce qu'il est possible d'être, suivant les lieux, les temps, les circonstances ; ils sont faux, fourbes, rampans, méchans, orgueilleux, &c. Il est rare que l'on manque de l'esprit qui conduit à l'acquisition des richesses ; souvent le plus inepte est celui qui y excelle le mieux : je penserais que plus il est borné, plus il s'applique à la ruse ; enfin la misere publique s'est augmentée, les dettes de l'état & les impositions accumulées : un luxe insolent & les équipages en grand nombre les masquent ; & les intéressés à soutenir ces désordres, & les imbécilles crient fort haut : *Paris & la France sont plus riches que jamais.*

Je reviens au premier objet ci-dessus. Les sept huitiemes & demi de ceux qui ont ce fatras

d'équipages & qui vont, comme on dit *ventre-à-terre*, n'ont nulle affaire ; c'est pour assommer le temps & employer leur insipidité, pour rester à des portes, dans des cours, aux spectacles, sur le pavé ; morfondre sans pitié durant quatre & cinq heures & les hommes & les chevaux à l'injure du temps ou à l'ardeur du soleil, &c. Mais en allant doucement, ils iraient encore bien plus vîte que ceux qui vont à pied ; ceux qui auraient des affaires réelles sortiraient de chez eux assez de bonne heure pour les faire : ne seraient-ils pas encore bienheureux d'être à l'abri de l'injure des temps & des événemens ? O bon, humain & généreux Sully, si vous voyiez cela !...

La seconde des charges que je dis d'y appliquer, est une très-grosse imposition pour soulager les autres, ou applicables à l'indigence & aux éclaboussés & aux blessés, & aux parens des écrasés ; que cette imposition soit établie sur toutes les voitures de luxe & les cabriolets, cette double insolente & sotte voiture ; une imposition sur le surplus des domestiques, si ces maisons n'avaient pas d'équipages : ce surplus de domestiques & les voitures, objets purement de vanité, d'orgueil & de sottises, doivent être chargés sans ménagement ; mais on sent bien pourquoi on n'établira point ces deux charges : c'est pourtant les plus justes à former.

Il est déshonorant pour la capitale, quand on voit une femme, souvent aussi décente que proprement habillée, soit en blanc, soit en rose, &c. monter dans un infâme carrosse de place, nommé par humiliation *Fiacre* : elle est dedans comme sur des épines ou parmi l'*ordure* ; elle n'ose s'appuyer d'aucun côté, dans la crainte de se salir, & elle a raison. On devrait se faire des reproches si on était susceptible... d'être si indifférent sur l'agrément & la sûreté des habitans. La capitale devrait avoir honte vis-à-vis des étrangers, & elle fait une perte réelle, & peut-être considérable avec eux, parce que beaucoup vont à pied à cause de l'horreur de l'équipage : les carrosses *de remise* sont chers ; c'est un apprêt pour s'en servir, il faut toujours les commander ; & s'il arrive qu'on ne puisse s'en servir, il ne faut pas moins les payer : au lieu que des voitures de place (il n'y en a pas d'autres dans les pays étrangers), sont prêtes à la minute, & aux ordres du premier venu, pour son argent.

Au moyen de ces nouvelles voitures (proposées dans l'ouvrage entier), les étrangers & nous-mêmes s'en serviraient avec plaisir : telles qu'elles sont actuellement, il est commun d'entendre dire à tout le monde : *en vérité, j'ai honte de me servir d'un pouilleux de fiacre ; sa figure patibulaire me fait horreur, & son carrosse me dégoûte.* N'y aurait-il

pas là encore un intérêt particulier à soutenir les carrosses de remise ? Car, où n'y en a-t-il pas ? &c. Alors les maisons qui se ruinaient pour soutenir par un sot orgueil & avec beaucoup d'inquiétudes, le fastueux train d'équipage, je le répete, pour vingt, vingt-cinq & trente sous par heure ou par course, auraient une bonne voiture.

Si les voitures de place appellées *fiacres*, n'étaient pas si déshonorantes, on ne leur prescrirait pas une autre voie qu'aux équipages bourgeois, quand il est question d'aborder des endroits publics, par exemple, comme au colisée, &c. &c. Les carrosses de remise suivent ces derniers ; l'habitant honnête qui n'a pas les facultés ou l'audace d'établir, souvent aux dépens d'autrui, ce fastueux train, se trouve humilié dans ces occasions ; cette distinction déplacée, suivant moi, blesse l'amour-propre, &c. &c.

Pourquoi ce fumier sur le pavé qui salit & incommode tant de citoyens à pied ? Les palais, les hôtels ne sont-ils pas assez grands; n'ont-ils pas assez d'anti-chambres & de sallons ; les alcoves ne sont-elles pas assez reculées & assez profondes, ni les rideaux assez quadruplés pour éloigner, pour soustraire le malade au tumulte de la rue ? .. O fortune ! que vous donnez de moyens ; mais celui d'outrager ou d'insulter les honnêtes gens, est-il dans la nature ?

On commence à voir quelques grands à pied avec le ruban bleu ou rouge & le S. Esprit ou S. Louis brodés sur le côté gauche de l'habit ; on les voit même l'après-dîner comme le matin : je crois que ce n'est ni par *air* ni par *ton*, comme on dit, encore moins par hypocrisie : aussi on est si étonné, que l'on se retourne pour voir si on ne s'est pas trompé. Quel qu'en soit le motif, cela inspire toujours pour un moment une sorte de vénération : ils n'en sont peut-être pas plus humains ; mais en attendant qu'ils le deviennent, s'ils ne le sont pas, c'est toujours autant de dangers & d'insultes de moins pour ceux qui sont à pied. Hélas ! pourquoi être si long-temps à rendre hommage à l'humanité ? Pourquoi attendre à faire voir qu'on est fait pour être humain, & que tous les hommes sont freres, qu'ils auront tous la même fin, & que l'univers ne devrait faire qu'une même famille unie.

Plût à Dieu que cet exemple fût suivi des personnès à qui l'austérité de leur état semble interdire cette pompe mondaine, & cette sensualité qui diminue le respect qui leur est dû.

Un homme qui a équipage, jeune comme vieux, se promene à pied sur les boulevards ou ailleurs, à une certaine distance de son carrosse ; mais il craint d'être confondu, ou que ceux qui ne le connaissent pas, le prennent pour un homme

du commun, & qu'ils ignorent qu'il a un train. Que fait-il ? Sans aucun besoin, il se fait suivre par ses valets qui ont la même livrée que le cocher, qui reste avec le carrosse & les chevaux. Quelle grandeur! que cela est noble, ou puérile!.. -- mais cela en impose, — à qui?... Cela fait pitié! combien de maîtres qui ne pensent pas comme les laquais qui les suivent, & qui n'ont pas la même physionomie !

On a été très-long-temps à sentir l'inutilité & l'incommodité de porter l'épée : cette arme est embarrassante à soi-même, & encore plus aux autres dans cent mille occasions, & dangereux pour les enfans à la hauteur qu'elle est suspendue; on en voit des accidens funestes pour les yeux, &c. A quoi sert-elle, sur-tout à un tas de gens,... & excepté le militaire, quand il est en uniforme encore ?

Il y a quelques temps que je vis aux Tuileries l'après-dîner un de nos cordons bleus... qui s'y promenait avec Milord *** en habit de drap brun tout uni, veste blanche, &c. âgé d'environ trente ans, grand & bienfait... le chevalier du S. Esprit n'en avait pas cinquante, vêtu aussi simplement que l'Anglais, & tous deux sans épée. Leur maintien & leur conversation avaient l'air aussi unie que spirituelle; les honnêtes gens admiraient cette noble simplicité, cette modestie qui

se fait aimer encore plus dans ce qu'on appelle grands, que dans les autres états, & parce qu'on n'y est pas accoutumé : elles suggerent un sentiment bien différent de celui qu'inspire le clinquant & le faste des freluquets efféminés (il y en a dans tous les âges) qui portent des boucles de sept à huit pouces, qui sont parfumés, chargés de toilette, & parés comme un saint dans une église le jour de sa fête (1).

Ces deux Seigneurs Français & Anglais couverts comme ils étaient, en étaient-ils moins des grands de leurs nations respectives ? Et les autres en sont-ils davantage ? Non : les premiers donnaient l'exemple de sagesse, sans l'être peut-être, qu'importe ; & les autres font pitié. Que ces derniers calculent bien les jours qu'ils ne font point de toilette dans le courant de l'année, qui restent comme on dit (indécemment) *en chenille*, ils verront qu'ils dépensent des sommes considérables pour peu de jours entiers qu'ils font cette grande toilette ; il en est de même des équipages dont on fait peu d'usage dans le courant de l'année : cela n'empêche pas que, quoiqu'en chenille & à pied, les femmes, même les petites-maîtresses comme les plus sages, pour ceux qui en fréquentent, ne les reçoivent toujours très-bien.

---

(1) La parure guinde un homme ; elle le rend roide, empesé. Le vêtement décele le caractere dans la femme comme dans l'homme.

J'ai toujours envie de savoir pourquoi un grand nombre d'êtres avec une figure d'hommes ont deux montres ?

Une bonne montre est, sans contredit, un bijoux aussi curieux qu'utile ; mais pourquoi en avoir deux ? Je pense lorsque je les vois, ou plutôt quand j'entends leurs chaînes, que, s'il était possible d'obtenir de faire porter les montres sans cordons, de cheveux sur-tout, (de pendus ou d'autres) sans chaînes, & sur-tout encore sans breloques, sans grelots, sans sonnettes, qu'il y en aurait au moins quatre-vingt-quinze sur cent qui n'en porteraient plus, même parmi les laquais ; car il y en a beaucoup qui ont aussi deux montres & leurs grelots & leurs sonnettes. Ce n'est donc que pour les chaînes & ce qui les accompagne, qu'on porte les montres ; ce n'est donc que pour faire du bruit qu'on porte les chaînes.

On met des gros grelots aux mulets pour les animer à la marche : on donne un hochet à l'enfance pour l'empêcher de pleurer ; & je n'ai vu qu'en France, qu'à Paris, des hommes qui voulaient leur ressembler, & des enfans qui sont vieux, qui ne se croient plus enfans, parce qu'ils ne sont plus d'âge à l'être.

Je suis étonné que les hommes frivoles n'aient pas encore imaginé de porter leur montre à une boutonniere pour se distinguer des femmes qui

ont fait *bâtir* des goussets à leur jupon pour les porter avec un cordon ou chaîne comme les hommes ; mais cela viendra ; il y a des choses qui le valent ; & sans doute les femmes légeres en porteront deux aussi incessamment : mais porter sa *montre* dans un gousset au jupon avec un cordon, n'est pas commencer à se faire homme par une bonne conduite pour l'esprit.

Tous les gens riches, nobles & autres devraient s'affecter des *sciences* & des *talens* ; ils y trouveraient de l'agrément & une satisfaction à l'abri de tout ennui aussi dangereux à la santé qu'à la fortune & au public... Ils leur seraient utiles & quelquefois aux sociétés : leur gloire & leur réputation y trouveraient aussi bien mieux leur compte que dans l'inaction.

N'est-il pas étonnant qu'on ne donne aucun état ; non, ce mot sent trop l'artisan pour la condition & la fortune ; car on sait qu'il leur faut des mots & non des choses (1) : qu'on ne donne,

---

(1) Doit-on contester que les mots n'affectent pas ? Que le laquais d'un homme de qualité, qui a un *hôtel* & un beau *carrosse*, lorsqu'il part d'un endroit pour s'en retourner chez lui, que le laquais dise au cocher, à la *maison*, au lieu de dire à l'*hôtel*, il y a des maîtres qui s'en offenseront... & on dit, *maisons royales*. Qu'on appelle certains hommes *Monsieur*, au lieu de dire *Monseigneur*, on sera

dis-je, aucun talent à la jeunesse de l'un & l'autre sexe, où ils n'apprennent que des puérilités dangereuses : N'est-ce pas ressembler un peu au temps jadis, où il était honorable aux personnes de qualité de ne savoir rien du tout, ou à-peu-près ? Car ne savoir que lire & écrire, qu'est-ce que cela signifie quand on en reste là ? Dans ce vuide funeste, on voit ce qu'elles font, ou du moins on en sait une grande partie.

Combien l'amour-propre des gens de qualité serait flatté de se voir applaudis en voyant leur palais, s'ils étaient décorés de tapisseries, d'excellentes peintures, au lieu d'or & d'argent qui rui-

---

refusé... & on appelle l'héritier présomptif de la couronne actuellement, *Monsieur*. Que pensera une sage postérité de ces contradictions & de ces fausses & puériles qualités ? Comme aux portes des spectacles, ces malheureux qui disent : Monseigneur, M. le Comte, M. le Marquis, *Milord*... &c. tous noms donnés par l'intérêt, l'ignorance, la bassesse, &c.

Eh bien ! il y a de ces Messeigneurs & de ces Comtes de fausses especes, qui se rengorgent là, ou chez eux. Quelqu'un a dit, que l'encens faisait sauter plus de cervelles, que la poudre à canon.

Que l'homme est petit ! on lui donne des noms ; il se dispense des choses.

Au-dessus de l'allée d'une petite maison, qu'on loue garnie au premier venu, on met en lettre d'or, *hôtel*. Qu'on ne dise donc pas qu'il ne faut point de mots aux hommes.

nent ! de voir dans leurs galeries & dans leurs sallons, en place de ces colifichets nuancés de soie, d'or & d'argent qu'on appelle *sopha*, *tête-à-tête*, &c. inventés par le libertinage .... deux rangs de belles figures, soit en pierre, soit en marbre, copiés d'après ces fameux modeles, autant respectés qu'admirés ?

Quelle grande opinion les gens de qualité donneraient d'eux, si on les voyait dans les cabinets de nos célebres géometres, astronomes, & mathématiciens; les mains ornées du compas & de la régle; dans les atteliers de nos fameux sculpteurs, ceints du tablier, maniant le ciseau, & chez les grands peintres, le pinceau à la main; toutefois pourtant après avoir rempli aussi exactement que scrupuleusement leurs obligations, places, charges, &c. pour ceux qui en ont; car combien qui ne font rien (1) ? Qu'on me permette de penser que si les grands étaient sages,

(1) Mais aussi, il y en a qui seraient fort aise d'avoir un talent dans leur désastre, n'importe la qualité : ne serait-ce pas une ressource honorable ? Elle leur éviterait des milliers de mortifications. L'illustre J. J. Rousseau les a prévues dans son éducation : *Emile*.

Il est encore essentiel, dans toutes les situations, de se ménager des connaissances; il faut quelquefois faire des sacrifices à l'amour-propre pour les besoins qui peuvent survenir. —Les hommes sont intéressés & méchans.—Il

& de l'esprit frivole... Qu'on rencontre là quelquefois seulement ces personnes dont je veux parler... & qu'on y voie souvent le peuple quand il peut se détacher de son travail, cela est différent; cela est assez dans la nature des choses, & c'est même utile à cette derniere classe. Jamais les *Nicolets*, les *Audinots* n'ont eu l'attention des gens raisonnables; ils ne séduisent qu'une foule d'enfans d'esprit de tous âges & de sexes différens, des oisifs absolument dépourvus de toutes bonnes choses : s'il s'y rencontre quelquefois des personnes qui pensent, c'est par pure curiosité, c'est encore pour se soustraire, peut-être un moment, à des occupations pénibles & sérieuses : elles y voient ceux qui y vont & par goût & par habitude... Que prouve le goût de voir souvent jouer ces enfans & ces bateleurs?... Il serait à souhaiter qu'on n'y vît fréquemment que des étrangers, & c'est justement ce qu'on y voit rarement.

Cependant beaucoup qui n'y vont pas font cent fois pire : ils se livrent avidement à ces maisons de jeu, où regne une licence punissable, qui prouve encore un esprit léger, de rapine & de piraterie; sont les forbans des sociétés qu'on appelle honnêtes, parce qu'il s'y rencontre quelquefois de vrais honnêtes gens qui ne connaissent point les ruses... de ces infâmes tripots......

Il

Il y a beaucoup de ces maisons, qu'on appelle bourgeoises & honnêtes, qui s'y livrent; comme d'autres s'occupent de l'ignoble & de l'odieux métier d'usurier... La tolérance verbale, ou la permission tacite, qu'on accorde à tous ces fléaux des bonnes mœurs, prouve, si-non la corruption, du moins une licence pernicieuse. Mais les honnêtes gens s'éloignent de tous ces excès.

Quelles sont les occupations & les amusemens d'une grande quantité de jeunes gens riches ou aisés? Les Demoiselles qui se promenent dans les rues le soir, les jeux de paumes, les cafés, les Nicolets, les Audinots; voilà leurs études & leurs talens, leur conversation favorite où ils brillent, & leurs prouesses: dignes écoles de nos mœurs actuelles! Sont-ils bons fils, bons patriotes, bons citoyens, bons amis? A cette question, on me rit aux yeux.

On verra dans la suite, que je propose des occupations amusantes & récréatives, nobles & utiles à la nation, & qui serviraient à la fois de spectacles gratis à cette partie d'hommes qu'on avilit autant qu'on méprise, & qui méritent tant qu'ils se sont trouvés Rois dans une nation qu'on appelle communément Reine du monde.

En effet, n'est-ce pas le comble de l'aveuglement & de l'ingratitude, de mépriser ceux qui vous rendent de si grands services, à vous person-

nages riches? & qui contribuent à votre orgueil, à votre vanité & à vos plaisirs; qui donnent de l'éclat à tout votre luxe? Que deviendriez-vous sans eux avec toutes vos richesses? Ils sont toute votre existence!

Que deviendrait la souveraineté sans les peuples, sans les sujets de toutes les classes? Ces mots, *grand Monarque, grand Potentat*, auraient-ils lieu? Ils seraient de vrais fantômes. Que deviendraient & leur ambition & tous leurs desirs de conquêtes? Il en est de même de tous les états.— On donne son or.— Mais prenez garde, ce n'est qu'un échange; c'est pour des choses qui ont coûté beaucoup à faire produire, à faire croître, à établir, &c. & souvent l'or n'a rien coûté du tout à celui qui le donne. Tous ces mépris, ces dédains, &c. sont aussi gauches que peu réfléchis; car tout est service sur la terre, depuis ce qu'on appelle grand, jusqu'à ce qu'on appelle petit. Ceux-ci ont gagné ou ils gagnent ce qu'ils ont; mais combien de bassesses, d'inquiétudes & de platitudes chez les autres? Et ont-ils gagné leur grande fortune? Où? Comment? &c.

Ne sert-on pas les animaux, jusques dans les fonctions qu'on appelle basses? L'homme n'est-il pas le ministre de ses plaisirs?... Quelles folies!

Que feriez-vous vieux richards & sensuels libertins, sans ces grands cuisiniers, ces officiers de sucreries, de liqueurs voluptueuses au goût & aux

sens usés?... &c. Seriez-vous flattés d'être surpris par des ambassadeurs, fricassant des légumes, comme ce fameux Romain? — *Ah! si donc...* — Mais on les révere tant... on s'extasie à la lecture de ces citations... Que de contradictions avec nous-mêmes, dans nos paroles & dans nos actions!... C'était des *hommes*. Et en sommes-nous? Aussi Antoine crut-il dire une grande chose dans l'amertume de son ame, lorsqu'après que Brutus se fût percé de son épée, il s'écria en gémissant sur son corps sanglant, « Annoncez à l'univers entier que c'était un *homme! Il n'eut qu'une pensée, le bien & l'intérêt de tous* ».

Cependant, quoiqu'on fasse peu de cas de ce qu'on appelle peuple, on est pourtant bien aise de capter sa bienveillance; on est flatté d'avoir ses applaudissemens & ses suffrages, & on ne fait rien pour les mériter! Comment concilier ces contradictions?

Nos bâtimens commencent à approcher du beau & du bon dessin, c'est-à-dire, l'architecture bourgeoise seulement: j'excepte pourtant de ce bon, ce qui ressemble à l'architecture de la rue d'Artois. Je desirerais que la pierre fût plus dure, car on doit voir avec peine, que la magnifique porte Saint-Denis se dégrade, par la qualité de la pierre, si on veut; mais ce monument admirable, comme tous les édifices royaux, nationaux & publics, sont abandonnés; & comme dit ce Vau-

deville, *tant seulement on n'y prend pas garde* (1).

Qu'on permette que je hasarde quelques réflexions sur nos bâtimens, édifices, monumens publics, &c.

La postérité qui connaîtra notre histoire & nos costumes, pour qui prendra-t-elle Louis XIV à la place Vendôme, & Louis XV ? Pour des *Romains* ou des Français ? Non & oui. Pour des Français, par les inscriptions ; pour des *Romains*, par la forme des vétemens. A la place de Louis XV, la statue, les bas-reliefs, tout est au costume romain. Qu'on trouve dans des temps reculés, ces monumens enfouis, ceux qui diront, c'est un *Romain* ; ceux qui diront, c'est un Roi français, auront tous une apparence de raison. En convenant que ce sont des Monarques français, naîtra une autre difficulté ; cette postérité dira : « On suivait dans ce temps-là l'usage romain, cela n'est pas équivoque ; car qui doit mieux, & même si bien caractériser le costume, la maniere, la forme des usages d'une nation, si ce n'est son Roi ? » Que croira donc cette postérité ? Elle croira que nos habillemens, dans les temps de ces Rois, n'en étaient pas dignes, & que nous n'avons pas osé en revêtir des monumens qui

(1) Pour faire briller nos arts, pour élever le mérite des artistes d'aujourd'hui, on ne doit pas être étonné quand on verrait détruire ce beau monument (la porte S. Denis) & la belle colonnade du Louvre : la rage de l'envie est capable de tout.

peuvent & qui doivent durer des milliers de siecles.

Mais cette postérité qui sera au fait de notre historique, en voyant notre bon Roi Henri IV, dira : « Oh ! ce Roi là est Français, il est habillé suivant le costume du temps où il vivait ; il est décoré des marques des ordres de chevalerie qu'il a trouvés institués : c'était un guerrier, on le voit par tout. Il a des étriers à sa selle, des bottes & des éperons, suivant son habillement, & parce que ces choses sont absolument nécessaires à cheval, & on les portait dans ce temps-là ».

Jamais nos Rois n'ont monté à cheval sans étriers, ni sans bottes, ni sans éperons : on veut sans doute leur supposer la valeur & l'adresse de dompter la fougue de l'animal, sans ces secours naturels, ou du moins ordinaires ; mais ce serait une témérité, & non une bravoure.

Louis XIV & Louis XV gouvernaient peut-être mieux un cheval que César (1) ; cependant, ils n'en ont jamais monté sans ces prudentes précautions : (cela n'est en usage que par les écuyers & les maquignons.) Il me semble même que la figure & le cheval sont trop isolés, trop nuds sans étriers, &c. Ces objets accompagnent, enrichissent l'ensemble, outre qu'ils conviennent à l'usage

(1) On lit que les Romains n'en faisaient pas usage, alors il était naturel de ne pas leur en donner ; autrement, cela aurait été mentir à la postérité, comme nous faisons.

qu'on en fait. Je regrette que Henri IV ne soit pas coëffé à cheval, c'est encore hors d'usage : il l'est dans les bas-reliefs, & habillé suivant le costume du temps. Un beau casque, orné d'un beau panache, donne ou ajoute à l'air de l'homme guerrier, comme Louis XIV & Henri, Qu'on regarde Alexandre, le Roi de Prusse, &c. &c. Au reste, a-t-on besoin d'exemples dans cent mille occasions ? Le sentiment, le goût devraient suffire.

Nos vétemens d'à-présent ne sont donc pas assez nobles; ils sont donc ridicules, puisque nous n'en donnons point à nos Rois? La nation est donc sans mérite, puisqu'elle emprunte des usages étrangers? Il me semble pourtant qu'il est glorieux de servir de modele, comme de donner de bons exemples; il me semble que l'habit français, bien fait, vaut mieux que le manteau italien ou grec : une veste, une casaque avec des cuirasses, ferait mieux, il forme la taille, dégage & rend le guerrier svelte. Comme nos Rois sont, que sont-ils ? J'estime le seul habillement turc plus convenable aux hommes : mais nous ne le tenons pas. Il est le plus convenable, du moins pour la santé; le nôtre y est très-contraire par les ligamens depuis le col jusqu'aux pieds, &c. Quand on peint nos Rois, soit pour nous, soit pour l'étranger, on les représente dans leurs habillemens ordinaires, ou en guerriers, ou dans les habits de la royauté : cela

est, & cela doit être de même; & ils seraient encore mieux dans ces monumens. Louis XIV, à la place des Victoires, est comme il peut être, tel qu'il s'habillait quelquefois; mais là, il est à contre sens. Ce grand & puissant Monarque, au milieu des triomphes guerriers, couronné justement par la victoire, est habillé comme s'il allait tenir son lit de justice, ou un chapitre d'ordres. Autre défaut à ce monument; c'est que les figures d'en-bas sont trop fortes, ou celles d'en-haut trop faibles.

Dans le peu de monumens qui existent encore en Italie, les Empereurs sont revêtus du costume du temps où ils vivaient; ils ne sont ni à la chinoise, ni à la grecque, ni à l'égyptienne, quoiqu'ils fussent souverains de ces derniers états. Les Papes, les Cardinaux, &c. sont représentés dans leurs habillemens ordinaires.

Au mausolée du cardinal de Fleury, on le représente mourant sur une sorte de lit: il est couché & vêtu d'habits d'éminence, un rabat, le manteau de cardinal, une aube de dentelle, &c. Une femme, sans doute une vertu, est derriere sa tête, censée l'exhorter à la mort; & son éminence regrettait peut-être beaucoup la vie: la France est à ses pieds qui *pleure*... Je demande si l'homme au lit de la mort est revêtu des ornemens de ses dignités? Cela est-il dans la nature?

L'artiste a eu plus de travail, mais il lui faut moins d'étude de la nature ; toutes les draperies ne sont que dégrossies, défaut commun dans nos arts, parce qu'on est toujours pressé : on se hâte, on est avide de jouir, mais c'est de la fortune. Pourquoi tourne-t-il le dos au grand-autel ? Il était facile de lui donner une autre situation. Si la famille du mort, ou la vanité desire de faire connaître à la postérité ces hautes dignités... qu'elle fasse mettre près de lui les attributs, les signes de sa grandeur passée avec autant de faste qu'elle voudra ; elle le peut, parce que cela n'est pas hors de la vraisemblance ni hors de la nature de la chose, &c. &c.

A quel siecle la postérité donnera-t-elle la préférence pour les arts, en voyant le monument de Henri IV & la place de Louis XV ? Je conviendrai qu'on aurait peut-être pu faire mieux le cheval de Henri le grand ; mais je croirais volontiers que les artistes qui ont travaillé Henri IV & la superbe colonnade du Louvre, étaient jaloux de la gloire ; ceux de Louis XV l'ont été de l'argent ; on pouvait beaucoup mieux faire. Ne semble-t-il pas qu'il y a une conjuration pour les défauts de cette place, qu'on aurait pu faire la plus belle de l'univers, & admirée dans la postérité ! Louis XV à l'Ecole Militaire est-il bon ? S'offre-t-il là comme un puissant Monarque & un bel

homme comme il était ?... C'est pourtant dans ces grands ouvrages que doivent se développer les grands arts, & briller la nation.

Je desire que nos artistes d'aujourd'hui, ou ceux qui viendront bientôt, fassent quelques grandes choses pour la postérité, pour que ce siecle n'ait pas l'air d'avoir été tout-à-fait abandonné au luxe de bagatelles ; espérons & desirons qu'on va s'occuper de la gloire, de l'honneur, des vraies sciences utiles, de la vérité & de l'humanité ; je souhaite tout cela pour ma patrie & le regne de Louis XVI : il ne faut pas que le regne de Louis XIV ait tout eu : il a possédé les Perrault, les Blondel, le Puget, Legros, Goujon, Girardon, Poussin, Lesueur, Mignard, Lebrun, &c. Le regne de Louis XVI donnera lieu à la création d'aussi fameux en tous genres, que ceux dont a joui le superbe regne de Louis le Grand. La nation peut en reproduire ; & j'invoque à cet effet les mânes du génie des hommes que je viens de citer, & celles des anciens Romains & des Grecs, pour inspirer nos artistes d'aujourd'hui. Que ces génies sublimes daignent les embrâser du feu de leurs talens & de l'immortalité comme eux : nous en avons qui se rendent justice ; ils les réverent & ils les admirent, mais ils en restent là. Nous en avons qui se croient bien au-dessus....

Mais vous savez, cheres ombres respectées des vrais connaisseurs, car on sait tout quand on n'est qu'esprit, & qu'on est dépouillé de la matiere; vous savez, dis-je, ce que sont nos arts, quoiqu'ils aient le premier rang sur l'Europe actuelle... Le Louvre seul offre l'occasion de les rendre célébres; il le demande à grands cris : il reproche à la nation son indolence à cet égard & sa honte. Quelle perte pour les arts & les talens! Quel dommage d'abandonner ce superbe palais, le plus beau & le plus vaste du monde entier! cette magnificence du génie qui ferait la gloire & la renommée des Français, est presque livrée aux immondices; on en tire seulement un gros intérêt de tous côtés, pour divers grandes & petites *locations*... mais en attendant quelque chose de plus noble, on devrait y placer tous les bureaux ministériels: Versailles n'est pas fort éloigné, mais néanmoins on n'y va pas sans frais; les voitures & les vivres y sont très-chers, & on y perd un temps considérable.

Pourquoi avoir pris la partie la plus agréable d'un jardin royal destiné aux plaisirs ou au délassement du public, pour former un palais dont on peut se passer, & des bureaux qu'on pourrait établir beaucoup plus commodément ici (au Louvre) qui fait le centre de la capitale? On sait pourtant que plus les personnes en place font de dépenses,

plus il en coûte à l'état ; & on n'ignore pas où l'état puise pour fournir aux dépenses. Toutes les personnes, sans exception d'aucune, qui sont soutenues aux dépens de l'état, ne peuvent jamais être trop circonspectes dans leurs dépenses, parce qu'on sait où l'état prend pour y fournir.

Voilà déja trois changemens qui font travailler à ce bâtiment, sans en avoir joui : il ne peut leur en être attribué aucune gloire, & au contraire ; qu'on interroge là-dessus les sujets de ce quartier-là ?

Quand on travaille pour le bonheur public & la renommée du Souverain, on est toujours assuré des suffrages, & on s'immortalise. A quoi servira ce palais ? Je crains que les honnêtes gens le devinent ; mais c'est pour des *bureaux*... O Sully ! vous avez connu ce séjour... où êtes-vous ? Vous pensiez à soulager les peuples & à remplir les bonnes intentions de votre Roi.

Dans des temps où la misere est extrême de tous côtés & dans tous les genres, on ne voit que des dépenses de grand luxe, sans aucune gloire pour la nation, pas même d'utilité publique pour la capitale. Ces bâtimens enfouissent des sommes énormes qui pourraient fructifier ailleurs.

Mais les commodités absolument nécessaires, la sûreté, la santé & l'intérêt public sont des objets auxquels on ne pense nullement : on sait pourtant que Paris a un grand besoin de bâtimens

pour ſes denrées les plus incommodes. Que ſont la rue de la Féronnerie où ſe dépoſent toutes les herbes, & la halle tout le poiſſon? &c. &c. Des cloaques, des aſſaſſins par leurs ſituations reſſerrées & les vapeurs infectes qu'elles exhalent : les cadavres du cimetiere ne ſont pas aſſez funeſtes aux habitans de ce quartier-là ſur-tout, il faut encore y laiſſer ſubſiſter ces dangers évidens! combien a-t-on déja parlé de tout cela, & des tueries & des cimetieres? Ce ne ſont pas les bâtimens de luxe qui font la force des états ; c'eſt le nombre des individus & quand ils ſont heureux.

Tout ce qui eſt important aux habitans eſt exactement abandonné. Il n'y a point d'endroits ſur la terre où l'eau ſoit ſi chere & ſi rare qu'à Paris, quand toutes les nations l'ont en abondance : ici, il faut aller très-loin, & que les particuliers & les malheureux porteurs d'eau perdent deux heures de temps à attendre qu'une faſtueuſe & inutile INSCRIPTION ait donné très-lentement deux ſceaux d'eau ; & très-ſouvent ces fontaines, qu'il faut chercher pour les appercevoir, ne vont point : alors il faut avoir recours aux ſuiſſes ou valets de tels palais, qui font payer chérement la liberté de ſubir les mêmes inconvéniens ; & enſuite les porteurs d'eau profitent en mettant le public à contribution, parce qu'ils crient aux particuliers qui en ont beſoin : *les fontaines ne vont pas*:

cela est très-fréquent dans l'été comme dans l'hiver.

Loin que l'eau dût être rare à Paris, elle devrait être très-commune par des fontaines en très-grande quantité, & très-abondantes pour qu'on soit satisfait sur-le-champ; & en sortant des bassins, coulassent dans les ruisseaux des rues pour les purger de l'odeur infecte qui y séjourne: voilà des objets qui honoreraient *la ville de Paris*, en faisant un grand bien à ses habitans.

Je retourne à ce qui m'affecte. Je dis que si on réunissait toutes les dépenses qu'on a faites depuis environ dix à douze années, dont à peine on s'apperçoit, on aurait fait un superbe bâtiment destiné à la vente de toutes les denrées de premiere nécessité, ainsi que des fontaines, & on aurait fini le Louvre en entier: on en aurait fait le chef-d'œuvre du monde en ce genre; une merveille; on aurait détruit toutes ces indignes échoppes qui le déshonorent, sur-tout la partie des Tuileries dans le Carrousel: pour les dépenses depuis dix à douze années jusqu'à présent, qui prouvent très-peu de choses, en y comprenant la dépense peu réfléchie de la Gare, on aurait encore dépouillé les trois ponts, & la ville se serait illustrée à jamais; mais tous ces objets, les uns honorables pour la nation, ou au moins pour la capitale, les autres importans à ses incommodités, ne produiraient peut-être pas assez de béné-

fices, que l'on fait aux dépens des citoyens.....

Tout ce qu'on fait tend à tirer de l'or des riches dans tous les genres; mais cela s'étend sur toutes les professions qui en fatiguent un très-grand nombre; on forme même des moyens pour en tirer!...

On vend tous les terreins; la cupidité suggere & conduit tout: il n'y aurait que du bien à cela à l'égard de ceux qui ont amoncelé des trésors aux dépens des sujets & de l'état, si on faisait de cet or, prix des ventes, &c. un bon emploi, soit en faveur du public, ou à la gloire de la nation; mais à quoi sert-il? A l'intérêt particulier & à sa vanité, à augmenter la misere publique en faisant tout renchérir & les loyers considérablement de tous côtés, ils sont excessifs, les denrées, &c. &c. parce que chacun veut rapiner, recueillir plus qu'il n'a semé; & il faut encore y ajouter des intérêts...

On tourmente la terre, on arrache de ses entrailles des pierres, &c. par des frais immenses & la perte des hommes, au lieu de s'appliquer à la faire fertiliser pour nourrir, vêtir, loger & rendre heureux les humains, & on les conserverait. La différence est bien grande! elle est, des bienfaits & des bénéfices publics qu'on produirait, à la dépense pour des objets purement de vanité, de satisfaction & peut-être d'intérêt personnel;

mais qui ne devraient avoir lieu que quand la félicité est générale. Qu'on consulte sur ce que je dis-là les sujets.

Mais quand l'état s'affaisse sous son propre poids, quand la nation accablée d'une dette énorme & inouie, quand les peuples de la campagne sont malheureux, & quand un grand nombre de maisons devraient être riches, qu'elles doivent à l'univers, les dépenses inutiles ou qu'on fait sans aucun besoin, sont le comble de l'extravagance : tous les objets dont les sujets ont besoin journellement, ayant haussé de prix considérablement depuis long-temps, il pourrait pourtant arriver à la fin que la nation écroulât sous son propre fardeau. On ne peut trop se souvenir que M. de Montesquieu a écrit que : « les cours sont insatiables, & les états ne sont pas inépuisables ».

Malgré tout ce faste de bâtimens, cette grande dépense, tous nos grands édifices sont ou manqués ou trop mesquins ; il y en a qui ont les deux défauts : on ne doit pas se refuser de convenir que Sainte Geneviève était peut-être la seule occasion que la nation aura d'ici à quelques siecles pour se signaler dans une superbe basilique, comme étant la patrone de la capitale du royaume, & l'église où l'affluence a plus lieu que dans toutes les autres ; elle devait être l'émule, elle devait faire le

pendant de S. Pierre de Rome ; mais indépendamment de cet oubli de gloire, n'y a-t-il pas des défauts ? ... Le Palais Royal après des dépenses considérables, que dit-il ? L'Opéra, abstraction faite du sacré au profane, était dans le cas de Sainte Genevieve, & pour la grandeur, la beauté, la belle construction sonore, pour que tous les spectateurs entendent & voient également, & pour être assis au parterre, &c. (*Je parle séparément des spectacles dans l'ouvrage*).

Le palais de la Monnoie avec une belle apparence a manqué l'effet qu'il devait faire où il est : il est trop lourd & écrasé sous le gros pavillon : qu'on y mette un grouppe colossal dessus, analogue au bâtiment, on le rendra plus léger.... Ce palais & sa situation pour le coup-d'œil l'exige. A quoi ressemble le grand escalier ? & est-il assez grand ? Puisqu'on n'en a pas fait deux semblables, on devait au moins faire le petit de vis-à-vis parallele pour l'entrée ; d'ailleurs, il y manque des symmétries ; c'est l'affaire du goût & de la dépense : son alignement est un de ces défauts impardonnables à la nation ; l'intérêt, la cupidité y a donné lieu sans doute : on devait l'aligner au corps principal d'architecture du collége Mazarin ; car il faut espérer qu'un jour la nation ouvrira les yeux sur les deux ignobles pavillons de ce beau collége : ils sont le chef-d'œuvre du mauvais goût, puisqu'ils

puiſqu'ils maſquent tout le quai & le plus beau coup d'œil de l'univers entier, ſur-tout ſi on avait aſſez de grandeur, aſſez d'amour pour les arts & la réputation, pour abattre, détruire & arracher les baraques qui ſont ſur les ponts au change, notre-dame & marie, qui, en place d'une perſpective unique dans tout le monde, offre l'aſpect le plus pauvre & le plus dégoûtant. En un mot, ſi on abat un jour les deux pavillons du collége, que deviendra l'alignement du palais de la Monnoie? Mais heureuſement on ne ſe trouvera pas heurté ni preſſé entre la riviere & le bâtiment comme à l'endroit des pavillons; l'eſpace effacera un peu la difformité. Qu'on regarde ce palais du Pont-neuf & de tous côtés, mais ſur-tout du jardin de l'Infante, on verra quel effet il fait, & on ſentira celui qu'il devait faire.

Si les cinq portes de ce palais à côté l'une de l'autre ne ſont point majeſtueuſes ni proportionnées à la maſſe entiere, elles ſont du moins très-mignones & très-fanfreluchées: je n'en ai encore vu que le deſſein; on m'a dit que c'était le dernier. (On ſait que j'ai écrit en 1776.)

Le palais de l'école de chirurgie eſt beau & magnifique : on ne peut que beaucoup regretter d'y voir devant, la maiſon de ces hommes *fainéans*, inutiles & à charge à l'état & aux ſujets... Une belle place y conviendrait bien mieux; eſpérons-la,

quand le bandeau sera tombé... Mais il fallait à ce bâtiment quarante à cinquante pieds de profondeur de plus sur le derriere ; cette aisance aurait procuré, je le crois du moins, l'entrée de l'amphithéâtre telle qu'elle aurait due être, & précédée d'un vestibule plus profond, & l'entrée du milieu plus large pour la faire appercevoir.

—La nouvelle halle ?— C'est là où l'intérêt & la cupidité se sont forcés de plaire à l'avarice, autant qu'à conserver les maisons sur les trois ponts ; la mesquinerie y triomphe. Ce bâtiment, très-nécessaire, aurait pu être aussi magnifique qu'utile, si dans le grand circulaire, au lieu d'y avoir fait construire des boutiques, on eût fait une colonnade en arcades, assez profondes & assez hautes pour le distinguer de l'autre circulaire ; on aurait formé les appartemens qui auraient fait l'effet des boutiques, si on eût voulu. Ce premier étage aurait été décoré d'un balcon qui aurait regné sans interruption autour du circulaire ; on aurait seulement séparé les appartemens dans le balcon, par une grille de fer. Alors, avec ces deux grands circulaires, on n'aurait pas eu besoin de construire en bois, le supplément, cet appentis qui gâte, qui déshonore cet édifice. Toutes les voitures de bleds, de farines, &c. auraient débardé séchement & tranquillement, & elles se feraient rechargées de même, sans être incommodées des passans.

Mais eſpérons des édifices, des monumens publics, qui dédommageront la nation du ſilence ou de l'abſence des beaux arts. Par exemple, nos ponts de pierres ſont magnifiques de tous côtés actuellement ; il faut rendre juſtice à leurs architectes ; ils méritent de grands éloges (à mon goût) & des connaiſſeurs. Cette partie de conſtruction, chez les Français, actuellement va de pair avec les anciens Romains ; ils les ſurpaſſent même en ce genre, & à ce que je connais de l'Europe.

M. Allegrin vient de prouver & d'appuyer mes eſpérances dans les beaux arts, par ſa magnifique & ſon excellente ſtatue de Diane, en marbre blanc. (en ſeptembre 1777). C'eſt ſans contredit le chef-d'œuvre de la ſculpture françaiſe, ſans préjudicier à ce que nous avons de bon en ce genre.

D'auſſi excellentes choſes ne doivent appartenir qu'au Roi, c'eſt-à-dire à la nation ; le Roi doit en faire l'acquiſition : cette conduite devrait être générale à l'égard des ſujets de grande célébrité ; elle ferait l'honneur de la nation, & honorerait les particuliers qui les auraient cédées, de quelque condition qu'ils ſoient, parce qu'on en ferait mention dans les faſtes de la nation. Ces grands ouvrages reſtant dans leurs mains, ils peuvent en diſpoſer d'une maniere quelconque, comme il leur plaît ; ils peuvent être mutilés, ou éprouver d'autres acci-

dens, & ce ſerait une perte pour la nation. En outre, c'eſt que l'artiſte n'eſt pas toujours ſi heureux.

Cette figure eſt ſi belle & d'une ſi grande excellence, elle inſpire tant de reſpect (ſi je peux me ſervir de cette expreſſion) & d'amour, qu'elle impoſe le ſilence ſur ſon trop d'embonpoint & ſur ſon attitude; je ne penſe qu'en tremblant, qu'on aurait pu repréſenter cette divinité des bois, dans l'amuſement qui lui était plus familier : un arc, des fleches, un carquois... Cette ſtatue enfin, dans cette ſituation, aurait été, ce me ſemble, plus convenablement à la ſatisfaction & à l'éclat exprimés dans ſon viſage, qu'avec le linge qu'elle tient; il y a déja tant de baigneuſes!

Eſt-ce beaucoup dire pour le célebre artiſte, que je penſe que le profil du viſage de ſa figure, a de la reſſemblance avec le fameux Apollon du Vatican? La Diane de M. Allegrin me flatte davantage que ne m'a flatté l'Apollon.

Quand cette ſtatue aura cent ans, on l'aimera encore plus. Du reſte, quand cet artiſte l'aura finie, & qu'il aura donné à la peau, le dernier adouci & la derniere fineſſe, elle pourra repoſer parmi les antiques dans le ſallon de la Vénus de Médécis à Florence.

Le tombeau de M. le Dauphin, qu'on voit actuellement (ſeptembre 1777), décide & aſſure pour l'avenir, les grands talens de l'auteur, Mon-

sieur Coustou ; il comble sa bonne réputation qu'il mérite légitimement. Les petites négligences, presqu'impossibles autrement, dans un ouvrage si considérable, ne s'apperçoivent que dans un examen scrupuleux ; elles ne diminuent pas la plus petite chose de l'excellence de toute l'exécution : le dessein est très-bon. Mais les urnes de couleur & les accessoires font tache à ce grand ouvrage ; ils ne me paraissent pas faire un effet aussi majestueux, ni aussi grave qu'on a vraisemblablement espéré dans un sujet si auguste ; il me semble que cela interrompt l'ensemble, cela tranche trop. Il n'en est pas de l'or, encore moins du bronze, comme du porphire, du vert antique, du jaspe, &c., que l'on voit à de grands monumens en Italie.

Si l'on donne au Temps une faux de fer avec un manche de bois pour imiter la nature, on doit peindre les figures.

Quand un sujet serait aussi réjouissant que celui-ci est lugubre, ces couleurs différentes, répandues dans tout l'ouvrage, à mon idée, ne conviendraient pas encore. Toujours, suivant comme je pense, un ensemble de tout blanc de Paros, donne plus de majesté.

Bien des personnes s'imaginent qu'en élevant les artistes qui ne sont pas consommés dans leur état, cela les excite & leur donne de l'ému-

lation pour la gloire & de l'amour pour leur talent ; de même dans tous les états. Je remarque que chez nous aujourd'hui, les grands éloges, prématurés sur-tout, font l'effet contraire : on ne va que jusqu'à qu'on puisse parvenir à surprendre de l'ignorance, ou de la paresse de l'esprit, ou de l'intérêt une réputation, jusqu'au point qu'on puisse gagner de l'or seulement. On se familiarise avec les éloges, on se néglige & on ne fait plus de progrès.

Si on n'exaltait pas tant certains hommes, ni certains talens, peut-être d'autres hommes ne les examineraient-ils pas de si près : dans les champs, quand on apperçoit un épi bien haût & bien droit, on est tenté de le visiter ; on le trouve presque vuide... Ceux qui sont pleins, sont modestes, ils disent, on nous trouvera ; ils ne levent point une tête altiere. Qu'on frappe un tonneau vuide, il fera plus de bruit que celui qui est plein. Combien de gens, s'ils n'étaient pas si hauts sans bien faire... combien, s'ils n'étaient pas si insolens... combien de femmes, si elles étaient mises plus modestement, c'est-à-dire, pas si ridiculement, qu'elles le fussent convenablement & à leur personne & à leurs facultés... combien, combien... &c. sans cette absence du bon sens, ne feraient pas tant connus, parce qu'on ne les examinerait pas de si près ?...

J'ai déja dit une fois qu'on était trop superficiel dans les sciences, dans les arts & dans les talens importans; ils sont trop étendus & très-peu approfondis; l'avidité de l'or, les grandes protections & l'adulation pour le goût, bon ou mauvais des gens élevés, & les recommandations qu'ils accordent, en sont cause, & arrêtent les progrès. Tant que les grands ne seront pas vrais connaisseurs, & qu'ils accorderont leur protection sans l'avoir réellement méritée, cela ira peut-être plus mal. La paresse d'esprit, l'amour pour les bagatelles, &c. rendent les personnes en place très-faciles à contenter : quand une chose quelconque les flatte, ils s'écrient sans examen : *Ah! que cela est beau!* Alors tous les échos répetent : « Ah! que c'est beau! » On n'entend guere dire, *cela est excellent*, car tout le monde sait que bon & beau sont deux choses; il y en a qui peuvent avoir l'un & l'autre.

Voilà la manie qui a gagné tous les états, surtout les gens à fortune; & c'est justement eux qui devraient être plus difficiles à satisfaire, & plus jaloux de la réputation & de la gloire de la nation.

— *Quel est ce palais superbe* qui s'éleve, me demanda un honnête homme un jour me promenant avec lui? — C'est celui d'un financier inhumain & sans talens utiles à la nation, mais à lui seul; sorti des boues de son hameau, enrichi aux dépens de

l'état & du Roi, de la nation & du sang des malheureux, par des extorsions & des usurpations sur vingt familles particulieres; que l'or a ennoblies & qui a acquis une livrée, composée peut-être sans le savoir, de celles que ses parens ont portées.

— A qui celui-ci me demanda-t-il en poussant une grande porte dans une rue qui n'était pas ci-devant ornée comme aujourd'hui, quoique sur le rempart? --- C'est une maison de plaisirs de différentes especes, que les acteurs... & spectateurs... qui y participent, ont contribué à embellir de leur fortune; il appartient à une mignature... qu'on appelle courtisane, mais sans traits, décharnée, sans esprit véritable; mais beaucoup de vraies grimaces dans son art... enrichie aux dépens du public, des débauchés & des sots qui la paient, & qui se ruinent pour elle, pour soi-disant des talens & des charmes qu'elle n'a jamais eus : elle n'en dépense pas moins cent cinquante mille livres pour sa table & ses menus plaisirs. ---Et celui-là, continua-t-il dans un endroit de notre promenade, qui occupe un espace de terrein assez considérable pour bâtir une ville, & dans une situation aussi salubre que charmante, dans un des fauxbourgs de la capitale? ---Il est à une vieille coquette... (j'ai manqué dire autre chose,) justement chargée de l'indignation & des malédictions publiques; des crimes, des forfaits & des iniquités qu'elle a fait commettre par le

crédit & la puissance d'un scélérat... Les faveurs qu'elle a obtenues, ou surprises, l'ont rendue prodigieusement opulente des deniers publics : son faste insolent mériterait à juste titre la vindicte publique s'il y avait des mœurs. Sa grande fortune, acquise par des cruautés & des ignominies, révoltent même les femmes que des hommes perdus d'honneur ne fréquentent plus, &c...

Que nos bâtimens soient grands & majestueux en dehors, s'ils n'étaient pas le prix du crime, s'ils étaient construits aux dépens d'une fortune gagnée légitimement comme de bons citoyens, & non aux dépens de l'état ou des peuples, ils feraient honneur au génie national ; c'est un faste qui peut exister & convenir à la nation. Mais en dedans, en place de tant de dorures qui font tort à l'état & à la circulation, parce qu'elles produiraient des bénéfices ; en place de tant de glaces (1), de toutes ces sculptures en bois couvert d'or, qui ne signifient & ne disent rien du tout au génie ; (l'uni, en ce genre, serait meilleur) de ces colifichets inutiles : que dis-je inutiles ! ces commodités voluptueuses, qui n'annoncent qu'une dégradation de l'esprit & qu'une imagination futile, inventées par la lubricité, qui coûtent des sommes immenses, beau-

(1) A l'exception des cheminées ; encore ne doivent-elles être destinées que pour les femmes.

coup plus que des objets qui honoreraient l'homme; & de ces productions humaines, fabriquées à grands frais à la Savonnerie, qu'un luxe insolent foule aux pieds. Qu'on dise quelle idée des hommes sages doivent prendre de l'esprit de ces appartemens? Je tremble pour la nation de la réponse. Un particulier, logé dans le grand palais de la capitale... a dépensé trente mille livres à enjoliver de babioles, un seul sallon, sans peintures de Raphaël, ni statues de Michel-Ange, &c. & il s'honore de ces puérilités... Croira-t-on que, si sa fortune eût été acquise par des peines & des risques, il eût employé une somme si considérable en des futilités? Pour moi je ne le crois pas, parce que cela ne me paraît pas croyable. Un homme est jugé par ces objets & sur son maintien & sa façon de s'habiller.

Qu'on substitue à toutes ces bagatelles, comme chez les Italiens qui les ignorent heureusement, & beaucoup d'autres nations de l'Europe, mêmes voisines à la nôtre, des beautés solides; que le dedans, dis-je, soit décoré, comme je l'ai déja fait entendre, des ouvrages du génie des hommes; alors, loin que les honnêtes gens se trouvent insultés, levent les épaules & s'indignent de ce luxe; ils s'empresseraient de les voir & de les admirer, ils en féliciteraient les heureux propriétaires. La superbe galerie de Versailles & les salles qui suivent, se voient

avec plaisir; elles devraient être même beaucoup plus riches en curiosités des beaux arts. En Italie, on ne voit jamais que les curiosités du génie humain, & les richesses de la nature, travaillées par les arts. Dans un des palais de Rome, qui possede la plus belle & la plus riche galerie, j'ai vu par occasion, les appartemens qu'occupent le maître & sa famille; en y voyant cette grande simplicité, je me suis écrié : ô Français! que n'êtes-vous de même! tout le domestique & les habillemens sont à proportion. Les Italiens ne sont pas les seuls qui pensent ainsi.

Mais en attendant un sage changement chez nous, on ne devrait pas permettre de voir publiquement ces voluptueux boudoirs... ces alcoves si éclatantes... ces grands & petits cabinets... parce qu'ils sont la honte de l'esprit & le désespoir de l'indigence.

Pourquoi encore permettre qu'on voie manger publiquement ?... Cet usage n'est guère qu'en France. De quelle utilité cela est-il ? Il y en a à qui cela fait plaisir, ils ignorent pourquoi ; il y en a à qui cela est indifférent, ils y vont machinalement ; mais les uns & les autres font toujours quelques réflexions... Et combien qui, en quittant de vue ces somptueuses tables... où tout est si prodigué, n'ont pas de quoi ni souper & ni dîner ? Quelle foule de réflexions !...

Combien de superfluités puériles qui tirent à de grandes conséquences pour les fortunes ? Une seule boëte d'or, par exemple, coûtera mille écus de façon, sans diamans & sans la matiere. Quelles sommes on emploie dans une parure plus frivole encore pour l'homme ? Des manchettes de dentelles ! un ouvrage si fragile, si délicat & si précieux qui devrait être enchâssé ; & si cher dans l'achat, dans l'entretien & dans l'usage, devient souvent la proie de la colere, de l'humeur, d'une boutade... ou le jouet d'une femme aussi grandement spirituelle que ceux qui les portent, & qui ont la.. ou la vanité d'en rire : j'en ai connu qui s'en vantaient. O Henri IV ! que ne reparaissez-vous ! En général, la délicatesse des organes de ces êtres, ne leur permet d'avoir des sensations que comme les enfans, qui ne peuvent alors s'occuper que des objets frivoles. Les futilités frappant leur organisation, leur donnent des sensations agréables qui forment les desirs des individus efféminés. Combien de subsistances de malheureux & d'honnêtes indigens dans un grand nombre d'autres genres qui honoreraient les arts, si on en faisait une sage application ? Mais ils dégradent l'homme par l'usage qu'il en fait. En vaut-il davantage ? Non. En est-il plus ? Beaucoup moins. On ne donne rien aux malheureux, on les méprise. Combien de criminels de lése-humanité ! Comment

des hommes qui nagent dans une mer de délices & de richesses superflues, mille fois plus qu'il ne leur en faut dans tous les genres, peuvent-ils laisser périr dans une affreuse misere leurs semblables ? Cette cruauté, cette ingratitude envers le hasard ou des circonstances... cette barbarie, odieuse à toute la nature, se conçoit-elle ? Il faut bien la concevoir, puisqu'elle n'existe que trop. Si on donne à une paroisse, c'est par ostentation, pour y être inscrit en lettres d'or de gros caracteres, pour le présent & la postérité : on en fait dépositaire, qui...? Il y en a d'honnêtes, de charitables & de très-respectables. Mais combien de durs ? *La suite dans l'ouvrage entier.*

On abuse des livrées comme des équipages, & elles augmentent la dépense. Combien en nommerait-on dans Paris seulement, qui la font porter avec une impudence insultante pour les honnêtes gens, & en confondant la noblesse ? Ces marques distinctives doivent être réservées aux grandes maisons du royaume ; elles devraient faire un des fastes de la nation : aux Princes ; & qu'on puisse dire ensuite dans les cérémonies : voilà Montmorenci ou Luxembourg, Usez, Mailli, Villeroi, la Trémouille, Soubise, Bouillon, &c. &c. Mais à quoi servent deux livrées? Celle en soie qui désigne la maison, ne devrait-elle pas suffire ?

La livrée ne doit être attribuée qu'à des maisons

annoblies par le Souverain, pour des services rendus à la patrie, n'importe dans quel genre, & non pour l'avoir ruinée... ou y avoir contribué... La vraie souche noble devrait être jalouse de cette juste prérogative. Si on n'était pas si accoutumé aux contradictions, sa hauteur souvent mal placée, en serait justement mortifiée. Un financier, des fils de boulanger avoir une livrée ! — Eh ! oui, puisqu'ils ont payé le droit de la porter. — Des fils de marchands, de banquiers, perruquiers, peintres, non des peintres comme Raphaël, &c. parvenus sans mérite & sans avoir été utiles... qu'à eux seuls... aux faîtes des grandeurs !.. Un marchand qui a vendu à l'aune en détail... des fils de marchands... une livrée fond vert... fond chamois... fonds de la folie, de la licence des mœurs & du prix de l'or & de la faveur. Aussi combien d'honnêtes gens, quand ils les voient passer, rient & levent les épaules ? & qui disent : *cela fait pitié !*

Cependant, malgré tout ce fatras de luxe & d'extravagance, on ne voit plus guère porter de dorures qu'aux laquais, la plupart des maîtres parvenus... (1) qu'aux traitans, qu'à leurs commis

(1) Quand ils n'en devraient jamais porter, non plus que les suisses des portes. Mais on doit convenir qu'il y a encore un grand nombre de maisons très-riches, assez sages pour vêtir leurs domestiques, de même que leur

& suppôts; qu'aux usuriers & aux charlatans, toutes sang-sues des sujets. Ce n'est pas que ceux à qui on n'en voit point, soient devenus modestes, je ne le croirais pas; mais c'est sans doute les facultés qui manquent, ce qui peut-être procurera un bien dans la suite. Le défaut de moyens de se soumettre au luxe, accoutumera à la simplicité; & insensiblement, l'aisance revenant, l'habitude en restera, & on se trouvera fort à son aise sans s'en être apperçu (1). D'un autre côté, la misere qui se trouve assez offensée & insultée par les équipages, est émerveillée de voir les femmes françaises d'aujourd'hui si travesties par les coëffures de plumes & leur sorte d'habit... qu'on ne peut croire être en France au centre de sa capitale. Le Français au milieu de sa patrie, se croit en pays lointain; il prend les Françaises, c'est-à-dire, de certaines, pour des Chinoises... ou plutôt il ne sait ni sur quelle nation, ni sur quel costume s'arrêter; il s'interroge: « Est-ce une *Turque*... une *Polonaise*... une *Anglaise?*.. Celle-ci a un chapeau fan-

---

suisse, habillés décemment. Mais les suisses des Princes & de beaucoup de vrais grands, ne sont jamais fanfreluchés comme certains... O Henri IV! si vous reparaissiez! que verriez-vous, que diriez-vous, & que feriez-vous?.. Quel changement! espérons-le, & desirons-le.

(1) L'exemple de plus haut l'amenerait tout de suite.

freluché de cent couleurs différentes qui l'annoncent moitié homme, moitié femme : celle-là en a un tout noir ; est-ce un homme tout-à-fait ? Il est bien jeune & bien léger !.. Nous ne sommes pas pourtant dans le temps des mascarades... mais il faut pardonner quelque chose à la jeunesse !.. » Enfin, il ne reste pas seul long-tems à se tourmenter l'esprit pour deviner le pays : on s'attroupe pour les considérer ; il n'est pas possible de fixer, de reconnaître à cet affublement & à cet accoutrement, les Françaises au centre de Paris.

Je reviens à l'abus des livrées (1).

Les nouvelles fortunes acquises par cette noblesse pauvre, en feraient encore moins porter à leurs domestiques de galonnées d'or & d'argent, comme il est très-commun d'en voir ; elles feraient habiller décemment & proprement ; elles feraient attention que Henri IV portait *des habits troués aux coudes*, & même au regne du grand roi Louis XIV. Tel valet aujourd'hui est habillé de ce qui faisait la parure d'un grand seigneur il n'y a pas un siecle. Cette noblesse nouvellement

---

(1) Pour l'intelligence des mots, « les nouvelles fortunes acquises, &c. cette noblesse nouvellement riche, &c. » il faut lire l'article du commerce proposé à la noblesse. Je prie qu'on se rappelle que ceci n'était que des fragmens.

riche

riche par les travaux & par l'ordre, supprimerait encore, & avec plus de raison, ce futile appareil de luxe, cette sotte vanité de faire porter la queue d'une robe jusqu'aux pieds même de nos autels: elle répugne par-tout aux yeux, & avilit l'homme qui s'y soumet. --- Mais on la voit porter aussi aux hommes. --- C'est bien pire. Aux femmes, il peut y avoir quelque analogie à leur vanité & à l'esprit de certaines... Mais aux hommes!.. comme on les amuse avec des puérilités! En valent-ils davantage?

Qu'il est misérable encore pour l'esprit; qu'il est... je ne veux pas le dire, de se faire habiller en public, & de faire ce qu'on appelle toilette, en présence d'honnêtes gens & autres! Quelque personnage que l'on soit, cela ne devrait pas être... cela répugne. On ne connait plus ni bienséance, ni pudeur; pas la plus petite honnêteté: on ne connaît que l'impudence & le libertinage. Cette fastueuse toilette, ces colifichets, dont le seul Français est puérilement & malheureusement affecté, (qui ne doit tout au plus se passer qu'aux petites-maîtresses) étonne toujours; humilie même l'ignorant, sans lui en imposer, & elle fait pitié & fait rire l'homme qui pense. La naissance, le rang & la fortune devraient inspirer la modestie & la vertu; mais souvent elles n'excitent que la vanité, l'orgueil. Si l'on réfléchissait, on ne serait pas si

ingrat, ni envers le sort, ni envers le hasard qui a donné le jour : on sait qu'une porte ou plus haut ou plus bas, on était dans ce qu'on appelle lie du peuple.

Le service est juste, c'est un échange du prix que l'on reçoit, à la peine que l'on a; on ne doit blâmer que les fonctions qui humilient l'homme; celle encore d'en faire grimper quatre & cinq derriere un carrosse par ostentation; qu'un jeune homme, *quel qu'il soit*, & vigoureux, se fasse chausser par son semblable! &c. Mais habiller un vieillard, un infirme, un malade, &c. c'est le vrai service. Enfin, l'Europe seule, ou, pour mieux dire, la France, a toutes ces frénésies.

Combien d'hommes n'ont pas besoin d'or pour jouir de tous les plaisirs & de tous les honneurs? Fussent-ils vétus de toile, à pied, mal meublés, &c. tout ne s'en offrirait pas moins sous leurs pas: au contraire, tout les préviendrait; on volerait au-devant de tout ce qui pourrait leur être utile & agréable; ils n'en seraient que plus vénérés. Quelle plus douce volupté! eux qui peuvent faire tant de biens, & accorder tant de faveurs au mérite, & de graces au repentir. Ils ne seraient plus en horreur au public qui gémit de ses peines en silence, mais en les leur attribuant. Que les hommes sont aveugles!

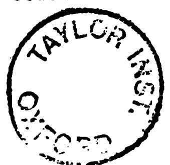
Malheureusement pour le bien public & les

honnêtes gens, les méchans & les ignorans sont convenus que l'or tiendrait lieu de tout...

Solliciter des richesses, souvent même par des bassesses, & quelquefois par des choses pires, (n'importe le genre) & pour satisfaire des desirs effrénés, quand on a déja une fortune beaucoup plus considérable qu'on n'a besoin, est un vol plus criminel cent fois que celui qui se fait souvent pour vivre.

L'humanité & la modestie inspirent un secret respect, même sans en recevoir aucun bien; le faste au contraire insulte & est méprisé, & les grandes fortunes déshonorent, parce qu'elles ne peuvent produire, elles ne peuvent faire qu'une immensité de pauvres dans un état quelconque, sur-tout dans ceux où tous les sujets ne sont pas pris en considération d'une maniere efficace. Mais en sont-ils davantage avec elles? Moins. Plus les hommes en place sont simples & modestes, plus ils sont grands & puissans : tel était Sully. Tous les cœurs sont à eux, même les ingrats les respectent intérieurement.

Qu'il est facile à un homme en place d'être un *grand homme*, sans qu'il en coûte le moindre effort à son esprit, ni à sa fortune! Qu'il soit *désintéressé*, il n'aura point de préjugés; il fera le bien & préviendra le mal; aimera sa patrie & la gloire de son souverain : Et voilà le grand homme, & l'homme illustre par excellence.



L'amour de soi-même devrait être le précieux de l'homme. Que je m'aime bien sincérement; je ne ferai que des actions capables de me mériter l'estime de tout le monde : être indifférent sur l'estime publique, n'est pas s'aimer. Il ne faut pas confondre l'amour de soi-même, avec l'amour des plaisirs des sens; ceux-ci énervent les plaisirs de l'ame, & ils approchent l'homme des animaux. L'amour de soi-même, comme je l'entends, est le plaisir de l'ame; il l'approche de la Divinité. L'amour de soi, bien appliqué, est la source de toutes les vertus; mais mal, il l'est de tous les vices : « Aimer Dieu, s'aimer soi-même, & aimer ses semblables, a dit un célebre écrivain. Du premier, continue-t-il, naît la piété; du second, la sagesse; & du troisieme, toutes les vertus morales ». Est-ce bien s'aimer que d'employer la moitié de sa vie à rendre l'autre malheureuse? Est-ce s'aimer, de ne faire que des actions qui nous fassent détester?.. Si les hommes en place réfléchissaient, qu'il leur serait douloureux, à la fin de leur carriere, de n'être regrettés de qui que ce soit: au contraire... avoir fait un peu de bruit, de grands maux aux sujets & à l'état, & amassé une grande fortune; voilà leur réputation! Quelle plus heureuse situation, que celle d'emporter tous les regrets, & de mettre tous les cœurs en deuil! Se trouver heureux avec de la fortune, n'importe comment elle a été

acquise, sans faire de bien, en faisant au contraire beaucoup de maux à ses semblables; n'être pas aimé, pas même estimé, être détesté; se trouver heureux dans cette situation, est un problême difficile à résoudre.

Mais pourquoi l'homme fait-il tant de maux, quand il peut faire tant de bien à ses semblables? Est-ce qu'il n'est pas libre pour détruire les échaffauds & prévenir les crimes, de garantir les uns de l'abîme dans lequel ils se précipitent de désespoir, occasionné par la plus affreuse misere; & les autres, par la perte de leur état ou de leur fortune, que la plus lâche injustice & ses dépenses produisent souvent par le crédit des méchans ou de la cupidité? D'engloutir ce monstre qui ravage, qui pille, qui enflamme les cités, qui produit la famine, les massacres, le viol, & enfin toutes les horreurs possibles; qui fait entr'égorger des milliers d'hommes, pour contempler, avec un plaisir enragé & infernal, leurs cadavres sanglans & palpitans encore des plus violentes douleurs, & s'en repaître après, pour un morceau de boue!

Que ce malheureux, semblable à lui en tout, sujets l'un & l'autre aux mêmes événemens... & aux mêmes révolutions de la nature; travaillant à la terre du levé au couché de l'astre bienfaisant, la rigueur du froid & la chaleur brûlante sur la tête; essuyant toutes les intempéries des saisons & des

temps, meure de faim! rentrant dans sa triste cabane, retrouve une femme & des enfans qui lui demandent, les larmes aux yeux, du pain! à lui qui vient d'exposer & sa santé & sa vie aux plus rudes travaux, pour cette nourriture qu'on lui demande à grands cris, & qu'il n'a pas! (1) Qu'on ajoute à ces horreurs, qu'il arrive souvent qu'en rentrant dans sa malheureuse chaumiere, il se trouve dépouillé des haillons qui couvraient son individu & ceux de sa pauvre famille, & se voit réduit à coucher parmi les animaux : des hommes, que dis-je, des hommes! des monstres à figure humaine & sinistre, qu'on appelle *huissiers*, escortés de leurs forcenés satellites, & d'autres qu'on nomme commis (& qui deviennent des meurtriers, si on fait mine

---

(1) Espérons qu'un jour on ne croira pas que celui qui cultivait toutes les productions nourrissantes, manquait absolument de la plus essentielle, sous les yeux de ceux pour qui il travaillait, qui nageaient dans un océan de superfluités & de voluptés.

Que ceux qui contribuent à l'abondance, qui font produire la vigne, boivent très-rarement du vin.

Que ceux qui fabriquent les vétemens du luxe & toutes les étoffes, allaient nuds, ou n'étaient couverts que de haillons. Ces temps, trop vrais, à la honte des mœurs & de l'humanité, seront estimés féroces, & envisagés, peut-être, avec plus de raison, comme ceux que nous traitons injustement de barbares.

de leur résister) d'une troupe d'usurpateurs de pouvoir, de tyrans des sujets d'un bon Prince, lui avaient fait enlever les tristes fruits de ses sueurs, par extorsions, pour soi-disant les *subsides du Roi*; nom sacré, dont on abuse & qu'on profane en faisant le mal; qu'on rend odieux, quand on doit le faire adorer: ces tyrans du peuple sont les ennemis les plus dangereux de l'état & du Prince. D'épargner à tant d'honnêtes gens la douleur de gémir, de languir & de succomber sous le poids des iniquités & de la cupidité des uns; de l'avarice, des duretés & des cruautés des autres. *Grand Dieu!* daignes répondre à mon cœur! Et encore, pourquoi ceux qui s'annoncent pour tes ministres sacrés & les interprêtes de ta loi; qui se disent tes représentans sur la terre, sont si inhumains & si barbares envers les hommes qui leur sont confiés; leurs semblables, leurs freres enfin? Eux qui se noient dans une mer de délices & de voluptés; blasés en tout. Serais-tu l'auteur de tant de forfaits? Non, Dieu & pere de tout, bon, juste & bienfaisant, tu m'as donné le pouvoir arbitraire & absolu de déterminer ma volonté vers le bien ou vers le mal: voilà les facultés affectées à mon être; elles dépendent de moi entiérement: mais le bien t'est agréable, conforme à ton essence & à ta justice; je m'en sens pénétré jusqu'au fond de mon ame. Si tu m'avais destiné, Dieu puissant!

à ces éminentes places, je t'invoquerais, je te conjurerais sans cesse de me faire la grace d'en remplir dignement les fonctions. Mais souvent, on revient des portes du tombeau : fais, flambeau de toute la nature, que ces humains reviennent de leurs erreurs ; daignes, pour l'humanité en général, faire qu'ils aillent droit à la bienfaisance : changes les Nérons en Titus, pour haïr le mal & le punir, pour faire le bien & le distribuer, ils seront bientôt aux pieds de ton trône, à côté des Henri IV & des Sully, des Trajan & des Marc-Aurele ; augmente nos obligations envers toi, en purgeant la terre & les sociétés des honnêtes gens, des monstres qui les infestent, les uns de leur mauvaise foi... & les autres par leurs actions exécrables.

Si on pensait bien sérieusement au sort des hommes après leur vie, sur-tout quand certains grands personnages sont morts.... ce qu'on en dit, le cas qu'on fait d'eux, de leur autorité & de leur fortune ; l'usage qu'ils ont fait de tous ces précieux avantages ; combien ceux qui leur ressemblent devraient être humiliés !.. Qu'ils réfléchissent donc & pour eux & pour les autres. L'homme, par sa conduite & ses actions, fait tous les jours un pas qui tend à sa destruction morale & physique, & vers sa dégradation & son humiliation.

Qui gagne les cœurs ? Qu'est-ce qui procure la paix, l'union & la vénération, en un mot, la féli-

cité? Ce sont les égards qu'on a pour l'auguste genre-humain dans tous les cas proportionnés ; & l'estime que l'on prend respectivement les uns pour les autres, sans exception.

L'homme raisonnable, comme celui qui peut réfléchir utilement, ne doivent-ils pas bien se persuader que ce n'est jamais eux que l'on aime & que l'on recherche seuls ; mais que ce n'est que quand ils possedent des qualités aimables, ou des facultés utiles ? Or, s'ils ne se rendent pas nécessaires, qui peut les faire estimer; qui peut les faire considérer ? Qu'on examine donc ce qu'on doit penser quand ils sont, non-seulement inutiles à la société, mais qu'ils y font... ou qu'ils y occasionnent... ou qu'ils laissent faire les maux, ou quand ils ne les suppriment pas lorsqu'ils le peuvent & qu'ils le doivent par devoir dans tous les genres : qu'on examine, dis-je, comment on doit être regardé? Que l'homme, quel qu'il soit, sans exception, ne se fasse donc point d'illusion; qu'il soit donc juste. Quel est le motif qui doit lui mériter une juste considération publique, si ce n'est pas l'utilité, ou un caractere honnête?

Si l'humeur & le caractere guerrier de Louis XIV l'ont rendu inhumain, c'était sans contredit un grand malheur pour l'humanité ; mais au moins il avait de grandes perfections pour sa patrie, ses

états & la réputation de ses sujets : le Nom Français était fameux.

Toute la terre a retenti à sa mort, tous les papiers en ont gémi sous la presse : on s'en souvient & l'on s'en souviendra encore long-temps. Son vaste génie, & celui des hommes qu'il avait près de lui, choisis par ses lumieres, respirent dans tous ses exploits & dans ses fameux établissemens utiles & agréables, & dans tous les monumens qui ornent la capitale & qui illustrent la nation.

Si les contemporains de Henri le Grand & de l'illustre Sully vivaient, ils pleureraient encore amérement la mort tragique de ce grand Monarque, de l'auguste & bon Henri IV; & celle de son vertueux Ministre : mais leur grand cœur & leurs belles actions dans tous les genres, sont à jamais immortels.

Une basse adulation, une aveugle envie n'omet rien pour diminuer la gloire de Louis XIV. Mais elle a beau faire, beau prôner... Quand les actions n'existent pas, les éloges pompeux des écrivains, souvent mercenaires, & des académies, n'en imposent pas au public judicieux, qui réfléchit & qui examine : la postérité ne prend point le change; elle est toujours instruite de la *vérité* : c'est en vain qu'on veut lui en faire accroire. Il serait bien moins humiliant pour l'imposture en tout

genre, si la *vérité* pouvait toujours être cachée. Quand le menteur ne peut assurer le faux, c'est-à-dire, qu'il ne peut le rendre impénétrable, il est étonnant qu'il se détermine à en imposer au public, sur-tout par des écrits authentiques; c'est bien s'aveugler, que de le croire si crédule: c'est prouver les bornes de son intelligence, ou un sordide intérêt. D'ailleurs, quelle gloire tirer de ceux qui ne peuvent que croire?

Sous Louis XIV, il y avait encore de la religion, & elle avait aussi de grands ministres. Eloignons de notre imagination les horreurs qui se sont passées depuis 1685 jusqu'environ 1700: c'est un temps de désolations, de malédictions ou d'aveuglement, ou enfin de démence. Oublions toutes ces futilités quiétistes, &c. ces disputes absurdes, & plus ridicules encore, inspirées à des esprits féminins & puériles, que des hypocrites, méchamment imbécilles, ou intéressés, ou envieux des grands hommes & du vrai mérite, avaient surpris ou séduits. Toutes ces visions & ces misères de petits esprits oisifs, (toujours dangereux aux progrès des talens & des sciences) funestes aux états, suggérées & soutenues par de grands & de vieux enfans; que trop renouvellées sous le dernier regne de Louis XV, avec acharnement: toutes ces visions, dis-je, ne doivent pas être attribuées à Louis le Grand: son génie trop vaste & son esprit

trop instruit, ne s'y feraient jamais livrés ; il les aurait au contraire proscrits, s'il n'eût pas été si occupé de la passion des conquêtes pour agrandir ses états : l'ambition & la guerre le dominaient trop ; il s'y abandonnait à l'extrême. Il est malheureux que des scélérats en frocs & des fous, bassement jaloux, aient abusé des grandes occupations d'un homme si magnanime & d'un si beau regne. Quoi qu'on en puisse dire, ce regne, grand & superbe à jamais, est créateur en tout genre : tous les objets sont existans, & toutes les choses au vu & sçu de l'univers. Ce Monarque a tout acquis & tout créé ce que la nation a de plus remarquable : on n'a pas seulement le soin de soutenir & d'entretenir toutes ces grandes & belles choses ; ce dépérissement n'existe que trop, & il n'en coûte pas moins au Roi...

Combien il serait honorable pour la nation, que les édifices publics fussent entretenus de maniere à fixer les yeux des étrangers ! N'est-il pas criant que le plus beau jardin de l'Europe, soit presque comme un désert, tant il est négligé ; qu'on ne puisse y goûter les douceurs du repos qu'aux dépens de sa poche, & que d'avides fermiers viennent mettre à contribution un pere de famille pour qui cinq ou six chaises, font une espece de dépense ? Que les chaises existent pour qui cette dépense est indif-

férente, cela ne peut être qu'un bien. Une sage administration y a fait autrefois placer des bancs; mais depuis que la mode a fait fréquenter ce jardin au point où il l'est, on s'est bien gardé de les multiplier dans la proportion du monde qui y afflue; on s'est même dispensé de renouveller ceux que le temps a détruits; & s'il en reste encore, l'état où ils sont, avertit de ne s'y pas fier.

Encore s'il était possible de s'asseoir sur les gazons! mais de grossieres & affreuses barrieres en défendent l'entrée. Que dirait l'habile homme qui a tracé l'admirable dessin des parterres, s'il voyait son ouvrage encadré de perches brutes, comme on entoure dans une forêt, un taillis renaissant, après l'exploitation d'une coupe de bois?

Veux-je parcourir ces magnifiques terrasses, où l'œil satisfait voit la Seine s'éloigner à regret de Paris, qu'elle vient de nourrir & d'embellir; il me faut autant d'attention pour monter les escaliers en ruine, qu'il m'en faudrait au milieu des décombres. Malheur si enchanté de la situation & de l'agréable solitude qu'on peut y éprouver dans divers endroits & à certaines heures, je ne suis sans cesse sur mes gardes; chaque pas offre à l'homme rêveur, la fange, & des lieux aussi infectés que dégoûtans.

Un ancien usage donne au peuple de Paris l'entrée de ce beau jardin une fois l'an. Dans ce temps,

où sans doute les mœurs étaient plus simples, un concert parut propre à célébrer la fête de nos Rois, & à récréer le peuple : chacun y venait entendre ces beaux morceaux d'*Isis*, d'*Armide*, de *Castor*, &c. qui ne vieilliront jamais, & qui sont sûrs de plaire à tout le monde. Chacun pouvait se satisfaire sans frais ; mais depuis que la légereté des modes a fait disparaître le monde des Tuileries, le fermier, obligé de remplir un bail devenu ruineux, a imaginé d'établir une immense enceinte pour y rançonner librement tous ceux à qui le moyen de payer une place fort cher, permet d'en approcher, tandis que ceux pour qui cette fête a été instituée, sont relégués fort au loin & n'entendent absolument rien. On ne fait pas même cadeau au public ce jour là du droit de s'asseoir; les chaises sont gardées par des suisses, le sabre à la main, & on n'en a qu'en payant : Que ne fait-on payer aussi l'air qu'on y vient respirer !

Il serait bien plus simple & peu coûteux de donner au public une fête sur l'eau, des joûtes, une distribution de denrées en cocagnes, comme à Naples, &c. ou autres amusemens, dans un endroit où tout le monde pût être placé commodément.

Pourquoi interdire l'entrée des jardins publics à l'état militaire ? Ces enfans de l'état, ces défenseurs de la patrie, de retour par congé ou autrement dans leur famille, se voient exclus de tous

les lieux publics honorables : Qu'a donc cet état d'avilissant ? Un célebre écrivain l'a dit : « c'est un métier bien moins honoré qu'honorable ». Craint-on qu'ils n'y introduisent les excès, le scandale ? Vos gardes doivent vous rassurer. Confiez-en la police à leurs anciens camarades, il y en a à toutes les portes : pour maintenir l'honnêteté & la décence qui doivent y regner, & ne pas interrompre l'ordre & la tranquillité qui convient d'y être établis, ils seraient chargés de veiller sur eux, & à ce qu'ils fussent toujours proprement dans leur habit, quand ils se présenteraient pour y entrer. Un pere qui a quatre enfans au service, ne peut-il se promener avec eux que dans les champs, ou dans des endroits où tout les invite à s'enivrer ? On leur reproche de se livrer à la débauche & à des licences dangereuses, quand on les exclut des endroits qui les flatteraient.

Que l'on compare l'existence & l'état de ces braves gens avec ceux des commis qui vexent les passans aux barrieres des villes, bourgs, &c. dans l'intérieur du royaume ! Les uns gardent les frontieres & maintiennent la tranquillité des foyers ; & les autres, immensément plus payés des premiers aux derniers, ruinent l'état & oppriment tous les sujets...

On n'a pas eu de grandes guerres à soutenir ;

par cette raison on n'a pas fait de conquêtes, & on n'en n'est pas plus humain. — La Lorraine? — Nous avons cédé & abandonné les grandes prétentions & les droits légitimes que nous avions sur la Toscane, &c. (1).

On a dit & écrit qu'à la mort de Louis XIV, l'état devait environ deux milliards & cinquante millions, l'argent à 28 liv. le marc ; ce qui fait aujourd'hui environ trois milliards & soixante millions, l'argent à 50 liv. le marc, sauf erreur de calcul. Que doit l'état aujourd'hui ?...

Deux objets doivent étonner sur cette grande dette : nous avons été fort éloignés assurément de la quantité de guerres que Louis XIV a eues : on n'a fait aucun établissement important dans aucun genre, & on a institué une multitude d'impôts & d'emprunts ignorés sous ce grand Roi; on n'aurait même jamais osé les imaginer, encore moins les proposer : on sait ce qui se passa au sujet de l'établissement de la capitation en 1678, &c. &c. & combien M. Colbert s'y opposa. Malgré cela, une basse & mercenaire

(1) La nation devrait avoir de grands regrets de ce que le gouvernement dans ce temps là, n'a pas fait enlever tout ce qui compose la riche & la superbe galerie de Florence ; objet uinque & à jamais sans pareil dans tout le monde : cette indifférence a été l'effet du goût.

adulation,

adulation, en faveur de quelques hommes en place, a cherché à diminuer, à ternir & ses grands talens & ses qualités supérieures (1) : aussi

---

(1) Depuis quelque temps on voit de tous côtés les images de Henri IV & de Sully.

Ce grand homme, & ce grand ministre si désintéressé, aimant tant la gloire & la réputation de son Roi & le bien public, est aux pieds de Henri IV à genoux ! Cela est-il bon ? Cela a-t-il été, quoiqu'on le trouve écrit ? Ce vertueux ami du souverain était-il criminel ?.. A-t-il été seulement une fois en faute dans le gouvernement ?

Je pense que jamais Sully n'a fait cette action ; Henri IV était trop magnanime pour la souffrir, & son ministre trop integre & trop grand homme pour la faire.

Quand un homme en place a été surpris d'une maniere quelconque, ou qu'il a eu le malheur de s'oublier, de manquer aux devoirs qu'il se doit, son repentir & ses actions doivent tout réparer ; il doit tout sacrifier pour son honneur & pour la renommée du souverain & de la nation.

Si Henri IV & Sully reparaissaient, ils seraient peut-être bien étonnés de voir cette représentation. Mais que les choses, en tout, soient vraisemblables, ou non, n'importe, il faut des adulations nouvelles... des objets nouveaux. Cet enthousiasme si prodigué & si adressé à la faveur, loin de flatter une grande ame, fatigue les oreilles & blesse les yeux.

Cependant cette action pourrait avoir lieu, sans blesser le sublime du grand homme. Dans le cas qu'un homme, comme un Roi bon & juste, reconnût l'erreur d'avoir

depuis, une immensité de grandes fortunes chez de simples particuliers échappés, les uns de la misere & les autres de la médiocrité, ont ruiné & l'état & les peuples.

Louis XIV soutint, dès le commencement de son regne, des guerres civiles : les guerres de conquêtes leur ont succédé : il les a eues contre tout le monde, & il a été vainqueur de toutes les nations qui lui ont fait la guerre. Sa marine formidable était victorieuse par-tout ; il avait grand nombre de fameux généraux tant sur mer que sur terre, & vrais patriotes ; ils aimaient leur prince & sa gloire & celle de la nation. Tous ces grands hommes, cette cour auguste, tout respirait la grandeur, & tout inspirait la vénération. Ce Monarque a été grand jusques dans ce que nos loix ont voulu établir pour vice : il a reconnu ses enfans naturels...

La guerre de la succession d'Espagne, suscitée dans un temps où il était épuisé d'âge, de forces,

---

cru trop facilement un homme quelconque coupable de ce qu'on lui aurait rapporté, ou de ce qu'il aurait lui-même soupçonné contre lui; pénétré alors jusqu'au fond de son ame de repentir, accablé de douleur (suivant la qualité de l'innocence) de sa trop grande crédulité, qu'il en ferait l'aveu, qu'il reconnaîtrait la pureté de l'offensé accusé, alors, dis-je encore, ce ferait les genoux de la vertu personnifiée qu'on embrasserait.

de ressources & d'imagination, doit être le comble de sa gloire & de l'honneur de la nation, parce qu'après tant de guerres, tant de dépenses en tous genres utiles & agréables, il avoit à se défendre contre toutes les puissances de l'Europe, qui avaient conjuré la perte & la destruction du royaume de France : malgré cette conspiration, en dépit des efforts des puissances de l'Europe, faire son petit-fils Roi d'un puissant état, il ne fallait rien moins qu'un aussi grand potentat que Louis XIV ; & il fallait de grands hommes, de grands généraux & du patriotisme pour y réussir. Cette ambition de Louis XIV à qui on a tant donné d'épithetes injustes & injurieuses à sa mémoire, & qui se soutiennent par un intérêt quelconque, a cimenté une alliance intime entre les deux puissances, & a détruit un puissant ennemi de la France. Toute cette grande opération qui a étonné l'univers, l'année 1709 à jamais mémorable, où il fallut pourvoir & soutenir contre une famine générale & garantir des horreurs de la misere & conserver ses sujets, &c. ces circonstances sont la plus belle époque de son regne aux yeux des vrais patriotes ; & on voudrait la faire servir à l'humilier !... — Mais en abandonnant cette couronne, il aurait pu en tirer de grands avantages ; il aurait obtenu en Europe des pays convenables à ses conquêtes & à ses états ; il aurait

agrandi ses colonies par des cessions que l'Espagne aurait faites, & il aurait épargné à ses états & à toute l'Europe la destruction de millions d'hommes & les calamités qui en sont des suites inévitables. — Oui, cela est vrai; mais ce Monarque était dans une situation extrême. Il avait toujours été en guerre avec cette monarchie; il l'attachait alors à la France pour des siecles, ou du moins pour long-temps: il s'en faisoit une amie; il en assurait des secours pour les occasions. Et la gloire de mettre un petit-fils sur le trône d'une puissante monarchie! En l'abandonnant, la France l'aurait peut-être eu continuellement à combattre comme auparavant, & pour se venger des cessions qu'elle aurait été forcée de lui faire, & de la loi qu'elle aurait subi, &c. Ainsi, qu'on pese toutes ces considérations, je crois que le parti que Louis XIV a pris, était le moins dangereux à ses états: on peut même dire qu'il a été glorieux, puisqu'il a réussi & établi la tranquillité entre les deux nations.

Louis XIV a agrandi ses états par les conquêtes qu'il a faites: il a acquis par-là des contrées considérables & des villes: ces peuples bien gouvernés font les forces de tous les empires & les rendent redoutables. Telles ont été les intentions & les grandes vues de Louis XIV, qui aimait sa patrie; tel est le but de tous les grands potentats.

D'ailleurs, la plupart de ses guerres étaient justes, parce qu'elles n'étaient presque toutes que défensives.

L'Espagne était une ennemie acharnée contre la France : son souverain l'a réduite au silence ; ses conquêtes étaient des effets si naturels, qu'elles étaient propres à ses états, & fort éloignées de ceux d'Espagne.

Louis-le-Grand a été l'asyle des souverains : il les a reçus & traités, non en rois détrônés & sans ressources, mais en monarques puissans : on sait tout ce qu'il a fait pour eux ; tous les écrits l'ont annoncé. Il a été vainqueur & heureux partout : son génie actif & prévoyant, les ressources & les moyens physiques en tous genres de la France, la connaissance exacte de tout ce qu'il lui fallait & de tout ce qui lui était nécessaire, tout cela a vaincu les obstacles & les forces qu'on lui a opposés. En agrandissant ses états, il a détruit les fortifications chez ses ennemis qui lui nuisaient ; il en a établi de formidables pour conserver ses conquêtes. Dans son repos, ce grand Roi éleve des palais de la plus grande magnificence pour la retraite & la tranquillité de ces guerriers qui l'avaient si bien servi ; ces enfans de Mars si précieux à toutes les nations belliqueuses : des hôpitaux & des établissemens pour les pauvres

dans tous les genres (1), des manufactures & des fabriques de toutes especes, pour éviter qu'on tirât de chez les étrangers, mais au contraire pour qu'on leur en vendît. Presque tous les arts & toutes les académies ont pris naissance sous son regne ; du moins il leur a assuré une consistance nécessaire, & ils se sont perfectionnés.

Il a élevé des palais enchantés & uniques dans le monde; les Tuileries, Versailles, Marly, &c. des monumens immortels si on les entretenait, & égaux à ces fameux Romains; la porte S. Denis, la colonnade du Louvre... Ce monarque était si grand en toutes choses, qu'il a voulu faire voir ses intentions au plus beau palais de l'univers, en faisant faire la principale partie, celle qui s'annonce le plus ; & Colbert a conduit ce chef-d'œuvre d'architecture (la colonnade) ce qu'il y a de mieux en ce genre dans le monde. Si le maître & le ministre eussent vécu, ce palais eût été achevé, & mieux qu'il n'a été commencé ; enfin, les places publiques, &c. l'architecture, la sculpture, la peinture étaient très-supérieures à nos jours. Que l'on examine les objets des deux tems.

---

(1) Louis XIV n'aurait jamais permis qu'on fît mauvais usage des fonds qu'il leur avait assignés, ni des dons des bienfaiteurs, ni que les administrateurs s'enrichissent des biens des malheureux.

Dans les lettres, quels grands hommes, quel nerf dans les écrits, que de beautés ! des Fénelons & des Bossuets, &c. des Molieres & des la Fontaines, &c. tout est utile, tout est agréable ; jusqu'aux femmes ont voulu être célebres ; enfin, tels sont les hommes, telles sont femmes, on l'éprouve aujourd'hui. C'est la capitale qui donne le ton, & qui sert de regle aux provinces, &c. On sent les conséquences en tout.

Ce grand Monarque a été tant célébré & tant chanté par des hommes judicieux & de grands écrivains ; la vérité a tant annoncé au monde & à la postérité ses hauts faits, que ma diction trop ignorante & trop simple, ne pourrait qu'affaiblir le portrait respectable & sublime de ce grand homme. Des écrivains bas & mercenaires.... & des adulateurs rampans ont mis tout en usage pour altérer & sa gloire & sa renommée établies pour jamais dans l'univers entier.

On lit dans les journaux & dans des ouvrages académiques, que le regne de Louis XIV est aussi inférieur au regne de Louis XV, que le premier fut supérieur aux regnes précédens. Qu'on me permette de penser que c'est être bien ingrat, ou bien injuste, ou bien adulateur, ou bien orgueilleux. Dans le peu que je viens de dire, je n'ai rendu qu'hommage à la vérité : je n'ai dit que tout ce que les hommes justes doivent & peuvent dire ; c'est tout ce qui

eſt déja écrit, & on n'a écrit que ſur tout ce qui exiſte à nos yeux & à nos connaiſſances.

Il eſt certain que le nom de philoſophe eſt beaucoup plus commun que non-ſeulement ſous le regne de Louis XIV, mais qu'il l'était dans Rome & dans toute la Grece; il n'y était ni ſi en vogue, ni ſi prodigué, parce qu'on en connaiſſait toute la célébrité, l'importance & le ſacré. On les reſpectait par l'étendue de leurs connaiſſances, & par l'uſage qu'ils en faiſaient; & par la ſageſſe de leur conduite en tout: je laiſſe les exceptions. Nos philoſophes, comme nos artiſtes, ſentent ſans doute tout le ſublime des anciens, puiſqu'ils en adoptent, qu'ils en prennent le coſtume: on les voit gravés, ſculptés, peints comme ces reſpectables antiques: qu'ils ſe conduiſent donc de même qu'eux, qu'ils plaident la cauſe de l'humanité, qu'ils parlent fortement, & dans le ſtyle dont ils ſont capables, en faveur des malheureux & pour la renommée de la nation: je leur rends juſtice, ils le pourraient; mais pour cet effet, il faudrait qu'ils ne fuſſent ni ſi voluptueux, ni ſi légers; il faut prendre les mœurs antiques, ſeulement des temps de S. Louis & de Henri IV. Avec les connoiſſances que nous avons acquiſes depuis, nous ſerons encore plus heureux, ſurtout en nous dépouillant de l'inſatiable amour des richeſſes pour des commodités ſuperflues & des plaiſirs puériles. Dans les temps de S. Louis,

le chancelier avait sept sols parisis d'appointemens par jour, & sur lesquels on lui retenait la dépense de ses chevaux quand il voyageait avec la cour, qui ne logeait que dans les couvents, &c. car on pourrait faire des volumes de citations seulement du tems de Henri IV & depuis. En était-on moins heureux? Cent fois plus qu'aujourd'hui.

A quoi servent les connaissances, toutes ces études, cette fameuse philosophie si prônée actuellement, & qui n'est pas plus philosophie que ceux qui l'exercent ne sont philosophes? Et tous ces mots qui disent que *les mœurs sont changées, elles sont plus douces; on est plus humain & plus instruit, &c.* A quoi serviraient toutes ces choses, si nous conservions tous nos préjugés & nos erreurs, si nous ne détruisions point ce qui est contraire au bonheur des hommes en général?

N'entrons point dans les détails qui prouveraient qu'on n'est pas plus humain : ils seraient trop affligeans pour l'humanité... ; mais qu'on me permette d'observer : Est-ce être plus instruit que du temps de Henri IV, que d'être méchant avec réflexion? Doit-on dire que le temps où vivait le bon Henri était un siecle d'ignorance, de barbarie & d'abrutissement? Que le peuple n'était que grossier & plongé dans l'aveuglement? Qu'y a-t-il de plus dans celui-ci que dans celui-là? Des hommes parfaitement instruits de tout...

des méchans & des ignorans existaient aux temps de Henri IV : n'avons-nous pas encore tout cela aujourd'hui ? Oui, même à l'excès... Un excellent écrivain a dit : « il y a trente ans, les Français étaient de pures intelligences, mais à présent ils sont doublement matériels » ; si ce ne sont les propres paroles, c'en est le sens. *Les mœurs sont changées, plus douces* ! Qu'est le peuple des halles, des ports, &c. ? Féroce, &c. Combien de féroces qu'on n'appelle point peuple ! & combien de pauvres d'esprit & d'éducation encore aujourd'hui qui font les beaux esprits? Mais leur misere s'apperçoit d'abord.

Quel nom plus flatteur que celui de bienfaiteur ! quelle qualité mérite moins que celle d'avare? Elle est même dangereuse. Quel nom plus odieux que celui de méchant ?

On est plus instruit ! Qu'en croira la postérité, quand elle lira les histoires scandaleuses & publiques qui se sont passées sous nos yeux il y a des années ?... &c. O ciel, daigne apprendre si on est plus instruit ! daigne apprendre la vérité à l'orgueil des humains !

Les progrès aujourd'hui en physique sont plutôt des amusemens de cabinet pour des personnes riches & oisives, qu'utiles à l'humanité & au public.

A quoi a servi la grandeur & le génie altier

des Romains & d'autres nations fameuses, où les peuples étaient heureux, avant la corruption des mœurs ? Ces arênes sanguinaires chez ces Romains, brigands célebres, hommes & demi-dieux tour-à-tour, qui ont passé pour peuples guerriers & sublimes par leurs vertus patriotiques & leurs grandes actions ? Ambitieux, avides de gloire & de l'immortalité, génies vastes & profonds ? Que sont devenus ces plaisirs qu'ils prenaient à voir dévorer leurs semblables ? Qu'ont produit tous ces grands spectacles chez cette nation tant célébrée ? Hâter sa ruine totale, la précipiter d'abîmes en abîmes, & enfin périr après toutes les horreurs possibles.

Qu'est-ce que cela nous fait, disent tous ceux qui pourraient contribuer à tant d'heureux changemens qui seraient si salutaires à l'état & aux sujets ? *Qu'il arrive tout ce qu'on voudra supposer, nous n'y serons pas.* PEUT-ÊTRE. O EGOISME ! chez nous, ce luxe insolent, aussi extravagant qu'il est inhumain, aussi éclatant qu'il est ruineux, en abandonnant les intérêts des sujets & la félicité publique, en laissant périr dans la misere les enfans de l'état, tout cela ne ressemble-t-il pas à ces jeux des arênes ?

Sur un ordre donné à l'insçu des peuples & sans aucun droit naturel, on va faire égorger des milliers de bons & fideles sujets, pour un mor-

ceau de terre dont on n'a que faire ; puisqu'on le rendra peut-être le lendemain, &c....

Ces plaisirs bruyans, ces dépenses fastueuses pour des niaiseries..., pour des bagatelles...., dont tant d'êtres qui font les importans se font des affaires si capitales, tout cela ne ressemble-t-il pas au temps de la décadence des Romains (1)?

— Mais quels doivent être les devoirs d'un véritable philosophe ? Quelles doivent être ses occupations & les qualités de son ame ? — La modestie & la simplicité des mœurs ; aimer la vérité & proscrire le faux ; abhorrer le vice & aimer la vertu ; détester les maux qu'on fait aux hommes ; s'indigner contre ceux qui les font, ou qui y donnent lieu, ou qui les souffrent ; aimer la justice & avoir en horreur les iniquités ; dire des vérités utiles & sans fard aux hommes en place & à la nation ; mettre tout en usage pour détruire, ou au moins pour diminuer les erreurs, les opinions & les préjugés dangereux accrédités par une certaine classe d'hommes écrivains ;.. de chercher

---

(1) Voici ce qu'a dit un écrivain célebre du dernier siecle.

« Quand tout se remue également, rien ne se remue en apparence ; comme en un vaisseau : quand tous vont vers le déréglement, nul ne semble y aller. Qui s'arrête, fait remarquer l'emportement des autres, comme un point fixe ».

à corriger ou à réformer les mauvaises mœurs & d'en inspirer de bonnes par l'exemple ; de s'attacher à anéantir tout ce qui est contraire au bien public & au repos des sujets ; d'exciter à tout ce qui tend au bonheur, à l'utilité & à la gloire de la nation entiere ; & enfin de s'appliquer & d'étudier à connaître les établissemens nécessaires & les plus productifs, & à faire de nouvelles découvertes utiles.

Mais nos philosophes d'hier ou d'aujourd'hui, annoncés comme tels, sont fort éloignés de s'exposer & de se sacrifier pour la patrie & le bien public, comme le faisaient ces fameux & ces illustres Romains & les Grecs : les nôtres s'aiment mieux, du moins ils le croient : ils sont fort attentifs à leurs intérêts & à leur félicité terrestre & particuliere. Se faire vingt mille livres de rente de ses ouvrages, de ses protections & d'une réputation surprise, voilà nos philosophes. O Athéniens ! ô Socrate ! il n'y a que la vérité & un désintéressement noble qui puisse éclairer les hommes sur toutes ces situations, pour les rendre heureux & utiles respectivement.

J'ai dit, ou à-peu-près, dans mon autre ouvrage : » croirait-on que si tous nos philosophes s'entendaient, si toutes ces plumes si élégantes voulaient tonner sur les mauvaises mœurs, & en un mot sur tout ce qui est contraire au bonheur

public... sur tant de ridicules, d'inhumanité; de dépenses frivoles & ruineuses, & qui dégradent les hommes, tandis que la misere est si extrême & si générale; croirait-on, dis-je, qu'ils ne se corrigeraient pas, ou du moins qu'ils ne dimi-nueraient pas ces tristes objets? On croirait qu'ils y réussiraient, & toute la terre leur vouerait & sa vénération & sa reconnoissance; mais ils en sont fort éloignés : il y en a bien qui disent quelques mots par-ci, par-là; mais cela est si bien ménagé par les phrases qui précedent ou celles qui suivent!... ils plaignent encore les hommes inhumains, au contraire, par ces phrases : « *l'humanité est si sujette à de grandes faiblesses &c.!...* comme si l'homme n'était pas libre de faire en place du mal, tout le bien possible; au lieu d'être dur & cruel, être sensible aux peines & à la misere de ses semblables : on pourrait les plaindre, s'ils n'avaient pas en effet ces deux facultés.

Mais toutes ces plumes si élégantes, vendues ou espérant de l'être, qui ont les mêmes faiblesses & de la fortune pour les satisfaire, comme ils le font, iront-ils tonner, foudroieront-ils des défauts, des vices qu'ils servent eux-mêmes avec tant de satisfaction...?

Quel est l'écrivain qui soit parvenu à obtenir cette haute protection, n'importe les moyens qu'il a employés, excepté pourtant ceux d'avoir

été utile à sa patrie, à moins qu'on ne mette dans ce rang celui de faire gagner le Papetier, gagner les presses & le Libraire ? c'est quelque chose assurément ; mais ces objets ne sont pas suffisans, ce me semble, pour procurer le bonheur aux sujets.

Quel est l'écrivain, dis-je, qui ne soit pas riche à pouvoir satisfaire presque tous ses goûts frivoles ? Combien on en nommerait qu'on a connu misérables !... de la fortune, de la protection, des prôneurs intéressés, &c.... peut-on manquer de réputation ?

Se trouver toujours prêt aux ordres.... & parmi ce qu'on appelle grand-monde, faire tout ce qu'ils veulent..., les encenser à cette fin, voilà ce qui prône encore, ce qui fait du bruit, & ce qui produit du fruit aux écrivains seuls de cette classe, dont ils se gorgent ; & peut-être en rient-ils intérieurement, ou peut-être sont-ils ingrats envers leurs protecteurs. — *Mais on peut être repris & même puni pour dire certaines vérités* : — crainte encore plus intéressée que pusillanime. Non, on aime la vérité, & on permettra de la dire, parce qu'elle peut influer sur le changement des mœurs.

Les personnes qui peuvent réfléchir se moquent souvent des éloges outrés, ou quand ils ne sont qu'adulation ; mais on préfere à être berné &

à avoir de l'or, à être vrai philosophe, & courir des événemens.

Qu'on me permette encore quelques réflexions?

Je déplore bien sincérement du fond de mon cœur la diminution, & j'oserais dire la perte de la religion, de la nation & l'accroissement du luxe qui ont corrompu les mœurs. Le siecle de Louis XV a été celui des grandes fortunes, aux dépens de l'état & des peuples; celui des équipages éclatans & éclaboussans, de la mortification & de l'insulte des honnêtes gens; celui de la frivolité, des futilités en tous genres, & des pantins : je le répete; on en connaît le portrait (1). Ne prend-on pas du plaisir dans d'autres genres, à se souvenir de ces écarts de la raison? C'était le siecle des parures excessives & extravagantes..., d'une sorte de galanterie...; mais aussi c'était la perte du véritable amour, de la vraie puissance des femmes, de la bonne éducation & des bonnes mœurs. Il a été le siecle de la licence, de l'iniquité & de l'impunité...; enfin, c'était le siecle des talens médiocres & frivoles & bien vantés, de la fausse philosophie très-annoncée pour la bonne & la plus vraie....

(1) Un peuple frivole & volage,
Du pantin faisait sa divinité :
Faut-il être surpris qu'il chérissait l'image,
Dont il est la réalité?

principalement

principalement des éloges établis aux dépens des autres & de la vérité.... (1) des discours... des brigues & des cabales pour les places & pour... accordés par des faveurs surprises au meilleur des Rois : voilà la substance de ce qu'on entend dire & crier de toutes parts, & dont les vrais patriotes gémissent. Que pensera une sage postérité du dix-huitieme siecle tant prôné ? Les honnêtes gens le pensent déja. Je le dis sans hésiter : si les Français égarés pouvaient y revivre, ils croiraient que c'est un songe ; ils ne voudraient plus se souvenir de tout cela ; ils en auraient honte.

Quand on examine & qu'on réfléchit, on regrette douloureusement de voir sa nation, la premiere du monde, la plus formidable & la plus féconde en ressources & en moyens, dans tous les genres sans exception, pour être heureuse & même utile à l'univers par l'intelligence & l'industrie des Français, qui devraient être & cités & pris pour modeles par toute la terre ; on ne peut, dis-je, que regretter qu'elle se soit livrée à la premiere frivolité & aux inconséquences,

(1) Les éloges faux, (j'entends des éloges des hommes qui meurent aujourd'hui,) doivent-ils étonner ? Il n'en faut point faire, ou il faut les faire tels... Espérons qu'il s'en fera de véritables quelque jour : de qui parlerait-on, si on ne disait rien des...? Il n'y a plus de vertus !

qu'elle soit la plus dure & la plus inhumaine envers ses propres patriotes.

Qu'il me soit permis de hasarder quelques réflexions sur deux hommes célebres du dix-huitieme siecle. C'est une témérité pour mes talens, mes connaissances & mon style, d'y penser seulement : qu'importe, essayons.

Je pense qu'on doit être fâché du délire dans lequel une partie de la capitale est entrée, lorsqu'un des deux y est revenu : cela n'a-t-il pas l'air d'avoir été un peu de commande ?

Tout ce qu'ont fait les comédiens du théâtre Français devait se faire, & se tolérer dans le public ; c'est un effet de leur reconnaissance pour tout l'or qu'il leur a fait gagner, & qu'ils gagneront encore long-temps : cet effet devait de même avoir lieu chez les amateurs de tragédies ; mais hors du théâtre, il me semble que ce grand enthousiasme était déplacé.

Qui est-ce qui peut réunir plus de grandes facultés que cet homme célebre ? Génie, & une grande fortune ! Cette situation est peu commune pour faire le bien en tout genre.

Mais si on examinait à fond toutes les actions & la conduite de ce fameux écrivain ; le mal qu'il a fait aux mœurs & à la religion, & celui qu'on l'accuse d'avoir fait à quelques particuliers, on serait peut-être fort embarrassé à en porter un

jugement exact. Il a décidé les esprits superficiels & disposés à la corruption.

Je crois que si cet auteur célebre avait eu un vrai desir de s'immortaliser, & qu'il eût été un homme extraordinaire, il avait un moyen pour cela : c'était de faire un tableau du mal qu'il a fait... & du bien qu'il aurait pu faire.

Qu'il ait fait connaître ceux... & combien dans la capitale étaient dans le délire & aveugles à son égard, n'importe le genre ; qu'il eût réparé ses fautes par des actes de bienfaisance, dignes de sa fortune, & par des utilités en faveur de la nation : cette déclaration aurait administré le remede le plus efficace, & fait le plus grand bien à l'esprit humain. Cette conduite, dont sa plume était très-capable, aurait produit ce que nul précepte n'aurait jamais pu faire. Cette confession, en vers ou en prose, mais avec l'énergie & le style qu'on lui connaît, & une *ame*, telle qu'il en a donné à un grand nombre de personnages dans ses tragédies, avec toutes les facultés en tous genres qu'il possédait, lui auraient donné à jamais, à juste titre, la plus célebre immortalité qu'aucun mortel aurait pu prétendre. — Mais vous parlez d'une chose chimérique, c'est-à-dire, qui paraît impossible à l'esprit humain. — Oui, pour des hommes ordinaires : mais l'homme qui sait connaître ce qu'il a fait & ce qu'il pouvait faire, qui

l'avoue, & qui fait ce qu'il peut faire, c'est le vrai homme.

S'il eût senti toutes ces vertus, il les aurait sans doute pratiquées... & alors il n'aurait jamais écrit contre la religion établie dans son pays. S'il en eût parlé, ç'aurait été avec beaucoup de prudence & dans la seule vue de détruire *les abus dangereux qu'on a introduits dans son exercice.* Il n'aurait jamais écrit contre des hommes, dont quelques-uns méritent la vénération publique par leurs intentions, comme par leurs talens; il n'en aurait jamais été jaloux. Il aurait observé le silence à l'égard des autres: il ne leur aurait même jamais répondu; encore bien moins les aurait-il provoqués.

Plusieurs de ses productions avilissent l'esprit; d'autres répugnent aux ames honnêtes: & enfin, il y en a de très-funestes aux devoirs consacrés par la nation... On doit respecter & observer son culte religieusement dans ses écrits comme dans ses actions, dépouillé de toute superstition & de toute grimace. Tous écrits contre ne peuvent jamais honorer leurs auteurs: ils sont trop anciens & trop multipliés, pour qu'un vrai homme y descende depuis déja grand nombre d'années.

Ceux qui sont capables de réfléchir, ceux qui sont instruits, ceux qui n'ont que le bon sens, n'ont pas besoin d'écrits. Ils ont senti, ils ont connu, dans tous les temps tout ce qu'ils peuvent dire.

Si ceux qui disent qu'ils croient, croyaient en effet, ils se comporteraient bien différemment qu'ils ne le font (1).

Ceux qui ne sont pas instruits, ceux qui ne peuvent pas réfléchir, qui ne connaissent rien, ils leur sont pernicieux; ce danger se communique, parce que ces prétendus guides ne sont que perfides & criminels pour eux : ils ne peuvent que les égarer.

Je vénere la *Henriade*, & parce qu'elle chante un héros plein des vertus de sa haute dignité, un homme magnanime, juste & bon, & un pére qui aime ses sujets; & un grand ministre.

Nul doute que ceux qui aiment les tragédies au théâtre ou à la lecture, ne l'admirent dans son génie, sa fécondité & dans son style.

L'histoire, les mémoires, &c. sont ordinaires; par cette raison, il est au niveau des autres écrivains dans cette partie : même on les dit falsifiés & apocriphes, & pleins d'erreurs, si on en croit le pere Nonote & d'autres.

Mais son *Dîné*... les *Questions de Zapata*, &c. & d'autres écrits en grand nombre, ne sont que des répétitions, parce que tout cela a été pensé, dit & écrit grand nombre de siecles avant eux.

---

(1) Voyez ce que je dis à la page 36 & suiv. & à la page 51.

La Pucelle, &c. est une horreur, & indigne d'un grand homme : une partie du fond de cette production n'est pas neuve. Elle est le fruit d'un génie vif & d'une grande imagination : mais c'est un blasphême continuel & une impiété grossiere ; elle insulte la religion, elle méprise, elle ridiculise ceux qui la professent ; en un mot, c'est outrager l'une, & les autres, pour acquérir parmi les impies aveugles & ceux qui pensent comme lui, une réputation sans examen & aux dépens de tout ce qui pouvait en résulter de mal. C'est le fruit d'un esprit pervers, livré au plus grand désordre du libertinage ; d'un homme riche qui était assuré de l'impunité sur la terre, qui se permettait tout, à l'exception d'avoir pu respecter ce qui mérite le respect, & d'avoir senti que la bienfaisance & être utile à sa patrie, est le comble des vertus morales ; c'était enfin *un philosophe*, de cette philosophie aussi dangereuse que voluptueuse & commune, dont une immensité soupirent la nuit & le jour après la même fortune que la sienne, aux risques du même genre de réputation parmi les honnêtes gens : tous les écrits de cette classe n'ont aucun mérite à leurs yeux, parce qu'ils ne sont que funestes à la raison & aux mœurs d'un grand nombre... A leur place, pourquoi n'avoir pas composé un autre poëme sur Louis XIV, le génie le plus vaste & le plus grand Roi? Ses faits existent & le prouvent

sans répliques, du moins de bonnes. Eh bien! qu'en dit-il? Pourquoi n'avoir pas travaillé à réformer les mauvaises mœurs?.. On le sent pourquoi. Il n'aurait pas eu pour lui les libertins, les égoïstes, ni les intéressés à soutenir les désordres dans les affaires publiques.

Quelle immensité de contradictions dans tous ses écrits, & avec sa conduite personnelle! Qu'importe aux hommes judicieux & humains, de lire des erreurs, des mensonges, des choses indifférentes, & de dangereuses, écrites avec élégance & emphase?

Ce grand écrivain, ce génie qui n'a pas senti le vrai moyen de s'assurer une glorieuse immortalité, ni le bien qu'il pouvait faire en beaucoup de genres importans, avec plus de cent cinquante mille livres de rente, était aussi avide de gagner de l'or, qu'un avare riche l'est à se refuser ses aisances, même ses besoins naturels, pour en amonceler. On ne peut que gémir sur l'aveuglement des hommes semblables. Dès qu'un homme riche, quel qu'il soit, s'occupe & s'affecte encore de l'intérêt, sur-tout aux dépens de ses compatriotes, cet homme n'a pas la plus petite parcelle du feu qui embrâse un grand homme : c'est un esprit mercenaire & dangereux.

Si ce génie eût vécu, depuis qu'il jouit & de sa grande fortune & de sa grande réputation, comme

il aurait fait s'il l'eût senti, on l'adorerait; & quand il cessera d'exister, toute la nation, des grands aux petits dans toutes les classes, parce qu'elles auraient éprouvé, chacune dans leur genre, le bien qu'il aurait eu intention de faire, & toute l'Europe entiere le pleurerait; il emporterait dans la tombe les regrets de l'Univers entier, & ceux de la postérité : tous les cœurs seraient en deuil naturellement. Le gouvernement se ferait une gloire de l'immortaliser par des monumens publics. Cette conduite de sa part aurait lieu à l'égard de tous ceux qui se rendraient réellement célebres dans l'utilité publique & à l'humanité, parce que c'est l'immortalité méritée.

L'illustre écrivain dont je veux aussi parler, est d'un caractere tout opposé à celui-là : ils sont extrêmes, chacun dans leur genre. Avec de grands talens tous deux, de quoi la nation & l'humanité se loueront-elles de les avoir eus? Qu'il me soit permis de demander ce qu'ils ont fait d'important pour elles & pour les bonnes mœurs, & ce qu'ils ont dit de neuf & d'essentiel?

Si le premier chérissait la fortune, l'autre la méprisait; mais il est tombé dans un autre excès.

Tous ceux qui offrent des richesses à cet homme célebre, ont de grands biens & de la puissance. Accepter de la fortune & la protection qu'on lui présente, n'est pas un sujet pour vivre différem-

ment qu'il ne fait ; cela ne l'engagerait pas à se soustraire à la simplicité ou à la modestie qu'il pratique. Mais en acceptant l'une & l'autre, il serait dans la douce & heureuse jouissance de soulager la sage indigence.

En prenant le soin de chercher des familles honnêtes, en tous genres, réellement dans le besoin, il les aurait sécourues & par l'argent & par la protection : il ne se serait regardé que comme dépositaire de l'une & de l'autre. Il aurait été bien assuré qu'on se serait fait une satisfaction de lui accorder tout ce qu'il aurait demandé ; & toutes ces bonnes actions là auraient toujours reflué dans le bien public, & contribué au bien de l'état en général. N'est-ce pas un reproche qu'on a à se faire, quand on ne procure pas le bien, & qu'on le peut ?

Si ces deux hommes fameux avaient traité mes objets, ils se seraient immortalisés pour jamais dans la nation, & chez toutes les autres. Ils auraient uni à leur réputation des vérités d'une grande utilité. Tout ce qui est en faveur de l'humanité & des bonnes mœurs, est toujours d'une grande importance. L'éloquence, la force des expressions, le brillant, ou plutôt la magie de leur style, auraient persuadé leurs lecteurs. S'appliquer à détruire les erreurs, & à établir & à per-

ſhader ce qui eſt *vrai bien*, ſont, ſuivant moi, les vrais talens.

On doit ſentir combien des inutilités, des choſes indifférentes, des abſurdités peuvent être dangereuſes; qu'elles entraînent, ou qu'elles entretiennent dans l'aveuglement l'eſprit-humain...; & combien l'intelligence perd, en laiſſant à de certains objets une certitude. Mais le ſage ſe méfie & s'attache à diſtinguer ce que les ſens peuvent ou doivent atteſter de vrai, & ce que la raiſon doit en conclure.

Enfin, preſque tous les hommes ont un objet particulier qui les affecte; ils ſe déterminent plutôt en faveur de tel, que de tel autre: c'eſt un malheur quand des talens ſupérieurs ne fixent point des objets utiles & dignes des hommes. Il paraît que ce célebre écrivain cherchait à ſe former une religion accommodée à ſes principes; & que l'autre les frondait toutes par défaut de principes.

Ce n'eſt point par audace, encore moins pour fronder l'opinion & l'enthouſiaſme d'une partie de la capitale, ni pour détruire le preſtige ſur certains génies, que je viens de haſarder ma façon de penſer: ma diction, beaucoup trop faible, ne fera aucun effet ſur l'eſprit d'une immenſité d'hommes... ce n'eſt qu'une ſuite indiſpenſable de la tâche que je

me suis imposée. L'audace n'est point le partage de l'honnêteté & de la modération, & la prudence & les vraies connoissances sont éloignées de la témérité : la manie de fronder ne convient à qui que ce soit.

La minorité de Louis XV a beaucoup occupé le nouveau gouvernement & les esprits avides de systêmes & de fortunes. Un jeune Prince, comme une minorité, entraîne quelquefois les états dans des malheurs difficiles à réparer, quand ceux qui les gouvernent après, ne sont point patriotes... : Ce qu'ils font est toujours sous le voile du bien public, & leurs demandes pour remédier aux maux : mais le public ne connaît jamais ces remedes... on ne détruit pas les abus, mais on abolit tout... ils s'enrichissent aux dépens de tout ce qu'il est possible, s'emparent des faveurs, ou ils les surprennent ; disposent des meilleurs emplois pour leurs créatures sans mérite, gens, ou bornés, ou méchans, ou intrigans... souvent tout ensemble. Un esprit de cabale & d'intrigues, d'ambition & de grandes fortunes, trouble l'harmonie qui doit regner dans les états ; & les affaires générales & les intérêts des sujets sont ce à quoi on pense le moins. Ils réforment & suppriment, ou renversent tout ; chacun dans son département dispose à son gré, caprice, haine ou vengeance... sans se soucier de tout ce qui peut

en résulter ; tout se décourage & tout périt, ou tout languit : voilà ce qui ne serait pas sans exemple.

Dans tous les pays du monde, on passerait les *foiblesses* aux hommes puissans, s'ils étaient honnêtes & humains, & s'ils aimaient à faire le bien public ; ce n'est que leur dureté, leur ingratitude & leur perfidie qui les font détester, & qu'on leur reproche ; car enfin, leurs richesses dont ils sont si âpres, ces fastueuses aisances qu'ils recherchent tant, & pour lesquelles ils font tant de dépenses ; cette autorité dont ils sont si jaloux... sont aux dépens des hommes qu'ils vexent, & de la nation qu'ils gouvernent. Quand le Souverain, en pays quelconque, les honore de sa confiance, & leur livre ces places si importantes, ne promettent-ils pas de remplir avec fidélité toutes ses intentions bienfaisantes, & de faire le bien des sujets ? Pour nous, Français, notre bonheur est tel, que notre Monarque desire de tout son cœur la prospérité & le bien-être de la nation entiere. Ne pas remplir ses intentions, ferait haïr & le Souverain & la patrie ; ce serait être ingrat envers l'un & l'autre ; ce serait pire, ce serait leur être traîtres.

Le bonheur a sa source dans l'exercice des bienfaits bien appliqués. L'homme doit avoir de vifs remords, quand il finit sa carriere sans avoir

été utile à ſa patrie, & même à toute l'humanité, quand il le peut, n'importe le genre; & parce que l'homme ne peut & ne doit être réellement heureux que de la félicité de ſes ſemblables. Il n'eſt pas queſtion ici de ces entrailles qui ne ſentent que pour elles; elles ſont bien au-deſſous des brutes, parce qu'elles ne font point de mal aux humains, ni à leurs ſemblables : elles ſont au contraire très-utiles aux hommes, & elles en ſont cruellement maltraitées. L'homme eſt donc méchant à tout, quand il peut être bon à tout; & combien de funeſtes aux ſociétés (1)?

Pourquoi tant de cupidité en tous genres? Pourquoi faire cette grande fortune? Aux uns, c'eſt pour vivre déshonorés, & mériter les malédictions publiques; aux autres, pour croupir dans une honteuſe oiſiveté.

Si elle prolongeait la vie, ſi elle procurait l'immortalité, un bonheur ſurnaturel, une béatitude & des voluptés céleſtes, ah! ce ſerait différent; il y aurait une ſorte de motifs : mais, non; rien de toutes ces choſes divines; au contraire.... on deſcend dans le tombeau, & on eſt confondu dans la même pouſſiere du pauvre & du malheu-

(1) Dans la ſuite de cet ouvrage, je ferai ſentir cette comparaiſon à l'article du *phyſique, bonheur & malheurs de l'homme, comparés à ceux de la brute.*

reux. Comme l'homme s'abuse dans beaucoup de genres ! qu'il est bien plus heureux de s'applaudir dans ses bienfaits & dans sa justice, que dans son bonheur ! qu'il serait beau & louable ; que l'homme serait tranquille & heureux, si chacun dans son état, son emploi, sa place, sur-tout celles qui sont au grand jour, faisoit son devoir, remplissait ses fonctions sans cet âpre intérêt, sans ces desirs effrénés & puériles ! qu'il se gouvernât en *homme*, sans craindre de perdre sa place, sans supplique & sans bassesses, & sans en exiger, on serait tous heureux : tout cela se peut sous ce regne.

Si on ne cherchait qu'à bien vivre & selon la nature, que de malheurs de moins, & combien de bonheur ! on aurait bien peu de besoins, on serait beaucoup d'heureux, & on le serait soi-même ; mais l'égoïsme, divinité affreuse des mœurs actuelles, a produit tous les maux des sociétés.

Cette avidité, cette âpreté sans bornes pour l'or, a gagné tous les états, des grands aux mitoyens, de ceux-ci aux petits ; elle produit des actions infâmes & des crimes en grande quantité, presque inouis, sur-tout en France : les suicides dans les hommes riches... des meurtres ; des assassins & des vols. Qu'on examine que tous les crimes ne sont pas commis par des malheureux qui meurent de faim, quoique le nombre soit

considérable ! ils sont faits par des hommes tourmentés d'une soif ardente des richesses... ; & je crains, avec tous les honnêtes gens, que ces actions exécrables n'augmentent de plus en plus.

Est-ce qu'autrefois il était question de tant d'horreurs & de tant d'actions infâmes en tous genres, comme actuellement ? On vivait tout simplement en honnêtes gens, chacun dans son état, sans desirs déréglés, ni au-delà de ses facultés & de sa sphere ; il y avait toujours de la supériorité dans les états & dans la fortune, mais sans insulte, sans mépris, comme aujourd'hui.

Cette fievre serpentée, fomentée par tous les poisons de l'iniquité, rend un très-grand nombre d'hommes dangereusement malades ; une sombre mélancolie, une noire & profonde tristesse s'emparent de leur ame, & elle leur donne des transports, puisqu'ils se détruisent comme un malade qui s'échappe de son lit, pour se jeter par la fenêtre : si leur bon sens ne s'était pas changé en furie, ils ne le feraient pas, & ils ne seraient pas iniques.

On cherche, on s'occupe de tous côtés à tromper le public bon, dans tous les états, des grands aux petits ; on regrette d'être obligé de donner quelque chose pour l'argent qu'on desire & qu'on reçoit, n'importe comment il vient.

De tous ces désordres, découle nécessairement

le triomphe de l'usure, (qui dévore les fortunes les mieux fondées) des rapines, des supercheries, de la mauvaise foi, &c. Delà, plus de probité dans toutes les affaires, ni dans tous les commerces en général; plus du tout d'envie, de bienfaisance, ni chez les grands, ni chez les riches, pour que l'or leur reste.

Plus d'équité dans la justice, parce que l'intégrité ne produit plus d'argent.

Plus d'envie du tout dans le cœur, ni de gloire, ni de renommée, ni d'émulation dans les talens; qualités précieuses, abandonnées au bon vieux temps. Tous les artistes, c'est-à-dire, les hommes ne travaillent que pour l'argent seulement.

A Paris, chez un grand nombre, il n'y a ni foi, ni loi, (1) ni religion, ni parole, ni envie de bien faire: l'honneur ressemble à l'homme sans fortune, il n'est rien. Nous traitons certaines nations, de forbans, de barbares; mais nous avons des Français (& le nombre n'est pas petit) qui font mille fois pire, parce qu'ils exercent cet horrible métier contre leurs propres patriotes, concitoyens, & souvent plus proches;

(1) Il y en a d'excellentes, mais l'or les rend sans bons effets; elles n'ont de vigueur que pour ceux qui n'en n'ont pas.

j'ai

j'ai ces malheurs encore de commun avec des milliers comme moi, qui en ont fait & qui en font journellement la triste expérience.

Luxe, faux brillant, fantôme du vrai bonheur & des vrais plaisirs, disparaissez; retirez-vous, pour faire place au temps jadis où les mœurs étaient pures & les plaisirs innocens, où la simplicité & l'équité étaient des vertus qui procuraient la félicité.

Quand je me représente les temps simples & heureux, où les grandes Princesses apprêtaient le manger du Roi leur pere, & le leur! &c. &c.

Je dis grandes Princesses, par les vertus morales de la modestie & de l'humanité, & par la puissance que les Princes avaient sur le cœur de leurs sujets, parce qu'ils les aimaient.

Aujourd'hui, hélas! des impôts & de l'or, la force & la violence, les soumettent.

O Louis XVI! qui méritez d'être aimé comme eux, & chéri comme l'a été le grand Henri, par vos bonnes intentions, vous êtes digne de cette félicité par vos mœurs, & le fond de votre cœur! connaissez par vous-même la situation de vos peuples, vous les rendrez heureux: tous les cœurs sont à vous, & votre garde la plus sûre.

Les perfections du cœur de notre auguste Monarque sont si sublimes, ses intentions sont si vertueuses, que si on paraissait souhaiter qu'il vécût

d'économie en toutes choſes, comme ſon illuſtre & magnanime ayeul Henri IV, il l'accepterait de toute ſon ame, pour le ſalut de ſon royaume & le bonheur de tous ſes ſujets.

« Il y a quelque choſe de ſi naturel, de ſi peu apprêté dans ſes mœurs, & de ſi antique dans ſes vertus, a dit avec tant de vérité, M. l'Archevêque d'Aix (dans ſon ſermon du ſacre) que l'intrigue n'a pu encore revenir de ſa ſurpriſe, &c ».

Quel plus ſublime, quel plus vrai, & plus flatteur éloge !

Si on ſert ſes intentions & ſes inclinations naturelles, la nation françaiſe ſera la plus ſage de toutes : on la citera par toute la terre, & elle ſervira de modele à l'univers entier.

En effet, quelle gloire plus utile, plus admirable & plus auguſte, que d'employer ſa puiſſance à ſe faire aimer, & à être équitable ?

Humilier publiquement ceux qui s'affectent des choſes qui dégradent l'homme, d'un luxe qui ruine & qui énerve le cœur, l'ame & la ſanté, & qui ſont avides de fortune ; accueillir gracieuſement l'homme ſimple & vertueux, comme était Sully ; honorer le mérite perſonnel & ignoré & les talens utiles à la patrie, ſont des moyens infaillibles pour parvenir à cette gloire univerſelle, & pour donner la félicité publique à ſes états.

La prospérité présente & future d'un état, fait la gloire, la célébrité, & le sublime d'un mortel couronné : ceux qui sont honorés de sa confiance, partagent ces illustres qualités, quand ils font leur devoir. Une semblable conduite est le véritable amour de soi, & elle immortalise.

Aujourd'hui, faire des grossiéretés en face d'honnêtes gens ; prendre des licences qui répugnent & qui dégoûtent ; mépriser ceux qui ne sont pas riches, sur-tout qui sont habillés simplement, cela ne passe plus pour insulte : c'est un usage parmi presque tous. Le premier cuistre, (il y en a dans tous les états) un manant, les plus sots qui ont de l'or, n'importe comment ils l'ont eu, prennent cet usage ; il les met au niveau des grands mal-honnêtes.

Si on a besoin de ces êtres, n'importe pour quoi, ils font les importans, se rehaussent, prennent leur jabot, & ont des prétentions à l'adulation, mais plus mal-adroitement que les grands personnages.

Quand on connaît un homme honnête & de bonnes mœurs, n'eût-il pas d'esprit ; ou un homme d'esprit & de probité, on doit l'estimer, le regarder, le saluer par-tout où on le voit, de quelque façon qu'il soit vêtu, sur-tout quand on sait que ses facultés ne lui permettent pas de l'être autrement : on doit le regarder avec autant d'égards

qu'un homme riche & élégamment habillé, même à mérite égal; autrement, c'est appesantir davantage la peine de la personne : on doit au contraire prévenir l'homme vétu simplement : on doit le saluer avec plus d'attention, pour le dédommager de ce qui lui manque, & parce qu'il vaut mieux que celui qui n'a que de l'or.

L'esprit seul, sans de bonnes mœurs, est un mérite bien mince & souvent dangereux; la probité seule, est beaucoup préférable.

Qu'on dise si par cette conduite, qui serait aussi spirituelle qu'honorable, on en vaudrait moins aux yeux de ceux que l'on connaît, comme de ceux de qui on n'est pas connu? si elle diminuerait de la plus petite parcelle tout ce qu'on possede de biens en tous genres? si on serait moins ce qu'on est? On y gagnerait en présence du public honnête & de l'homme à qui on ferait les politesses qu'il mérite, parce qu'il estimerait davantage ceux ou celui qui les lui rendrait. En ne le faisant point, on ne se releve pas aux yeux de qui que ce soit; on fait le contraire, & on donne sujet à faire murmurer l'honnête-homme à qui on manque; on lui fait faire des remarques, & penser & dire des vérités qu'on mérite souvent, qu'il n'omet pas de faire valoir dans les circonstances.

Que l'homme est puérile & bien aveugle! il se fait mépriser pour des choses qui l'honoreraient dans beaucoup d'objets, qui sont en contradiction

avec lui, & tout ce qu'il fait d'ailleurs. Un très-grand seigneur aurait beau parler à un très-petit particulier, serait-il moins ce qu'il est ? Beaucoup plus ; & il diminuerait la peine du petit : ainsi dans la proportion des états.

Chaque personnage, sur-tout en place, ne songe qu'à exiger, qu'à arracher & surprendre du public borné, des honneurs, souvent par des sujets qui font pitié... C'est pourquoi il fait sonner bien haut des choses bien petites : mais l'illusion ne dure pas ; ce personnage l'éprouve dans la suite. Il a intention de se faire une réputation, & d'amonceler des richesses... sans qu'on en murmure : nul bien réellement pour le bien ; nulle autre chose ne l'affecte.

J'ENTRE dans une maison où je suis connu ; le portier me laisse passer sans se déranger ni de sa place, ni de sa loge. Je monte aux appartemens ; les gens ou les valets me regardent sans se lever, sans même quitter leur jeu de cartes, parce qu'ils me connaissent. J'ouvre moi-même toutes les portes ... je parviens enfin au cercle, j'en salue & les maîtres & toute la compagnie : une partie qui ne me connaît que pour un honnête homme, me salue de la tête, ou d'un air de protection ; une autre, à peine s'est-elle apperçue que je suis entré, & l'autre l'ignore. Je vais & viens à quelques fau-

teuils & à quelques tables de jeux; quelques-uns ou quelques-unes daignent me balbutier des mots sur des *riens*; je tâche de répondre analoguement à ce que l'on me dit.

Mais la scene va changer.

Un opulent financier, parvenu depuis qu'il est sorti de son village, & depuis qu'il a quitté les caves... tout fier de sa fortune & des vexations qui les lui ont procurées, arrive dans cette maison avec un brillant équipage, qui l'a promené avec toutes ses iniquités & tous ses vices; le portier alors briserait volontiers les portes pour les ouvrir plus promptement; son carrosse entre avec grand fracas; le cocher, aussi parvenu, connaît les intentions de son maître & sa vanité, fait faire feu des quatre pieds aux coursiers orgueilleux qui l'ont charrié, pour faire voir ou entendre leur vivacité. A tout ce tapage, à tous ces éclats, tout le monde dans l'appartement, (excepté l'honnête homme qui venait d'entrer), quitte les fauteuils, se les pousse dans les jambes, se culbute pour se hâter & courir aux balcons pour voir l'élégant, qui s'était déja élancé comme un éclair hors de sa voiture, exhalant par-tout où il passe les parfums les plus précieux & les plus chers, pour soustraire sa mauvaise odeur naturelle. A cette vue, les femmes, celles à prétentions, tressaillent; les maîtres volent les bras ouverts au-devant

du musqué monopoleur, & tout le monde reste debout. Tous les gens de la maison en haie, ouvrent les deux battans des portes, pour recevoir le Crésus de nouvelle fonte, qui se dispense & du respect qu'il doit aux dames, & des égards dûs à la compagnie : aussitôt, de sa bouche impure... & luxurieuse..., & qui n'évapore que le mensonge, fait sonner bien haut son bonheur, en cueillant des baisers sur les roses & les lys des beautés qui s'offrent à sa vue; ensuite, fait des sortes de révérences aux uns, des signes de tête aux autres, & d'épaule à ceux-ci : les uns lui répondent sur le même ton; les autres humblement, & ceux-ci point du tout, car il se trouve des sages partout. Les jeux sont interrompus, du moins pour un moment; tout le monde s'empresse de l'écouter, de lui parler, de le questionner sur les nouvelles du jour, des modes, de la cour, sur... & il tâche de donner un air de vérité à ce qu'il dit, excepté à son ame & à son cœur, qui ne peuvent être vrais.

Il en est de même dans toutes les sociétés, du grand ou du riche, du mitoyen au petit; tous font les mêmes insultes au premier qui était entré, & les mêmes grimaces au second. L'or seul obtient dans ce siecle les hommages & les génuflexions.

Je me présente chez M. le Marquis de P.......;

Je demande à lui parler. — Votre nom, Monsieur? me demande avec douceur un domestique. (Tel maître, tel valet, dit le proverbe.) — Je n'ai pas l'honneur d'être connu de M. le Marquis. Sans aucune replique on m'annonce.

— Faites entrer, répondit le maître qui m'avait entendu. — J'entre. M. le Marquis me reçoit honnêtement, & répond à ma révérence. Il avait du monde; je le prie de me donner un moment de particulier, mais que j'attendrai sa commodité. — Volontiers, me dit-il: (c'est son mot) venez. — Je lui dis que je desirais communiquer quelques pensées sur le gouvernement au premier grand de la cour. — Cela n'est pas aisé ici... — Mais à mon air, & sur ma réponse... — Eh bien, me dit-il, puisque cela vous obligera, je vous procurerai cet entretien: revenez dans cinq ou six jours, je vous dirai à-peu-près celui où vous pourrez lui parler. — Sur quelques questions honnêtes qu'il me fit, je lui répartis des mots vagues: il me repliqua avec beaucoup de discrétion sur ce que j'avais envie de communiquer au P..... Là dessus, il me dit: — Du reste, si vous ne réussissez pas ici, je vous adresserai à M. de M..... peut-être parviendrez-vous là à votre but; je le préviendrai de votre visite. — Je le quitte; il me reconduit jusqu'à la porte de l'antichambre.

Cette visite prévue arriva: autant j'avais lieu

d'être satisfait de celle-ci, autant je fus mécontent de celle-là.

Je me présente à son hôtel. « — Votre nom, me demande hardiment un valet? — Je n'ai pas l'honneur d'être connu de M.... — Il est difficile me replique-t-il, en faisant un signe de tête, d'être introduit, si vous n'êtes pas connu. — J'insiste. — Mais il faut que je vous annonce : Votre nom? — Mais je n'en serai pas plus connu. — C'est égal. — Je suis donc forcé de décliner mon nom; mais j'ai la liberté de dire Pierre ou Paul. Je m'appelle Jacques. — *Bon pour Jacques, dit le laquais en lui-même :* Il va annoncer, M. Jacques ». Alors quand il est temps, car il faut toujours attendre, c'est un *ton* & un autre usage, tout va par ces deux qualités (1). Quand il est temps, dis-je, le valet me dit du ton de son maître, entrez, Monsieur. — J'entre, & dès la porte, je m'incline. L'important de cour... ou l'opulent financier... n'importe, sans se déranger, ni de sa place, ni de sa position, me juge sur mon habit, se dispense de la politesse qu'il doit me rendre, m'examine de la tête aux pieds, & me crie aussi-tôt qu'il m'apperçoit : *Que voulez-vous, Monsieur?* Tout cela n'a fait que le même coup-d'œil pour lui. Je parle sur

---

(1) Je ne voulais parler de M. de P... qu'au maître.

le ton de ma révérence ; il me répond sur celui de sa réception.

La honte, sans doute, devrait tourner contre l'orgueilleux, il se croit superbe, il fait bien de le croire ; mais il est encore sot & insolent, vain & rampant tour-à-tour, suivant les personnages.

Le Comte de Tartufoli jouit de la réputation de son nom ; effectivement la voix publique qui se trompe rarement, a toujours donné à M. son pere l'intégrité & l'activité aux fonctions d'une des premieres places de la justice, dans la capitale d'un grand royaume ; qualités précieuses, qui ne sont pas communes aujourd'hui.

Un autre fils lui succéda dans les mêmes fonctions & dans la même réputation.

Le Comte, qui est titré & décoré, ne voit dans son état, que deux grades au-dessus de lui.

Le Comte n'honore ni son nom, ni sa fortune, ni son état par sa figure & son air : il s'habille très-modestement ; on pourrait même dire mesquinement. Est-ce par dévotion, est-ce par avarice ? Il passe pour être entiché de ces deux qualités.

Sa femme, son carrosse, ses gens, son train suivent pour le ton & pour les manieres.

Si on va chez lui le matin, depuis environ huit heures jusqu'à onze, on le prend pour le *maître*

Jacques de la maison; il monte dans les greniers & descend dans les caves, va dans les écuries & fouille dans les remises, &c.

Si on rencontre une veine de bonne humeur, le Comte peut vous rendre de petits services, je l'ai éprouvé ; mais prenez-garde, ce n'est pas d'argent, je le crois trop dur à la desserre ; mais des services qu'il rend peut-être par vanité, pour faire voir le crédit de son nom.

Son appartement est séparé de celui de sa femme, par dévotion vraisemblablement ; il a pourtant un enfant, qu'il a fait sans doute, dans la vue du Seigneur, c'est son mot familier. Si on va chez lui un peu matin, il est en prieres ; il faut attendre long-temps qu'il ait fini : où ? dans une anti-chambre aussi froide & aussi luisante que la glace ; il y a bien un poële, mais point de feu ; il est pour la forme. Si on y va tard, il est encore en prieres avant de passer chez sa femme, & il faut également attendre.

Le Comte est caillette ; il aime les rapports, & y croit sans preuves comme sans examen ; j'ai aussi éprouvé cela .... avec toutes ces excellentes qualités, si elles peuvent passer pour telles, si on lui fait un vol, tel petit qu'il soit, il est aux abois ; tout Paris, du moins tous ceux qui vont le voir, c'est pour eux l'histoire du jour, du mois, de

l'année, & de toute la vie, s'il ne lui en arrive pas de plus considérables.

A l'apparition du vol, que fait-il? Ne vous attendez pas qu'il va agir pour le soustraire à la connaissance publique; non, non, je vais le dire à regret pour son nom. Sa dévotion lui suggere, dans la vue, dit-il, d'être utile au public, pour faire des exemples; sa dévotion lui suggere, dis-je, d'en être le délateur! Et chez qui? Chez deux cadis de son quartier.

Vos cheveux s'en hérissent, ames sensibles! Un homme qui a cent cinquante mille livres de rente! Les cadis, malgré leur dureté, en haussent les épaules; mais ils ne sont rien près de lui; il a un nom & de la fortune, deux grands titres; il faut lui obéir. Il ne se contente pas de cela, il en écrit au chef des cadis qu'on appelle magistrat, pour le prier de faire mettre en campagne toute la pousse, qui ne respire que pour le mal; tous les espions, tous les mouchards & tous les mal-faisans des deux sexes, pour trouver l'auteur du vol!... c'est une pauvre femme qui l'a acheté, sans avoir observé les formalités dans ces cas : on l'arrête. Le Comte de Tartufoli s'en félicite, & peut-être en a-t-il rendu grace au Seigneur; je l'ignore. La malheureuse, mise en prison, si elle n'eût pas rendu le vol, ou

payé la valeur... on l'eût pendue ! Et cela par dévotion, & pour faire exemple. Quelle inhumanité, & quel outrage à la vraie dévotion ! Ou plutôt quelle odieuse, quelle barbare & quelle abominable grimace !

Quel personnage plus maussade, plus insipide pour les honnêtes gens, & plus orgueilleux qu'un commis... (1) sur-tout celui qui a une place un peu haute en valeur pour les gages, qu'une femme sans mœurs & perdue, que d'indignes services, de longues bassesses ont procurée ?.. Qu'on torde ce commis... je suis assuré qu'il dégouttera encore de sa brutte & de sa grossiere éducation. A travers de cette étoffe dégoutante & de son insolence, on apperçoit sans peine son ineptie, son extraction mercenaire passée, son humiliation en face de ses supérieurs, & les suppliques & les génuflexions qu'il fait pour conserver sa place. Quel bas mérite de jouir d'une place achetée ou obtenue par la protection qu'on n'a pas méritée ! Est-ce proprement dit, en avoir ? (excepté, pour l'or qu'on y amasse.) Il est triste & humiliant de les conserver par les suppliques.

Si on était honnête, on ne verait rien de tout cela.

---

(1) On se souvient que j'admets les exceptions ; on peut connaître dans tous les états l'honnêteté, & la pratiquer comme la vertu.

Beaucoup d'hommes ne se doutent point qu'il y a une immensité de choses où il est impossible que leur esprit puisse atteindre ; ils ne se doutent pas encore, qu'ils ne peuvent aller que sur les dégrés éclairés de la lumiere & de la portion de leur sentiment, à qui l'homme ne peut ni commander, ni conseiller. L'homme voudroit juger tout ; il n'apperçoit ni ses bornes, ni son impuissance à se connaître lui-même : quelle preuve souvent pourrait il donner de la vérité de ses raisonnemens ?

L'homme ne peut dire que ce que sa raison & ses connaissances, que ce que le sentiment lui inspire, & les lumieres de son esprit peuvent lui découvrir ; conséquemment il ne voit que suivant qu'il en a plus ou moins ; comme il ne dit dans tous les cas, que ce qu'il veut dire.

Beaucoup de personnes, parce qu'elles ne goûtent ou ne sentent pas une chose, la rejettent ; elles ne se méfient ni de leur raison, ni de l'obscurité de leur esprit, qui ne la peut comprendre ; & il est très-commun de leur entendre dire de meilleures choses, & de leur propre autorité : *cela ne vaut rien.* Aussi, je me souviens d'avoir lu, quelque part, qu'une personne très-bornée est plus prompte à traiter une autre de sotte, sans se douter qu'elle l'est elle-même ; & que la bonne opinion qu'elle a de son mérite, lui fait mépriser

les autres. Combien qui n'estiment les objets que par leur valeur numéraire, & non par leurs qualités ? ..

Il y a une grande différence entre l'esprit d'usage & de fréquentation du monde, à celui du sentiment; d'un esprit qui réfléchit, approfondit les objets ; qui sait les distinguer & les apprécier quand il est nécessaire. Mais la fortune, le rang, la place, assurent toujours qu'on sera applaudi : c'est ce qui fait qu'une immensité de personnes s'en tiennent à l'esprit d'usage & de mots, qui ne sont que des leçons aux perroquets, c'est-à-dire à la mémoire, & de la pratique; mais l'autre est à soi, on est créateur, on n'est borné que par sa constitution.

Un de ces hommes que l'oisiveté, la dépense & la débauche avoient ruiné, se voua à une de ses basses fonctions auxquelles la misere soumet, quand on est accoutumé à ces futiles aisances que la fortune ou des sentimens mercenaires ont procurés; mais qui humilient prodigieusement l'orgueil, & dégradent autant l'ame, qu'elles exposent le corps quand on s'y soumet. Un de ces hommes, dis-je, rendait des services directs à un riche & vieux libertin, encore plein de luxure & d'audace, & de duretés : il lui disait un jour. « Mais Monsieur, ou Monseigneur, suivant le personnage... je suis le valet de vos plaisirs ... &

dans ces momens de délices pour vous, & d'humiliation pour moi, vous m'adressez les épithetes les plus flatteuses : l'or que vous possédez, n'importe par quel moyen, est prodigué dans mes mains : aussi vous voyez que j'emploie tout pour augmenter votre épicuréisme : je suis à l'affût, je promets, je séduis l'innocence, l'honnêteté & la misere ... quelquefois je suis forcé de tromper... aussi, j'ai des instans où ma conscience, car, Monsieur, j'en ai une... (à ce mot de conscience, le vieux satyre sourit, il ne l'avait jamais sentie.) Elle me poursuit dans des momens jusqu'aux plus petits replis; elle me fait des reproches horribles; j'abandonnerais volontiers l'or que vous me jetez ... aussi bien je n'en profite pas; j'en fais comme vous, Monsieur, un mauvais usage pour mes plaisirs infâmes & criminels ... & par-dessus tout cela, vous m'accablez fiérement d'injures : mes fonctions sont pourtant déja assez humiliantes. ... ».

A toutes ces affreuses vérités, l'homme aux gros sourcils... le monopoleur, &c. lui repliqua : » Mais, téméraire, tu t'oublies ! tu oublies que j'ai de l'or, que je peux te faire périr ... fût-ce le plus honnête homme de la terre, quand il me déplaira ; à plus forte raison, toi... pour qui j'ai mille bontés ! & pour te relever, je fais des quêtes quelquefois, sous le voile d'une bonne

œuvre...

œuvre ... (combien dans ce dernier cas ? on en connaît ...) & tu oses me représenter ... &c ?

Un de ces hommes en place, revient assez souvent de la cour à la capitale, avec vingt chevaux, c'est-à-dire, trois fastueux carrosses aveuglant le monde à pied, de poussiere ou de crotte, suivant le temps, &c. Avec tout ce tapage, il a presque toujours en avant deux écuyers. A ce fatras de train & d'éclat, les bonnes gens & les étrangers disent : c'est un grand de l'état ..... Il faut du luxe & du fracas aux grands; sans cela, par quels endroits s'appercevrait-on qu'ils seraient des grands ?

Je suis bien assuré que les rois de Sardaigne, de Prusse, d'Angleterre & autres souverains que j'ai vus, vont avec beaucoup moins d'équipages, & qu'ils n'en sont pas moins souverains & très-puissans chez eux, comme on était ci-devant en France; mais je conviendrai que la France actuellement, est plus considérable que ces états étrangers; & que cette raison est suffisante, pour que les chefs de la nation doivent, ou plutôt puissent surpasser ces souverains par leurs dépenses... Aussi n'oublient-ils pas de le faire; & c'est peut-être, pour annoncer aux étrangers étonnés, l'excessive opulence de la France, & pour prouver combien ses peuples doivent être heureux. Il peut y avoir des intentions politiques dans ces grandes dépen-

ses ; car on sent parfaitement, & tous ceux qui lui ressemblent, qu'ils reviendraient aussi commodément dans un simple carrosse à deux chevaux. C'est donc avec une bonne intention pour l'état, qu'il convient de soutenir les impositions publiques, afin d'entretenir ce faste & les dépenses de ces hommes d'état, si laborieux pour les affaires du royaume, & si fatigués & si dégoûtés des grandeurs de leur place, & pour soutenir l'honneur & la splendeur de la monarchie.

Autrefois l'adultere était puni ; on en sentait les conséquences pour les sociétés, parce qu'il y avait des mœurs. Aujourd'hui, c'est une volupté, dont le premier particulier qui a de la fortune, fait trophée. Il n'y a point de plaignant, les loix humaines sont muettes ; elles ne peuvent sévir. Les adulateurs des grands ont exalté les larcins que Jupiter a faits à l'amour & aux engagemens les plus sacrés ; ils n'ont rien respecté.

On aime une fille quelconque, ou l'habitude, ou les grandes dépenses ; on y est attaché, n'importe la cause. On ne veut plus qu'on l'appelle Mademoiselle Dorotée, Mademoiselle Julie.... mais Madame de..... D'après cette frénésie, on donne des ordres à des bas & oisifs flatteurs, parasites en tous genres, de chercher un homme avec un nom de... ou décoré des marques respectables

de.... On le trouve; le Ciel sait quel homme c'est pour les sentimens! Il déshonore sa décoration... On le marchande comme une étoffe : enfin, le prix est convenu, c'est une pension tant qu'il vivra, & on desire qu'il meure le lendemain de la cérémonie.

Le jour fixé, on envoie la belle Agathe.... à l'église pour lui faire contracter avec cet homme un engagement auguste, un sacrement. Le matin destiné à cette œuvre sacrée, mais qui devient impie par l'intention, la Demoiselle sortant des bras de la volupté ou de la luxure, court à l'Autel avec quelques complices qui attendaient humblement dans une anti-chambre; trouve à l'église dans une chapelle obscure, le prêtre préparé à cette solemnité, & le futur contractant, avec quelques compagnons de l'action, que l'or donné à cet effet, avait fait rassembler de bonne heure, pour ne pas faire attendre la future contractante; & le parjure & le sacrilége s'accomplissent... Ensuite, les deux contractans se séparent en quittant l'Autel, ne se reverront peut-être jamais, & ils se détestent. Si le hasard les fait rencontrer, ils se disent des horreurs... Un quart-d'heure après la célébration, Madame de... se retrouve dans le même lit & dans la même situation qu'elle l'avait quittée, & le corrupteur de cette institution auguste, est l'auteur de l'outrage fait à la

Divinité & aux loix humaines (1), & vit avec autant d'impudence que d'impunité à la face du ciel & de la terre, avec la Dame de nouvelle impression.

Débauchés voluptueux, luxurieux libertins, la conscience ne vous reproche donc rien ! elle ne vous donne aucuns remords ! Les loix humaines ignorent le crime... elles ne peuvent vous punir... mais les loix divines vous attendent.

C'est ainsi qu'on abuse des plus saints & des plus utiles établissemens : c'est ainsi que ces dépenses font autant la honte de l'esprit, que celle des mœurs.

Je ne trouve pas mauvais une autre sorte de mariage que l'intérêt fait contracter; je n'en blâme qu'une formalité scandaleuse qui l'accompagne, & dont on pourrait se dispenser pour l'honneur & le respect dûs à la religion.

On épouse une femme qui n'a jamais été mariée, & qui a eu des enfans publiquement avec un autre homme avec lequel elle vit, & chez lequel elle demeure : il n'y aurait pas grand mal à cela, si on n'en faisait pas trophée, sur-tout quand elle a

---

(1) « Le Christianisme naissant sur la terre, imposa des loix séveres aux mœurs, &c. Et, d'un lien politique, il en fit un lien sacré; il mit les actes & les contratsdes époux, entre la justice & l'autel, sous la garde de la Divinité ».

appartenu à un homme puissant, & si elle avait des mœurs. Souvent on épouse une veuve qui a tenu une très-mauvaise conduite; & qui a une très-mauvaise réputation qu'elle merite. Et combien de femmes qu'on appelle honnêtes, par la seule raison qu'on les a épousées sortant de chez leurs parens, ou du couvent, si on veut encore.

On épouse donc cette femme qui a eu, dis-je, publiquement des enfans avec un autre homme, sans la moindre apparence de mystere, quoique les loix divines le défendent; elle le fréquente même encore après ... La seule fortune ou le crédit qu'elle peut se procurer, est l'unique objet de la recherche avide de l'homme; le seul intérêt de part & d'autre conduit cette affaire : du côté de la femme, c'est pour avoir un nom, & pour soustraire l'innocence au déshonneur, à l'infamie & à la perte des biens.

Par toute la terre, il faut aimer pour être époux vertueux & heureux en s'unissant : il est très-rare & difficile que l'intérêt, dans tous les cas, où il se rencontre seul, ne fasse point leur malheur. Mais ce n'est pas du bonheur qu'il s'agit ici; c'est à quoi on pense le moins (1).

---

(1) Voyez ce que dit cet élégant écrivain.

C'est mon amour qui fera ton bonheur ;

Autrefois on s'affectait plus de la pudicité & de l'honneur, de la religion & de l'éducation d'une femme qu'on voulait prendre, que de sa dot ; aujourd'hui, l'intérêt, mobile principal, & un bon fonds de coquetterie, font tous les objets de la recherche. Autrefois on n'aimait qu'une fois ; on suivait la pente de son cœur qui était pur : aujourd'hui on offre son culte à toutes les femmes... on cherche à tromper & à déshonorer...

Enfin l'époux dont il est question reconnaît les enfans de cette femme pour les siens, dans l'auguste cérémonie que l'on contracte en face de Dieu & des hommes ; & dans un temple, un lieu sacré, on ment à la Divinité !

Il me semble que les loix ont tort ; elles pourraient dispenser de ce scandale...

Les premieres personnes de la capitale, & d'autres riches seulement, recherchent avec autant & plus de faste, & encore plus de folie peut-être que d'amour, une femme qui est, ce qu'on appelle, par corruption, de la lie du peuple... mais plutôt, pour l'ordinaire, sans la moindre éducation, & ce n'est pas sa faute ; mais c'est sa faute

---

Et c'est le tien qui fait ma confiance :
En faisant ton bonheur, mon honneur peut-il craindre ?...

ensuite d'y rester... Ces hommes riches ou puissans, qui ont encore plus de tort qu'elle de l'y laisser, l'admettent fastueusement & publiquement à leur couche & dans leurs équipages; ils en font l'idole de leurs plaisirs ou de leur vanité, ou de leurs folles dépenses, & de leurs extravagances, pour ne pas dire pire. Et l'un & l'autre ont la cruauté de mépriser les fruits qui viennent de ce pompeux & scandaleux étalage; il est un déshonneur! .. prétexte inhumain & criminel pour se soustraire à la dépense d'une obligation sacrée. On relegue la victime ou de la folie, ou de l'ingratitude, ou de l'ignorance; & où?.. Quelle barbarie! quel forfait contre la nature! quelles leçons les animaux donnent sur cet objet dans tous les genres! quelle insulte faite aux plaisirs mêmes! Qu'on définisse donc cette quantité énorme de contradictions dans nos mœurs, avec notre religion & avec nous-mêmes? Pour moi les forces me manquent, je n'y puis rien comprendre. Mon pere & ma mere m'ont abandonné! ô nature!

Que l'on regarde dans ce bouge cette chienne furieuse quand on approche ses petits? cette chate qui n'a pas un seul de ses poils qui ne soit hérissé? cette louve, l'animal le plus féroce?.. Il me semble qu'on pourrait, qu'on devrait adoucir la rigueur des loix; elles sont cruelles envers l'innocence: & combien de meurtres en ce genre?.. C'est

ſur ces crimes que les loix devraient veiller ; (il eſt bien de l'intérêt politique...) C'eſt à ce ſujet qu'elles doivent être ſéveres ... & favorables à l'innocence. Le nombre des célibataires voluptueux & autres, (j'ai penſé dire autre choſe,) augmente tous les jours ; cette licence fait autant de tort à l'état . . . qu'elle eſt ſcandaleuſe aux mœurs : ils redoutent la dépenſe qu'exige un engagement & un établiſſement reſpectable, autoriſé & utile, (le mariage,) & d'un autre côté, ils ruinent leur fortune & leur ſanté en outrageant la nature, en trahiſſant ſouvent & l'hymen & l'amour.

On ſe ſépare d'avec une femme & de corps & de biens, avec de grands frais de juſtice. On l'avait épouſée en obſervant toutes les formalités & les cérémonies ſpirituelles & civiles, & on ne peut plus contracter après un autre engagement, tant qu'elle vit. Cependant l'un & l'autre vivent faſtueuſement à la face & au ſcandale du public & des mœurs, ſans permiſſion, le mari, avec autant de femmes qu'il peut en payer ; & la femme, avec autant d'hommes qu'elle en peut avoir.... Que doivent penſer de nos loix & de nos uſages, les nations que nous appellons ſauvages, groſſieres & barbares ?...

Il devrait être douloureux pour des hommes qui ſe diſent philoſophes & inſtruits, que d'autres qui ne ſe diſent pas philoſophes, ſe ſoient exprimés

si intelligiblement (1) & si infructueusement sur certains sujets... qui n'auraient jamais dû avoir lieu, parce qu'on n'a que trop funestement éprouvé le danger de leur existence ; & de les inculquer dans l'esprit de la jeunesse.... & sur lesquels cependant d'autres écrivans très-célebres ont écrit différemment dans un temps, (2) mais dont la conduite personnelle & les écrits ultérieurs ont été de la plus grande contradiction, puisqu'ils les ont terrassés : (3) ou ils ont écrit ce qu'ils ne pensaient pas, puisqu'ils se sont rétractés plusieurs fois publiquement, à ce que toute la France a dit : ils ont avoué, s'est-il dit dans le public, qu'ils avaient écrit différemment ce qu'ils pensaient au fond de leur cœur, & qu'ils se répentaient sincérement d'avoir, au scandale de la religion établie dans la nation & des gens sensés, outragé si grossiérement & si élégamment, & écrit contre ce qu'elle avait de plus saint & de plus sacré.

Enfin, que ces rétractations soient, ou ne soient pas, (4) il ne faut rien moins qu'être malade, pour montrer tant d'inconséquences.

On ne doit pas se refuser de convenir qu'une

---

(1) Une grande quantité d'endroits dans l'éducation de J. J. R. *Emile.*

(2) La *Henriade* est le triomphe de la religion Romaine.

(3) La Pucelle.

(4) On a la rétractation publique de M. Helvetius, auteur du livre de *l'Esprit*, &c.

rétraction est aussi humiliante qu'elle annonce un esprit pusillanime, & que toute histoire apocriphe & tout mensonge, quelque bien écrits en vers ou en prose qu'ils soient, dans tous les genres, je le répete, (1) ne peuvent jamais faire honneur à leurs auteurs parmi les gens capables de réfléchir sur leurs dangers, & sur l'utilité dont ils peuvent être : ils n'annoncent toujours, ou qu'un intérêt sordide, ou qu'une frénétique envie de se faire une réputation, aux risques de tout ce qui peut en résulter. Ces histoires forgées dans une imagination brûlante d'intérêt & d'une fausse réputation ; & ces mensonges si élégamment & si orgueilleusement écrits, ont une courte existence réelle, & ne peuvent être vus & lus avec plaisir, que par des esprits ou superficiels & trop crédules, ou des esprits pervers & de mœurs corrompus, parce qu'ils sont enchantés de trouver des hommes vantés, qui écrivent comme ils pensent & comme ils agissent.

Dans le cas qu'on ne croit pas, je le redis, (2) le silence est d'obligation & de prudence, ou les écrits doivent être très-modérés, réservés & tendre toujours à la destruction des abus dangereux, & être utiles à la nation.

Des écrits qui sont fort éloignés d'être aussi dangereux pour la religion, que pour ses mœurs,

(1) Voyez la page 198.
(2) Voyez la page 196.

ont été brûlés dans des endroits, diffamés publiquement dans d'autres, & l'auteur qui s'est avoué, poursuivi extraordinairement, défendu sous des peines graves aux marchands de les vendre & aux particuliers de les lire; actuellement la vente en est publique, les mêmes marchands, & tous, les ont en montres, & l'auteur, & les auteurs ... accueillis, parce qu'ils le méritent. Que penser de toutes ces contradictions ? .. d'après des souvenirs comme ceux des Descartes, des Galilée, &c. pourquoi une nation instruite soutient-elle ces erreurs ?

Par exemple, des petites choses aux grandes : Il y a seulement trois ou quatre ans, il était défendu, sous peine de scandale, de manger, & de punition, de vendre de la viande pendant plus de quarante jours de suite dans l'année; & aujourd'hui, dans les deux semaines que nous estimons les plus saintes, elle est exposée, & on la vend comme dans le carnaval, &c. d'une grande quantité d'autres qui existent toujours, d'une immensité qui se sont détruites & d'une multitude qui s'anéantiront; mais nombre de petites, comme de grandes considérations ... soutiennent des choses qui ne peuvent pas faire honneur à l'esprit de la nation; & toujours on entretient les peuples entre la terreur & l'espérance... Il y a une infinité d'objets qu'on ne doit pas dire, qui tiennent à l'ordre des choses... ni au repos des sociétés; on sent au contraire, &

on dit publiquement tout haut, qu'il y en a encore beaucoup qui leur sont très-nuisibles & à charge... Pourquoi les souffrir? parce qu'il y a un intérêt quelconque ; car enfin, de deux choses l'une; on était donc aveugle dans le temps qu'on souffrait & qu'on forçait à certaines erreurs, puisqu'on les a abolies ? ou, on est donc des impies de s'y être soustraits ? Quand on veut penser à tout ce qui s'est passé au sujet de la religion... &c. l'homme doit être anéanti; toutes ce horreurs ont fait frémir la nature; ces réflexions sont capables de rendre malade la raison la plus saine. Que devient donc le sublime de l'homme au sçu de toutes ces choses? Et tant que les objets resteront tels qu'ils sont aujourd'hui encore, est-il bien certain que jamais on ne les reverra ? Je m'étends là-dessus davantage dans mon autre ouvrage.

Pourquoi differer à se dépouiller...? L'intérêt qu'on y peut trouver & recueillir, ne peut être que criminel; il ne peut que faire tort à l'intelligence & à la renommée de la nation.

Il devrait être humiliant pour de certains hommes... que d'autres donnent des préceptes de devoirs, de bienfaisance & d'intelligence, quand il est de leur état & de leur place d'instruire, de faire tout le bien possible, & de prévenir tous les maux. Des hommes en puissance, se mettre dans le cas que d'autres écrivent qu'ils manquent à

l'humanité, & qu'ils sont méchans! qu'en penser?

Mais ne serait-il pas intéressant d'examiner s'il est dans la nature, que l'acte par lequel on produit son semblable, fût une action à défendre, & que le fruit qui en provient soit un déshonneur, quand il n'est pas autorisé par des écrits? Eh! chez quelles nations cette défense existe-t-elle? chez une sur-tout, qui pourroit servir de modele à l'univers, dans tous les genres.

Combien d'hypocrites voluptueux & inhumains, combien de séducteurs clandestins s'indignent de cette question?.. En ce cas, qu'on proscrive, qu'on punisse rigoureusement les causes; qu'on ne permette pas qu'elles soient un faste public, une voluptueuse débauche, une dépense ruineuse, qui produit & les douleurs & la mort... Il faut ordonner l'un & l'autre, ou proscrire... Il a existé des loix très-ridicules, on les a senties; on les a abolies parce qu'elles causaient du scandale & des frayeurs dans les sociétés: & celle-ci?...

Qu'on me permette ici une digression qui y a un peu de rapport, & qui prouvera en même-temps que les Français ne sont pas tout-à-fait les seuls affligés de la passion de l'or: mais les Anglais l'aiment d'une maniere différente chez eux; & d'autres nations l'aiment également, mais encore pour en faire un autre usage que les Français.

J'obſerve, parce que je m'en ſouviens, qu'en 1770, (juillet) un Lord de la grande Bretagne, provoqua un Prince royal (frere du Roi,) en accuſant ſa femme d'adultere avec le Prince : il n'y aurait point eu de mal à cela, s'il n'eût pas demandé une réparation en or. Dans tous les cas de fautes publiques, plus le perſonnage eſt conſidérable, plus la réparation doit être authentique; ce droit eſt à tous les individus, contre toute perſonne quelconque...

Ce Lord accuſe donc avec grand appareil ſa femme du crime d'adultere avec un Prince royal. Pour s'en dédommager, il demande au Prince cent mille livres ſterling, ſomme conſidérable en argent de France. Si c'eſt un crime, (il eſt bien commun!) l'or le répare-t-il ? En purge-t-il les criminels ? Le Lord en reſte-t-il moins offenſé? Je trouve qu'il y ajoute. Tout l'or du monde entier, tous les hommes réunis, toutes les puiſſances de la terre, peuvent-elles abſoudre d'un crime ? Il n'y a que le grand Juge ſuprême de toute la nature?

Il me ſemble que le Lord devait garder un profond ſilence. Ce n'était pas qu'il ſe trouvât humilié, puiſqu'il demanda publiquement cent mille livres ſterling. Dans un ſimple particulier & ſans fortune, c'eût été différent; ce dédommagement l'aurait enrichi & ſa famille, ſes amis &

ses concitoyens y auraient eu part, par la circulation de cette somme, qui serait devenue un échange contre la perte de la sagesse de sa femme. Mais un Lord, & riche !... il en a reçu dix mille livres sterling au lieu de cent mille qu'il avait demandés : sa femme, & lui ont restés dans le public ce qu'ils étaient avant. Il me semble encore qu'il aurait mieux fait de se conserver l'estime du Prince, qui, à mon avis, vaut mieux pour un courtisan qui a des suites, que dix mille livres sterling : & il a couru les risques de se faire des ennemis puissans.

Mais pourquoi intenter un procès à un homme qui a obtenu les faveurs d'une femme ? De deux choses l'une ; la femme est coupable, ou le mari. L'amour se fourre par-tout ; l'amour pour toute femme est un effet naturel. Quand il n'y a ni séduction quelconque, ni surprise, c'est que l'amour est réciproque ; autrement le crime serait avéré. Dans le premier cas, la femme seule pourrait être coupable. Mais avant de l'estimer telle, il faut bien prendre garde ; il faut que l'époux s'examine s'il n'y a point donné lieu par quelqu'endroit ; par l'exemple d'infidélité & de perfidie, d'avarice pour elle, & de prodigalité pour une autre ; d'une humeur fâcheuse ou indifférente pour une tendre épouse qui aimerait ses devoirs & son mari : elle sait souvent qu'il est libertin & sans amour, même

sans estime pour elle; trouvant tout insupportable chez lui; n'y donnant ni paix, ni ordre; ruinant ou obérant sa maison.

Combien de jaloux sans aimer?... La tyrannie, en tous genres, est odieuse. Combien de scènes scandaleuses?

Quand une partie de ces désordres affreux regnent, ils ne sont que trop communs, un mari n'est-il pas criminel lui-même d'accuser sa femme d'infidélité? Est-ce la nature, est-ce Dieu qui lui a donné ce droit? Non, il l'usurpe; c'est une violence, un forfait contre l'ordre naturel, contre la célébration, & quelquefois contre l'amour.

Mais si l'homme est fidele au serment fait à la Divinité & en présence de témoins; s'il aime sa femme & la paix, l'épouse seule est coupable: mais on ne doit pas en accuser l'homme, quand il n'y a, comme j'ai dit, ni séduction, ni surprise. S'il est marié, sa femme seule a le droit de lui en faire un crime. On est coupable de vouloir se venger, soit par le fer, le feu, ou en demandant de l'or, à moins d'en avoir grand besoin. Une femme, ou une maîtresse infidelle, quoiqu'on n'y donne pas lieu, ne doit pas y autoriser ce crime.

Que les hommes soient sages, honnêtes, équitables & fideles à leurs engagemens, ils n'auront aucun reproche à faire à leur épouse ou à leur maîtresse,



maîtresse; quand même ils n'en seraient pas aimés, ils en seraient estimés, & elles seraient sages : alors l'ordre & le bonheur regneront, où l'on ne voit que déshonneur, désordres dans les affaires, & des horreurs dans les ménages. Mais on ne voit pas souvent de procès comme celui du Lord; c'est pourquoi il a étonné toute la capitale : car en 1771, que j'y fis mon dernier voyage, il faisait encore sensation.

Delà on peut conclure que toutes les fautes intérieures & extérieures des maisons, les désordres, les injustices domestiques, les ruines, les infidélités, les scènes scandaleuses à l'égard de sa femme, ou d'une maîtresse, viennent des hommes, parce que tels sont les hommes, telles sont les femmes en général.

Si les hommes étaient assez heureux pour réfléchir, ils deviendraient sages inmanquablement; & étant à ce point fortuné, ils prendraient les femmes sans dots, & sans s'affecter ni de ce qu'on appelle naissance, qui n'est que le pur effet du hasard, ni des rapports d'états. Une femme ne devrait pas avoir besoin pour le mariage, ni de naissance, ni de fortune (1). Toute la terre a

(1) Quand ses parens en auraient de la fortune, que les besoins se présenteraient avec une conduite sage, alors qu'ils aident le gendre; mais qu'on y attache un extrême

connaissance de la quantité dans tous les pays, qui sont parvenues au plus haut dégré d'élévation & dans différens bons établissemens, dénuées de l'une & de l'autre; cela paraît devoir être dans la nature, & dans les facultés civiles de la femme. Mais alors il conviendrait, & les hommes exigeraient que les Demoiselles eussent reçu une éducation utile, & agréable à la société; qu'elles fussent accoutumées à l'occupation, unie aux talens : la preuve que c'est une vertu, ou une belle perfection, c'est que les femmes qui s'abandonnent le plus à l'oisiveté, n'en rendent pas moins hommage au travail; presque par-tout on les voit décorées de ses attributs : c'est donc un aveu tacite qu'il est un devoir, qu'il est un honneur.

Comme a dit un illustre moraliste : « affecter au dehors des dispositions vertueuses, c'est confesser qu'on devrait les avoir dans le cœur ». Combien d'hommes devraient rougir de leur inaction !

Celles qui auraient été négligées par leurs parens, ou qui seraient indolentes dans cette partie si essentielle au bonheur domestique, & des

---

besoin, pour soutenir & l'émulation & une bonne conduite, pour éviter d'y avoir recours facilement, d'y affecter une sorte de tache : du reste, on suivrait les circonstances.

ſociétés, ſe trouveraient humiliées en public, parce quelles reſteraient, ou ſeroient beaucoup moins recherchées : temps fortuné & heureux ! qui te verra ? Ne ſerait-ce pas un moyen aſſuré pour rétablir les bonnes mœurs, & éviter la ruine & les déſordres des ménages quelconques ? Et pour perfectionner la conduite des hommes, qui ne compteraient plus ſur les biens d'une femme pour *racommoder*, comme on dit, *leurs affaires*, ruinées par la débauche & la pareſſe, &c...

Vous êtes iſolé, me dit-on : pourquoi ne voyez-vous pas du monde ? — Eh ! pourquoi en verrais-je ? Doit-on fréquenter de bon cœur des hommes qui ont toutes les facultés pour être utiles, quand ils ne le ſont pas ? Qui ſont parfaitement inſtruits de votre poſition, & que leur crédit vous ferait du bien ? Non, les hommes ſont, ou trop durs, ou trop ingrats : ni la probité, ni la ſageſſe, ni les talens connus, n'ont aucun mérite à leurs yeux : ſouvent, au contraire, ce ſont des cauſes pour être évité. Qu'on ne ſoupçonne pas ici qu'il ſoit queſtion de moi : je ſuis éloigné d'y penſer ; je parle généralement ; mais il eſt certain que les riches, ſans mérite d'ailleurs, ſentent ſouvent leur néant auprès de l'homme ſage & inſtruit ; ils ſe trouvent humiliés, en s'efforçant, par leur fortune, leur orgueil & leur luxe, d'être au-deſſus de lui : ils le redoutent, & en

secret ils le vénerent peut-être, ils en sont jaloux; mais les sentimens suffisans, leur manquant, ils ne peuvent surmonter cette sotte vanité, ce fatal préjugé, que, pour être considérés dans les sociétés, (corrompues) il faut être riche, fussiez-vous ignorans & fripons; & que la vertu malheureuse est incommode à voir.

Ainsi, pourquoi rechercherais-je les hommes?

Que penser d'une personne à laquelle on dit des choses aussi sérieuses qu'importantes, quand elle s'occupe de niaiseries & de puérilités, &c? Que ce qu'on lui dit ne peut entrer dans son individu, ou que c'est un sot personnage, qui ne fait aucun cas, ni de la personne, ni de ce dont elle lui rend compte... & que c'est une machine organisée qui répond sans sentir, parce que son éducation & sa fortune, grande ou mitoyenne, ne lui inspirent que de l'orgueil & de l'impudence?

Qu'on examine ce même personnage quand il est avec des gens supérieurs à lui en fortune, en rang? En se rengorgeant, on sent les bornes de ses ressorts; on n'apperçoit en lui qu'une hauteur rampante, & il ne fait que balbutier.

Je connais un particulier encore aimable, qui a occupé à Paris une place dans la finance du second ordre, avec des revenus analogues: des circonstances lui ont fait perdre cette place, & l'ont réduit

à n'avoir pas une obole de rente. Il n'a pour toute ressource, que 600 liv. que son fils lui compte très-fort malgré lui, tous les mois, par 50 liv. qu'il défalque de 1500 liv. du prix d'un emploi qu'il occupe. Sur un appointement de cette somme, l'action du fils serait certainement remarquable aujourd'hui dans les jeunes gens, s'il n'avait d'autres moyens d'ailleurs; mais la fatuité généralement pratiquée parmi eux, & le ton d'élégance & de futilité, en trouvent chez de vieilles messalines... comme chez de certaines jeunes... qui le peuvent par leur fortune, acquise aux dépens des folies des extravagans oisifs & riches, à la honte de l'esprit. Mais ces ressources sont acquises par tant de bassesses, tant d'exercices... de veilles, d'attentes, de caprices, de mauvaises humeurs, de mauvais traitemens, de suppliques quelconques; enfin, par une immensité de choses odieuses à un homme honnête!.. — Mais la fréquentation des hommes peut faire faire quelquefois des connaissances utiles; & elle peut procurer la table... — Qu'on donne souvent par pitié; & elle se paie aussi fort cher pour les sentimens, l'adulation, les courbettes, les complaisances exigées, &c. Non, je suis Athénien de ce côté-là, on en connaît l'histoire. Qu'on examine ce gros ventre d'or de finance... il a proscrit de sa mémoire son origine. Ne faut-il pas faire tout ce qu'il veut?

il touſſe & crache fort haut : c'eſt lui qui donne le ton ; on fait ſervilement tout ce qu'il fait ; ſon exiſtence en dépend ; il punirait d'une maniere quelconque celui qui ſe diſtinguerait. Il eſt jaloux de ces minuties & de ces puériles formalités, & de la droite & du haut du pavé... enfin tout annonce qu'il eſt riche, parce qu'il veut tout, & qu'il a une bonne table, parce qu'il l'aime. On lui eſt ſoumis ; on s'eſtime heureux de ſervir juſqu'à ſes caprices. Y a-t-il quelque choſe à profiter pour l'eſprit dans toutes ces converſations & ces tables ? Oui, dans le faux & dans le frivole, avec les vieux riches comme les jeunes ; les premiers ont le ridicule de plus. Perſonne ne ſerait peut-être plus aiſe que moi, de devoir quelque choſe aux hommes, s'ils étaient officieux avec honnêteté. — Mais comment vit cet ex-financier du ſecond ordre avec les 600 liv. du fils ? — Il occupe un cabinet qu'il loue garni, 6 liv. par mois, au ſixieme étage, & mange chez lui, excepté deux jours de la ſemaine qu'il mange régulierement dans une maiſon riche, qu'il a la manie, le pauvre cher homme, de vouloir toujours fréquenter : Pourquoi & comment l'y reçoit-on ?.. Il a la vanité de paraître toujours à la promenade (quand il en a occaſion) avec des gens riches, qui connaiſſent ſa ſituation & qui pourraient lui procurer un emploi, qu'il leur a déja

demandé cent fois, en leur traçant le tableau désagréable des peines qu'il essuie de son fils, au sujet des 600 liv. par année qu'il lui compte par 50 liv. tous les mois... Ils sont très-indifférens là-dessus; ils n'en sont pas plus émus: en le voyant, ils ne pensent pas seulement à lui. Telles sont toutes les sociétés, ou à-peu-près, qui peuvent faire de la dépense, & qui ne serviraient qu'à humilier l'indigence honnête.

Une femme, revenue des étourderies d'une jeunesse aussi peu instruite que réfléchie, sans en avoir rien perdu de ses charmes; dépouillée d'une hypocrite pudeur, mais non des bienséances; joignant à une blancheur éblouissante, un modeste embonpoint, & la fraîcheur de dix-huit ans; une belle taille, des cheveux noirs, relevés par une poudre odorante & qui les embellit, & non par des couleurs aussi bisarres qu'étrangères à la nature; des yeux vifs comme son esprit; un nez bien fait, une belle bouche, qui ne s'ouvre que pour faire voir deux rangs de perles aussi blanches que bien rangées; le geste tendre, souvent passionné sans indécence; ses yeux, interprètes de son cœur, conduisent au bonheur celui qui lui plaît, sans faire paraître qu'elle l'ait desiré, & font naître ces transports ravissans, dont il est difficile de perdre le souvenir; occupée de sa parure, moins

par coquetterie, que pour en relever modeſtement & adroitement les beautés cachées; en un mot, un homme quel qu'il ſoit, ne peut guère ſe ſouſtraire à ſe ſentir puiſſamment ému à ſa vue. Voilà en ſomme totale le portrait véritable de la femme dont je vais faire mention, qui jouit en outre, dans ſon quartier, de la réputation d'être ſage & honnête.

Je me donnerais bien de garde de prononcer ſi elle la mérite, parce que tous les jours on ſe trompe, dans un genre ou dans un autre; mais ſur ce que je vais rapporter, prononcera qui voudra. Dire que je n'ai pas quelques raiſons pour faire le tableau de cette ſituation, je mentirais: mais elles ſont indifférentes aux lecteurs.

Cette femme eſt libre. Le vieux Marquis de... pouvant à peine ſe ſoutenir, lui prodigue des ſoins, & en eſt ſans doute toujours fort amoureux; il prévient & pourvoit à toutes les dépenſes, il y a déja beaucoup d'années, & tous les mois il lui compte de plus une ſomme fixe : elle en fait un bon uſage pour elle, car elle a des ſommes placées en rente perpétuelle. Comme elle eſt en poſſeſſion d'une bonne réputation, on croira que le vieux Marquis ſeul l'intéreſſe; on va le voir : je ne déciderai pas. — Mais le Marquis eſt vieux & infirme ? — D'accord, je l'annonce pour tel. Mais d'où lui vient cette réputation ? Je le ſçais,

& on pourra le deviner. M. V... âgé d'environ quarante-cinq ans, homme aimable & très-honnête, commis des * * * avec cinq à six mille livres de fixe : j'ignore s'il y a du plus, je l'ai oui dire seulement, fréquente assidument Madame ou Mademoiselle... (c'est indifférent) dont il est question. Il avait pleine connaissance de l'ancienne habitude du vieux Marquis de... Ils se trouvaient souvent ensemble chez elle. Ce commis en est devenu amoureux, du moins on l'a dit, elle le disait, & les apparences le faisaient croire. Mais cet amour était-il charnel, pur & simple, ou intéressé simplement? Voilà une question; laissons-la : il eut envie de l'épouser, & il l'épousa. On sent qu'il connaissait les facultés de la future, & on a dit qu'il avait des espérances sur le vieux Marquis de... qui n'a cessé ni ses visites, ni son petit train, puisqu'il existe toujours.

Voilà donc la Dame à bonne réputation bien mariée : son mari a pris un cabriolet monté d'un beau & bon cheval. Avant que Madame V... eût connu ce commis, qui est devenu bien dûment son époux, elle connaissait un jeune homme, oh! tout jeune! fils de Monsieur F... employé aux M... place où on amasse de l'or presqu'autant que l'on veut. Ce tout jeune homme est fils unique ; il succédera à Monsieur son pere dans son emploi, si *malheureusement pour les sujets*, les M... subsistent

encore long-temps. Mais dans le cas qu'ils soient supprimés, ce qui est grandement à desirer (ainsi qu'une multitude d'autres abus...) pour le salut de l'Etat, son pere est assez riche pour lui laisser une fortune suffisante pour vivre sans rien faire ; il y paraît disposé, car il fait très-peu de choses déja: il s'en console par l'exemple de milliers de semblables. Eh bien ! ce tout jeune homme est devenu éperdument amoureux de Madame V... & je crois qu'il est content.

Le Marquis, homme vieux, le mari, homme aimable, & le jeune amant se voient, & vivent dans la meilleure intelligence; & le ménage (je ne dirai pas *triumvirat*, car il y a un quatrieme,) est on ne peut pas plus uni, parce que chacun est honnête & contribue au bonheur commun, & à l'intérêt du sujet. On croyait peut-être que le jeune amant était aimé purement & simplement pour sa jeunesse & ses beaux yeux... Non, pas tout-à-fait ; il a seulement une autre maniere de fournir à la dépense.

Monsieur D... artiste dans les beaux arts, homme honnête, s'est pris de belle passion pour la sagesse & l'honnêteté de Madame V... il lui fait assidument sa cour, & au Marquis & au mari. Celui-là s'est borné jusqu'à ce moment, aux présens tantôt d'une façon, tantôt d'une autre ; mais toujours si joliment, qu'il n'est pas refusé.

Il eſt rare dans nos mœurs d'aujourd'hui, qu'on prenne des précautions pour donner & pour recevoir dans ces affaires : c'eſt ce qui ſe pratique ici ; ils n'ont point égard à l'uſage indécemment établi.

Mais ce manege ; non, je me trompe, ce ménage vient d'être troublé ; Madame V... a verſé des larmes ! ſon mari eſt mort au bout de trois jours, d'une fluxion de poitrine : voilà des chagrins ! Mais dans la crainte d'altérer ſes charmes, car elle en a, on doit le dire, on a ſans doute employé des nuits comme des jours (mais j'ignore lequel des deux amans, car je ſuis certain que ce n'e[illegible] le vieux) pour la conſoler ; on a mis en uſag[illegible]us les moyens qui la flattaient davantage, pour la ſouſtraire, & même pour chaſſer ſa triſteſſe : on y a parfaitement réuſſi, car le huitieme jour après la mort de ſon époux, je l'ai vue rire de bon cœur ; j'ignore ſi elle n'avait pas ri auparavant ; il eſt vrai qu'elle n'avait dans ce moment là, chez elle, que ſes amis.

On dit fortement qu'elle va convoler en ſecondes noces avec le bon & tout jeune homme. C'eſt une veuve actuellement (& charmante) d'un homme connu, qui était en place. Mais comme elle eſt ſage, honnête, & qu'elle a du jugement, j'eſpere, pour elle, qu'elle mettra aſſez d'intervalle pour ſoutenir ſa réputation : mais les difficultés pour obtenir le conſentement du pere & de la mere, donneront

naturellement le temps suffisant. Pour le vieux Marquis, il y consent encore de bon cœur, & j'imagine qu'il en sera de même de M. l'Artiste.

Voilà de ces situations qui ne sont pas très-rares dans les grandes capitales; mais il n'est pas commun qu'une femme ici soit en peine d'y acquérir une bonne réputation & d'en jouir; (cependant, je crois que celle-ci n'est pas la seule) car un grand nombre de celles & de ceux qui forment ces tableaux, ne s'en mettent pas en peine; ils agissent tout bonnement, & sans mystere : lequel vaut m[illegible]

[illegible]le dont je viens de parler sait satisfaire les hommes qui la visitent avec plaisir; ils sont honnêtes, ils le montrent dans toute leur personne : elle sait concilier ses plaisirs, car je sçai qu'elle y a du goût, avec ses intérêts qu'elle aime, & soutenir la bonne réputation qu'elle s'est acquise par sa conduite & son maintien, & en s'habillant aussi galamment que décemment, à la française, parce qu'elle est Française. Tout est naturel chez elle; aucune bonne maniere ne lui coûte, parce qu'elle en a contracté l'habitude. Ce ne sont pas *des dons particuliers* qu'elle possede; toutes les femmes sont pourvues des mêmes facultés : quand elles voudront, elles les mettront en usage; elles n'en jouiront pas moins, au contraire, davantage... & beaucoup mieux; & elles ne leur coûteront pas

plus à pratiquer, que la conduite qu'elles tiennent ordinairement, qui souvent les fait montrer au doigt; car il y a encore quelques antiques dans les deux genres, entichés de l'honnêteté, & qui comptent pour quelque chose la décence & la prudence.

On lira dans l'histoire que j'annonce ci-devant page 71, (si elle devient publique) une historiette, qu'on ne mettra pas en soupçon, par la façon dont je la rapporterai, & parce que je ne dis que des vérités : cependant, le voile que j'y jetterai sera assez épais, pour empêcher qu'on y voie les actrices au travers. Je souhaite que cette petite aventure engage à éviter la conduite de quelques-unes d'entre celles qui en sont cause, & à imiter celle des autres.

J'entre chez un Bouquiniste, pour qu'il m'achete douze volumes dépareillés : il y avait dans sa boutique un Chevalier de Saint-Louis qui examinait des livres. Après que le marchand eut regardé & feuilleté mes volumes : — Combien voulez-vous vendre cela, Monsieur ? — Dix sols le volume, lui dis-je; il m'en offrit la moitié. Je me disposais à les remettre dans mes poches sans rien répondre, parce que j'étais mécontent de l'offre : le Chevalier de Saint-Louis vraisemblablement s'en apperçut. — Voulez - vous permettre que je les voie, Monsieur, me dit-il? — Volontiers,

Monsieur, ils sont à votre disposition. Le Chevalier jette les yeux sur moi, & visite mes livres. — Voilà de quoi lire pour peu d'argent, me dit-il d'un air indifférent : (il y en avait quelques-uns d'intéressans.) il y en a qui achetent des livres bien cher, continue-t-il, pour faire montre d'une bibliotheque, & qui ne les lisent jamais ; (ceux-ci étaient reliés) j'ai envie d'acheter les vôtres pour augmenter le nombre des miens, & ils m'amuseront encore à la lecture ; je ne les connais pas. (Cela pouvait être.) Vous voulez vendre cela six francs ? — Oui, Monsieur, parce qu'ils les valent sur les titres. — Vous avez raison, car je vais vous en donner quinze sols du volume. — C'est plus que je n'en demande au marchand. — Ce n'est pas un motif pour qu'ils ne valent pas davantage pour moi ; ils figureront parmi le peu que j'ai, plus qu'ils ne me coûteront, & j'aurai encore la satisfaction de les lire. — Il me donna neuf francs. Monsieur, je vous remercie. — C'est moi, me dit-il, qui vous suis obligé du bon marché de vos livres. — Je vous les porterai chez vous, M. le Chevalier, ou où vous voudrez ; je les avais dans mes poches, ils ne paraissaient pas. — Pourquoi donc ne les porterais-je pas ? — Vous êtes en frac, ils vous embarrasseront. — Je vais les lier, & je les ferai porter. — Je lui fis une révérence ; il me la rendit sur le même ton, & je pris congé de lui.

En marchant, je pensai à ce qui venait de se passer. Le procédé du Chevalier me parut extraordinaire. Il me vint dans l'idée qu'il m'avait pris pour quelqu'un dans la peine, (il ne se trompait pas) & que cette petite vente n'était que pour me faire un peu d'argent. Je résolus d'aller quelque jours après chez le même Bouquiniste, pour voir si j'y retrouverais les livres vendus, & pour le questionner sur ce petit achat : j'exécutai mon projet. Ne voyant point les livres parmi d'autres qui étaient là, je lui demandai d'un air si indifférent, cependant si assuré, qu'il me fit l'aveu que le Chevalier les lui avait laissés pour l'offre qu'il m'en avait fait ; mais qu'il l'avait prié de n'en rien dire, dans le cas que je revinsse à sa boutique. J'ai dit ci-devant, page 62, qu'il y avait encore des ames honnêtes & sensibles, &c. Plût au Ciel que tous ceux qui sont dans la peine, eûssent lieu de se louer ainsi des hommes!

Dans quelque occasion, j'ai rapporté ce fait, sans dire qu'il m'était arrivé ; on m'a dit qu'il y avait à Paris un personnage respectable, qui se faisait un plaisir, une occupation de roder dans les boutiques pour voir ce qui se passait.

On m'a rapporté un jour à ce sujet le fait qui suit : on me l'a assuré vrai, & je le crois.

On faisait une vente forcée, (elles sont communes à Paris) à une porte, pour cent francs de

loyers qui étaient dûs ; la femme qui les devait, était témoin de la vente de ses petits meubles, & elle pleurait : elle regrettait particuliérement un petit tableau d'un Saint quelconque, elle l'avait toujours au chevet de son lit. Une personne passe, s'informe du sujet de la tristesse de cette femme; on le lui dit : il s'arrête, il prend le tableau en question, l'examine, & prie qu'on le mette à l'enchere: nouveau chagrin pour la désolée (1). On le met à six francs. La personne en offre six louis d'or ; elle était bien assurée qu'il lui resterait. On allait le lui adjuger, quand un Monsieur survint, s'arrêta naturellement ou indifféremment. Informé de ce qui se passait, examine & le tableau & la femme; le porte à sept louis d'or : l'autre replique huit ; le dernier arrivé en dit neuf, & enfin le premier le poussa à dix louis d'or : il lui fut adjugé. Ainsi ces deux personnes se disputaient la gloire d'être humains.

Le premier personnage parut riche au second; il lui dit : « Je devine votre zèle, Monsieur, je vous ai laissé satisfaire ».

Il demanda combien devait la femme. « *Cent francs*, répondirent les aboyeurs, qu'on appelle huissiers, sans les frais ». Cette façon rustre &

(1) Le tableau n'était qu'un prétexte pour faire une bonne action.

cruelle, ne l'effraya pas : Voilà six louis d'or, dit-il, & le tableau paiera les frais, & partit comme un éclair. L'autre paya le surplus, après avoir examiné l'odieuse procédure, & diminué ce qu'on voulait extorquer ; consigna ensuite les dix louis d'or dans une boutique voisine, avec le tableau, & disparut. Un, ou plusieurs jours après il s'informa de la conduite & de l'état de la femme ; elle avait de la famille ; il la trouva bonne & sans reproches : il lui fit délivrer & les dix louis d'or & le tableau. Il manquait à cette pauvre femme quelques secours pour faire ses petites affaires : on a été assuré qu'elle avait fait un bon usage de ce bienfait.

Quelle satisfaction d'un côté ; & de l'autre, quelle volupté de faire des heureux ! Hommes riches ou puissans, que vous entendez mal vos intérêts ! Combien de bénédictions, combien d'heureux souhaits pour ces deux humains bienfaisans ? Quelle différence de s'entendre louer, ou mépriser !..

A propos du Chevalier de Saint-Louis qui avait acheté mes livres, je vais rapporter un fait de deux autres Chevaliers, dont j'ai été témoin, qui me paraît bien opposé à ce que je viens de dire.

Une voiture, qu'on appelle carrosse bourgeois, vient *à toute bride*, comme on dit, dans une rue, (Grenéta) : il y avait dedans une figure d'homme,

qui, à l'allure indécente qu'il tenait, avait l'air du maître de tout l'équipage. Tout le monde d'un côté de la rue fut forcé de se coller contre les maisons: l'endroit à peu-près où je me trouvais, fut plus serré. A quatre pas au-dessus se trouverent deux Chevaliers de Saint-Louis, & un Perruquier. Que firent les deux premiers pour se garantir? Un d'eux prit à travers du corps le Perruquier, & le planta aussi subtilement que passe un éclair, devant eux, pour leur servir de borne. Le fougueux, ou plutôt l'insolent équipage passé, le Perruquier libre trouva singuliere, & plus inhumaine encore l'action des deux Chevaliers qui s'étaient formé, en moins d'une seconde, une borne parlant & pensant mieux qu'eux; car il y avait à parier, pour gagner, qu'il ne l'aurait pas fait à l'égard d'un animal quelconque. Il leur dit qu'ils l'avaient exposé à être ou tué ou blessé, avec d'autres mots beaucoup trop modestes pour le cas. — Par Dieu, dirent-ils, il y aurait eu grand dommage! — Pourquoi donc, Messieurs?... Ils se retournerent promptement d'un air menaçant... Moi & les autres, nous fûmes spectateurs muets de cette scène, que ceux que nous appellons Barbares, n'auraient pas faite bien sûrement; ils en auraient été, au contraire, indignés comme nous. N'aurait-il pas mieux valu s'affecter de la brutalité du cocher, & de l'inhumanité & de l'impudence de celui qui était

dedans, & rosser d'importance celui qui était sur le siège, que d'exposer, pour se garantir soi-même, un honnête homme, un père de famille, car il l'a dit ?

Combien de ces situations à Paris ! Si on eût moulu de coups de bâton le premier cocher qui a osé dire au public avec arrogance : « *Gare donc* ». Cette juste correction, étant soutenue de l'autorité, pas un seul ne s'en serait avisé, & il n'y arriverait aucun malheur. Une multitude d'accidens semblables, qui arrivent journellement, sont pourtant occasionnés par le mépris, ou au moins par l'indifférence que l'on a pour les individus à pied.

Supposons qu'un de ces insensés, dans un carrosse, apperçoive d'un peu loin à pied, un grand personnage chargé de sa décoration apparente ; croit-on qu'il irait ventre à terre, & qu'il l'éclabousserait, & pire, si le cas arrivait ? Pour moi, je ne le crois pas.

Que l'on donne donc la plus petite idée du bien qui peut résulter à soutenir cet insolent, inhumain & dangereux fracas d'équipages ? Est-ce pour donner un air d'opulence à la capitale ou à la nation ? On la déshonore. J'ai répondu à tout ce qu'on pourrait dire à cet égard. Il n'y a que des machines à figures d'hommes, montées par des ressorts inhumains, qui puissent trouver mauvais ce que je dis en faveur de la sûreté publique.

Les talens, qui sont à-peu-près vrais, sont toujours assez accueillis & récompensés du public dans cette grande capitale; il y en a même qui sont trop payés, parce que la trop grande rétribution borne; en France, les progrès des artistes qui pourraient faire honneur à la nation; parce qu'ils mesurent leurs études & leurs peines à l'empressement qu'ils éprouvent: les récompenses devraient augmenter les talens. Je dirai en passant à ce sujet, qu'il existe à Paris une jolie femme qui a payé mille écus son portrait à un Peintre en huile, qui n'a ni le coloris du Titien, ni la variété des figures ou des caracteres de Tintoret, (car les siennes sont trop monotones) ni l'ordonnance de Paul Véronese, ni le dessin de Raphaël; mais il est aussi une de ces choses de délire: & cette jolie femme ne donne pas, sans faire la grimace, six louis d'or d'extraordinaire à sa mere, quand elle les lui demande, quoique très-rarement.

Ce n'est pas la femme que je critiquerais dans le prix du portrait, parce qu'elle donne l'or comme elle le reçoit; elle se met peu en peine comment il arrive à celui qui le lui donne; mais c'est lui qu'on doit apprécier, de souscrire à de semblables conventions, & de s'en vanter; & celle-là n'est pas unique: je suis fâché de ne pas pouvoir dire plus là-dessus.....

Mais ce n'est pas de cela que je veux parler: c'est au sujet des talens & des ouvrages qui pour-

raient être utiles au public, & faire honneur au génie de la nation : je veux dire que ceux qui peuvent donner à de certains genres, le premier mouvement de publicité, par une sorte de préconisation, d'une maniere quelconque, ne les accueillent pas comme ils le devraient, & ils reçoivent mal leurs Auteurs, s'ils ne sont ni riches ni fortement recommandés. Quand ils se présentent dans les bureaux de formalités, pour donner le jour à ces ouvrages, (ce qui n'est pas vraiment une petite affaire) ils sont mal reçus ; ceux qui tiennent ces bureaux, se croient très-importans ... Ils se trouvent sans doute fatigués des demandes qu'on leur fait très-honnêtement & très-laconiquement, car leurs réponses sont rebutantes. La vue d'un homme d'esprit, intelligent & même de génie, lorsqu'il n'est pas soutenu de l'opulence, leur est incommode, & presque insupportable ; ce sont pourtant ces qualités qui devraient être précieuses dans une nation, puisque c'est d'elles que découlent la communication des connaissances & des sciences, qui lui donnent de la réputation & une célébrité, & qui étendent la circulation du commerce, en lui procurant des bénéfices quelconques. Cette indifférence, & j'ose dire ces mépris pour certains genres, découragent l'esprit, & éteignent les talens. (*Voyez la page* 70.)

Qu'un Auteur ait besoin d'une prompte expé-

dition, qu'il soit intéressant dans ses ouvrages; cela est égal; il est au niveau du loisir & des objets puériles. S'il n'est pas sincérement protégé par des personnages qu'on craint, ou d'un état à en imposer, il languit; & ce qu'il attend, est d'une lenteur à obtenir, incroyable à ceux qui sont assez heureux pour n'en avoir pas besoin; & cela parce que les hommes isolés, ignorés & sans fortune, ne sont absolument *rien* : on ne doit pas s'occuper d'eux. Mais au moins, si ceux à qui on parle accueillaient bien, s'ils satisfaisaient aux questions qu'on prend la liberté de leur faire, cette lenteur, souvent très-préjudiciable, serait moins fatigante.

Mais ces Messieurs n'entendent pas leurs intérêts; leur en coûterait-il davantage pour être honnêtes? Non, même moins. Il semble qu'il soit attaché à l'état de commis, n'importe le genre, de ne pas être affable : je demande pardon à ceux qui pratiquent la politesse, de la généralité que je parais faire; on sait que je me suis expliqué sur des exceptions: mais ils se persuadent qu'ils n'auront jamais besoin de celui qui sollicite, quand il est sans fortune. En répondant bien, étant honnêtes, on chantera leurs louanges, & ils feront oublier une partie du grand nombre des démarches qu'on est forcé de faire, pour obtenir ce dont on a absolument besoin, qu'on pourrait & qu'on

devrait libérer promptement. Ces égards sont dus au vrai mérite & à tous les genres utiles, par les subordonnés ; & la célérité adoucirait la rigueur du besoin dans toutes les circonstances où il se rencontre.

Une personne riche met dans le cas qu'on lui propose de rendre un service : on lui montre qu'il n'y a point de dangers de perdre. D'abord il ne dit pas *non* ; ensuite il fait entrevoir qu'il le rendra ; & enfin il dit ; *Je ferai tout ce qu'il faudra.* Dans l'hypothèse qu'il ait une perte à craindre, elle ne ferait pas plus d'effet sur sa fortune, qu'une voie d'eau tirée de la Seine, qu'on me passe l'expression ; aussi a-t-il promis : mais il n'a aucun égard pour le besoin de la personne, non plus que pour la chose pressée ; il n'y pense que fort à son aise, & il veut, après sa promesse, y réfléchir à fond. Tout bien examiné, toutes les informations possibles faites, assuré sans doute qu'il n'y a point d'événemens à courir, & sans avoir pris une minute de temps ni sur ses loisirs, ni sur ses plaisirs, pour accélérer l'affaire ; s'il la fait, à quoi est-on obligé envers lui ?

Tous ces délais, toutes ces précautions, après avoir dit, *je ferai tout ce qu'il faudra*, font perdre les vrais transports de la reconnaissance : on s'en croit en quelque sorte dispensé.

C'est donc dans la *maniere* de faire les choses en

tout, qu'on trouve une haute ou une médiocre valeur, une grande ou une petite sensibilité de reconnaissance. Et si après avoir donné sa parole, qu'il ferait l'affaire, il ne la faisait pas, sans aucun motif légitime, que ferait-il?.. C'est ce qui est arrivé...

Un homme, c'est-à-dire, un être qui en a la figure, petit en structure, moyen en fortune & très-grand en *fatuité*, tel est l'individu dont je vais faire mention, & qui se trouvait flatté autrefois d'être admis chez moi & dans mes sociétés. Il est vrai que dans ce temps-là il n'était encore que *commis* à cent louis d'or par année.

Mais protégé par un personnage en place, sans qu'on ait trop sçu pour quoi, (il y a des choses qu'on tait exactement) il a acquis ce qu'on nomme *fortune honnête*.

J'avais à lui parler : il y avait des années que nous ne nous étions vus. Je me rends chez lui. Je demande M. D***... au portier de l'hôtel où il demeure. — Voilà son laquais, me dit-il. — Bon, dis-je en moi-même. M. D***... y est-il? — Oui, Monsieur. — Encore meilleur. Il me conduit, & à la porte de l'appartement : — Votre nom, Monsieur? — Usage inutile & puérile; mais il faut se mettre au *ton*. Dites-lui que c'est M. R... & j'entre tout de suite. Je traverse une anti-chambre & une piece, & je vois M. D***... près du feu, dans un sallon. On m'annonce; il se leve, me

regarde, feint de ne reconnaître ni mon nom, ni ma figure : c'est, dit-on, un *ton* ; enfin, il avoue pourtant me reconnaître, en balbutiant quelques mots. Il reprend son fauteuil, s'y laisse tomber en écartant les pans de son habit, dit à son laquais de m'en approcher un, prend ses pincettes, tisonne le feu, (c'était en février) m'instruit du nom de son domestique, Saint-Jean, en lui demandant une bûche. La bûche au feu, croise ses jambes, s'appuie le coude sur le bras de son fauteuil, soutient son menton & me regarde : tout cela fut fait de suite, sans nous dire un mot. — Etes-vous toujours dans le commerce, M. R... me demanda-t-il enfin d'un air leste ? — Non, Monsieur, il m'a quitté ; il n'a pas été reconnaissant, car je l'aimais. — Je sais qu'il ne vous a pas été favorable... — Ce ton & cette conversation, qui voulaient prendre l'air important & de protection, ne me plaisant pas, je lui dis le sujet de ma visite. M. de S*** continuai-je, vient d'être nommé mon censeur pour examiner un ouvrage que j'ai composé : vous vous connaissez ; j'ai présumé qu'étant attachés l'un & l'autre à la même maison, estimés, aimés même tous deux du maître, *votre recommandation* pourrait m'être favorable. Sans paraître ni étonné, ni indifférent de ce que je m'étais livré à la composition, instruit du motif de ma visite, le très-petit individu se leve, hausse le cou en baissant le col de sa

chemise, se regarde d'un air de complaisance dans la glace de sa cheminée, lui tourne le dos, se hausse tant qu'il peut sur la pointe des pieds, & dit : — *C'est un pédant, un original qui se croit ce qu'il n'est pas ; je le voyais autrefois, je ne le vois plus & ne veux plus le voir.* — Se laisse retomber dans son fauteuil & étend ses jambes. (1) — A ce début aussi dégoûtant, qu'insolent & grossier, je me levai, tâchai de faire à-peu-près ce qu'il venait de faire, car je n'en avais rien perdu. Je lui dis: Adieu, Monsieur D***... Sur ce départ, plus prompt qu'il ne pensait sans doute, il se leve avec un air surpris, & me dit avec une apparence de politesse : Monsieur, *je suis votre très-humble serviteur.* Je crus sincere ce mensonge, sottement en usage par un grand nombre de personnages qui ne sont rien moins que *respectueusement serviteurs*, quoiqu'ils le signent. Je me suis persuadé que pour ce moment seulement, ou de semblables, il avait été susceptible de sentir. Il me reconduisit jusqu'à la porte du carré de son appartement, sans encore nous dire un mot, & je partis.

Il n'y a point de jour qu'il n'arrive de ces réceptions-là dans Paris.

On ne murmurerait pas contre un grand nom-

---

(1) Je ne veux pas dire qu'il les éleva contre le chambranle de la cheminée.

bre de fortunes gagnées par un mérite inconnu, si les propriétaires n'en mésusaient pas ; leur arrogance seule les fait remarquer, & souvent elle fait faire plus que des attentions : car si elle est mal appliquée, tant pis pour *l'esprit* & *le discernement* de ceux qui les procurent, & qui les forment ; la honte est pour eux seuls. Mais c'est par des voies semblables, en différens genres, que les mœurs se corrompent, que les sociétés deviennent dangereuses & redoutables aux vrais honnêtes gens, par l'occasion fréquente d'y être médisans les uns contre les autres ; & souvent on devient calomniateur, contre les causes de ces fortunes, & contre les possesseurs.

Ce qu'on appelle un grand Seigneur, ordonne à son Intendant de payer tous les mois, ou tous les trois, ou tous les six mois, ou enfin au bout de l'année, tous les mémoires des fournitures en tous genres, faites à sa maison, ou à ses maisons... Pour paraître empressé de remplir une intention si humaine, si équitable & si intéressante aux affaires domestiques ; l'Intendant a grand soin de se faire remettre les fonds nécessaires pour l'exécuter, plutôt plus que moins. Mais que fait l'Intendant ? Au lieu d'être fidele à ses fonctions, il ne paie pas, fait attendre les fournisseurs, ceux qui sont dans la peine & les plus mal aisés : ceux qui sont riches, lui servent de cita-

tions : c'est avec eux qu'il s'entend le mieux pour le prix des objets. Après avoir tyrannisé les premiers dans les marchés, & par de petites vexations subalternes de présens, &c. il les paie le plus tard qu'il peut ; toutes leurs démarches, leurs besoins annoncés, leurs représentations sont vaines : après avoir valeté cent fois, temps & paroles perdues ; pour les réduire au silence, il menace de les payer, mais ils perdront la pratique. A cette dureté, nouveaux chagrins ; ces fournisseurs savent que la maison est bonne, & que si l'Intendant était un honnête homme ils seraient bien payés en gagnant légitimement ; ils ont de la famille, des ouvriers qu'il faut entretenir ; ils préferent languir, attendre tristement, non en bénissant l'Intendant, mais en le lassant par leur patience, qu'il lui plaise de les payer. — Mais pourquoi l'Intendant ne satisfait-il pas, puisqu'il a les fonds ? — Pourquoi ? Un grand nombre le sait, d'autres s'en doutent, & moi je crois qu'il prête l'argent de son maître, à l'année, au mois, à la semaine, aux jours, & j'ai oui dire, à l'heure, à très-gros intérêts qu'on appelle usure. Avec cette industrie, on a une Maîtresse sur un très-grand ton & des campagnes, de beaux meubles, de beaux habits & de belles dentelles. &c. Combien de ce qu'on appelle *gens d'affaires*, paient aussi mal les créanciers & d'autres, & qui agissent comme les Intendans ? Qui

gardent des années les directions, les dépôts, &c. qui font languir... Si ces grands Seigneurs ressemblaient à Sully, (ils le peuvent facilement) au lieu d'être très-obérés avec de grands revenus, ils seraient fort riches en payant bien (1); s'ils lui ressemblaient, on chanterait leurs louanges, au-lieu de jurer très-souvent contre eux ; car tous les fournisseurs ne sont pas instruits de ce que fait l'Intendant. Ces grands Seigneurs prendraient un temps, une ou deux fois dans l'année, suivant comme ils payeraient, pour examiner si leur Intendant, exécute ponctuellement leurs ordres. Combien de gens riches, s'ils pensaient comme le magnanime Sully, seraient eux-mêmes leur premier Intendant & leur premier maître d'hôtel? Ils s'épargneraient beaucoup d'humiliations; leurs cuisines, leurs offices, &c. ne seraient pas les motifs qui les ruinent, des endroits où les dégâts & la mal-propreté sont au comble. Mais s'ils le sentaient, ils se gouverneraient différemment qu'ils ne le font; ils acquerraient une bonne réputation & auraient toujours de l'or en caisse. Comment est-ce qu'un homme qui n'a pas d'occupation, ne prend pas garde à ses affaires ? Il y en a qui ont beaucoup d'économie, qui vivent

(1) Dans la suite de cet ouvrage, on trouvera un moyen pour cela.

suivant l'état qu'ils occupent, & même mieux, & sûrement plus proprement, parce qu'ils n'ont que le monde juste que l'ordre exige.

L'homme du jour, ou l'homme à la mode, est un composé de crystal, découpé en dentelle, avec des défauts souvent au-dehors & au-dedans, & aussi fragile que cette matiere (1). Estomac & poitrine délicate, *maux de tête affreux*, *migraine*, *vapeurs à enlever* : il ne lui manque que les *mois* & les *couches* ; mais je crois que cela ne lui viendra jamais : en attendant, il a un cabinet de toilette aussi garnie ... que celle d'une coquette impudente.

Pour reposer une si faible constitution, cet individu a un lit *de jour*, qu'on nomme vulgairement *sopha*, ou *ottomane*, (qui approche du mot, *automate*) fait de taffetas couleur de rose & parfumé; niché dans ce qu'on nomme boudoir, garni de glaces sur tous les sens.

---

(1) J'ai vu chez le grand Duc de Toscane, dans la maison de Pogge impériale, qui tient à une des portes de Florence, dans un grand buffet, un service complet de table en verre blanc, (il y en a qui disent que c'est du crystal ; cela peut être : qu'importe.) composé de plats, d'assiettes, cuilliers, fourchettes, &c. travaillés de la plus grande délicatesse : il y en a qui imitent parfaitement la dentelle, le tricot, &c.

Son lit de nuit, est de soie & de duvet, &c. des draps de plus fine batiste, & des oreillers garnis de plus belles dentelles. Une feuille de rose dans ce lit froisserait le corps de cette frêle machine : les vases pour la nuit sont de porcelaine la plus précieuse.

Sa toilette ressemble à une boutique de parfumeur pour les odeurs différentes. Elle est parée comme une châsse découverte, & décorée des pommades de franchipane & de persil, d'ambre, de vanille, de tubéreuse, de jasmin, de rose, d'œillets, &c. ses poudres sont assorties aux couleurs de ses vêtemens, & à peu-près des mêmes odeurs de ses pommades; il y en a de couleur jaune, verte & rouge, rose, noire & blanche. À l'égard des teintes pour le visage, & des pâtes pour les mains, on les comprend. O Henri IV! étiez-vous couché aussi délicatement, & aviez-vous une toilette comme celle-là? — Non. Eh bien, *Sire!* on dit qu'un commis de vos domaines est assez étourdi pour en avoir une semblable; & qu'il n'est pas le seul...

Les abbés poupins, des nouvellistes & des auteurs parasites & rampans apportent, dans le temps de cette toilette, des ouvrages convenables à l'être encensé. Une conversation analogue, c'est-à-dire, futile, obscene, &c. les airs efféminés & les indécences de *certaines femmes*, occupent les

heures qu'on passe à cette toilette. Mais il arrive quelquefois, que chez plusieurs elle est interrompue; on est forcé, violenté de la quitter pour aller dans une autre piece de l'appartement, appaiser souvent plusieurs créanciers de très-mauvaise humeur, qu'on voudrait bien traiter d'importuns; mais qui, fatigués de venir si souvent & depuis long-temps, parlent très-haut : à ce moment on oublie la toilette, pour leur faire des suppliques d'attendre encore quelque temps.

Ses habillemens, linge de nuit des plus fines batistes, garnis de couleur puce, à plusieurs rangs, & peut-être de couleur hyacinthe; robe de chambre de taffetas, ou autre, couleur jonquille, & des pantoufles de chagrin, bleu céleste : linge du jour, des plus fines toiles de Frize, garni des plus belles dentelles : ses habits sont d'étoffes d'or, d'argent & de soie, nuancées de toutes les couleurs, & aussi variées & aussi légeres que celles des coquettes : bas de soie la plus précieuse, sans chaussettes ni chaussons, pour avoir le pied d'un poupon; des souliers de toile, de couleur noire, des semelles de papier de couleur rousse; un morceau de liege fait le talon, couvert de rouge ou de noir; les couleurs bleue, jaune, verte, blanche, ne sont pas encore adoptées; cela viendra vraisemblablement comme aux femmes:

en

en attendant, elles ne sont encore qu'aux fourreaux des épées.

O chere ombre de Henri IV, quand vous étiez existante sur la terre, étiez-vous habillée de cette façon? — Non, je portais des habits troués aux coudes. — Vous n'en étiez pas moins un grand homme, chéri des femmes & de vos sujets.

La nourriture de cet individu est accommodée avec grand fracas & beaucoup de dégâts, de dépenses considérables & de mal-propreté... Pour manger pour vingt-quatre sols, il lui en coûte des sommes immenses avec lesquelles il nourrirait cent familles indigentes, & pour ce qu'il lui en coûte dans un seul repas. Le matin, c'est-à-dire, à midi, qnand il se leve, c'est du chocolat à l'ambre & à la vanille; à dîné, de la soupe au jus, mais il n'en mange que par caprice: les laquais s'en gorgent: du bœuf le plus succulent, mais il l'incommoderait; c'est pour les gens. Il mange un peu des ragoûts au musc avec les plus fines épices; des ortolans, des mauviettes & des bécaces aux trufles aromatisées; des faisans, perdreaux & campines, &c. des pâtisseries les plus fines & les plus légeres; des crêmes de toutes les couleurs & de tous les goûts, &c. on mange de tout, un peu seulement; cela charge l'estomac, & on est dégoûté. Des vins de tous les noms & de tous les goûts, des plus chers & des

plus éloignés ; ceux de France sont trop communs ; tous ceux qui ont un peu d'aisance peuvent en boire. Au dessert, des décorations en sucre le mieux rafiné, représentans les lieux les plus voluptueux, & répétés par des glaces & ornés de fleurs, &c. des fruits les plus beaux & les plus rares, cultivés à grands frais pour en avoir de plus précoces & de plus tardifs ; des confitures liquides & de tous les fruits, de tous les goûts & de toutes les couleurs, & des confits ; des pastilles & des sorbets de toutes les couleurs, de goûts & d'odeurs : enfin des liqueurs pour soutenir la petite machine, des plus fines & des pays les plus étrangers : du café à la rose ou au jasmin, car il n'est pas du bon ton de prendre quelque chose sans une odeur qui lui soit étrangere.

O Henri IV ! j'interromps souvent votre céleste repos : mais permettez-moi de vous demander encore, si vous viviez si délicatement & avec tant de profusion & de dépenses ? Non...

Enfin l'éducation est assortie à la fragilité de cette curieuse machine, qui n'a pas cependant le mérite d'être unique. Dix pas à pied la fatigue, ennuie son ame ; & son intelligence est conforme au tout. Il n'aime point le mystere dans ses plaisirs ; le *decorum* le gêne & l'aigrit ; un amour le quitte, un autre le remplace ; il aime l'éclat. Il parle comme une linotte ; il n'ouvre la bouche que par temps

& par mesure : il étudie tout ce qu'il veut dire, car il ne sent rien : il n'agit que par ressort, & il est tout d'une piece.

A l'égard de son esprit, de son caractère, de ses mœurs, de son humanité, &c. il est facile de les imaginer : au reste, on les trouvera dans mes écrits.

DE L'ÉTUDE DE LA NATURE ET DE LA MORALE.

J'AI déja demandé si l'homme s'aimait; je crois avoir fait voir que non (1) : ses actions & sa conduite le prouvent.

Cherche-t-il à se connaître ? Pas plus. Il est pourtant dans la nature, ce me semble, des moyens pour connaître à fond son existence, & tout ce qui lui est propre pour sa conservation saine & longue; mais pour cet effet, il faut qu'il étudie la nature. Quelle immensité de sources, de causes & de moyens salutaires ! quel grand spectacle ! quel beau séjour que la campagne ! que la nature est admirable dans tous ses effets ! comme ce vent est impétueux, & ce tourbillon étonnant ! comme la foudre qui gronde, qui se tourmente & qui éclate

(1) Voyez la page 164.

en feu & en flamme, eſt une grande, terrible & effrayante beauté ! Le moindre choc, un grain de ſa pouſſiere pulvériſe, dans moins d'une minute, toutes les pompes & toutes les faſtueuſes commodités des orgueilleux humains. Quel ſaiſiſſement, quelle conſternation ! où fuir dans le moindre ébranlement du globe que nous habitons ?

Combien de variétés dans l'émail des fleurs & de ce magnifique tapis de verdure ? On admire la beauté d'une fleur, on eſt extaſié à ſes couleurs, on entre en délire à ſon odorat ; c'eſt une volupté pour le palais, que le goût d'un bon fruit, &c. & on foule aux pieds la nature qui les a produits !

Qu'on prenne garde que je n'appelle pas fouler aux pieds la nature, quand on marche : c'eſt de l'indifférence avec laquelle on regarde le principe de toutes ces merveilles ; c'eſt de l'ingratitude des humains à ſon égard, dont j'entends parler, & des cultivateurs.

Combien de propriétés & de tréſors pour la ſanté, étalés aux yeux des mortels ingrats, & que leur ignorance ou leur pareſſe fait abandonner ? Comme ce tranquille ruiſſeau eſt agréable par ſa fraîcheur voluptueuſe & ſa bienfaiſante fertilité, image parfaite des humains que la ſageſſe guide dans leurs démarches ! Que cette riviere eſt majeſtueuſe ! & comme ce fier torrent, qui entraîne & qui ravage tout ce qu'il rencontre, roule avec

fracas ! Tableau naturel des riches inhumains.

Souffre, grand Dieu, que je te reconnaisse & t'adore dans ce grand spectacle ! Soleil, flambeau de l'Univers entier, reçois mes hommages ! Soleil éblouissant, éclatant & resplendissant, que tes dons, que tes bienfaits sont grands ! (1) c'est toujours reconnaître tes grandes œuvres, Dieu puissant ; tu en es toujours plus adorable. Soleil, tu vivifies toutes les choses : la terre entiere, ce globe que j'habite, n'est peut-être à tes regards, grand Dieu, qu'un atome de poussiere. Témoin des mortels criminels & des vertueux, des iniques & des justes, tu as vu les nations superbes & téméraires, vigoureuses & faibles tour-à-tour ; ces empires & ces hommes couronnés, lâches & assassins, orgueilleux & aveugles mortels, les uns périr ignominieusement, & d'autres renaître pour périr à leur tour. Source des biens & de la clarté universelle, tu triomphes & des temps & des ravages ; tu

(1) Que deviennent les étoiles à l'aspect de cet astre ? Image parfaite des grands auprès du plus grand d'un état, & des hommes au-dessus d'eux. Combien d'hommes rampans & insolens ? Je m'explique : rampans vis-à-vis de leurs supérieurs dans tous les grades ; insolens avec ceux qui ont à faire à eux.

Il y a peut-être des chefs qui voient avec peine certaines soumissions.

te manifestes avec tant d'éclatans présens, avec tant de force & d'évidence, que nul être ne doit, sans une ignorance brute, se refuser au vif transport qu'on ressent à ton aspect bienfaisant. Le Philosophe profond & le Sauvage errant te reconnaissent pour le Vivificateur de toutes choses, & qu'elles ne peuvent exister sans ta bonté paternelle. C'est toi qui conduis & qui dirige tout : tu concours à tout, & tu conserve tout, & tu es la fin de tous les êtres; tu en es le soutien & le conservateur : tu animes, & tout se ressent de tes bontés & de tes faveurs. Tu visites continuellement l'univers, & tu veilles sans cesse à sa conservation; tu ravis en admiration, & on est extasié à ton éclat.

Les anciens ont divinisé plusieurs personnages dont ils avaient reçu des marques de leur amour & des bienfaits; ils les ont sentis, ils les ont éprouvés; ils avaient fait des actions presque immortelles, ou éclatantes, & d'une grande utilité; elles sont transmises par eux à la postérité la plus reculée; & leur reconnaissance a été portée jusqu'au culte. Que ne doit-on pas au Créateur de toutes les choses ?

Par la seule connaissance de ce grand spectacle universel, il n'y aurait eu qu'une seule maniere de concevoir ... Alors combien d'horreurs, de maux, de désordres n'aurait-on pas évités ? Toutes leurs sources auraient été taries. Combien de dif-

putes de mots? combien, combien... une immensité d'enfantillages n'auraient pas existés !

L'ordre qui regne dans l'univers, tout admirable & tout bienfaisant qu'il soit, ne frappe pas tous les hommes : les préjugés & les mots, la méchanceté, l'intérêt & l'ignorance des hommes qui ont de l'autorité, l'éducation bornée, ou les entraves qu'on imprime dans l'esprit de la jeunesse, empêchent de reconnaître & de se fixer au vrai mobile de toutes choses .. . A l'unité d'un culte.

Le retour constant des saisons & leurs productions différentes; celles des entrailles de la terre, dont les mortels sont si avides, & pour lesquelles ils commettent tant d'iniquités; la fixation, l'immuabilité dans tous les effets de la nature, sur tous les *êtres* & sur leurs genres, qui ne varie, qui ne se trompe & qui ne se confond jamais, dans les végétaux également, doivent proscrire les amateurs insensés qui ont formé des systêmes, qui ont établi & reconnu le hasard, souverain de toutes ces merveilles, de toutes ces choses incompréhensibles à l'esprit humain. Cet astre bienfaisant, je le répete, qui nous éclaire & vivifie tout, dont l'absence d'une minute causerait une consternation universelle & mortelle ; cette voûte immense éthérée, ces diamans, ces globes qui roulent sur nos têtes & qui brillent à nos yeux de cent

mille belles couleurs différentes, & qui ne paraissent que des étincelles à nos faibles & superbes connaissances, & qui ont peut-être des millions de lieues d'étendue : à de si grands ouvrages, à cet aspect éblouissant, admirable & adorable; à ce grand spectacle, peut-on nier, doit-on se méprendre ni méconnaître un Artiste divin, un Créateur? Non, il mérite à chaque minute & nos hommages & nos adorations. Hommes antiques & modernes, mortels téméraires & ingrats, ou de mauvaise-foi, ou trop superbes, ou parfaits ignorans, pouvez-vous faire exister ni mouvoir le plus petit objet sans un Méchanicien intelligent? Pouvez-vous faire un ciron vivant? Toutes les puissances de la terre réunies, tous les arts des mortels, toutes les sciences humaines, pourraient-elles faire une puce vivante? Et vous éludez un Artiste suprême, un Ouvrier qui a formé & créé cet univers! Hommes insensés & aveugles, méchans & adulateurs, qui a pu donner l'existence à toute la nature, à tout ce que vos yeux découvrent? Qui a pu la donner à vous-mêmes qui ne pouvez pas seulement vous connaître, ni la cause qui vous fait mouvoir si merveilleusement? Un Dieu qu'il faut adorer. Tout est compensé dans les êtres; une intelligence bornée dans lés uns, est remplacée par la force & l'utilité dans les autres, & par l'agrément dans ceux-ci, &c.

La seule puissance que l'homme a acquise sur les animaux, ne peut s'opérer sans miracle, ou une bienveillance de la Divinité.

Quelle docilité dans le cheval & dans le bœuf, dans l'éléphant, dans le chameau, &c! quelle force & quel nerf! Combien ils sont utiles! que de services on reçoit, on éprouve de ces animaux! Que feraient les hommes sans eux? Un enfant conduit, gouverne & fait craindre ces redoutables & indomptables animaux: s'ils se connaissaient! mais la nature, mais Dieu les a bornés, les a soumis, les a limités; & l'homme leur est ingrat, il les maltraite!.. Quelle élégance, quelle dextérité, quelle noblesse dans un beau cheval, soit Français, soit Espagnol ou Anglais, quand il est lâché en liberté & bondissant dans la prairie?

La nature est un grand & sublime maître: la terre & les animaux y instruisent tous les mortels, leur montrent tous leurs devoirs, & y donnent continuellement des leçons aux humains & aux sages mêmes.

Quand on raisonne avec l'homme, on est toujours borné; quand on étudie la nature, qu'on l'interroge, l'esprit & l'intelligence s'élevent au-dessus d'eux-mêmes. Aucune chose n'est muette dans la nature, depuis le plus petit être qui se traîne, jusqu'au fier lion; depuis la plus petite plante qui rampe, jusqu'au chêne superbe qui porte sa tête dans les

nues ; tout dit, tout annonce un Dieu, un Créateur de toutes choses.

Au sein des soucis pour le présent, & des inquiétudes pour l'avenir, j'ai souvent trouvé la félicité, même des voluptés à la promenade, non de ce qu'on appelle grand monde, il offusque actuellement l'honnêteté; on y voit trop de têtes effrontées, qui devraient se cacher; mais à la campagne, à contempler la nature, à s'extasier de ce grand spectacle qui voit & connaît tant d'ingrats : aux Tuileries, le matin, en admirant les beautés de l'art & du génie humain : là, comme chez soi, on se trouve avec les Dieux & tous les hommes de l'univers; avec ce que le vulgaire appelle grands (qui pourraient l'être en effet) & les petits ; avec tous les états & toutes les situations : on converse, on reçoit des avis, des leçons, des conseils, & on en donne aux Rois de la terre & au commun des hommes : on gémit sur les maux qu'on peut changer en bien, & on est étonné des sublimes facultés humaines.

Combien de gens qui bâillent en paraissant beaucoup affairés ? Combien qui s'ennuient au milieu de ce tourbillon, qu'on appelle plaisirs du grand monde ? De tristes réflexions viennent souvent les y assiéger.

Combien de femmes qui regrettent leur grande toilette ? Combien de dépenses & de temps per-

dus ? Combien d'embarras, & combien d'insipidités ?

Un homme, qui n'en a que la figure, un homme inutile enfin, a souvent des ennuis mortels, même avec une grande fortune ; toujours accablé sous le poids des réflexions diverses, d'un vil intérêt, de quoi peut-il se flatter parmi les honnêtes-gens ? Que peut-il espérer du Ciel & des hommes ?

Un méchant déshonore tout ce qu'il possede, quel qu'il soit ; tout doit le tourmenter : les crimes ou les vices & les remords doivent le poursuivre : il a beau s'étourdir, dépenser l'or qu'il a, ou qu'on lui a mal acquis, son cœur est un témoin terrible !

Un célebre écrivain a dit : « Le génie sans l'aide des peines, est comme un Roi sans sujets ; le même feu qui le consume, continue-t-il, le fait briller ».

Une flamme claire succede à la fumée noire du bois vert.

Deux seules sciences, l'étude de la morale & de la nature, importent le plus au bonheur de l'homme ; toutes les autres ne sont qu'accessoires & d'agrément.

Comme il n'y a dans la constitution de l'homme que deux véritables plaisirs, celui d'une ame bienfaisante, & celui d'un cœur sensible : c'est une volupté pure pour l'ame d'être utile à ses semblables ; c'en est une autre pour le cœur, d'être aimé d'une femme vertueuse, & douée des belles qualités des mœurs & du corps : le sage & le vrai

homme, n'en reconnaissent pas d'autres. Dans ces deux délicieux états, de secretes inspirations conduisent & les ames & les cœurs des mortels au degré suprême de la félicité. Tout ce qu'on appelle plaisirs d'ailleurs, ne sont bons que pour les hommes vulgaires : les uns ne sont que de convention, d'autres sont féroces (1); ceux-là sont imaginaires, illusoires, opinions, desirs corrompus, &c. On doit se couvrir, parce que les yeux y sont accoutumés. Le besoin de se substanter est dans la nature; il faut se conserver, ce sont les intentions de la Divinité, je le pense : mais elle hait les excès, parce que ce sont des assassins, & un vol fait à l'indigence. Quel insipide plaisir que la table!..

L'étude de la morale est excellente, particuliérement humaine avec l'homme juste, & redou-

---

(1) La chasse, par exemple; qui est sans pitié pour les animaux, pour l'ordinaire l'est pour son semblable : l'humanité en général l'éprouve.

Doit-on croire que tous ces fameux & ces illustres Philosophes de l'antiquité & quelques modernes; ces grands Patriarches, ces sublimes Législateurs sur la terre, aient chassé? Non. Mais on peut croire que l'oisiveté, & qu'un Alexandre, un Thamaskoulikan, un Tamerlan, &c. qui ont ravagé la terre & fait égorger des cent millions d'humains, on peut croire qu'ils ont pu chasser un cerf qui pleure quand il est pris & blessé, & qui a peut-être plus de sentiment que beaucoup d'hommes.

table à l'injuste; sa culture & sa pratique nous aquiérent les connaissances nécessaires pour nous rendre heureux & nos semblables : sans cette étude, on n'existe que machinalement & méchamment. La pratique ferait tomber le bandeau .... déchirer le voile des iniquités, des erreurs, des fausses opinions & des préjugés qui dominent, quand l'homme ne réfléchit point sur la nature des choses; ils ne servent qu'à le rendre dangereux pour les autres, puérile & malheureux pour lui-même.

L'étude de la nature approfondie, suivie, soutenue sans relâche jusques dans ses plus grands secrets, & à la portée de tous les hommes, tendrait inmanquablement au bonheur & à la conservation de tous les individus, & à l'utilité réciproque; elle formerait des hommes, à la fois heureux & utiles : heureux en bornant leurs besoins; utiles, par les secours mutuels.

Tous les jours on entend dire, & on lit, que nous sommes dans le siecle le plus éclairé que le monde ait eu; s'il n'est pas le plus éclairé, il est du moins le plus dur. Autrefois les maux publics venaient inopinément, encore les individus avoient-ils la nourriture; ces maux duraient comme un ouragan, ensuite succédait un calme bienfaisant. Aujourd'hui, les maux publics sont

faits avec connaissance, ils sont mêmes réfléchis.

Ce sont les ames insensibles & les méchans qui rendent le reste des hommes malheureux; aussi doivent-ils s'attendre à une punition terrible.

Mais cette assertion est sans doute pour se dispenser des études qui appliquent, & qui procureraient de nouvelles découvertes, qui seraient utiles au bien public : aussi, c'est pourquoi beaucoup de personnes capables, & plusieurs établissemens destinés à s'occuper de découvertes intéressantes & utiles, se reposent voluptueusement pour jouir de leurs lauriers. On voit peu de choses & pour l'humanité & pour l'industrie, à la portée de tous les sujets. Combien seulement l'étude des différentes sortes de températures qui se trouvent en France, pourraient devenir utiles à une immensité de productions & pour le commerce & pour les individus singuliérement, qui éviteraient qu'on les tirât de l'étranger, qui enleve de la France des sommes considérables, & que les particuliers payent ensuite très-cher ? Combien aussi nos Colonies, puisque ce commerce orageux existe, en produiraient-elles, que les nations voisines nous font payer très-cher ? mais l'indifférence de la France sur un grand commerce, la cupidité des uns & les rapines des autres, &c. sont

que presque aucun établissement ne réussit comme chez les autres & comme il réussirait ici si le tout était conduit & dirigé par l'esprit du commerce, de bonne-foi & de patriotisme.

On a des échantillons de quelques nouvelles productions dans quelques habitations, qui ont parfaitement réussi : Les girofliers, les caneliers, les muscadiers, les cacaoyers, &c. tout cela vient bien. Et combien d'individus malheureux en France, n'y occuperait-on pas en les y faisant passer? A charge à l'état & dans la misere la plus affreuse, ils dispenseraient du commerce inhumain & odieux, qu'on appelle *traite des Negres*. Mais non, ces personnes & ces établissemens académiques & autres, s'imaginent qu'il n'y a plus rien à faire. Dans un état aussi vaste, & aussi fertile que peut l'être le Royaume de France, combien d'objets intéressans à donner? L'industrie dans tous les genres, je le répete, & l'humanité, deux sujets d'une grande importance.

Les moyens de contribuer à une bonne santé, la découverte de vivre des siecles & de guérir tout de suite, peuvent être dans la nature. Le peu d'étude que l'on fait de cette bonne mere, en a procuré déja quelques nouveaux. Autrefois la rage était regardée comme incurable ; on ressuscite aujourd'hui les noyés, si je peux me servir de ce

terme (1); les ſuffoqués de vapeurs de charbon, & vapeurs quelconques, &c. la phyſique a fait quelques progrès en Europe, mais ſes découvertes ſont très-lentes. Ce qu'on a fait depuis environ un ſiecle, le cabinet de M. l'Abbé Nollet, les mathématiques, &c. ſont plutôt pour l'amuſement, qu'eſſentiels à l'utilité publique & à l'humanité, pour leſquelles je croirais, ſi l'on peut croire les traductions, que les Anciens, les Egyptiens, les Indiens, les Romains, les Grecs; un Zoroaſtre, un Archimede, des Plines, &c. travaillaient, & ſavaient beaucoup plus. En Europe, on ne ſuit pas ſeulement les découvertes qu'ont laiſſées au berceau peut-être, les Caſſini, les Deſcartes, les Newton, les Leibnitz, &c. — Mais on dirige la foudre... les expériences électriques?.. — Oui; qu'ont-elles procuré d'utile à l'humanité juſqu'à préſent? & on ignore encore la nature de l'élément qui produit leurs effets; comme on ignore toujours la nature du grand myſtere de la génération, la révolution chez les femmes, & le flux & reflux de la mer. On connait l'hiſtoire de ce philoſophe qui ſe jetta dans la mer (l'Euripe,) pour n'avoir pû le comprendre. Je doute qu'on ait trouvé, juſqu'à préſent, la vérité; le Maître de

(1) C'eſt aux Hollandais que l'humanité le doit.

toute

toute la nature n'a pas encore cru sans doute les hommes dignes de ces sublimes secrets.

Tous les dons que la nature fait aux humains ne sont pas purs; il y en a qui ont des principes mortels, & d'autres dangereux; il semble que la Divinité l'ait mêlée d'écueils & de poisons pour animer, pour exciter l'esprit, l'intelligence des individus; pour connaître & démêler les dangers, les éviter & les modifier, d'avec les objets bienfaisans dans toutes ses productions; comme elle les a doués de la faculté de faire le bien & le mal.

L'immensité de sentimens différens dans un grand nombre de genres, chez les hommes, qu'on appelle *savans & génies*; cette diversité d'opinions & toutes ces disputes entre ces mêmes hommes, prouvent qu'ils flottent dans un tourbillon d'incertitudes sur un nombre considérable de sujets importans aux individus. Les innovateurs, les hommes à systêmes, &c. peuvent proposer leurs prétendues découvertes, mais ils ont tort de vouloir en faire autorité sur les autres; c'est un orgueil, parce qu'ils seront peut-être démentis le lendemain par d'autres, qui n'en sauront pas vraisemblablement davantage, & qui n'en connaîtront pas plus la vérité. Mais on hasarde des systêmes, & ont les écrit élégamment; on surpend les lecteurs crédules, & une réputation aux

dépens de cette vérité (1). Mais du moins je desirerais que ceux qui s'adonnent à l'étude de la physique, de l'astronomie, &c. n'inquiétassent pas tant le public qui aime mieux croire que de s'instruire, & qu'ils ne se tourmentassent pas tant eux-mêmes pour de simples effets de la nature, ni qu'ils n'en fissent pas un fatras d'écritures (2), même pour des effets étudiés par une imagination échauffée de puérilités, d'extravagances, &c. Nous avons eu de ces exemples : & combien de futilités sur ce qu'on appelle cometes, &c?

Les phénomenes, les ravages, les volcans, &c. de quelque espece que soient leurs effets, sont toujours des événemens naturels, & peut-être indispensables au maintien & à la conservation de l'univers entiers. La nature peut produire de si grands effets, dont aucun ne doit étonner; chaque globe peut & doit avoir ses révolutions; il faut toujours s'attendre à tout; une pluie de feu une grêle de pierre, &c. ne doivent pas plus surprendre qu'un tremblement de terre. Le froid condense l'eau en flocons, qu'on appelle neige, & pour ainsi dire, en

---

(1) Quand on a dit d'un ouvrage quelconque : « c'est bien écrit ; le style en est élégant, sublime... on est bien savant quand on a dit cela, & tout est dit : voilà la réputation faite : on n'examine nullement de quel bien il est capable, ni s'il sera utile aux humains.

(2) Il y en a qui en ont reçu de très-vifs reproches.

pierre, (la glace). Pourquoi serait-ce plus un grand phénomene de voir pleuvoir du feu? c'est que ce terrible fléau n'est point apparent. Les effets de la foudre étonnent... Mais tous ne le sont pas : & on ne l'est pas d'entendre le tonnerre; on est familiarisé avec lui, comme on l'est avec la neige & la glace, qui se trouvent, dans le nord, aussi ferme que la terre. Ainsi donc, excepté les effets qui intéressent les productions nécessaires aux individus, à leur conversation, à leur santé & à leur repos, qu'a-t-on besoin d'être informé par de très-amples écritures, de la direction d'un simple météore ... d'une aurore boréale ... tandis qu'on a un extrême besoin d'études importantes à soi-même & aux sociétés, dans un grand nombre de genres ?

Il y a des jeux bien extraordinaires dans la nature; il y en a de bien grotesques chez les individus : ceux chez qui ils se trouvent, ont de quoi s'exercer à l'étude, pour tâcher d'en connaître la source, quelquefois dangereuse, pour y remédier, ou les diminuer; plutôt encore pour les inclinations, que pour la conformation.

Mais l'homme vit trop peu pour pousser loin les connaissances qu'il peut avoir déja, & qu'il peut acquérir : le plus avide en ce genre, & le sage, se découragent : tout me dit, tout m'inspire qu'il peut vivre beaucoup plus long-temps. On lit dans les descriptions des mœurs des sauva-

ges, toute apocriphes ou hasardées qu'elles soient dans un grand nombre de sujets, que généralement ils vivent un siecle & demi en vigueur ; on trouve écrit aussi que l'éléphant, le requin, &c. vivent des siecles ; une carpe, qui est à l'expérience de tous les hommes, malgré la petitesse de sa constitution, vit cent cinquante ans, &c. Je crois tout cela, & que c'est la faute de l'homme s'il ne vit pas beaucoup plus long-temps, & s'il est presque toujours languissant, & sa constitution si débile.

On argumente depuis plus de quatre mille ans peut-être, pour connaître l'homme, l'esprit, la matiere, &c. Connaît-on ces substances ? L'homme se connaît-il lui-même ? On n'a que des soupçons vagues ; tant de contradictions, de sentimens divers, le prouvent, & je le sens : on écrit beaucoup, mais on ne prouve rien.

Je croirais volontiers que les premieres générations se connaissaient mieux que nous ne nous connaissons ; je croirais qu'elles étaient beaucoup plus instruites. Il a pu se faire des révolutions insensibles dans les générations, qui auront pu altérer d'une maniere quelconque, la constitution humaine ; ou bien, cette altération aura pu être occasionnée par le déluge.

Sans aucun doute de ce qui est écrit là-dessus, qu'on me permette de demander s'il n'aurait pas

pu arriver par une plus grande révolution? N'aurait-il pas pu être produit par un débordement général occasionné par un ébranlement du globe, en rompant les digues de la terre, qui retiennent ce terrible océan?

Le débordement général paroîtrait possible : les situations différentes sur la terre, les vallons en pente, l'inclinaison naturelle, &c. les différentes mers séparées, sans savoir comment cela s'est fait; les grands lacs, comme on appelle la mer Caspienne, les moins grands, & les petits; les cavités qui sont dans la mer & qui se communiquent; les fleuves, les eaux souterreines; toutes ces eaux, comme celles qui tombent, ne faisant que le même objet, mais divisé ou suspendu par l'action du soleil.

Ainsi il ne répugne donc point que le déluge ait changé la constitution des individus qui y ont échappé; qu'en conséquence notre constitution actuelle, qui existe depuis, n'est pas encore au point de la perfection où elle peut aller, ou qu'elle est bornée à l'ignorance; mais la premiere me paraît plus vraisemblable, tout semble le dire : les commencemens, les progrès, les découvertes, &c. Dans cette hypothèse donc, pour tâcher de recouvrer, de rétablir cette constitution solide, & la rendre savante, méritons les bontés de la Providence par des actions dignes d'elle; étudions

la nature sans relâche, suivons-la par-tout; par des études profondes & utiles à tous les différens besoins des individus, nous découvrirons & nous connaîtrons de quoi nous sommes capables; par ces travaux qui honoreraient autant l'homme, qu'il en tirerait de profit, il acquerrait une sublimité qu'il n'a pas encore, malgré tout ce fatras de réputation qu'ont certains écrivains; ... nous découvrirons peut-être enfin les moyens pour devenir heureux nous-mêmes, humains & bienfaisans pour nos semblables, & pour tous les êtres en général. L'amour de nos semblables, tant recommandé par le divin Législateur... ne ferait que recouvrer ce que les hommes pratiquaient autrefois & dont l'humanité jouissait; les nations que nous estimons fameuses, les Romains, les Grecs, les Egyptiens, &c. l'encourageaient par-tout ce qu'elles avaient de plus séduisant.

Néanmoins, qu'on examine & qu'on fasse attention que depuis le déluge, & même depuis Adam, si on veut aller plus loin, on trouve écrit que les hommes ont toujours été très-méchans, à commencer par les enfans & d'Adam & de Noë : les sociétés des individus n'ont éprouvé que trop la vérité de ces écrits; les preuves ne sont que trop multipliées, que trop fréquentes pour le malheur & la désolation du genre-humain, dans ce qu'on appelle antique & moderne... dans ce qu'on appelle « ce peuple chéri de Dieu »... Combien de

massacres, combien d'horreurs... que doit-on penser des hommes, quand on lit que c'était « par » l'ordre de l'Eternel »?..

Un célebre écrivain de nos jours a dit que l'homme naissait bon, qu'il ne devenait méchant que par occasion & dans les circonstances où il se trouvait. Pour moi, je ne crois pas cette assertion; tout dans les actions des hommes me prouve le contraire. Qu'on regarde les enfans, ils n'ont certainement nulles connaissances de ce qu'on appelle bien & mal; ce n'est pas l'or qui les tourmente... qui les excite; .. ils aiment beaucoup mieux une dragée, qu'un louis d'or, (plût au ciel qu'il en soit de même parmi tous les hommes!) Eh bien! tout chez eux, jeux, plaisirs, &c. ne respire que le mal; ils sont enchantés quand ils en ont fait, n'importe à quel être. Combien de ce qu'on appelle hommes leur ressemble! Arrêter & punir le mal est une justice, même un devoir. Mais d'en faire par pure vengeance, par satisfaction, comme cela n'arrive que trop, pour des vérités utiles qu'on aurait lues ou entendues, &c. est un plaisir aussi odieux qu'il est imbécile. (1) Combien d'ingratitudes dans les enfans,

(1) Quelle triste satisfaction de faire éprouver son pouvoir contre ceux qui n'en n'ont aucun; souvent pourquoi!.. N'est-ce pas suivre machinalement son instinct mal-faisant?

envers d'excellens parens? Je parle ici généralement; j'admets les exceptions dans tous les cas: j'en ai prévenu dès le commencement de tout cet ouvrage. Il y a des enfans sensibles, bons & reconnaissans. Je croirais encore que la nourriture étrangere dès le berceau, souvent vicieuse, même dans le sein de la mere, & l'éducation, peuvent autant y contribuer que la propre constitution originelle des individus. Il faut donc travailler à détruire ces vices, & la postérité bénira ceux qui y auront contribué.

Combien de méchancetés sans sujet, & de tyrannies publiques... intérieures & domestiques? Combien d'injustices... même envers ceux qui nous rendent service, & ceux dont nous avons plus de besoin? A cause de la façon dont on pense en France aujourd'hui, qu'on me permette une comparaison.

Souvent à de bons domestiques, de qui notre vie, notre tranquillité, & nos plaisirs même dépendent; d'excellens serviteurs, n'importe le genre, qui servent avec autant de fidélité que d'attachement, on leur parle très-durement, pour ne pas dire brutalement; on leur refuse ce qui est dû..., ou on leur donne mal ce qui leur appartient, & on les méprise! Cependant, quelle obligation un serviteur quelconque a-t-il à celui ou à ceux qu'il sert, n'importe toujours le genre? Aucune. Il sert, on le paie; on le paie, il sert: on n'est

que quitte l'un envers l'autre, mais souvent on s'acquitte forcément envers eux, & on devrait faire le contraire ; on devrait être toujours en avance avec eux ; beaucoup de choses devraient y engager ; la différence de leur situation d'avec celle de ceux qu'ils servent, & les réflexions sur la distance que le pur hasard souvent a mis entre les uns & les autres, & l'éducation ; si on les considéraient d'après cet examen, &c. alors, le service des serviteurs serait beaucoup plus affectueux & plus fidele ; & en seroit-on moins ?

Souvent on aime & on fait du bien (quelquefois par vanité) à des personnes qui ne nous sont d'aucune utilité, & elle se moquent de nous par reconnoissance ... D'autres desirent notre mort, quand ils en attendent quelque chose après ; ils la donneraient peut-être ... s'ils ne craignaient la punition publique ; cela arriverait souvent. Q'arrive-t-il ? que disent tous ceux à qui on a prodigué (quelquefois par orgueil) & la table & des dons, lorsqu'on vient à mourir ? « C'est dommage, c'était un bon homme... » C'était une bonne femme... Ils donnaient bien à manger, « voilà ce qui se dit de moins ingrat. Les autres se divertissent avec les legs, & ils regrettent, même avec beaucoup d'humeur, qu'ils ne soient pas plus considérables.

Qu'on remarque (dans les mœurs d'aujourd'hui,) l'élégance & la coquetterie affectée des héritiers de l'un & l'autre sexe dans les deuils,

n'importe le degré de parenté? Peut-on se méprendre à leur air de contentement, sur le sentiment de ce qui se passe dans leur cœur au sujet du mort dont ils héritent?.. Hélas! on leur rendra la pareille s'ils laissent de la fortune : ainsi gagne la dépravation dans les mœurs, & dans tout. A quoi servent ces fastueuses dépenses de convois, d'enterremens, de catafalques? Elles n'annoncent rien moins qu'une vraie douleur; mais bien assurément la vanité, l'orgueil des vivans, & les riches successions. Croit-on qu'un magnifique monument, des bienfaits distribués à l'indigence, &c. ne seraient pas aussi agréables à la Divinité, & ne feraient pas autant d'honneur à la nation? Pour moi, je crois beaucoup plus.

A propos des convois, qu'on me permette une réflexion, dont le Gouvernement, ce me semble, devrait s'occuper pour le bien & la tranquillité publique.

La multiplicité des cloches est un des grands abus de la Capitale; elles ruinent la plupart des propriétés, trouble le repos des citoyens, & nuit à leur santé. Les propriétaires voisins des églises, trouvent difficilement à louer leurs maisons; & si le besoin de se loger leur procure des locataires, le prix de la location est toujours inférieur à ce qu'il serait, si les maisons étaient à l'abri du bruit des cloches : il est presque impossible que les gens de lettres, & en général les hommes qui

exercent des professions où l'esprit à besoin de méditation & de réflexion, puissent habiter dans le voisinage de St. Paul, St. Gervais, St. Jean, St. Germain-des-Prés, & de toutes les églises où la sonnerie est bruyante & fréquente. Deux cloches suffiraient, ce me semble, pour chaque église, & sans être grosses. La fabrique en retirerait le même bénéfice, parce que les citoyens qui mettent du faste dans la sonnerie, paieraient aussi cher celle d'une cloche, que celle de dix. D'ailleurs, loin de provoquer les prieres, la sonnerie donne lieu à des murmures.

La sonnerie annonce une grande pusillanimité dans ceux qui la commandent, & une avidité dans ceux qui la tolerent. (La fabrique & les Prêtres.) On ne voit presque que les gens du peuple, ou les nouveaux parvenus, en faire une loi à leurs héritiers. Un Tapissier mourut, il y a quelque temps sur la paroisse St. Jean ; sa mort fut annoncée par une sonnerie qui dura trois jours. Elle fut si à charge aux citoyens, qu'ils en auraient porté des plaintes, s'ils s'étaient flattés d'être écoutés. Le clocher de Choisi est très-bas ; celui de St. Germain l'Auxerrois est fermé du côté du Louvre, parce que le Roi est censé l'habiter : cette respectable précaution pour le Prince, devrait déterminer le Gouvernement à penser à ses sujets.

Je me diſpoſe à donner au public dans quelque temps un voyage d'Italie, que j'ai parcourue avec une grande attention. J'eſpere que ceux qui ſont dans le cas d'aller viſiter cette plus belle partie de notre continent, & du monde entier, ſeront ſatisfaits des deſcriptions, des indications, &c. on y verra que les cloches y ſont très-petites, qu'il y en a peu, & qu'on ne ſonne point pour les morts.

On déciderait moins encore la méchanceté des hommes, ſi on n'en avoit pas de preuves ſi affligeantes dans tous les lieux & dans tous les temps; ſi on ne voyait que des nations différentes & étrangeres, ennemies les unes contre les autres; mais ces tableaux déplorables ne ſont pas ſeuls, ils ne ſont pas uniques : toute une même nation, tous ſujets d'une même puiſſance, gouvernés par les mêmes loix, les mêmes principes, les mêmes intentions; peut-être eſt-on tous parens ou alliés, ſoit directement ou indirectement : de plus, encore, une même contrée ou province, une même ville, un même village; les ſociétés particulieres, les familles, même très-proches parens, ſont dans la plus grande diviſion; on y voit les haines les plus implacables; on ſe déchire, on ſe pille, on ſe trompe les uns & les autres, on ſe ſurprend, on s'égorge.

Ceux qui ſe donnent pour gouverneurs, pro-

tecteurs, conducteurs, &c... sont les premiers persécuteurs, violateurs, usurpateurs, destructeurs, &c. & tout cela sans besoin ... sans même savoir pour quoi... (quelquefois...) on sait seulement que c'est souvent pour des objets imaginaires ... puériles... misérables; insultant, ravageant la nature, outrageant la Divinité, & égorgeant ses semblables.

J'ose dire que les hommes tiennent à un aveuglement barbare; (on sait que j'admets les exceptions) leur conduite, leurs duretés & leurs cruautés à l'égard de leurs semblables, & la guerre, sont mes preuves. Car, qu'on n'élude point; il me semble que si les hommes étaient humains, si l'homme était un animal distingué dans la nature, il serait impossible que la guerre n'eût jamais pu avoir lieu chez aucune nation. Dans l'hypothese qu'il se trouvât des hommes qui la voulussent, la nation chez laquelle ils se trouveraient, leur dirait : « allez vous battre vous-mêmes; nous prendrons les armes si on vient attaquer nos propres foyers.

La guerre entretient, elle accoutume, elle entraîne enfin l'homme à toutes les horreurs qu'il commet : que devient-il donc à cet aspect? *Ciel!* Daigne jetter un regard de pitié sur lui, sur ton ouvrage! Mais non, je tremble que l'homme ne soit l'être le moins aimé de la Divinité; ou elle est indi-

gnée de l'horrible emploi qu'il fait des facultés dont elle l'a doué : toutes ses actions infâmes envers ses semblables, me font craindre qu'elle ne l'ait abandonné jusqu'à présent sur la terre, où jusqu'à ce qu'il fasse un bon usage de son intelligence, & qu'elle se réserve à exercer le juste châtiment que chacun méritera. Les hommes en effet peuvent approcher de l'essence de Dieu ; ils peuvent s'aimer, se communiquer & se secourir mutuellement.

Qu'on me permette une comparaison. Les peuples, la plus grande partie d'un état quelconque, sont à l'égard des souverains, ce que sont les deux chevaux d'un malheureux fiacre de Paris, chargé de huit, dix à douze mascarades, qui, plus ils ont de plaisirs & de satisfactions, à leur idée, plus les deux chevaux ont de peine : ces malheureux animaux souffrent cruellement des folies & des extravagances de ceux qu'ils traînent ; & à la fin, les uns périssent d'excès de ces prétendus plaisirs, & les autres, de leurs douleurs réelles ; de même les empires se détruisent par les inhumanités, &c.

Nous avons tant de sortes d'ordres & d'états différens, que chacun forme un monde tout-à-fait étranger aux uns & aux autres, parce que les mœurs, les sentimens & les manieres sont tout-à-fait différentes les unes des autres ; on ne se con-

naît point, comment s'aimerait-on, pourquoi s'estimerait-on?.. On le devrait pourtant en qualité des mêmes êtres; les animaux d'une même espece nous donnent des leçons là-dessus.

Quand les animaux de la même espece se dévoreraient comme nous faisons, ils seraient excusables, & nous ne le sommes pas: ils le feraient sans aucune connaissance. Mais l'homme! il ne fait aucune chose sans bien savoir ce qu'il fait, sans une parfaite distinction du bien & du mal.

Cependant, dans tous ces désordres humains, qui sont horribles, & qui doivent couvrir les hommes de honte, ils éprouvent encore un miracle continuel en eux, sans s'en douter peut-être.

Dans cette diversité d'intérêts, d'opinions, de vues, de façons de penser différentes, si funestes aux sociétés dans une même nation, la paix qui y regne, la tranquillité qu'elle éprouve généralement dans les villes, bourgs, &c. où elles se trouvent rassemblées, est une des grandes preuves de l'existence d'une Puissance suprême, qui, malgré notre ingratitude à son égard, maintient les individus dans cette balance principale; car je pense que ni les loix, ni les gibets ne feraient pas capables de les maintenir si généralement: elle se montre dans la plus grande évidence dans une multitude d'humeurs, de caracteres & de sen-

timens, d'esprit & de facultés différentes; les unes très-aisées, d'autres nageant dans un océan de délices, d'honneurs & de fortunes, sans les avoir ni gagnés, ni mérités, en faisant même des maux; & d'autres enfin, dans les peines & dans les besoins de toutes especes, sans qu'il y ait de leur faute.

Que fait ce malheureux sur la terre, qui n'a que des chagrins & de la misere en travaillant beaucoup? Donc Dieu l'arrête, le soustrait à ses peines, & le console. Que de variétés dans la façon de voir & de s'affecter des choses? Aucun ne se ressemble; châque objet, chaque caractere formé, le moule se brise. Que toutes ces diversités-là, les unes sur les autres, dans un même quartier, même rue, même maison, même pallié vivent en paix; cet ordre regnant, cet équilibre, portent l'empreinte sacrée d'un Maître suprême, & prouvent ses intentions divines pour récompenser les bons & punir les méchans, & ceux qui auront abusé de leurs facultés. Eh! mortels ingrats & téméraires, vous osez méconnaître, nier un Dieu!.. Ainsi doit-on être étonné de la méchanceté, des cruautés exercées envers ses semblables?

Ecoutez ce que dit à ce sujet un de ces hommes illustres que certaines nations à la fois réverent & condamnent aux flammes éternelles, parce que, disent-elles, c'était un *Payen*...

Voi-

Vois toute la nature dans ſa marche tracée,
Et les loix qu'il preſcrit aux orgueilleux mortels ?
La juſtice le ſuit pour venger ſes autels,
Et rétablir les droits de ſa gloire offenſée. (1)

Et ailleurs :

Un Dieu tient en ſa main, comme ſouverain maître,
Les cauſes, les progrès & la fin de tout être.

Et cet autre, que certains peuples appellent *hérétique*.

Tout ce vaſte lambris d'azur & de lumiere,
Tiré du ſein du vuide & forgé ſans matiere ;
Arrondi ſans compas, ſoutenu ſans pivot,
A peine a-t-il coûté la dépenſe d'un mot.

Combien de citations d'hommes qu'on révere & qu'on appelle grands ? On en ferait d'immenſes volumes.

La nature, dans ſes plus grandes contradictions, n'en paraît pas moins toujours prouver une Puiſſance ſuprême, quoiqu'il y ait eu de ce qu'on appelle génies ſublimes, qui ſe ſoient écriés avec une fureur enthouſiaſte : « Si tout était l'ouvrage d'une cauſe intelligente, diſent-ils, y aurait-il des monſtres, des inſectes vivans, des reptiles malfaiſans, des bêtes féroces, tant d'animaux inutiles & inconnus, imperceptibles ; les pluies tomberaient-elles ſur des endroits déſerts ou dans la la mer, tandis que les moiſſons languiraient dévo-

(1) Si ce ne ſont ſes propres paroles, c'en eſt le ſens.

rées par l'ardeur du soleil; la foudre, dont on voudrait effrayer les méchans, se méprendrait-elle dans sa chûte pour embrâser les temples, au lieu de tomber sur les rochers, &c. » ?

Que ces impies n'ajoutent-ils, ont repliqué des hommes célebres, « qu'il est ridicule que le chêne, l'un des plus grands arbres, se couvre d'un fruit si petit, tandis que la citrouille, dont la grosseur ornerait si bien sa tête superbe, ne tient qu'aux faibles rameaux d'une plante rampante, &c. » ?

Cette réponse à ces observations ingrates envers la divine Providence, se présente naturellement; elle est aussi vraie que juste, & que les observations sont téméraires. D'un côté, elle annonce avoir pourvu au maintien, à la conservation & à la santé de tous les êtres sur la terre, dans l'onde, dans les airs, & jusques dans la végétation. Le plus vil animal, le plus nuisible aux humains, & le plus petit, sont organisés pour tous leurs besoins, pourvus de défenses, de moyens pour prévenir toute attaque, & de facultés suffisantes pour pourvoir à leur subsistance.

De l'autre côté, la destruction continuelle & constante d'une partie de ses productions dans presque tous les genres, semble tendre à la conservation & à la multiplication même de l'autre partie. On serait tenté de croire que la nature est insuffisante à pourvoir à la subsistance des êtres qui

peuvent se reproduire ; tout semble démontrer que la maturité & la conservation de ses multiplications soit limitées ; tout semble persuader dans la nature, qu'une partie soit destinée à dévorer l'autre.

La carpe produit des milliers de ses semblables; ses productions lui servent de pâture.

La tortue multiplie également ; ses petits sont dévorés par les oiseaux, jusqu'à ce qu'ils puissent plonger, & que leur coquille les garantisse de toute attaque.

Le crocodille, la femelle se nourrit de ses petits aussitôt qu'ils sont éclos : elle cache ses œufs dans le sable, elle les veille ; & pour ne pas les déranger du lit qu'elle leur a fait pour les déposer, elle s'en approche doucement pour écouter quand ils sont éclos. (1) Dès qu'ils le sont, elle les mange. Le serpent fait à-peu-près le même manege destructeur, &c.

Chez les humains, des êtres instruits, connaissant tout ce qui est mal & tout ce qui est bien, capables de réfléchir & d'apprécier toutes les choses à leur juste valeur pour le vrai bonheur, combien d'horreurs, de maux, de désolations & de

(1) C'est du moins ce que des Physiciens, observateurs exacts, conjecturent; si ce n'est par eux-mêmes, c'est par les récits des gens sur les lieux.

destructions qu'entraîne absolument la guerre? elle a existé & elle existe ; elle est très-antique, moderne & présente : les hommes travaillent tous les jours à machiner des inventions infernales pour se déchirer, se massacrer les uns & les autres, avec un acharnement qui ne peut être inspiré que par les enfers. Cependant ils en connaissent l'erreur, ils la sentent : eh! pourquoi la font-ils! Très-souvent pour des injustices, des usurpations, des sottises, des inutilités; quelquefois ils ne le savent pas... & les hommes s'y soumettent!

Dans les contrées où cette maniere, si bien étudiée pour se détruire, est rare, ou qu'elle n'est pas générale, eh bien! voyez ces fléaux physiques & terribles, les pestes, &c.

Autrefois chez les Américains, qui n'étaient pas encore affligés de cet appétit vorace & destructeur de leurs semblables ; si on en croit les traductions, par une superstition, fondée sur une féroce ignorance, ils assassinaient, c'est-à-dire, ils brûlaient vifs des milliers d'êtres des deux sexes, pour la consécration de leurs temples, & souvent en offrande au Dieu bienfaisant de toute la nature, & flambeau du Ciel & de l'Univers entier. Combien de nations sur ce globe, toujours en supposant que les relations soient vraies, sont encore plongées de ce barbare aveuglement? — Mais les *auto-dafés* ne sont-ils pas une de ces superstitions sanguinaires? &c.

Dans les champs, on voit que quand toutes les semences produisent bien, leur multiplicité nuit au tout : pour qu'une partie profite & vienne à maturité, & dans la perfection nécessaire, on en détruit l'autre : c'est une attention, un soin exact & constant qui se fait annuellement dans toutes les productions végétales des jardins ; dans les fruits, les pêches, les abricots, les raisins, &c. jusques dans les fleurs mêmes, &c.

Tout annonce, tout prouve une majesté & une volonté divine, une Puissance suprême ; tout porte l'empreinte d'un Créateur divin & la faculté de se reproduire : tout est utile dans la nature ; les plus vils insectes & les plus dangereux, du moins estimés tels par les hommes, ne sont-ils pas nécessaires ? Combien de plantes, & combien d'êtres utiles & de végétations ignorés ? Je ne veux pas dire autre chose sur le pouvoir infini de la Divinité, parce que je ne ferais que répéter ce qui a été dit avec autant d'élégance que de vérité ; & par cette raison, je ne pourrais que perdre beaucoup, & affaiblir ce que je pourrais dire.

L'homme orgueilleux ou aveugle, & qui ne réfléchit point, dit : *tout est fait pour moi sur la terre.* Quelle audace, ou quelle ignorance ! l'homme ne forme que son point dans la nature, comme le ciron y forme le sien dans son espece ; il lui sert de pâture & à l'herbe qui végéte, comme tout ce

qui en ſert à l'homme. Lhomme eſt fort & exceſſivement faible, & tout lui eſt joug; il a peur de tout, & il eſt ſoumis à tout. Celui qui eſt comblé d'honneurs & de fortune, eſt un vil adulateur, fourbe & rampant; tout lui fait une guerre continuelle; la terreur le ſuit par-tout; il craint, il a peur de ſon ſemblable & des animaux; il redoute tous les élémens; il emploie toute ſon intelligence pour s'en garantir; il eſt continuellement en garde contre les événemens; il tremble dans le bruit & dans le ſilence; il eſt agité dans les ténebres & il frémit des ſonges; il eſt tourmenté & accablé d'infirmités; la nature le joue comme un enfant joue ſa marotte : elle ſe moque de ſes tréſors qu'il a accumulés par les baſſeſſes, les crimes, les veilles & les tourmens, & de ſes ſoins & de ſes précautions pour ſe conſerver; elle l'entraîne dans une minute ... il ſe ſoumet aux paſſions les plus humiliantes. Plus l'homme eſt un grand ouvrage, plus il doit être conſterné de ſa conduite, de ſes actions, & de la pareſſe de ſon eſprit. Une fermeté vigoureuſe dans les bons ſentimens, doit conſtituer l'homme. Il doit, parce qu'il le peut, changer tous les maux en biens; alors Dieu le guidera & le récompenſera. Ce Dieu, tout bon à l'égard des bons, verra favorablement les hommes au centre de la contagion, des tempêtes des paſſions & des ſéductions humaines,

qui y auront résisté, & qui auront eu assez de courage pour faire un bon usage de la liberté qu'il leur a donnée pour conserver leur intégrité, & qui auront fait du bien, malgré le cruel exemple du contraire. Quoi qu'il en puisse être, les méchans & les hypocrites reconnaissent la vertu, puisqu'ils feignent de la pratiquer : tel est leur aveuglement, quand ils portent leurs coups dans les ténebres.

Quelque chose qu'il en soit, si nous sommes nés bons, nous devenons méchans; si nous naissons méchans, nous avons la douce satisfaction de pouvoir devenir bons : voilà mes facultés que je sens quand je suis de bonne foi. Et voilà pourquoi il est difficile de décider si je suis né bon ou méchant; mais j'éprouve que j'ai en propriété les deux facultés, parce que nous sommes absolument libres de faire le bien & le mal, de faire ou de ne pas faire une chose quelconque; & tout cela est, je crois, le grand ouvrage de la toute Puissance à notre égard : & c'est, je crois encore, ce qui nous prouve le mieux l'immortalité de notre être, pour être récompensé ou puni, suivant nos actions; car, si la Divinité nous eût fait tous bons, nous n'aurions aucun mérite; tous méchans, elle serait injuste & très-injuste de nous punir.

Quand je verrai que les hommes ne se feront plus de mal, ni la guerre, qu'ils s'entr'aideront au contraire; quand je verrai qu'ils feront ce qu'ils

ordonnent aux autres... & qu'ils ne feront plus ce qu'ils défendent... Qu'ils feront charitables... qu'ils aimeront leurs femblables, je dirai, ils ne font plus méchans, & je m'écrierai qu'ils croient à un Dieu; car il y en a qui n'y croient pas: ceux qui y croient l'aiment; ceux qui l'aiment font tout ce qui lui eft agréable, & ils favent ce qui lui eft agréable. Quand je ne les verrai plus en contradictions, prefque en toutes chofes, alors je m'écrierai encore, comme cet Athénien qui couroit dans les rues, enchanté d'avoir trouvé la *vérité* : l'homme eft changé, l'homme eft réellement plus *inftruit* qu'autrefois; il eft enfin guéri de fes erreurs, de fes préjugés, de fes... &c. On ne fait rien qui puiffe déplaire à un homme dont on a befoin; on prévient tous fes defirs, on craint même de ne jamais affez faire : on emploie tout ce qui eft en fon pouvoir pour plaire à une femme qu'on aime; on invente tous les jours des chofes agréables, & on fe rend criminel, & très-grand criminel envers le Maître de toute la nature, de qui toutes les chofes dépendent abfolument; & on dit qu'on l'aime & qu'on l'adore comme fouverain Maître! & on fait tout ce qui ne doit pas fe faire, tout ce qui lui eft odieux; ce qui fait fouffrir, languir & gémir fes femblables! C'eft une contradiction fi abfurde, qu'on n'aurait point la force de croire qu'elle puiffe jamais exifter, fi elle n'exiftait pas,

mais elle n'eſt que trop vraie : & on peut croire que ceux-là n'ont jamais aimé la Divinité. Point de raiſonnemens de *faibleſſe humaine*, &c. ils répugnent au bon ſens.

D'après ces penſées & ces réflexions, il me ſemble que tout me dit que mon Créateur me doit l'immortalité. De plus, j'obſerve qu'il y a ſur la terre un bien plus grand nombre de maux phyſiques & moraux, que de biens; qu'il y a ſur la terre un bien plus grand nombre d'individus vicieux, que de vertueux; qu'il y a enfin un bien plus grand nombre de malheureux que d'heureux.

Et de combien de maux phyſiques le globe n'eſt-il pas affligé? Les volcans, les ſubmerſions, les peſtes, les tremblemens de terre, &c. combien ſur les humains? l'enfance & la vieilleſſe, l'enfantement, les léthargies, la paralyſie, la goutte, les cancers, les hernies, &c.

Combien de créatures malheureuſes ſans qu'il y ait de leur faute? Ceux mêmes qui paraiſſent heureux dans le moral par ce qu'on appelle fortune, honneurs, &c. ſont-ils réellement heureux? Combien de malheurs n'ont-ils pu ni prévoir, ni prévenir? Un tyran, un perſécuteur, un uſurpateur, n'importe le genre, jouiſſant des honneurs & de la plus grande fortune, éprouvent-ils dans le cours de leur vie autant de biens que de maux? Les

remords au fond de leur cœur ne sont-ils pas & plus forts & plus grands ?

Juvenal dit dans sa treizieme Satyre : « Pourquoi vous imaginer que ces gens sans foi, sans probité, ne sont point punis de leurs crimes? Oui, ce méchant homme se condamne soi-même à tout moment, &c... ».

« Quoi! avoir dans le fond de son ame, jour & nuit, un secret témoin de son crime! Ah! quel tourment! les peines qu'il endure ne peuvent s'exprimer : elles sont plus terribles que les arrêts de Coeditius, plus cruelles que ceux que Rhadamante prononce dans les enfers, &c... ».

— Il y en a qui n'en ont point de remords? — Cela peut-être ; il y a des phénomenes dans la nature & des monstres sur la terre, en tous genres; il y en a à qui le bon exemple ne fait pas la plus petite impression; ils sont même fâchés quand ils en voient, parce qu'ils les humilient toujours un peu.

Par-tout & dans tous les temps on a vu & on voit des monumens du malheur des humains dans toutes les conditions ; on a vu & on voit par-tout des horreurs, des cachots & des gibets; l'histoire n'est qu'un répertoire des sottises des hommes, de crimes, de forfaits & d'infortunes dans le genre humain. Les hommes qu'on persécute &

qu'on assassine, leurs assassins sont encore plus malheureux. Quel enfer plus terrible pour eux, depuis l'instant fatal du meurtre, jusqu'à celui où ils expirent sur l'échafaud?

N'est-ce pas un grand malheur pour l'humanité, que la méchanceté des hommes & la dépravation des mœurs, où leur aveuglement force à placer aux portes de ces sombres & lugubres séjours du malheur, (& quelquefois de l'innocence & de la persécution; les prisons) & ailleurs, de ces hommes à figure sinistre, qui ne respirent que les désordres & les forfaits pour être plus en œuvre, & satisfaire leur âpre & & sanguinaire cupidité? N'ayant que les sentimens d'un dogue farouche élevé à dévorer tout ce qui ne lui ressemble pas, ou qui n'est pas son maître (1), les hommes sages & humains, gémissent quand ils rencontrent sur leur passages, (hors les temps de calamités, de guerres,) de leurs semblables, armés de feu & de piques pour contenir les hommes! Qui force à ces dures & cruelles extrêmités? Le faux, la méchanceté, l'ingratitude & la cupidité des hommes : la cordialité proscrirait toutes ces horreurs

(1) Un délateur est un homme odieux... toute délation dans un genre quelconque, est une action aussi infamante parmi les honnêtes gens, qu'elle est criminelle auprès de la Divinité.

qui font la honte de l'homme. Je croirais que sous les regnes des Titus, des Trajan, des Antonin & des Cirus, des François I, des Louis XII, des Henri IV. & son grand & bon ministre, on n'en voyait point quand ils étaient en paix avec leurs voisins : & le fanatisme, la superstition & les persécuteurs gardaient le silence. Louis XVI. votre cœur mérite ces regnes fortunés & immortels.

Beaucoup de philosophes ont fait des traités, pour prouver que la somme des maux était beaucoup plus considérable que celle du bonheur; des hommes soi-disant aussi philosophes, ont fait des volumes pour démontrer que la somme de bien était plus considérable que celle du mal, &c. *(La suite dans l'ouvrage entier.)*

L'homme est absolument libre, nulles causes, nuls moyens tant qu'il conserve sa santé, ne peuvent lui ravir la liberté. Je crois avoir déja dit quelque part, ou à peu-près, que, quelque chose que l'on pût dire à cet égard, était de mauvaise foi, & pour autoriser la méchanceté & les passions... Les habitudes peuvent l'altérer, elles peuvent même la détruire chez quelques personnes; mais cela ne conclut point qu'elle ne soit bien réelle; & quand elles voudront, elles la recouvreront. Je le repéte, toutes personnes peu- ... t faire, ou ne pas faire une chose quelcon-

que. — Mais pour pouvoir quelquefois, on ne peut pas toujours. — On le peut, parce que je le sens : il ne s'agit que de vouloir.

Le dogme de la nécessité, ou du fatalisme, est monstrueux ; il n'a existé que dans le cerveau de vils & mercenaires adulateurs, pour autoriser ou pallier les atrocités, ou chez des enragés (1).

Un homme qui assassine son semblable, peut assurément résister au projet du crime qu'il prémédite ; autrement, s'il n'était pas libre, hélas !

---

(1) Le pere Hardouin, Jésuite, & d'autres, qui ont taxé d'athéisme des hommes, des savans, sont des monstres en calomnies, des scélérats envers la religion ; ils leur ont supposé des sentimens frénétiques, parce qu'eux-mêmes ils ne croyaient rien ; & ils supposaient les autres de même. C'était des athées, des sceptiques qui n'admettaient intérieurement aucun culte : leurs intentions n'étaient guidées que par le seul intérêt : c'étaient des fourbes qui n'avaient aucun sentiment de la Divinité, & ils imaginaient que les autres pensaient de même.

Socrate, l'homme le plus sage peut-être de toute la Grece, & suivant le plus grand nombre des écrits, a parlé, a-t-on dit, mal des Dieux d'Athenes, & contre les ministres de Cérès ; il s'est moqué de son grand prêtre... Voilà le crime de ce grand homme ! Ce grand prêtre, ce grand scélérat l'accuse d'athéisme ; on le fait mourir, on l'empoisonne, sur l'accusation d'un fourbe !.. Combien de grands prêtres & autres comme celui de Cérès ?.. Ah ! peuple ingrat, sage & insensé tour-à-tour... !

les loix qui le condamnent seraient elles-mêmes des meurtrieres. La raison doit nous guider dans la faculté & l'usage de notre liberté.

Je me passe absolument d'une chose quelconque, quand mes facultés ne me permettent pas de la posséder; par conséquent, je peux de même m'en priver avec les facultés de pouvoir en jouir.

Qu'est-ce que la liberté? C'est suivant moi, la faculté de secourir notre semblable dans une peine qu'il est en notre pouvoir d'adoucir.

De ne pas traiter mal, sans un motif grave, tout être : cette faculté est dans la nature, & donnée par elle à tous les êtres raisonnables.

C'est de faire tout ce que nous avons établi pour bien, & de ne pas faire aucune des choses que nous avons aussi estimées nous-mêmes, & que nous estimons mal.

Dans l'état de connaissance de ces choses, & de santé, on ne doit pas s'y refuser, sans se rendre coupable envers les loix instituées par nous & l'humanité : je défie de prouver que ces facultés n'existent pas chez les êtres qui ne sont pas au rang des brutes.

Il est beau de se commander, a dit un écrivain célebre.

Ce peu de mots devraient suffire pour tous préceptes à l'homme, chacun dans l'état qu'il

occupe ; ils ont été sentis & écrits avant moi par tout homme de probité & honnête. Tout autre chose devrait être inutile à écrire.

Pourquoi dire que c'est Dieu qui envoie les adversités, pour éprouver la vertu ? Quel soin donne-t-on là au Maître de toute la nature ! A-t-il besoin d'éprouver les hommes ? Ne sait-il pas bien tout ce qu'ils feront, depuis l'instant qu'ils voient la lumiere, jusqu'à ce qu'ils descendent dans la tombe ? Excepté tous les maux physiques, tous les autres sont le propre ouvrage des hommes ; la Divinité le sait & es connaît : elle l'a créé avec la faculté de bien & de mal faire ; mais je crois fermement qu'elle punira le mal.

Par l'étude de la nature & de soi même, (& non par des syllogismes absurdes ou fort indifférens,) nous rencontrerons des moyens de nous rendre heureux, & alors peut-être, les uns ne regorgeront-ils plus d'une immensité de choses absolument inutiles, qui les vexent & abrégent leur vie de siécles peut-être ; tandis que d'autres l'altérent aussi, mais par des voies opposées, par le manque de tout. Une misere extrême & des travaux violens, qui ruinent également leur constitution ; voilà, par exemple, ce qui n'est pas dans la nature : ses productions sont pour tous ses enfans également, ceux qui travaillent. Aussi peut-être nous punit-elle de nos

cruautés, de nos duretés, de nos desirs déréglés & de nos usurpations...

Mais en abandonnant l'étude des vérités utiles, ou n'étudiant que faiblement la nature, les hommes souffrent & finissent leur carriere dans l'adolescence, au comble des honneurs & de la fortune, chez un grand nombre : les maux sont des avertissemens de travailler à se conserver, & d'éviter tout ce qui peut altérer la santé & la constitution.

Un rien, comme on dit, cause de très-grands tourmens ; & après des tortures, on descend dans la tombe. Souvent une petite chose tue un homme, le sang, une goutte d'humeur & de vapeurs interceptées, une petite pierre, un petit effort ; (la descente,) & après des opérations aussi ignorantes que violentes, des douleurs aussi terribles que celles d'un *roué*, il faut mourir !.. & on dit : qu'a-t-il fait ?.. Le voilà donc cet homme fameux parmi les faibles mortels ; il a ravagé & la terre & les villes, désolé & consterné les humains ; il a mis tout à feu & à sang ; tout tremblait à son seul nom : cet homme superbe... ce héros..! le voilà étendu dans la poussiere ; il n'occupe pas plus de place que ce malheureux mort à Bicêtre.

Et ces autres qui gouvernaient les hommes & les états si impérieusement & si inhumainement ; un grain de sable les a tués tous ! A-peu-près sem-

blables à ces grosses mouches qui bourdonnent aux oreilles un bruit incommode, le moindre froissement des mortels les étouffe : nous sommes de même auprès de la nature.

SISTE VIATOR! HEROEM CALCAS.

Arrêtes passant! tu foules aux pieds un Héros. (1)

Orgueilleuse & puérile récompense ! fléaux du genre humain.

CI GÎT UN SOUVERAIN ADORÉ,

parce qu'il fut JUSTE ; aima ses sujets, & les rendit heureux.

A l'aspect de cette tombe, on s'écrierait : Que de vertus ! que de respects ce souvenir inspire ! Mortels couronnés, voilà votre modele ; voilà votre devoir.

Cette image lugubre serait toujours précieuse au cœur & à l'amour des sujets aimés de ce Monarque chéri, & à toutes les races futures.

Que les hommes entendent mal leurs intérêts ! Dans cette redoutable, dans cette terrible incertitude, pourquoi ne pas bien vivre ? Que risque-t-on de faire le bien, d'aimer ses semblables & d'être humain pour tous les êtres ? On est assuré de

---

(1) Cette épitaphe fut érigée à la valeur du général Mercy, Allemand, & contemporain de Turenne.

laisser sur la terre & parmi ses patriotes, une excellente réputation, & d'emporter leurs regrets; voilà ce qui ne peut manquer en descendant dans la nuit éternelle, & beaucoup d'espoir pour l'autre monde.

Mais en faisant le mal, (qu'il en soit tout ce qu'on voudra) & étant dur pour ses semblables, on doit tout craindre de la Justice suprême, & d'être détesté sur la terre.

Les hommes doivent étonner par les ressources que la nature leur a données; elle les a doués de facultés propres à prévenir & à pouvoir parer & remédier aux accidens qui peuvent leur arriver. Je crois qu'il y a dans la nature des spécifiques propres & proportionnés à la malignité de toutes les maladies & des malheurs qui peuvent survenir aux individus: c'est aux hommes à les chercher & à étudier la nature, à l'interroger; il y en a beaucoup qui sont capables & dignes de cette sublime science.

Combien d'accidens, qu'on appelle mort subite, où l'on meurt réellement faute de secours, c'est-à-dire, de connaissances nécessaires des remedes pour rappeller l'individu expirant? Il y a des antidotes contre les poisons, on les a trouvés: combien aussi pour ces circonstances, & contre l'hydropisie, l'apoplexie, la léthargie, la folie, (1) & même pour prévenir tous ces malheurs, qui seraient encore plus précieux que la guérison

(1) Voyez la page 313.

même ? Combien de complications & de signes différens dans une maladie, qui sont peut-être occasionnés par elle-même, & qu'on traite différemment par des remedes opposés à la nature du mal ? Combien, de la plus belle & de la plus précieuse fonction, de la plus humaine & de la plus respectable profession, en font un vil & mercenaire métier ?... Cette profession, instituée pour prolonger la vie des hommes, fait précisément l'effet tout contraire, soit par l'ignorance, soit par le charlatanisme & la cupidité de beaucoup qui en font les fonctions : combien qui forment des maladies pour... &c. je ne veux pas le dire, parce qu'on le sent. L'humanité serait heureuse, si ceux qui en font leur état, l'étudiaient dans tous ses principes, & s'ils étudiaient la nature & les plantes jusques dans leurs plus grands secrets. Mais non, toutes les professions se suivent ; tout généralement n'est que superficiel ; cependant cet état ne devrait pas l'être, puisqu'il s'agit de la vie & de la mort, d'une existence bonne ou languissante dans la santé. Combien qui périssent à la fleur de leur âge ? On n'éludera pas qu'il y en a un grand nombre qui languissent par leur faute : mais combien de spécifiques dans la nature pour raccommoder un tempérament soit faible, soit usé par la débauche ? Et combien de cas où l'on se trompe dans l'administration des traitemens ? En effet, combien de faux Esculapes

dangereux aux individus, & de perruques qui font les savans & les beaux esprits, & qui rendent importantes les têtes qui les portent? Il y en a de moins ignares les uns que les autres : il y a d'honnêtes gens dans cet état ; mais comment les reconnaître parmi une foule de charlatans ? Un de ces derniers a passé de la *G......* à l'*empirique* : il a rêvé une nuit qu'il pouvait devenir médecin, & en vingt-quatre heures il en a acquis le titre, je ne sçai comment, & il en exerce la profession à Paris. Jusqu'à présent il s'est adonné au baume & aux emplâtres pour des plaies qu'il panse, qui sont aussi dégoûtantes que douloureuses ; heureusement pour lui il a le cœur aussi dur qu'il a l'ame ingrate ; cela fait qu'il opere hardiment. En attendant qu'il puisse se donner la qualité de médecin de chevet, il s'en tient à ce qu'il fait. Il faut que cette profession soit bonne, car de l'extrême misere, il a passé à l'opulence aussi promptement qu'il a acquis le titre de docteur ; & pour suppléer à la science qu'il ne peut avoir, il a proscrit la bourse qu'il portait aux cheveux, pour embrasser la perruque quarrée, qui lui a sans doute inspiré, dans son rêve, la science de l'état.

Si les hommes craignaient, comme ils devraient craindre, une mauvaise réputation ; s'ils en étaient susceptibles ; s'ils étaient jaloux de se soustraire à

des soupçons... ils ne passeraient pas d'un seul saut, dans un état quelconque, les uns de la misere, les autres de la médiocrité, à l'opulence manifestée par un faste insultant à la peine qu'ont beaucoup de personnes dans le même état, qui ont souvent plus de talens. Pour écarter tous soupçons, on devrait montrer cette opulence par gradation ; mais on fronde tout avec ostentation : les précautions troubleraient les plaisirs de beaucoup d'individus dans différentes situations.

Qu'un médecin, qu'on appelle fastueusement ou gravement docteur, comme on en appelle d'autres philosophes, & dont les uns & les autres ne connaissent que les noms ; qu'un médecin & qu'un chirurgien, dis-je, (1) aient l'art d'entretenir les vapeurs d'une femme & d'un homme riche, ou de nom, ils se procureront de gros revenus sans science, en ne les privant ni de leurs plaisirs, ni de leurs caprices ; voilà tout le subtil d'un grand nombre : & les foux & les folles, ou l'aveuglement, leur donnent encore & de la renommée & de la célébrité dans le monde, qui ne pense pas plus qu'eux : aussi, gravement & pompeusement, assassinent-ils impunément les malades... en se faisant encore payer, par privilege, excessivement

(1) La Chirurgie est beaucoup plus instruite, & étudie infiniment plus le corps humain que la Médecine.

cher, sauf pourtant à disputer dans les consultations, parce qu'il faut bien que leurs confreres participent aux grosses rétributions ; & enfin, on convient que c'est la maladie qui a eu tort de ne pas s'être conformée aux idées & aux traitemens, parce qu'ils ne pouvaient se régler sur la maladie : ces tragédies n'arrivent que trop souvent dans toutes les conditions.

Il n'est pas rare d'entendre dire aux médecins, même d'une bonne réputation, « heureux quand nous ne contrarions point la nature ».

Est-ce aller avec certitude dans les traitemens, quand on parle ainsi ?

Combien de visions intéressées & volontaires ? Que les gens riches ne s'aiment guere ! qu'ils sont aveugles de payer si cher des hommes peu assurés de ce qu'ils font dans un état si important à l'humanité ! Mais le ton, l'usage...

On a souvent la cruauté de sacrifier des malades, sur lesquels des opérations hasardées réussissent quelquefois ; alors on les paie, & tous les papiers publics, que l'on paie aussi généreusement, retentissent de l'opération ou du traitement qui devait entraîner le malade dans le tombeau.

Le vrai homme, le grand homme, aiment la renommée ; néanmoins ils sont lents à publier leurs découvertes ; ils veulent en être assurés par des études & des connaissances certaines & pro-

fondes; ils n'aiment point à flotter entre l'ignorance & les sciences.

Des hommes comme Descartes, & tant d'autres qu'on appelle savans, peut-être n'annonçaient-ils que d'heureuses & grandes dispositions pour les sciences; ils sont morts, hélas! peut-être au berceau des vraies connaissances nécessaires aux humains pour leur conservation & leur bonheur. Le grand homme & le sage desirent sincérement d'être utiles au monde; ils ne s'occupent que pour cela; toutes leurs actions y tendent. Combien de sentimens, de procédés différens sur un même sujet? Combien en Chymie? On ne rencontre par-tout qu'incertitudes. Pourquoi ne pas s'attacher à extirper ou à prévenir ce monstre, cet assassin, ce jeu funeste de la débauche, la honte, l'ignominie des bonnes mœurs & de l'humanité? Qu'on suive la filiation meurtriere d'un seul individu qui en est infecté au berceau : la perspective fait frémir. C'est une des causes énoncées ci-devant, page 67, qui tue, qui détruit la population dans un état.

Qu'il est beau, qu'il est grand de parvenir au-dessus des hommes ordinaires! mais que ce soit dans l'intention, dans la douce espérance d'être utile à l'humanité; ce n'est que cette sublime qualité qui rend l'homme supérieur aux autres : mais non, un magot.... un boudoir, &c. l'occupe

davantage que sa réputation, son honneur, & que le bonheur de ses semblables. O aveuglement! Il faut exciter les hommes par des moyens glorieux & honorables pour les immortaliser; l'or y est particuliérement contraire; il les amollit, il les énerve; & le dirai-je? Il avilit toutes les sciences & les grands talens qui peuvent honorer une nation (1). L'or & la puissance enchaînent la liberté de l'homme, quand il ne réfléchit point, & aucune chose ne doit la lui ravir.

Une partie des académies, des écoles, des chaires, &c. dans tous les genres de sciences, que font-elles? Beaucoup de bruit dans les conversations & dans les papiers publics, sur des riens, ou sur d'heureux hasards qu'on n'avait pas cherchés; & tout le monde sait qu'elles aiment beaucoup l'or: elles ont tant d'exemples!.. Les hommes qui les composent pourraient devenir réellement des hommes, s'ils résistaient à la contagion: tout cela, à qui la faute? On est fanatique, on entre en démence, en convulsion pour des nouveautés bisarres & futiles, & des colifichets; pour toutes jouissances passageres, dangereuses, qui ruinent & qui dégradent l'homme. La musique & la danse, une

(1) Tant qu'il peut attirer de l'or de l'étranger par une industrie quelconque & légitime, il doit le faire & pour lui & pour sa nation.

femme & ses dépenses, sont plus étudiées & attachent beaucoup plus que les affaires d'état & publiques.

Tout est factions pour ces objets futiles & dangereux, comme autrefois chez les Romains pour le parti des verts ou des bleus des acteurs. N'a-t-on pas vu ici, & ne voit-on pas encore ces convulsions pour des actrices... & des acteurs? n'en connaît-on pas les succès? Mais les Romains étaient dans leur grande décadence dans ces puériles révolutions.

Pour peu qu'on réfléchisse, on s'apperçoit que la raison est absente depuis des années. On entre en délire pour des erreurs absurdes & des inutilités; & on abandonne des vérités qui conserveraient les individus généralement, & procureraient le bonheur.

Les loix suivent toujours à-peu-près l'esprit, la croyance & les inclinations des temps. Que ne croyait-on pas il y a quelques siecles? Depuis, on a détruit celles qui feraient rire & pitié aujourd'hui. Dans ce temps-là, les hommes se croyaient pourtant savans : comment les regardons-nous actuellement? Comme des êtres très-obscurs. Quels progrès avons-nous faits depuis à l'avantage de nos semblables, des malheureux & de l'humanité en général? Je l'ai dit. Si on n'est pas aussi cruel qu'on l'a été dans des occasions de ces

temps-là, qu'on appelle d'ignorance & de barbarie, comme nous traitons des peuples qui ne le sont pas tant qu'en Europe : si on n'est pas si cruel, dis-je, c'est qu'on n'ose pas, quoiqu'on ose beaucoup... ou, c'est que les occasions ne sont pas assez grandes quand il s'en présente; car dans les petites, on éprouve & on voit comme on traite les sujets. Comment serons-nous estimés par la postérité, si elle a une vraie connaissance de nos mœurs, de nos duretés envers nos semblables, de nos occupations, de nos amusemens & de tout ce qu'on permet ?... Qu'on ne cite pas les temps de servitude, &c. les serfs vivaient & étaient couverts; nos paysans & d'autres, avec leur liberté aujourd'hui, ont faim en mangeant du pain noir, & sont privés de tout; ils sont nuds & couchent parmi les animaux... La simplicité des mœurs de ces temps-là, dans les uns, la modestie, la bonhommie & l'honnêteté dans les autres; bornés presque aux seuls besoins de la nature; (& ces temps heureux ne sont pas si antiques, Henri IV & Sully, &c.) Ces qualités précieuses ne s'accordent guere, ce me semble, avec la mauvaise foi, l'égoïsme, les fripponneries qui regnent aujourd'hui.

Quant aux affaires politiques, l'ambition de dominer, &c. c'est autre chose : on peut être humain, aimer les hommes, &c. & être ambitieux; ainsi il me semble encore cela, & aussi que ce sont

des écrivains payés... ou très-bornés, ou fanatiques, qui disent que la nation était barbare autrefois, & du temps de Henri IV.

Dissipés, enfoncés dans un tourbillon de luxe & de babioles, comment acquerrait-on de la science? Cela est impossible : toutes les choses ne sont qu'effleurées & étendues, & rien d'approfondi. Les meilleures dispositions possibles de l'esprit périssent par l'oisiveté & la mollesse, comme la plus solide constitution du corps se détruit par les excès & la débauche : ce qui abat le corps, fait périr l'esprit.

Les nations sont comme les individus en particulier; quand elles cessent de sentir tout ce qu'il leur faut pour entretenir, & même augmenter cette haute réputation & ces temps heureux, & qu'elles s'oublient au point de ne plus sentir ce qu'elles peuvent être encore, ou qu'elles sont indifférentes sur les objets importans & sur les moyens qui pourraient leur rendre leur éclat, ces nations sont près de leur chûte.

Que sont les hommes aujourd'hui en comparaison encore de ce qu'on appelle antique ? Des demi-hommes tout au plus. Qu'on regarde comme sont peints seulement les hommes de ces fameuses nations, les Romains, les Grecs, &c? Quel nerf! tout annonce corps & esprit, l'auguste genre masculin; tout en eux annonce

que l'homme eſt un grand ouvrage. Mais tout a dégéneré depuis, & tout dégénerera plus qu'il n'eſt encore actuellement, ſi on ne court point au galop pour cueillir les remedes néceſſaires. On a beau donner à nos troupes & à leurs officiers des plumes, & à nos grenadiers de hautes coëffures, leur laiſſer pouſſer des mouſtaches, &c. ils n'en ſont pas plus vigoureux : leur ſeul courage en impoſe ; mais la nature, leur faible conſtitution, prédominent ſur l'art. Ces ornemens ne donnent point de force ; ce ſont les bons traitemens dans tous les états. Croit-on que les généraux des Romains vivaient dans l'abondance, dans la volupté & dans la débauche de toute eſpece, comme les nôtres font à la vue du ſoldat qui a faim & qui manque de tout, & de l'officier qui ſouvent manque du néceſſaire en ſe ruinant ? &c.

Ainſi, tout ſuit, ſcience, art, induſtrie, parce qu'ils manquent de bons alimens qui leur ſont néceſſaires. On ne ſuit que les faibles traces du génie des bonnes & des belles choſes de ces temps reculés.

Je croirais volontiers que depuis le déluge, nos cinq ſens ſont beaucoup dégénérés & affaiblis ; nos déréglemens continuels augmentant toujours cet affaibliſſement, je crois qu'ils n'ont pas l'activité qu'ils doivent avoir.

Mais il y aurait lieu d'eſpérer que par une étude

profonde de la nature, une application des vertus néceſſaires à cet effet, s'attachant aux vérités utiles, un examen ſcrupuleux des capacités de notre entendement, une réforme dans notre conduite, en ſupprimant tous les excès qui occupent & qui tendent ſans relâche la machine merveilleuſe de l'homme & ſes eſprits, peut-être, dis-je encore, parviendrait-on à la fin à redonner aux organes leurs perfections primitives, & qui après, accoutumées à les bien diriger, feraient le fondement d'une excellente conſtitution qui nous conſerverait long-temps, & nous procurerait toutes les connaiſſances néceſſaires : au lieu que mal gouvernées, elles ne peuvent être que l'inſtrument de tous nos maux, de nos erreurs, de nos perceptions ; une tendance graduée vers l'inſenſibilité, & enſuite à leur deſtruction totale.

Que ſont les odeurs d'un parterre auprès de la toilette de ce que nous appellons petites-maîtreſſes & petits-maîtres ? Qu'eſt le goût d'un mets ſimple, préparé, mûri par la nature, auprès des mets falſifiés de tout ce que l'art peut réunir pour les perfectionner & pour rappeller un palais uſé par la débauche, & par tout ce que l'odorat & le goût ont de plus fin & de plus exquis (1) ? En déguiſant ainſi la nature, en la corrompant, l'homme abrege

---

(1) Voyez la page 270.

sa vie, devance sa mort précisément par les mêmes moyens qui doivent éloigner l'une & conserver l'autre. Il en est de même des autres sens qu'il épuise à force de plaisirs recherchés & raffinés, jusqu'à ce qu'il les ait changés en douleurs aiguës, & l'insensibilité remplit toute son existence : ainsi le luxe use tous les goûts, & on ne sent plus rien.... enfin, dans l'âge qui devrait être le plus vigoureux, ils rentrent dans l'enfance : leurs sensations & leurs organes étant devenus si délicats, leurs yeux se trouvent offusqués des rayons du soleil obscurci par les nuages; leurs oreilles sont fatiguées & ébranlées du bruit le plus faible; pour peu qu'une vapeur soit désagréable, ils se trouvent mal, & leur palais s'enflamme du mets le moins fort.

Du reste, tous nos écarts, toutes nos sensations insensibles ou trop faibles, toutes nos erreurs, &c. sont-elles l'ouvrage des hommes ou de la nature; c'est-à-dire, de sa derniere révolution; ou enfin, nos perceptions sont-elles trop bornées réellement? Voilà le point difficile à résoudre. Si tous les maux humains, introduits dans les sociétés des individus, sont l'ouvrage des hommes, il leur sera moins difficile de se corriger; s'ils sont ceux de la nature, les études seront plus pénibles, mais néanmoins on pourrait espérer d'y parvenir : c'est l'ouvrage de la culture en faveur des plantes. Enfin, si ce n'est ni l'un ni l'autre, peut-être le

ſouverain Créateur de toutes les générations a-t-il marqué de ſon ſceau divin, que chaque génération ſucceſſive déclinerait toujours jusqu'à la parfaite conſommation de toutes les choſes. . . .

DU COMMERCE.

[Heureux le pays d'où l'oiſiveté & le luxe ſont bannis ! où perſonne, quel qu'il ſoit, ne vit aux dépens de ſes ſemblables, ſans l'avoir bien mérité par des ſervices rendus à la patrie : Alors point d'infortune ni d'humiliation pour perſonne].

[*Il ne faut point ſouffrir, dit Platon, que l'or & l'argent deviennent les richeſſes dominantes & les plus deſirables dans un état quelconque, ni dans les villes, mais celles des champs*].

TOUTES les perſonnes qui aiment leur patrie, reconnaiſſent & conviennent de la néceſſité, de l'utilité & du grand bien que le commerce fait à toutes les nations qui l'ont adopté avec force ; cette vérité, long-temps ignorée, & plus encore abandonnée par certaines nations, ſouſtraite à la connaiſſance & aux bonnes intentions d'un Souverain, détourné du bien par des fanatiques du luxe & de l'oiſiveté, eſt enfin reconnue de tous les états, & ordonnée & encouragée vigoureuſement par tous les bons gouvernemens. Le gouvernement français, la nobleſſe françaiſe, ainſi que d'autres citoyens des premieres claſſes, reſteront-

ils seuls sans le sentir ? La France qui réunit tous les plus grands & les meilleurs moyens !

La noblesse pauvre reste sans nulle considération, comme tous particulièrs misérables ; toutes les facultés de l'ame, de l'esprit & du corps sont chez eux comme chez tous les pauvres, où elles gardent un morne silence : il semble même à l'insolente fortune, que l'individu, quel qu'il soit, qui n'en est point favorisé, ne doit pas avoir de grandeur d'ame, pas même de sentiment : elle lui en fait un crime, quand il en fait paraître ; elle croit l'accabler par sa sotte suffisance, si fatigante à la raison, & par ces mots : « *C'est un orgueilleux* ». O fortune aveugle ! c'est le sentiment qui t'humilie : qui n'a pas le courage de faire le bien, ne saurait l'admettre dans les autres. Fidele aux préceptes des apôtres qui prescrivent aux humains l'égalité, & de faire aux autres ce que nous voudrions que l'on nous fît.

Si le Roi faisait assembler un certain nombre de ses premiers nobles riches, & qu'il leur dît : « Messieurs, je sais qu'il y a beaucoup de pauvres nobles dans mes états ; la situation des affaires ne me permet pas d'y pourvoir quant à présent, mais je connais un moyen assuré pour satisfaire mon cœur à cet égard : je verrai avec satisfaction la noblesse de mon royaume s'adonner aux opérations de commerce, tant de terre que de mer ; je

vous

vous invite à vous y livrer, & d'exciter, par l'exemple, mes autres sujets nobles riches qui pourront l'adopter. Je conserverai tous les privileges, droits, rangs, dignités, prérogatives à tous les états qui s'y adonneront; je les augmenterai même à mesure & en faveur de ceux qui s'y distingueront par des opérations avantageuses & honorables à la nation; sur-tout en facilitant & en procurant de l'occupation à la pauvre noblesse, comme à tous ceux de mes sujets qui auront essuyé des malheurs, qui n'auront pu se relever dans leurs affaires; principalement ceux qui y auront des connaissances & qui n'auront pas manqué à la probité, doivent être préférés. J'apprendrai avec plaisir les progrès, les heureuses découvertes, & toutes les bonnes actions qui auront pour but l'humanité & son soulagement. Je protégerai le commerce en général de la nation de toutes les forces dont la France est capable; je le dégagerai de toutes les entraves des Fermes & des droits qui arrêtent la progression de l'industrie, d'un grand débit & de bénéfices; je demanderai toutes les instructions & mémoires qui y seront relatifs. Je veux qu'on établisse des académies & des écoles d'éleves pour le commerce de mer & de terre, où l'on admettra ceux de mes sujets qui seront sans facultés, & qui auront d'heureuses dispositions pour cet objet: on y formera des marins de toutes les

classes ; tous les enfans des hôpitaux y seront dorénavant destinés, comme tous ceux qui y sont détenus forcément, qui coûtent beaucoup à l'Etat : je soutiendrai ces écoles, & j'ordonnerai à toutes les villes de mon royaume, où le commerce est déja en vigueur, dans les ports de mer, & dans celles qui en feront susceptibles par le local, les productions & les rapports, d'en établir, &c. ».

Ce discours émané, non du haut de l'autorité du trône, mais de la tendresse & de la bonté paternelle du cœur de Louis XVI, pénétrerait l'ame de l'assemblée ; je crois fermement que sa reconnaissance respectueuse envers le Monarque, répondrait & passerait même ses espérances : elle s'empresserait de satisfaire tous ses desirs ; elle formerait, elle procurerait le bien & le bonheur de toute la nation. Etre utile à sa patrie, à ses semblables, & faire des bienfaits, voilà la grandeur & la vraie noblesse. La bienfaisance & l'utilité portent un caractere de respect, & toujours avec elles une impression ineffaçable.

Comme les étrangers seraient étonnés, & comme ils seraient sots du tort qu'un commerce vigoureux & général dans le royaume leur ferait dans la concurrence ! comme ils seraient étonnés nos voisins ambitieux, s'ils connaissaient en France, aux Princes, aux Ducs, aux Comtes, aux Marquis, &c. des vaisseaux de ligne, des

frégates, des navires en mer, plus ou moins considérables, suivant leurs facultés; & s'ils savaient que les Présidens, les Conseillers & tous les Magistrats, se livrassent au commerce, comme ils le font en Angleterre : s'ils voyaient que les Financiers & tous ceux dont la fortune est formée aux dépens de l'Etat, en eussent également! s'ils en riaient, ce rire ne leur passerait pas la gorge. Il est certain qu'il n'y aura qu'un commerce actif & général, dans toute la nation, protégé par une marine formidable, qui pourra, sinon détruire l'ambition & la mauvaise foi de nos voisins, du moins en diminuer l'ardeur. Alors, quelle immensité de vaisseaux, quelle marine on verrait en France!

Faisons des vœux pour que toutes ces classes de sujets s'y déterminent. Cette nouveauté bienfaisante à tous les objets, imposerait le silence à l'ambition des nations commerçantes; car elles ne le dissimulent point, elles disent hautement : « La noblesse française est une orgueilleuse; elle force, elle obere sa fortune par son luxe, son inaction & son mépris pour les affaires; elle ne fait aucun bénéfice; elle ne vaincra jamais ses misérables & puériles préjugés, &c. ». — Mais jamais! Qui le leur a dit? Et si on les faisait mentir? Ils ne diraient plus : « *France frivole & aveugle...* ». Ils diraient, mais la rage dans le cœur : « *France opulente & raisonnable, puissante & redoutable!*

L'augmentation de notre commerce dans tous les genres, emploierait un grand nombre de sujets qui croupissent dans l'inaction & dans la misere. Si on veut avoir une idée du nombre des individus qui souffrent dans cette seule inhumaine capitale, qu'on en demande un par les papiers publics, pour une occupation quelconque, il se présentera cinq cents sujets pleins de talens & de mérite pour une seule place, du matin au soir du jour de la demande. C'est toujours les plus humbles, ceux qui font plus de suppliques, plus de... & ceux qui ont plus faim, qu'on préfere, parce que, vis-à-vis du plus malheureux, la dureté & la cupidité, l'avarice, le caprice & la mauvaise humeur des maîtres, ont plus de prises, plus d'empire; ils ne se gênent point, & leur essor inhumain est plus grand. Comme pour toute place quelconque, il faut des souplesses & faire des bassesses, si on manquait une de ces formalités puériles, & de noms & de qualités, on perdrait tout; après avoir valeté long-temps, on serait forcé de se retirer.

Hélas! ces noms... ces qualités... relevent-ils le personnage? ou en les omettant, diminue-t-on le mérite, la puissance, le crédit de la personne? Je l'ai déja observé : combien de places, établies aux dépens des sujets, entretiennent de protégés dans un luxe insolent & dans la débauche de toute espece, dont les appointemens pour un seul hom-

me, à ne rien faire, soutiendraient cent indivi-dus honnêtes, qui languissent & se traînent dans la misere? Combien de peres de famille dans cette triste situation, & qui contribuent aux impo-sitions publiques par la cherté des vivres, quel-que soient ceux qu'ils achetent?... Ne prendra-t-on jamais les sujets en considération? n'aura-t-on jamais d'entrailles?

Il me paraît honteux pour une nation sage, de ne pas employer, & de ne pas s'occuper des sujets qui ont quelque mérite, & qui sont d'honnêtes gens; on en tirerait certainement un grand profit, en faisant des actes humains : il y a des moyens pour cela; la France n'en manque pas.

Le commerce fait par toutes les classes des sujets, ferait autant de bien à toute la France, que de jaloux chez nos voisins commerçans. N'ont-ils pas raison de se moquer de la na-tion française, sur son indifférence pour le com-merce? N'est-ce pas le comble de l'aveugle-ment, qu'un Marquis, qu'un Comte, qu'un Duc, &c. regardent le commerce au-dessous d'eux, & même avec mépris? En feraient-ils moins ce qu'ils sont, s'ils le faisaient? On l'éprouve très-tristement dans un grand nombre de maisons, où l'inaction & la dissipation les réduit. Ils chan-geraient bien vîte de langage s'ils l'adoptaient, parce qu'ils en éprouveraient de bons effets; ils en

feraient l'éloge, parce que beaucoup éviteraient le renversement de leur fortune, qui est si fréquent à Paris, ils l'augmenteraient au contraire. On sait qu'il y a des nobles qui font le commerce des Isles, même dans un genre infâme; celui de la traite des Negres, parce qu'il produit de gros bénéfices; commerce que l'humanité, l'honneur & la religion réprouvent & proscrivent avec d'autant plus de raison, qu'il y a d'autres moyens en France & qui seraient humains pour les remplacer dans les travaux qui se font dans les habitations (1). Aussi ces malheureux hommes, pour être d'une autre couleur, comment sont-ils traités? une multitude, pire que les animaux. Comme ils sont communs & en grand nombre en France! Le plus petit particulier qui a de la fortune, en a un, deux & trois qui le servent à table, derriere son équipage; il y en a par-tout: c'est un luxe d'être inhumain; c'est un *ton*, comme on dit en France. Pourquoi les aller chercher si loin, par de si grands périls, & s'en approprier par de si grands frais? Déclareraient-ils la guerre à l'Europe, si on les laissait chez eux? Non assuré-

(1) La seule replique valable, est la différence du climat de l'Europe à celui-là, relativement à la force du travail. Avec le temps, leur tempérament s'y accoutumerait, sur-tout en modérant les travaux, & en les conformant aux usages de la nation.

ment, ils y resteraient, & on rendrait un grand service à leur pays : y restant, ils s'y occuperaient par nécessité ; ils deviendraient industrieux, & peut-être utiles à d'autres pays par des commerces établis & des productions qu'ils cultiveraient. Alors une immensité de sujets chez soi, des enfans de l'Etat, ceux qui sont dans les hôpitaux, qui croupissent & qui sont dévorés par la misere, seraient occupés, tiendraient les places des Negres par-tout où ils sont employés : & au lieu de coûter considérablement à l'Etat dans ces hôpitaux, où ils expirent de besoins, on les rendrait utiles à la nation & heureux, en faisant un acte d'humanité, tant en faveur des Negres qu'à l'égard des sujets de l'Etat, auxquels on est obligé de donner des secours. Il faut espérer qu'un jour le bandeau tombera d'un grand nombre d'objets qui sont pourtant bien faciles à sentir ; mais l'intérêt, *ce vil roi de la terre*, est porté au ciel.

Je reviens au commerce qu'il serait à desirer que les nobles riches fissent comme ce que l'on appelle roturiers.

Croit-on que des maisons, comme celles des Samuel Bernard, Montmartel, la Borde, &c. & leur table... ne valent pas celles des maisons titrées ?

Les grands d'Espagne, avec toute leur morgue, ne font-ils pas le commerce des vins fins, des laines fines, &c ?

Comme on réfléchit peu! comme on s'arrête aux mots!

Qu'on me permette de demander si un Duc, un Comte, un Marquis, ne font pas le commerce, sans en avoir la réputation?

Qu'est-ce qu'être marchand? C'est de vendre les produits, les fruits de l'esprit, de l'industrie, du génie, des arts, des productions de la terre, des denrées quelconques.

Les grands Seigneurs vendent ou font vendre, ce qui est la même chose, leurs bois, bleds, grains, pailles, foins, & denrées de toute espece. — Mais ce sont les productions de leurs propres terres; cela ne déroge pas. — Qu'appellez-vous déroger? Cet état mérite toutes les qualifications honorables. Un moment, s'il vous plaît: parce qu'ils en sont convenus entre eux, mais n'est-ce pas toujours faire le commerce? Un négociant est de même propriétaire de ce qui est dans ses magasins. Un noble achete une terre pour vivre seul de son produit & des bénéfices, s'il peut en faire, même par monopole; ensuite être arrogant... insulter le public par son luxe, & être à charge à l'Etat. Un marchand achete pour cent mille livres plus ou moins de marchandises; il en devient par-là le propriétaire, & fait gagner l'Etat par les droits d'entrée & de sortie, & il lui est

utile ; il les vend & il se soutient par la vente & le bénéfice qu'il en retire ; par ce moyen, il entretient cent ouvriers quelconques, qui vivent avec lui, & ils sont égaux ; il n'insulte personne. — Le Duc, le Comte, ont des intendans, des gens qui donnent de la noblesse & de la grandeur à leurs opérations ; ils ont des fermiers pour vendre leurs productions & pour louer le surplus de ce qu'ils n'emploient pas eux-mêmes. — Bon & mauvais. Il n'est pas rare de voir des gens d'affaires abuser de la confiance de leurs maîtres, les ruiner, s'enrichir & vexer le public. Le marchand a de même des commis, & on n'en voit point qui ruinent leur marchand. — Mais le marchand achete à crédit ? — Combien de nobles... qui voudraient le pouvoir ? Ils mettent en usage toutes les ruses... les mensonges... pour surprendre le marchand, & pour ne le jamais payer ; ces exemples ne manquent pas. Il y a un grand nombre de maisons de commerce qui ne prennent point à crédit ; elles envoient au contraire des fonds d'avance dans les fabriques : la confiance & le crédit ne manquent jamais aux marchands généralement ; c'est à qui fournira. Mais le Comte, le Marquis, &c. achetent aussi des terres à crédit... & il arrive quelquefois qu'ils ne les paient pas ; les vendeurs sont obligés de les reprendre... Si les marchands ne paient pas leurs marchandises, ils perdent l'hon-

neur, quand il y a de la mauvaise foi; & sont déclarés en faillite.

Mais le Marquis, le Comte de... quoiqu'ils ne paient pas, sont convenus entr'eux qu'ils ne seraient point diffamés, quand même ils ne payeraient pas leurs billets d'honneur. Est-ce un avantage de manquer de délicatesse? Non, cette licence ne reste pas impunie, soit par une juste méfiance, soit par le prix exhorbitant auquel on leur passe les marchandises; les fournisseurs s'en dédommagent.

— Le commerce est infidele, le marchand trompe, il est de mauvaise foi dans ses ventes (1). — Je suis d'accord qu'il y a de grands ignorans & de grands frippons dans le commerce. Il y a des marchands, dont l'ineptie est si grande, qu'un huissier est pour eux un oracle. Ces ignorantins traficant à l'aune, ou au poids, ont pourtant une grande boutique ou un grand magasin: il y en a qui, en joignant la mauvaise foi à l'ignorance, ne trouvent jamais d'huissiers assez scélérats... dans leurs fonctions; il y en a pourtant qui méritent de grands châtimens.

Malheureusement le commerce, comme beau-

(1) Par exemple, l'autorité devrait faire supprimer ces grandes toiles chez les lingeres & autres, & les abat-jours: ces trompeuses précautions, pour séduire le public, ne suivent pas par-tout les particuliers qui ont acheté les toiles, les étoffes, &c.

coup d'autres professions, sont avilis par une foule de gens abjects, dont l'ame est aussi corrompue, que leurs intentions & leur façon d'agir sont dangereuses; tous les moyens bas & autres leur sont indifférens, pourvu qu'ils parviennent à leurs fins; on pourrait en citer. Mais il y a des abus dans tout, même dans les objets les plus saints & les plus humainement établis. Le commerce est au nombre de ceux sur lesquels la main souveraine doit le plus s'appesantir sur les prévaricateurs. Mais l'homme de qualité qui fait vendre ses productions par ses gens d'affaires, comme un marchand par ses commis, le public court les mêmes inconvéniens: souvent ces gens d'affaires ont autant & plus de mauvaise foi que les marchands qui les trompent; avec cette dangereuse différence, que les gens de ce grand seigneur ont à faire à des personnes inférieures en fortune & en puissance à leurs maîtres, ils trompent impunément; & en trompant, ils attaquent souvent la santé des peuples: on en connaît tout l'odieux trafic...

Dans cet ouvrage, je propose, comme une chose d'une grande importance, une chambre à qui on attribuerait les principaux faits du commerce, ceux qui tiennent à l'honneur, à la probité & à la sûreté du commerce en général; c'est-à-dire, qu'on lui affecterait exclusivement, sauf l'appel pur & simple au conseil du Monarque; on

lui attribuerait, dis-je, la connaissance de tous les atermoiemens & faillites; les abandons, les cessions, les ventes forcées, qui sont en si grande quantité, que toutes les rues de Paris sont couvertes d'annonces : de quelque espece que soient ces objets, & de quelque qualité & condition que soient les personnes, cette chambre en aurait seule la connaissance : elle produirait un grand bien.

Cette chambre serait composée des premiers & des plus riches banquiers & négocians de la capitale, respectables par leur probité connue dans le public, par leurs affaires de commerce & de banque; par leurs connaissances acquises par le temps, les affaires & l'expérience, & principalement leur intégrité : la voix publique se trompe rarement. Elle prendrait une parfaite connaissance des débiteurs de quelque condition & sexe qu'ils soient, de la vérité, de la fraude de leur bilan, ou état, & de leur situation. Veillant aux opérations, sans paraître y veiller, connaissant la sincérité, les malheurs, ou la mauvaise foi des débiteurs, de leur état & de leur conduite; cette chambre, dis-je, userait d'indulgence, de modification, ou de rigueur dans les circonstances; proportionnerait les soulagemens ou la punition aux causes : elle mettrait en activité les bonnes & les justes Ordonnances de Louis le Grand sur le commerce, si fort abandonnées... : elle infligerait de grandes peines à tous

marchands, banquiers, &c. qui n'auraient point leurs livres paraphés par elle, conformément auſdites Ordonnances; elle les vérifierait de temps à autres, le tout ſans frais; par cette ſage précaution, elle préviendrait la punition; elle proſcrirait, comme un poiſon funeſte, des aſſaſſins de fortunes, des états & de la réputation, tous procureurs, huiſſiers, gens de juſtice, qui portent la déſolation & la deſtruction & chez les débiteurs & chez les créanciers mêmes; ils ruinent les premiers, & les autres n'ont preſque rien : il y a même des circonſtances où ceux-ci en ſont encore pour les frais.

Quand la plus inſigne mauvaiſe foi ſerait prouvée, il eſt toujours inhumain de procéder aux ventes forcées par de ſi grands frais. L'intérêt des créanciers devrait engager à ſimplifier ces ventes honteuſes pour tous ceux dont la conduite eſt répréhenſible, ou l'intention ſuſpecte.

Cette chambre, dans toutes ſes opérations, ſe conduirait par les vraies connaiſſances dans le commerce, par la ſageſſe & l'amour du bien public, & de l'état dans cette partie : elle arrêterait, elle préviendrait, par ſa vigilance, une multitude de mauvaiſes affaires; elle remédierait à la légéreté & à l'avidité d'un grand nombre de marchands qui vendent à toutes ſortes de perſonnes, parce qu'ils leur vendent exceſſivement cher

de mauvaises marchandises, par *affaires*, comme on dit, parce que ces mêmes personnes les font revendre quatre minutes après, à moitié ou à deux tiers de perte (1); elle arrêterait en même temps l'abus funeste qu'ils ont introduit de ne faire contracter, à ces mêmes acheteurs, que des engagemens par lettres de change, pour se procurer *le par corps*, même aux femmes, comme aux gens de qualité. De cet abus, suivent des désordres immenses qui se consomment par la vente forcée de tous les effets; par des surprises criminelles dans les procédures & dans les poursuites contre les débiteurs : de ces désastres aussi affreux que communs, suit infailliblement la ruine des

(1) Le commerce à Paris, dans tous les genres, se fait presque avec autant de cupidité que de mauvaise foi.

Un fabricant, ou un marchand même, comme un particulier, qui sont dans la dure nécessité de se défaire d'une marchandise quelconque, se présentent chez un marchand dans le cas d'acheter; quand il en aurait absolument besoin, qu'il attendrait même après, dans ce moment, il veut profiter de la circonstance & du malheur de ceux qui la lui offrent par des besoins urgens; il n'en veut qu'à un prix vil, malgré qu'il voit, qu'il connaît qu'elle est aussi bonne & aussi belle que celle qu'il attend. La honte d'aller ailleurs, ou de ne pas trouver encore à la vendre, lui font faire des sacrifices aussi ruineux que douloureux. Il existe une immensité de ces situations; je donne des idées pour y obvier.

familles & des personnes qui s'y trouvent aussi intéressées. Cette chambre, je le répete, arrêterait par ses soins assidus & patriotiques, une quantité immense de marchands, d'artisans, de gens dans les affaires de commerce & de banque, & autres sujets de l'état, établis, qui passent chez l'étranger, & qui emportent avec eux, richesses en porte-feuille & especes, leur industrie, talens, population, &c. Quelle que soit la nature de l'affaire du débiteur, elle emploierait tous les moyens possibles pour arrêter cette émigration en différens genres, qui renouvelle d'une autre maniere le funeste Edit de Nantes. On ne voit point d'étrangers en faillite, ou en banqueroute, passer en France, ou très-peu : les Gouvernemens commerçans entendent beaucoup mieux & le commerce & leurs intérêts politiques & respectifs ; ils conduisent les uns & les autres avec connaissance, & l'intérêt général dirige tout au bien public. La forme & les rigueurs de la procédure, les poursuites, & leurs suites, donnent lieu à cette émigration. Comme *le par-corps* devient souvent un objet destructeur, sa suppression rendrait le marchand plus vigilant, plus actif à connaître les gens qui leur demandent du crédit. En effet, quel tort ne fait-on pas à un homme qu'on renferme ? Ses affaires, sa famille, l'état même en souffrent. Qu'arrive-t-il souvent ? Qu'il fait de grands sacri-

fices pour satisfaire celui qui l'a privé de sa liberté & se soustraire à l'injustice & à l'inhumanité des autres créanciers, qui ignoraient sa détention (1). Par ces procédés, on ruine le débiteur, & après il fait une banqueroute qui le force d'abandonner sa patrie. Mais un débiteur convaincu de mauvaise foi, c'est alors qu'il convient que la justice punisse rigoureusement. J'exhorte à occuper le mérite ignoré & dans la peine.

Il serait à desirer que la Compagnie des Indes eût pu se soutenir. J'oserais dire que sa chûte, avec les entraves & les droits énormes établis dans le commerce, prouvent combien l'esprit du commerce regne peu en France.

Qu'étaient les chefs de cette Compagnie? des négocians, des commerçans actifs & connaisseurs, économes & travailleurs? — Non; c'étaient des ducs, des grands seigneurs, des financiers, des intendans de provinces, qui avaient changé de qualités. Il faut que des ducs, des comtes, des marquis, commandent des armées quand ils sont instruits : si elles l'étaient par des banquiers, des

(1) Cependant, si on y soumet une classe de sujets, aucune autre, quelle qu'elle soit, n'en doit être exempte, parce qu'on est tous sujets du même souverain, & on doit être tous assujettis aux mêmes loix : il paraît humiliant pour les uns, & même injuste, d'en exempter les autres.

commerçans,

commerçans, que dirait-on, que penserait-on? Du mal, & on aurait raison : les armées périraient & seraient prises. Il en est de même de toutes les places & de tous les états; on l'éprouve, on ne l'a que trop éprouvé, & l'on ne remédie point à ces erreurs que l'on connaît parfaitement. Ceux qui étaient les chefs de cette compagnie, n'en connaissaient que les gros revenus qu'ils en tiraient. L'objection qu'on pourrait faire sur l'intérêt que le Roi y avait, n'est pas un motif pour y avoir commis des personnes qui ne connaissaient que leur rang & leur pouvoir. Puisque le Roi voulait y avoir part, il aurait pu commettre également des négocians, des banquiers, attachés à ses intérêts.

La Compagnie des Indes orientales fut établie en 1664 : elle a souffert depuis des révolutions considérables, des réunions, des changemens; enfin elle a succombé sous son poids.

Pourquoi obliger presque tous les ports du royaume, qui font le commerce maritime, d'arriver à l'Orient? Cette contrainte constitue en frais & en périls; prive & les provinces de la jouissance de ce que les vaisseaux apportent, où elles les paient cher, & les négocians, de plus grands bénéfices. Pourquoi sacrifier l'intérêt public à celui d'une seule ville, par de pareilles entraves? Pourquoi ne pas interdire aux marins étrangers le commerce

de nos productions, de notre industrie; comme ils le font à notre égard?

Cette prohibition augmenterait considérablement notre marine, elle occuperait un grand nombre d'individus & de vaisseaux qui serviraient dans les guerres.

Il devrait y avoir des compagnies dans toutes nos grandes villes maritimes, comme Marseilles, Bordeaux, Nantes, la Rochelle, Rouen, Lyon, (1) & dans quelques autres; mais la plus considérable à Paris, qui serait le centre de la correspondance de toutes ces compagnies; les autres se proportionneraient à la force & aux facultés des négocians, & à l'étendue des opérations qu'elles pourraient entreprendre: le tout, sans privileges exclusifs, parce qu'ils sont tous onéreux aux sujets. Cent familles s'enrichissent, tandis que cent mille autres languissent dans la médiocrité, ce qui arrête les progrès de leur intelligence & de leur industrie.

Il est des cas où il est à propos d'en accorder; mais il y en a très-peu, & ils doivent être bien discutés avant.

Malheureusement quiconque a de l'or, & avec des arrangemens... obtient tout ce qu'il propose, sans avoir aucune connaissance très-souvent de la chose, & il devient le chef de tout. Aussi avons-nous des exemples d'établissemens qui ont échoué

---

(1) Voyez la page 77 & suiv.

avec de pareils chefs, & après avoir fait beaucoup de mal au public.

Il en est de même des places : avec de l'or on obtient ce qu'on veut ; on achete même le droit de vexer ses compatriotes.

Une concurrence, dirigée par l'intelligence ou par des facultés, connues par la chambre, apporterait en France pour ses besoins nécessaires & d'agrément, de même que pour l'Europe & les autres parties du monde, des denrées & toutes les choses qu'on paie fort cher ; on en jouirait à bien meilleur compte : cette concurrence, dis-je, procurerait des consommations bien plus considérables dans nos manufactures, fabriques & notre industrie. Un grand nombre de maisons qui n'ont nulle connaissance du commerce, soit dans la noblesse, dans l'épée, dans la robe même, dans la finance, par l'espérance de bénéfices, par émulation, s'y intéresseraient, s'associeraient à des maisons, sous le titre de commendites ; & les succès dans la suite formeraient des négocians.

Qu'on examine toutes les villes & tous les états commerçans ; n'ont-ils pas tous des compagnies de commerce ? Ce sont-elles qui le soutiennent en activité, qui lui donnent ce nerf. Que de ressources ne produisent-elles pas dans de certaines nations ?

Des compagnies de commerce, établies dans

toutes nos grandes villes, donneraient l'esprit de commerce à tous les états : les peres, les familles, les enfans, à quelqu'exception près, ne le quitteraient plus : au contraire, plus une maison deviendrait riche, plus elle étendrait ses opérations. Combien de classes de sujets chez lesquels toute industrie est morte pour l'Etat ; qui lui sont onéreuses, même à charge, & beaucoup à tout le reste des sujets ? Ils employent & leurs fonds & leurs revenus sans aucun profit. La finance, dangereuse à l'Etat, s'enrichit aux dépens des autres ; le militaire, la magistrature, le clergé, la noblesse, ne font rien valoir qui rejaillisse, qui reflue ni sur les sujets ni dans l'Etat. Tous négocient dans les Etats commerçans.

Combien dans le Royaume d'opulens aux dépens uniquement des impositions publiques, & de celles sur les denrées & sur toutes les productions de la terre ; & ensuite sur l'industrie des sujets ? N'est-ce pas exister aux dépens du sang des malheureux & s'en repaître par les extorsions ? Et combien en différens genres !

Un commerce général en France diminuerait beaucoup la misere & les pauvres, parce qu'il les occuperait : que dis-je ? il n'y en aurait plus. Il ne faudrait plus d'hôpitaux, parce qu'il n'y aurait plus de malheureux. Il entretiendrait une activité générale & une émulation dans toutes les profes-

sions, parce qu'elles y trouveraient des moyens & des ressources qui donneraient une nouvelle vigueur à l'industrie, qui feraient perdre cet esprit de babioles & de légereté, si commun & si répandu en France, & si dangereux à l'Etat & au bien général. De nouvelles cultures & de nouvelles productions procureraient de nouveaux établissemens & une infinité d'atteliers dans tous les genres : nous fournirions tout l'univers par notre commerce; nos goûts, nos modes, notre industrie se répandraient en abondance chez toutes les nations, qui leur donneraient la préférence, en faveur de nos prix, & qui feraient alors au-dessous de ceux de tous les autres Etats.

Mais pour assurer cet effet, il faudrait faire diminuer de beaucoup les prix des denrées de premiere nécessité, pour rendre la main-d'œuvre à bien meilleur marché, & ne point rançonner ni l'industrie ni le travail des hommes; ces manœuvres exercées à l'insçu du Souverain, sont autant la honte de l'humanité, qu'elles sont préjudiciables aux Etats.

Le Roi retirerait des produits immenses par des droits modérés dans un commerce vigoureux. De riches maisons établiraient des comptoirs dans toutes les parties du monde.

Il me semble qu'on pourrait former de très-grands établissemens sur les côtes d'Afrique. Si la

nobleſſe riche, la finance, &c. adoptaient le commerce, elles commenceraient leurs opérations par là, ce qui nous dédommagerait des pertes que nous y avons faites dans la derniere guerre. Si les Anglais perdent leurs colonies américaines, ils ne manqueront pas de s'en emparer. Ils ont bien fait valoir le Canada, & on a toujours dit qu'il en coûtait à la France. Quelle différence!...

Combien d'oiſifs à charge à eux-mêmes, à d'autres & à l'Etat, deviendraient utiles, & peut-être importans dans la ſuite?

Un grand nombre de particuliers, ſur-tout à Paris, qui ont, comme on dit, une fortune honnête, qui croupiſſent dans la piſcine de la pareſſe, ſe livreraient aux opérations d'un commerce légitime & honorable à l'eſprit & à tout, ſoit directement, ſoit indirectement. Dans l'oiſiveté, ils mangent, comme diſent les bonnes gens, *écu à écu;* leur vie eſt un tiſſu d'inſipidités, pour ne pas dire pire; car on ſent & on ſait parfaitement que ceux qui font quelque choſe, n'eſt qu'un trafic infâme à un vil intérêt uſuraire, n'importe le genre; ils profitent baſſement des malheurs & de la miſere publique, même de celle de leurs parens... le commerce les ſouſtrairait à cet odieux métier, à ces opérations ſi humiliantes aux ſentimens; il les occuperait noblement & utilement: ils éprou-

veraient que l'inaction est une honte, & que l'occupation est une vertu qui produit d'excellens effets: l'intérêt ne fait qu'avilir l'ame.

Voilà, ce me semble, ce que les compagnies de commerce produiraient, soutenues & protégées des forces de la nation, & instruites par de bonnes écoles & des académies qui proposeraient des questions & des prix; c'est l'effet que ces compagnies ont procuré dans tous les Etats qui les ont adoptés. *La suite dans la seconde partie de cet ouvrage.*

J'ajouterai ici encore que:

Le luxe & l'esprit de finance en France, ces poisons funestes pour les mœurs, pour l'esprit actif à l'utile, ont gagné tous les hommes aisés en fortune; un marchand, un banquier, &c. qui ont approché de la somme qu'on appelle cent mille écus, oublient & leur origine & leurs peines, & les dures épreuves par lesquelles ils ont passé. L'esprit d'ambition & d'une sotte vanité succéde à l'esprit d'industrie, de négoce, de fabrique & de bénéfices légitimes; la tête leur tourne: ils se croiraient déshonorés, ou bien moins qu'ils ne sont, & leur petite fortune compromise, s'ils restaient dans les affaires qui la leur ont fait gagner, & s'ils y plaçaient à la tête, Monsieur leur fils aîné, pour soutenir ou augmenter cette médiocre fortune. Leur nom de Jerôme ou de Guillaume... est trop court, (j'en ai connu qui trou-

vaient le leur ignoble ; ils le disaient.) Il faut y ajouter ce mot de... ensuite ils se pourvoient d'une charge de secrétaire du Roi, maison, couronne de France, &c. Des mots puériles sont pris pour de la grandeur, de la noblesse... ils s'enflent, prennent une livrée & un train ; & Messieurs les fils de marchands ou de teinturiers... deviennent trésoriers de France, secretaires du Roi, magistrats, financiers, ou mousquetaires : ensuite ils méprisent & leur pere & son commerce ; ils deviennent libertins & impudens, mangent souvent crapuleusemeut la fortune que leur bonhomme de pere a gagnée par les peines, les veilles & la privation de ce qui leur était le plus nécessaire. Il y en a qui rougissent de l'état, de la profession qui leur ont donné la fortune qu'ils ont ; quelle qu'elle soit, il faut être bien ingrat, ou bien aveugle ! Il est vrai que, quand on veut être impudent, trancher du Monseigneur, qu'on veut être insolent & dur, il faut perdre ce qui pourrait nous rappeller notre origine. Tout cela, à qui la faute? A la mauvaise éducation, à la corruption des mœurs, & à l'exemple d'un luxe funeste. La douce satisfaction pour un pere, & sur-tout pour une mere... de pouvoir dire dans le monde : « Monseigneur le magistrat mon » fils, Monsieur le mousquetaire mon fils, &c ». Des honneurs de cette espece ne peuvent se payer

trop cher : les chagrins même dans la suite ne sont rien en comparaison. Combien de peres & de meres regardent leurs enfans comme des anges, n'importe le sexe ? S'ils osaient, ils leur seraient soumis. Ces enfans sans une bonne éducation, sans bons principes, en abusent ; ils s'y accoutument : de ces défauts, qui ne sont que trop communs dans les familles, naissent une grande quantité de désordres. Ces peres & meres aveugles, & ceux qui ont quitté leur état, & qui en ont éloigné leurs enfans, en valent-ils davantage? Et en vaudraient-ils moins, s'ils fûssent restés tout simplement dans leur profession, & s'ils y avaient entretenu leurs enfans ? Non. Le pere s'est fort occupé, a été économe & s'est enrichi; le fils, dans l'oisiveté, mal élevé, a dépensé & s'est ruiné par les intérêts qu'il a payés pour les sommes qu'on avait empruntées pour suppléer au trop peu de fortune, & qu'on a hypothéquées & sur la terre de ... & sur la charge ... & par l'entretien des femmes, des chiens ; la fureur ou la frénésie des chevaux, des équipages, du jeu, des bâtimens à la ville & à la campagne ; des meubles superbes & futiles; & enfin, on est forcé d'avoir recours aux hommes d'affaires & aux usuriers qui achevent ; & les parvenus de nouvelle impression finissent par se faire détester des honnêtes gens, que leur arrogance avait insultés. Les nouveaux ennoblis

par la charge de haut bord, ne connaissent pas plus leur nouvel état, qu'ils n'ont connu le commerce de leur pere. Mais les uns ont des secrétaires, & d'autres des commis qui en connaissent toutes les rubriques & les détours pour leur en former de gros revenus; s'enrichissent sur tous leurs débris, & vivent à peu-près comme leur maître.

— Mais que deviennent les autres enfans? — Les filles, la plupart on en fait des victimes dans des couvens : ni les cris de la nature, ni les devoirs, ni les obligations sacrées, encore moins l'amour paternel, tous ces titres ne peuvent les y soustraire ; tout est étouffé, & on immole avec une barbarie sans exemple dans d'autres états, l'innocence & toutes les perfections du corps & de l'esprit : on n'a égard ni aux larmes, ni au désespoir qui les entraîne souvent au tombeau... Inhumaine & tyrannique ressource! Les autres garçons ne font à-peu-près rien, parce qu'ils ont les yeux ouverts sur l'état & la conduite de leur frere aîné, sur-tout dans les pays où on a établi la coutume barbare, injuste & aveugle de leur faire passer toute la fortune de la maison. Qui pourrait justifier cette coutume d'enrichir un enfant au préjudice des autres? Un pere cruel. La nature, la naissance n'admettent aucun motif, ni distinction parmi les enfans; ils ont tous les mêmes droits.

L'origine, les intentions ont pu ne pas être injustes ; mais les mœurs, les abus ont tout corrompu ; c'est une iniquité de ne pas y remédier. Aussi combien de haines irréconciliables ? Des milliers : des provinces fourmillent de ces tristes exemples. Ces enfans languissent ou végétent, on les fait Lieutenans, &c.

Ainsi donc, une maison qui serait riche & puissante, qui aurait pu avoir part aux faveurs de l'Etat, n'importe dans quel genre, parce qu'elle lui aurait été utile ; qui aurait joui d'une bonne réputation, si elle fût restée dans les affaires ou dans le commerce, devient très-médiocre & oubliée ; & les enfans sont dans la suite de très-tristes & pauvres soi-disant nobles. Que deviendraient l'Angleterre, la Hollande, &c. sans le commerce ? On éprouve ce qu'elles sont avec cet état.

Mais voilà à-peu-près le vertige de la France, & ce qu'a produit le luxe & la création d'une immensité de charges vénales... le défaut d'une éducation réfléchie & de commerce, le peu d'intérêt que l'Etat y prend, & à la réputation de sa patrie ; ces deux derniers objets se soutenant malheureusement, c'est ce qui résulte de l'indifférence de l'amour du travail.

Aussi, combien voit-on de banqueroutes dans tous les états, & de ventes forcées ? J'ai déja dit

que les coins des rues en étaient remplis : combien d'évasions dans des états qui ne devraient être que riches & utiles? Des notaires, des caissiers, des trésoriers, des courtiers, des agens de change, des commerçans, des femmes! &c... Combien d'affaires de toute espece accommodées tacitement avec de l'or?... En France, à Paris seulement, on voit ces désordres en si grande quantité. Des professions qui ne devraient pas connaître cette humiliation, qui ne devraient être au contraire que riches, ne s'en font aucun scrupule, ni la moindre délicatesse; jusqu'aux femmes qui font banqueroute, & chez lesquelles on vend forcément.

Combien les usuriers gagnent à ces désordres!.. combien de maisons qui ont de belles livrées, y ont recours, les prient...? Combien de femmes, qui les ont ruinées, sont forcées d'y courir & y déposer tout ce qu'elles aiment le plus, des effets précieux?

Ces banqueroutes sont considérables; les femmes sont dans une situation toute opposée : mais comme j'ai déja dit, ou à-peu-près, pour soutenir ce luxe insensé, il faut ou se ruiner, ou être fripon dans l'état qu'on occupe.

Combien de maisons retirées du commerce avec une fortune très-aisée... dont les fils établis avec des fonds & un bon crédit, se sont déshonorés par des faillites au bout de peu de temps de leur établissement ? Ces désastres, trop fré-

quens, sont occasionnés par ignorance ou inconduite dans leurs affaires, & de grandes dépenses; & ils n'en levent pas moins une tête insolente. Si on était susceptible d'honneur & d'une bonne réputation, la maison paternelle les aurait garantis de cette infamie (1), sauf à elle, après, à se prévaloir d'une maniere quelconque, des secours qu'elle aurait fournis pour les soustraire à la honte. Mais non; au contraire, il arrive quelquefois que la famille facilite la faillite, & même la banqueroute, par des créances simulées, & qui, pour aveugler les créanciers, & leur marquer de la générosité, est censée abandonner une créance qui n'a jamais été sérieuse: & par cette voie dangereuse, elle procure au bilan des signatures pour former les *trois-quarts*. Et ces maisons, pour qui le deshonneur n'est rien, sont encore les premieres à

(1) J'appelle infamie, quand on fait banqueroute, ou que la faillite est produite par une inconduite dans les affaires & par les dépenses. Quand les faillites sont occasionnées par des malheurs connus, bien mis au jour, c'est toute autre chose.

Un dérangement occasionné par de vrais malheurs, dont l'homme le plus prudent ne peut se garantir, ne portera jamais le caractere de la banqueroute : on doit être même plaint & secouru. Si cette distinction était observée & récompensée, on doit croire qu'il y aurait beaucoup moins de désordres.

dire du mal des autres, & des honnêtes gens malheureux.

Il en est de même de beaucoup de personnes qui se disent sages & prudentes, quand elles n'ont que de l'insensibilité pour tels objets qu'elles condamnent. Mais qu'on connaisse ces prétendus *Catons*, on saura qu'ils ont l'ame très-intéressée, & que dans le fond, & même dans la forme, ils ne sont pas si sages que ceux qu'ils blâment.

La chambre, dont j'ai parlé ci-devant, arrêterait le progrès d'une multitude de banqueroutes qui ruinent le commerce & le crédit public; elle trouverait nécessaire de veiller avec soin à la conduite que tiennent les banqueroutiers depuis l'arrangement qu'ils ont fait avec leurs créanciers. On ne voit que trop ordinairement ces hommes abuser de la confiance publique & des loix, vivre dans l'aisance & dans le faste qu'ils n'avaient pas avant leur faillite; ils insultent, par leur somptuosité, aux créanciers qu'ils ont trompés, & à ceux qu'ils ont ruinés.

Si le Gouvernement, qui régit si sagement la France, était informé de l'abus que font certains banqueroutiers, de la liberté qu'ils se sont procurée par la fraude, il les dépouillerait de la fortune qu'ils se sont formée aux dépens de leurs créanciers. Verrait-on, sans les punir, plusieurs d'entre eux, vivre avec insolence, sous les yeux de ce même

Gouvernement, dans un des fauxbourgs de la capitale ? Verrait-il, sans indignation, un No... le C*** anciennement dans les affaires publiques, fort enrichi par ses fraudes, tenir aujourd'hui la table la plus délicate, jouer le plus gros jeu, & se livrer, en un mot, aux plaisirs les plus coûteux & les plus scandaleux ?

Un autre, N. B*** vivant également à la V....... où il s'est retiré, après avoir abusé de la caisse d'un financier dont il tenait dans ses mains la fortune, & sous sa garde l'objet de ses voluptés ? &c.

A l'égard des maisons qui ne sont pas déshonorées, qu'on appelle honnêtes, si elles réfléchissaient, croiraient-elles que ce faste, si en usage, leur attire une bonne réputation ?

Que des dépenses forcées pour le luxe dans d'autres, leur mérite de la considération ?

Que des marchands, des artisans, &c. qu'on voit à la promenade vêtus excessivement, les hommes & les femmes, au-dessus de leurs facultés, puisqu'il en culbute tous les jours ignominieusement ; on les voit dans les campagnes de Marly, &c. avec de beaux *carrosses*, qu'on appelle *de remises*... avec des laquais d'emprunt souvent... ou à eux ; croit-on, dis-je, que toutes ces extravagances donnent du relief ? Non assurément ; je crois qu'elles font l'effet contraire. Elles servent à faire faire des remarques, des examens & souvent

des informations ; & dans des circonstances, elles humilieraient singuliérement, si on était encore susceptible de délicatesse & d'honneur. Qu'on réfléchit peu !

Une maison qui ne doit rien, & qui est riche, peut sans contredit prendre des licences, qu'une autre qui doit ne peut pas prendre. Mais une maison qui ne doit rien, n'est pas une raison pour être prodigue & abandonner les malheureux.

Comment espérer de pouvoir persuader le Gouvernement de la misere, qui existe réellement, quand il voit, ou qu'il est informé que des marchandes, sans une fortune fondée, ont des diamans de toute part, & des bijoux plein leurs poches ; qu'elles ne sont occupées que de leur toilette, & souvent du jeu : de simples particuliers & des marchands, qui ont besoin de crédit & d'une bonne réputation, ont des appartemens que les grands seigneurs n'avaient pas il n'y a pas un siecle ; & que la table & les dépenses à la campagne sont excessives ? Le sage pâtit pour les extravagances des fous. Le seul objet des fleurs à Paris, la quantité immense qui s'en achete, & le prix exhorbitant qu'elles se paient, est capable d'empêcher que l'autorité croie à la misere. L'aveuglement, dans un grand nombre d'objets, forge les peines des honnêtes gens, comme celles des fous, & la misere publique. Aussi combien de gens, dans

tous

tous les états, parés & parfumés, n'ont pas un louis d'or dont ils puissent disposer? Et combien qui ne l'ont que chez les usuriers? Combien à qui la mauvaise conduite attire souvent la visite de ces figures de mauvais augure, qui, comme les Euménides, sont toujours *trois*, dont les fonctions sont de tourmenter les honnêtes gens comme les dissipateurs? Mais comment aurait-on de l'or à faire circuler & profiter? Les mines du Pérou, &c. ne peuvent pas suffire à tout. Il en faut au luxe de babioles, aux appartemens & aux cuisines, où l'argent fabriqué à grands frais s'enfouit; aux temples, aux équipages, aux colifichets, qu'on appelle bijoux.

Supposons que l'on vive seul ou ignoré, aurait-on ces appartemens aussi immenses que magnifiques? S'habillerait-on de brocard, & aurait-on tous ces colifichets d'or, d'argent & de diamans, façonnés à des prix si excessifs, qui coûtent si cher, & sur lesquels *on perd tant*, quand on est forcé de s'en défaire? Que procurent toutes ces inutilités dangereuses, dont le Français est si aveuglé? Des pertes réelles, des chagrins, & souvent la chûte de son état, & la honte qui se manifeste par un placard aux coins des rues. Au lieu que cette valeur, mise en circulation, augmenterait & produirait des bénéfices qui feraient vivre. Est-ce pour son état qu'on fait toutes ces folles dépenses? On sait qu'elles lui sont onéreuses. Les honnêtes gens

qui sont forcés par leur profession & le besoin de vendre, &c. ne sont pas sans inquiétude, quand ils se livrent à ces maisons qui font de grandes dépenses. Est-ce pour fréquenter des gens au-dessus de ses facultés? On sait que souvent, pour ne pas dire toujours, ils les honorent d'un tacite mépris, qu'ils en profitent pour demander du crédit, dont ils s'acquittent le plus tard qu'ils peuvent, & qu'ils ne sont encore que ridicules à leurs yeux.

A la cour, où le luxe a plus de droit que nulle part, que le marchand, le banquier, l'artiste, &c. s'y présentent vêtus modestement, suivant leur état, ils n'y seront que mieux accueillis; les affaires y seront plus coulantes: jamais l'habit seul, dans de certaines professions sur-tout, parce qu'on est toujours connu, n'obtient une véritable estime: souvent il fait languir les affaires, & c'est une raison pour soutenir les impositions publiques, & même les augmenter. On est donc bien dupe de s'endetter, de se mettre dans l'embarras & de se réduire au déshonneur pour toutes ces choses inutiles, pour ressembler à des insensés, & qui ne servent qu'à se faire remarquer des gens sages, & à leur donner une juste méfiance. C'est une grande erreur, une imbécillité, de dire: « il faut bien faire comme les autres, ou on ne sera pas regardé ». Oui, des fous; mais on sera estimé des gens honnêtes, & on méritera leur amitié: on sera tranquille, on n'aura point de sou-

tis; & l'argent employé à se rendre ridicule, profitera.

Il y en a qui donnent dans des excès contraires. Un simple particulier, (& il y en a beaucoup de semblables) à qui le public, qui le connaît, donne plus de cent mille écus en porte-feuille; & je le crois : eh bien! il mange tous les jours à table d'hôte à treize sols par repas; il est meublé très-mesquinement : & au lieu de faire venir chez lui le perruquier, il va à sa boutique, pour qu'il lui en coûte moins : ses autres actions sont proportionnées à celles-ci. Ces avares, ces individus qui se refusent tout, mourront demain, & laisseront leurs trésors à d'autres êtres qui en feront un usage opposé, en se moquant des jeûnes & des privations qu'ils pratiquaient.

A propos de perruquier; à quoi sert cette incommode dépense à beaucoup de personnes qui n'ont que des produits médiocres? A les tourmenter le matin, & à les gêner beaucoup, quand elles le paient. Croient-elles qu'elles en seraient moins estimées, quand elles ne seraient pas si pommadées & si poudrées; qu'elles seraient renvoyées si elles s'accommodaient elles-mêmes? Je croirais le contraire. Pourquoi se forger des peines & des embarras dans un grand nombre de choses, & se rendre esclave des objets qu'on condamne souvent?

D'autres particuliers garçons, qui ont encore

plus de fortune que celui ci-dessus, ne vont pas à la vérité, ni à table d'hôte de treize sols, ni chez leur perruquier, parce qu'ils n'osent pas; la honte seule les retient, ou la paresse du corps, car ils sont prodigieusement paresseux; mais leur esprit est précisément le même.

Il y en a avec ce même esprit qui sont fort généreux à leur égard, c'est-à-dire, pour la toilette, & pour de petites choses futiles qu'ils croient leur donner du relief; ils sont bien aussi dans l'erreur de ce côté-là, ces pauvres gens, car ils ne sont que ridicules. Ces êtres, montés par des ressorts d'une nature particuliere, laisseraient expirer, sans la moindre pitié, un honnête homme dans la misere, pour ne pas le secourir d'un louis d'or : que dis-je? de la moitié, du quart; j'en suis certain.

Un individu fait pour sa personne seule une immensité d'imbécilles dépenses, parce qu'il ne fréquente que des gens de son espece, c'est-à-dire, qui n'ont pas la plus petite parcelle de ce qu'on appelle délicatesse, ni d'honnêteté; l'humanité leur est absolument étrangere; ces qualités respectables leur sont inconnues. On a offert à un de ces personnages, un objet neuf d'une petite valeur, pour la moitié de ce qu'il avait coûté : il savait bien que l'on s'en privait par besoin; il a eu assez peu de sentiment pour s'y refuser.

Qu'on juge de-là si la personne lui avait de-

mandé un demi louis d'or à emprunter (1), s'il l'aurait fait ? Et ces êtres dépensent des louis d'or pour décorer leurs fatuités par des ornemens futiles & efféminés : on ne peut que s'indigner de semblables duretés.

Ces individus, avec la figure d'homme, qui en déshonorent la qualité, insipides aux sociétés des honnêtes gens, quand le hasard les y fait rencontrer, & souvent aussi à charge qu'ennuyeux à eux-mêmes, sont couverts du plus grand ridicule.

Ceux qui dépensent par extravagance, & ceux qui se laissent guider par l'avarice & la cupidité ; si les uns & les autres sentaient, ils se comporteraient relativement à leurs facultés. Au reste, on ne doit pas être étonné de la dureté de certains personnages ; il est autant hors de leur nature de sentir le bonheur de pouvoir faire des bienfaits, qu'il est impossible à un paysan de composer un ouvrage savant. C'est un malheur & une perte pour l'humanité, quand ces personnages ont des facultés à être utiles, soit en pouvoir, soit par l'or qu'ils possedent, quand ils ne le sont pas.

Tous ces excès, dans ces genres opposés, donnent le miroir parfait d'une mauvaise éducation & d'une intelligence très-bornée.

Un luxe circulant est nécessaire pour que les

(1) Valeur de l'objet offert.

richesses refluent parmi les sujets, en échange de leur industrie. Une maison qui a cent mille écus de rente, ou plus, ou moins, il est à propos qu'elle dépense; en les employant à-peu-près, elle fait du bien à l'Etat & aux citoyens.

Mais un grand nombre d'autres de cette fortune, ou à-peu-près, qui doivent au ciel bien certainement, & peut-être à l'univers pour des dépenses puériles à leur égard, & mortes pour l'Etat, parce qu'elles ne produisent aucun bénéfice; voilà ce qui ruine tout.

Enfin, un Etat, comme une maison particuliere, qui empruntent & qui doivent pour des objets de caprices, &c. sont malheureux avec de grands moyens & une grande fortune; ils font languir tous ceux qui ont à faire à eux. C'est l'inconduite & l'inhumanité qui donnent lieu à ces désordres.

Si on était assez heureux pour sentir tout ce que l'on contracte, quand on emprunte, sans savoir le temps qu'on pourra rendre, ou que l'on ne pourra le faire que très-difficilement; si on sentait d'un côté toutes les humiliations auxquelles on s'expose, quel droit on donne souvent sur sa personne à un créancier; avec quelle familiarité, & souvent avec quelle hardiesse & quelle insolence il vient demander son dû : si on pesait de l'autre côté ce que cet argent a procuré, (sur-tout quand

ce n'est pas un marchand, pour des circonstances urgentes & non répétées souvent) jamais on n'emprunterait. Mais actuellement on ne sent que le besoin, ou plutôt le desir de l'or : à quelque prix que ce soit, il en faut ; on est insensible à toutes les suites, à tous les dangers ; on s'y est familiarisé, on y est accoutumé.

Si on examinait bien ce qu'il plaît d'appeller plaisirs, leur nature & les sujets qui y donnent lieu : si on pesait la sorte de satisfaction que l'on y goûte au fond ; que l'on mette de l'autre côté de la balance, les inquiétudes, les soucis & les peines que l'on a eus pour se les procurer ; les chagrins & les embarras qu'ils ont occasionnés souvent après, on serait *confondu du néant* qu'on y trouverait. Si l'on réfléchissait, combien de gens qui brûlent sur les charbons, seraient tranquilles ! combien d'humiliations on s'épargnerait ! & combien on ferait peu de tort, ou point du tout !

Tous les hommes ne sont pas également frappés des objets importans ; beaucoup sont plutôt portés à croire qu'à s'instruire : c'est un grand malheur pour la nation qui a de ces hommes-là en place. Il faut bien examiner avant de croire ; il faut bien réfléchir avant d'agir : les choses reconnues bonnes, on doit être ferme ; mauvaises ou fausses, elles doivent être rejettées.

Qu'est-ce qui rend les Anglais si puissans & si

redoutables ? Un commerce universel ; ensuite, notre peu de patriotisme, qui fait dégénérer la nation en faiblesse ; l'indifférence sur sa réputation & son commerce, sa gloire & la splendeur où l'avait porté le vaste génie de Louis le grand, & les hommes qu'il avait près de lui ; l'avidité singuliere, n'importe par quels moyens, des richesses inutiles ; tous les intérêts particuliers au préjudice du général, qu'on abandonne dans tous les genres & dans toutes les places.

Chez les Anglais, c'est tout le contraire : un commerce actif, bien soutenu & bien protégé ; l'industrie dans tous les objets solides & productifs, l'intérêt général, national, & chaque individu dirigé par le patriotisme.

Qu'on juge de la supériorité de la France sur l'Angleterre, quand elle voudra mettre en pratique les mêmes moyens qui sont toujours en sa puissance, qu'elle aura à cœur l'amour de la gloire & de sa réputation, qui ont existé dès les temps des Charlemagne, François I, Henri IV & Louis XIV ; mais il faut des Sully & des Colbert.

L'honneur particulier n'est pas équivoque, il est toujours en vigueur ; mais souvent il est très-mal entendu, & toujours rapporté à soi-même. On pourrait le modifier & le modérer.

Il y a des cas où l'on ne doit point survivre à son déshonneur, quand on l'a mérité ; c'est-à-dire,

on doit être mort au monde. Mais les outrages d'un brutal, d'un imprudent, d'un méchant, d'un intéressé, de quelque espece qu'ils soient, ne doivent jamais flétrir un honnête homme; les loix doivent punir, & non jamais ni le fer, ni le feu, ni l'or, à moins d'en avoir un grand besoin; c'est une contradiction aussi absurde & aussi extravagante que criminelle, de faire couler le sang de l'agresseur, ou de répandre le sien. Si je tue, les loix me poursuivent comme un criminel; si je ne me venge point, je suis déshonoré! Quelle folie! quelle inhumanité!

Tout offensé, quel qu'il soit, sans se l'être attiré, mérite une réparation authentique, plus même que n'a été l'offense; mais elle ne doit jamais se faire aux dépens de la perte, ni même des dangers d'une vie qui est souvent très-courte, & pour la conservation de laquelle on fait tant de maux & d'injustices à ses semblables. Ce sont des soumissions qu'il faut obtenir, un aveu sincere de la faute ou de la brutalité; une réparation toute publique qu'on doit ordonner, suivant le crime, la gravité, ou la valeur de l'offense: ensuite, des pardons publics qu'on doit accorder. Cette façon causerait plus d'effet, ferait cent fois plus d'impression, que tous les combats qu'on pourrait faire; on redouterait mille fois plus cette punition, que tous les risques de la vie.

Que pensez-vous de cela, cruels & insensés duélistes de toutes les classes? Non, cela n'est pas du goût d'un grand nombre qui préfèrent des paroles dures & grossieres, & des voies de fait. Hélas! il n'y a que trop d'occasions pour exposer sa vie pour la patrie!

Et vous, hommes de qualité, nécessaires à la gloire & à la splendeur du royaume, vous devriez être les guides des sujets! mais écoutez ce qu'a dit un excellent écrivain: « de combien peu de grands pourrait-on faire l'éloge? A charge à l'Etat par leur inutilité, ils les corrompent par leurs vices.... & l'écrasent pour la plupart, par leur luxe ».

Un autre: « des sots fainéans & titrés, & de puissans fous... vanter de leurs aïeux la bravoure loyale, sans en avoir hérité, &c ».

Et vous, militaires de tous rangs, qui exposez si facilement vos jours! ne les exposez plus que pour le salut de la nation & la réputation de votre Souverain; n'oubliez jamais dans une insulte, ni Dieu, ni vos devoirs. Comment une minute de rage ou d'absence de la raison, un passage d'extravagance ou de férocité dans celui qui vous a insulté, vous plonge dans la même frénésie, & vous vous rendez criminels! quoi! pour punir un insolent ou un étourdi, vous consentez à devenir homicide, ou qu'on le soit envers vous? & vous oubliez les suites!



Celui qui vous a offensé, est, sans contredit, punissable exemplairement; mais ce sont les loix qui doivent le faire. Quand vous avez été insulté, il y avait des témoins, ils ont vu votre innocence. Si vous étiez seul, qui le sait? L'insolent sera terrassé par votre seule prudence. Ne vous repaissez donc point d'une chimere, d'un faux point d'honneur; c'est un suicide, un assassinat, qui n'a qu'un motif de démence, que l'on couvre du voile de l'honneur: songez ce qu'est le véritable honneur, & que votre vie n'est point à vous: vous n'en êtes que le dépositaire; vous en devez compte de l'usage à la Divinité qui vous l'a confiée: vous la devez à votre famille; peut-être à une femme & à des enfans que vous alarmez, & que vous réduirez dans la misere, ou à qui vous donnerez des chagrins mortels: vous n'en êtes point en peine, ni fâché; vous n'avez jamais aimé ni l'une, ni les autres: vous donnez des chagrins cuisans, des alarmes à une maîtresse... & à des personnes qui vous aiment. Vous devenez dans la même minute, complice & tout ce qu'est votre agresseur, brutal & odieux à toute la nature; vous vous dénuez de tous principes & de sentimens de religion & d'éducation. O Ciel! qu'est l'homme? quel mélange bisarre de bon & de mauvais, de sublimité & de courage, de faiblesse & de dégradation! mais les plaies que ce crime entraîne avec

lui, sont incurables. Avez-vous bien vécu pour perdre ainsi la vie? C'est une férocité; elle n'est pas équivoque.

Vous n'ignorez pas que les Romains & les Grecs abhorraient ces meurtres; & que nos voisins, aussi braves que nous pour leur patrie, ne les pratiquent point. La valeur doit être guidée par l'amour de sa patrie; & la gloire véritable & la justice sont les seules vertus qui forment les héros. Combien de ces querelles sont puériles, ou seulement d'orgueil? Parce qu'elles ne blessent que la vanité ou l'amour-propre; ni l'honneur ni la réputation, ne sont pour rien. À votre idée, à votre chimere, vous vous trouvez humilié : c'est un aveuglement, une absurdité.

On dit que l'homme est l'être le plus civilisé de tous.

Est-il d'aveuglement, est-il d'orgueil plus grand? Ses actions... ses contradictions & sa conduite envers lui-même & ses semblables, prouvent qu'il est le seul peut-être qui ne soit pas apprivoisé; il est l'être encore le plus farouche.

Les animaux, que nous appellons féroces, le sont moins que les hommes, puisque, loin de se détruire, de s'entr'égorger, de se piller les uns les autres, ils se carressent, ils s'entr'aident, ne se font point de mal, &c.

Les hommes sentent cette barbare erreur, ils

ne se corrigent point; ils le pourraient, & ils ne le font pas!

Quand donc se connaîtront-ils, profiteront-ils des sublimes faveurs de la nature? Quand ils voudront réfléchir : alors ils ne croiront jamais ce qu'ils ont été... J'ai parlé de l'homme méchant à la page 19.

Deux réflexions se présentent naturellement sur tout ce sujet. On me rapporte qu'une personne a donné atteinte à mon honneur ou à ma réputation; qu'elle a lancé contre moi des malignités, des calomnies, d'autant plus criminelles, qu'elles font des effets dangereux & durables, quand on les laisse exister; alors il est de mon intérêt & de ma gloire, pour ne pas rester couvert de cette imputation, d'employer des moyens pour m'en faire laver : deux démarches permises, aussi humaines qu'honnêtes, me les prescrivent. La premiere est de demander en présence d'honnêtes gens, l'explication & les preuves des accusations : on ne peut administrer de conviction, puisqu'il n'en existe pas. Si on désavoue le fait, c'est reconnaître sa faute & sa sottise, c'est réparer mon honneur; cela doit me suffire, & le calomniateur reste couvert de honte toute sa vie. La seconde, est de le publier la preuve en main, & de nommer les témoins.

Deux hommes aiment la même femme; elle

en est convaincue, & elle les souffre près d'elle. Les voilà rivaux jusqu'à la haine la plus implacable, car souvent les suites en sont funestes. Tous les deux, ou un seulement... tombe en démence, devient furieux. La jalousie n'est pas toujours l'ouvrage de la nature, mais souvent celui de l'amour-propre, sur-tout parmi les hommes.

Mais si l'un de ces deux amans réfléchissait, il dirait : « pourquoi en vouloir à mon rival? nous courons le même prix, nous servons nos besoins, c'est à la femme à décider entre nous deux, à nommer l'heureux mortel. Alors pressée pour le choix, elle le déclarerait. L'autre doit se retirer, ou ne rester qu'ami, s'il lui en coûte trop de ne plus la voir : mais jamais on ne doit en vouloir à son rival. Si on a à faire à une coquette, il faut tout employer pour la fixer en sa faveur : on doit, pour gagner une femme, mettre en usage plutôt les bons procédés que l'or encore; car tout ce qui n'est décidé que par l'intérêt, est bien suspect! à la premiere occasion on la perd. Si c'est la sagesse de sa propre femme qui chancelle, n'importe le motif, il faut la plaindre, & pratiquer tout ce que l'amour & l'honnêteté ont de plus séduisant pour lui faire connaître ses écarts, & la ramener à ses devoirs; il serait rare qu'elle s'y refusât, & qu'elle n'en fût même touchée.

« Dans une femme, chez laquelle il n'y a point

de liens sacrés, il serait également douteux qu'on ne parvînt pas à la conduire aux mêmes fins, c'est-à-dire, à la reconnaissance & à l'honnêteté; si elle ne pouvait prendre de l'amour, elle prendrait sûrement de l'amitié (1).

Par exemple, il est encore dangereux pour de certains hommes de donner trop de marques de leur attachement & de leur amour à de certaines femmes, soit engagées, soit libres, quand ils ne peuvent pas s'assurer de leur intelligence pour en sentir tout le prix. Quand cet amour & cet attachement ne sont pas gouvernés & modifiés à propos, & que l'homme ne peut apprécier les lumieres de la femme à qui il a à faire, & qu'elle en abuse; quand cet homme en trouve un autre (ce qui n'est pas rare) qui a l'imprudence de lui dire, qu'il fait trop pour sa femme, qu'elle en mésuse, cet homme hors d'état de distinguer ce qu'il doit, d'avec ce qu'il ne doit pas, relativement au caractere de sa femme, fait ensuite tout mal, souvent malgré lui; mais on lui a gâté l'esprit, ou plutôt on le lui a empoisonné. Et la femme, accoutumée à un certain train, & aux faiblesses de son mari ou de son amant, fait tout mal-adroitement, parce qu'elle manque de qualités réelles, pour se reformer : alors, ce n'est plus une union, c'est un enfer.

---

(1) Voyez la page 238.

Voilà ce qui est très-commun, & presque toujours produit par la femme; pas si souvent par les hommes.

Dans ces circonstances malheureuses, il n'y a que des réflexions & des attentions, de part & d'autre, qui peuvent y remédier, ou du moins les adoucir : l'homme doit plus s'observer, & la femme être plus attentive & plus circonspecte. La bonté du cœur, de quelque côté qu'elle se trouve, mérite toujours d'être aimée : mais il faut tâcher de la bien diriger.

Je me suis là écarté des Anglais; j'y reviens.

Je suis assurément fort aise que les Anglais soient humiliés, qu'ils payent cher leur audace, leurs cruautés & leur mauvaise foi à notre égard, leur inhumanité envers leurs colonies & leur aveuglement sur leur situation; mais je serais au comble de la joie, si c'était les Français qui les épuisassent & qui les inquiétassent, comme ils paraissent l'être déjà. De quelque façon que les choses se menent, la différence est toujours grande pour la gloire de la nation française. Se venger soi-même légitimement d'une insulte grave, ou d'en remettre le soin à un autre pour qu'il le fasse pour nous, la chose est différente, sans compter les abus. Charger un autre du soin de nous venger d'une offense publique, est, ce me semble bon, dans la Tragédie du Cid, parce qu'il n'y avait plus de facultés

chez

chez l'offensé. Mais la France, pleine de ressources en tout genre sans exception, comblée de moyens suffisans pour tout entreprendre, excessivement supérieure à la nation insolente & orgueilleuse, de qui elle a tant lieu de se plaindre, qui n'est qu'une puissance précaire auprès de la France, doit tout faire; tout invite à réparer son honneur.

Combien vois-je d'ici de Français qui rient de ma bonhomie & de mon patriotisme? J'en vois souvent d'acharnés contre leur patrie; ils la déchirent; comme il y en a qui décrient la religion de la nation, sans motifs utiles & sans sujets personnels. Ce n'est pas par une juste douleur des abus qu'on laisse subsister, ni sur les désunions, les jalousies sans mérite, d'une ambition outrée de places... des cabales, & de cette avidité des richesses; non, c'est sans savoir pourquoi, machinalement & méchamment. L'intérêt personnel & les divisions causent la ruine; l'intérêt commun & l'union, au contraire, produisent la prospérité générale.

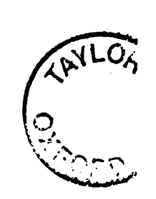
La postérité aura-t-elle de la peine à comprendre comment l'Angleterre a pu soutenir si longtems sa supériorité sur la France? — Mais il en coûte aux Anglais; ils payent, les peuples sont aussi foulés qu'en France par les impôts; la violence pour le service actuel, les cabales, les intérêts personnels, ou l'ambition de dominer. — Cela

est vrai, aussi éprouvent-ils de cet esprit dangereux, des effets funestes. Mais néanmoins les peuples & les paysans vivent aisément dans leur état, & sont vétus & logés convenablement : c'est ce qui n'est pas en France ; le gouvernement anglais a un soin particulier de cet objet, important à un état quelconque. La population y est beaucoup plus nombreuse, en comparaison de la grandeur du pays avec la France; la terre y est beaucoup mieux cultivée qu'en France, & le commerce y est immensément plus considérable, beaucoup mieux connu, & puissamment protégé par le gouvernement, dans toutes les parties du monde, par des forces qui en imposent ; enfin là, le mot *patrie* signifie quelque chose.

Il en coûte à ceux qui ont des facultés ; cela ne leur répugne pas, parce que c'est pour la patrie & pour sa gloire & sa réputation. Cet amour est sans contredit mal-entendu, il est même cruel aujourd'hui : l'aveuglement de ce peuple allumera le flambeau de la discorde & de la désolation ; il produira peut-être un grand embrâsement : il sera l'artisan de millions de meurtres & de plaies publiques & particulieres.

Mais du moins leurs dépenses & leurs impositions sont employées réellement pour le service de la nation, & soutenir son commerce florissant dans toutes les parties du monde.

— Ils se ruinent. — Tant pis pour eux, si cela est; profitons-en. Mais n'ont-ils pas encore la témérité de dire tout haut, que s'ils s'arrangent avec leurs colonies, ils feront payer chérement à ceux qui leur auront donné des secours & des facilités? Que penser de cela?... Je ne demanderais que deux choses pour faire trembler les Anglais, & je l'ai dit à plusieurs : 1°. c'est qu'ils fussent convaincus qu'ils ne pourront plus faire de traîtres en France, que le patriotisme & l'amour de la gloire du nom français, renaîtront dans les cœurs de certains français; 2°. l'interception de leur commerce, moyen absolument au pouvoir de la France seule; à plus forte raison avec un allié puissant. Combien de richesses de tous côtés à leur prendre? Alors, les Anglais sont perdus sans ressource; ils seront forcés de garder leurs guinées pour se bien défendre; mais je douterais qu'ils ne succombassent pas.



Si tous les mauvais succès de notre marine dans la derniere & funeste guerre, n'ont été occasionnés que par sa faiblesse, l'ignorance, l'inconduite & les jalousies de la premiere partie de nos marins, a-t-on pu, ou plutôt travaillera-t-on à y remédier, à prévenir ces terribles effets? Etablira-t-on des écoles, des académies, pour former de bons marins dans toutes les classes, sur-tout dans

les chefs, pour rassurer la nation; c'est-à-dire; les patriotes?

Mais ces écoles, ces académies ne produiraient aucun bon effet, si on n'animait pas les hommes par la récompense, si on ne les séduisait point par l'intérêt en raison de leurs besoins dans tous les grades, & des agrémens qui peuvent les dédommager des peines qu'ils essuyent & des dangers qu'ils courent.

Pour leur donner le nerf nécessaire, il faut imiter nos voisins & nos ennemis les Anglais; il faut même MIEUX FAIRE.

La France donne un prix très-modique par mois aux matelots : l'Angleterre leur donne cinq guinées, & ils sont bien traités.

La France n'accorde qu'une très-petite portion sur les prises faites sur l'ennemi, & souvent cette portion se trouve réduite à zéro pour l'équipage, c'est-à-dire les subalternes.

En Angleterre, toutes les prises appartiennent à l'équipage, sans aucune rapine nulle part; elles se partagent fidélement, depuis le mousse (qu'on paie plutôt d'avance, que de le faire languir), jusqu'au premier grade, parce que les citoyens, enfans de l'Etat, sont comptés pour quelque chose. Ce n'est pas tout : le Gouvernement accorde cinq guinées à chaque canon qu'il y a dans un bâtiment qui va

en course contre l'ennemi de l'Etat, & une somme par prisonnier, suivant le grade.

Si l'équipage prend un vaisseau qu'il ne veuille ou qu'il ne puisse, ou qu'il ne doive pas garder, le Gouvernement le lui achete bien, & le paie, &c.

Que deviennent en France l'émulation, le courage français, la bonne volonté & le patriotisme, à la vue, au su & à l'idée de ces différences ?.. Combien de citations si on voulait, non-seulement en Angleterre, mais dans un grand nombre d'autres pays (1)?

LA MARINE MARCHANDE n'est pas sans mérite pour les connaissances & la manœuvre : l'incorporer à la marine royale, est la *voix publique*. Mais deux objets seraient d'une grande importance.

1°. Il faudrait de la docilité chez ce qu'on appelle *nobles* : ils sont instruits pour raisonner; qu'ils soient des *hommes*, ils n'auront point cette mesquine jalousie quand un mérite éminent ne regne point; & quand il serait acquis ! lorsqu'il est égal, on doit être unis, puisque la cause serait commune : ce serait pour la patrie.

2°. Que le Roi lui accorde une égalité; les préférences découragent l'homme ; ses talens, son mérite restent bornés ; & y joindre des avantages communs, comme ceux que j'ai cités ci-dessus.

(1) Mais heureusement, la sagesse du Gouvernement vient de remédier à ce découragement. (1778)

On est susceptible en France de ce qu'on appelle distinction & décorations extérieures. Si on *classait* la MARINE MARCHANDE ; si on y instituait un Ordre militaire marine, une croix comme celles de Saint-Louis & du mérite ; qu'on mît dans le milieu une ancre, attachée à un ruban vert à la boutonniere de l'habit, &c. les hommes sont flattés qu'on en fasse cas, qu'on récompense leur mérite. Je vois d'ici une multitude de sujets dans le commerce, & d'autres qui ont des facultés, qui s'offriraient pour passer, *comme de raison*, de l'état de mousse au rang de chef d'escadre.

Les Anglais qui ont eu le bonheur d'être vainqueurs complettement de tous côtés, n'importe comment, & de nous humilier en limitant le nombre de nos vaisseaux & le temps pour pouvoir en construire de neufs, &c. ont-ils en même temps fait souscrire la France de ne pas penser à former ces établissemens si importans & si indispensables pour espérer des succès, réparer nos pertes, & pour ranimer & soutenir notre commerce ? Si on ne les formait pas, comment voudrait-on espérer ? Ne faut-il pas une marine formidable pour appaiser l'insolence d'un ennemi si surveillant, si actif, si entreprenant, & si plein de ruse & de mauvaise foi à notre égard ; si audacieux & si jaloux de sa réputation ?

Mais en formant ces établissemens nécessaires

aux succès dont nous avons si grand besoin, & pour notre honneur & pour notre commerce, en y mêlant des exercices pour la manœuvre marine, qui formeraient des éleves & feraient de grands-maîtres, (J'en propose.) nous serions dans l'heureuse possibilité de nous dédommager de tous nos derniers malheurs, jusqu'en 1763. Plus nous abandonnons cette partie, plus nous l'ignorons; & plus nous nous en éloignons, plus notre ennemi a de sécurité, parce que ses forces & ses moyens sont assurés.

Il y a des hommes assez bons pour croire, & d'autres assez méchans pour avancer & soutenir que : « les Anglais, disent-ils, s'opposeront au rétablissement & encore plus à l'augmentation de la marine française; *ils ont limité* le nombre de ses vaisseaux... ».

Une puissance aussi formidable qu'est la France, reconnaître des *loix* dures... imposées par une nation beaucoup inférieure à elle, lorsque les mêmes causes n'existent plus... & quand toute l'Europe, liguée contre elle, aurait une grande peine à y parvenir, si la France voulait employer ses moyens & l'économie dans toutes les choses. A de semblables assertions, qui sont très-fréquentes, un bon Français n'a pas la force de répondre.

Moi, je dirai seulement, qu'il y a une ressource aussi assurée que facile à exécuter, pour que la

France puisse faire tout ce qu'il lui plaira. *Elle n'a qu'à vouloir*, ses côtes seront décorées d'une flotte de quarante vaisseaux de ligne, établis pour la seule croisiere, dispersés par-tout où il en faut dans l'Océan, montés & commandés par le *patriotisme*, les *talens* & l'*expérience* : dans la Méditerranée à proportion.

Cette maniere, qui convient si fort aux facultés du royaume, remplira tous les objets, indispensables si on veut réussir. Cette croisiere couvrira les travaux de nos chantiers qui doivent créer tous les vaisseaux & bâtimens nécessaires, & garantira notre commerce, tous les transports d'un port à l'autre, & toutes les communications indispensables. Les travaux dans nos chantiers & cette croisiere en imposeraient; ils feraient plus, ils intimideraient terriblement nos ennemis : ce dernier effet, la croisiere, aurait encore un objet d'une grande importance, celui de former des marins, d'instruire & d'exercer tous ceux qui s'y destineraient dans tous les grades, des derniers matelots aux princes, qui s'y rendraient de préférence à ce qu'ils font ordinairement ici.

— Mais il faut des ports pour la retraite, en cas d'événemens; il n'y en a pas dans la Manche. — On peut en faire, on le doit, & on en fera sans doute. Du moins, Louis XIV n'aura pas tout fait ce qui existe en France dans tous les genres. Il faudrait

d'abord rétablir celui de Dunkerque, pour ne plus jamais le démolir, ou en former un autre aux environs, & même en construire plusieurs, car il en faut absolument.

Tous ces moyens que l'économie de toutes parts & le patriotisme peuvent produire, assureront notre commerce, lui donneront une ame grande, active & universelle; ils feront plus, on fera des ennemis ce qu'on voudra, ou ce qu'il conviendra.

Sous quelque point de vue qu'on regarde les Anglais, on trouvera toujours que c'est l'amour de la patrie qui les guide, soit par la forme dont ils emploient leurs guinées... soit par une application constante & soutenue dans la science de la marine, pour former des éleves & faire des maîtres dans toutes les classes des sujets, du premier au dernier de l'état, aux princes même qui y travaillent comme tous les autres; soit par une attention toute singuliere & continuelle sans relâche, à fortifier le commerce général, à l'augmenter, à le soutenir & à le protéger par des forces redoutables; soit enfin, à connaître tous les objets d'un gouvernement solide & patriote : toutes ces causes, tous ces moyens sont aussi honorables, qu'ils donnent de bénéfices, & produisent l'aisance parmi toutes les classes des citoyens. Il est à sou-

haiter, il est à desirer qu'on voie tout cela en France.

Tous les papiers anglais marquent qu'il y a dans leurs flottes plus de quarante membres du parlement qui y commandent : n'est-ce pas là des Romains qui étaient sénateurs & guerriers dans les circonstances, simples citoyens & agriculteurs à la fois ? Néanmoins je me dis, & quelquefois aux Anglais mêmes : « faites la paix avec vos » colonies ; autrement, craignez que votre aveu- » glement & vos cruautés, votre orgueil & votre » cupidité ne vous coûtent de belles & riches » contrées, des milliers de sujets, des cent mil- » lions sterlings, qui sont des fonds morts & en » partie perdus pour la nation ; enfin, votre com- » merce, & peut-être plus & pis. D'ailleurs, votre constitution ne vous autorise pas à attenter à la vie, à la liberté & à la propriété des enfans de la nation qui vous ont si bien servis . . . & si bien soutenus dans vos bénéfices. Quand votre constitution vous y autoriserait, vous êtes toujours des hommes atroces, & infâmes aux yeux de Dieu & de l'univers. Mais il vous faut des révolutions, des convulsions sanglantes ; depuis nombre de siecles vous ne pouvez exister sans les horreurs.

Combien d'éxemples ! Un Cromwel, usurpa-

teur sanguinaire, qui, du consentement de presque toute la nation, fait monter un de ses Rois sur l'échafaud, & y perd la vie dans l'ignominie, comme un grand criminel : depuis vous l'avez canonisé !...

Un Guillaume chasse son frere du trône, & y monte par la voie du crime.

Un autre Guillaume en dépouille son propre beau-pere ; il est forcé de fuir & de chercher un asyle.

Deux maisons (Lancastre & Yorc,) se le disputent, & sont toujours dans les contestations entre la souveraineté & les supplices.

Une Reine (Marie Stuard) expire par la main des bourreaux, au bout d'une barbare & longue captivité, &c. car l'énumération de vos scènes sanglantes serait trop longue & ne serait qu'une répétition de toutes les histoires (1).

La guerre des Américains contre les Anglais, ne peut être qu'avantageuse à la France ; les Insur-

(1) Si les succès ne répondent pas aux espérances de la Cour de Londres, je soupçonne qu'on verra de grands débats dans les deux Chambres, entre les deux partis, qui pourront être suggérés par les amis du parti de l'opposition & les amis des Insurgens, qui vraisemblablement sentent toutes les injustices de cette guerre ; sans compter les intérêts personnels qu'ils ont avec les Américains ; soit enfin par la turbulence du peuple de Londres.

gens les affaibliſſant en tous genres, s'ils ſont vainqueurs, c'eſt-à-dire, s'ils ſecouent le joug tyrannique de la Capitale, il eſt à préſumer qu'ils s'occuperont durant beaucoup d'années à la ſeule culture dans tous les genres de productions, dont leurs contrées, leurs climats ſont ſuſceptibles; alors ils prendront chez nous de préférence, ce dont ils auront beſoin; c'eſt ce qui procurera à la France un nouveau débit de ſon induſtrie générale, ſoit en échange d'or & d'argent, ou de leurs productions dont la France aura beſoin.

Le commerce embraſſe les affaires de toutes les nations de l'univers. Il a, comme les couronnes, ſes repréſentans, ſes agens, même des ambaſſadeurs, qui traitent, qui négocient de ſes affaires générales; ils ſont dans le commerce, comme les ambaſſadeurs des ſouverains dans les cours étrangeres, pour la politique & les affaires reſpectives. Le commerce conclut des traités & des changes de nation à nation; il entretient une correſpondance intime entre les nations commerçantes & autres, malgré que les mers les ſéparent. Un négociant dans ſon cabinet, eſt tout à la fois miniſtre & citoyen, légiſlateur & ſouverain; il donne des ordres dans toutes les parties de la terre, du fond du nord au fond du midi; de l'orient à l'occident; c'eſt ce que les ſouverains des états ne peuvent pas faire, tout puiſſans qu'ils ſoient. Sa

signature eſt reſpectée ; ceux qui en ſont pourvus éprouvent avec elle des effets auſſi utiles qu'agréables ; c'eſt ce qu'un Duc, un Comte, un Grand, un Maréchal de France, tout puiſſans, tout ſuperbes, tout vains, &c. qu'ils ſoient, ne peuvent pas opérer ; & c'eſt ce qu'ils pourraient faire, avec encore plus d'étendue & de puiſſance, s'ils le voulaient : en adoptant les opérations de commerce, ils deviendraient alors les plus fortes colonnes de l'Etat ; ils l'enrichiraient & lui faciliteraient les débits de toutes ſes productions quelconques ; ils augmenteraient l'agriculture, les fabriques, les manufactures, les arts & toutes les productions, pour que le ſuperflu de ce dont la nation aurait beſoin, en tous genres, pût être conſidérable (1). Le commerce procure dans les ports, dans

(1) J'ai déja obſervé dans mon autre ouvrage manuſcrit, que c'était une inhumanité d'exporter ſes productions quelconques, quand les habitans, ſujets, manquaient abſolument des choſes indiſpenſables à leur ſubſiſtance & à leurs vêtemens, &c. ou s'ils peuvent les avoir, que ce ne ſoit qu'à des prix exceſſifs & abſolument hors des facultés d'un très-grand nombre.

La cherté de nos denrées, n'importe les raiſons qui les rendent cheres, & celles de nos productions de commerce, fabriques, manufactures, a forcé les étrangers de ne tirer de la France que ce dont ils ne peuvent abſolument ſe diſpenſer & ſe paſſer, juſqu'à qu'ils puiſſent le faire comme

les villes & dans les foyers, tout ce qui est nécessaire & tout ce qui est d'agrément; il occupe tous

---

ils l'ont déja fait dans un grand nombre de choses qu'ils prenaient chez nous. (Je m'étends davantage sur cet objet dans la suite de cet ouvrage.)

Pour prévenir ces malheurs, tant contre les propres sujets, qu'à cause du tort que ces trop hauts prix font à nos commerces, il faut absolument diminuer de beaucoup l'industrie du luxe & de babioles, que des gens, qui n'ont en vue que leur intérêt particulier, emploient tout pour faire valoir, & ils trompent assurément; ils aveuglent en opposant le luxe, aussi forcé qu'extravagant, de quelques capitales du royaume.

Il faut augmenter considérablement nos arts, y faire de nouvelles découvertes, & nos fabriques, nos manufactures de consommations communes : il faut pour cet effet augmenter nos productions territoriales dont nos climats sont susceptibles; ils monteraient à l'infini, si on en étudiait la nature, & soulageraient l'agriculteur. Tous ces moyens seraient humains & occuperaient plus de milliers de sujets que l'industrie de luxe & de colifichets n'en occupent de cent. Dans mon autre ouvrage, manuscrit, je mets sous les yeux des moyens salutaires pour rendre un nombre immense de sujets à l'Etat. Je conclus de cela que les nationaux trouveraient beaucoup plus de facilités à subsister & à se couvrir chacun dans son état; ensuite, le superflu qu'on pourrait rendre considérable, serait exporté dans tous les pays du monde, parce qu'il n'y a que l'exportation qui enrichisse un Etat en augmentant son numéraire : combien d'exemples sous nos yeux chez les étrangers?

les individus de l'un & l'autre sexe, sans exception, pauvres, vieux & jeunes : on proportionne les occupations à la capacité ; il y a des moyens, dans tous les genres, qui sont innombrables.

Le commerce exclut la misere, les vices, & encore plus les crimes. Il augmente les biens des propriétaires & de tous les riches, & ces richesses se communiquent à tous.

Il semble que la Divinité ait voulu que tous les individus de la terre entiere dépendissent continuellement les uns des autres par la privation des choses nécessaires à la nature des climats, à leur commodité & à leur agrément respectifs, qui croissent dans des contrées & qui ne se trouvent point dans d'autres, & que leurs intérêts mutuels fussent indissolublement liés : il n'y a que le commerce qui puisse produire cette correspondance universelle.

Enfin, le plus grand & le plus bel éloge qu'on pourrait faire de la solidité du commerce, & de l'*économie* dans les Etats, serait de citer les sommes immenses que les plus petites Républiques de l'Europe prêtent aux plus puissans Etats de cette même Europe. La seule petite République de Geneve reçoit des *millions* de *rente* des capitaux qu'elle a prêtés.

Les efforts, & les *tours de force* que font aujourd'hui nos ennemis les Anglais contre leurs

propres colonies & leurs freres, démontrent clair, comme un beau jour d'été, que la France n'a pas été bien servie dans la derniere guerre. Car je le répete, qu'ils aient été vainqueurs de tous côtés; qu'ils aient fait autant de conquêtes sur une nation excessivement supérieure à la leur, c'est ce qui répugne, ou, c'est ce qui ne peut être sans un oubli absolu de soi... Mais nos pertes, quoique considérables, peuvent se réparer, si le Gouvernement le veut; non à cause que l'occasion paraît se présenter favorable, mais parce qu'on le pourra quand on voudra, & par sentiment naturel contre l'ennemi de la France; non par haine contre un Anglois particulier, (quoiqu'il y en ait de fort insolens) mais contre la nation entiere qui mérite toute celle de la France & de tous ses sujets; & encore essentiellement par amour de la gloire & d'un juste desir de réparer & de venger les affronts que nous avons reçus.. La France ne doit laisser à l'Angleterre, (parce qu'elle ne peut lui ravir) que le flatteur souvenir & l'orgueil, ou plutôt la témérité d'avoir osé seule être sa rivale pendant toute la derniere guerre, & d'avoir l'audace de vouloir toujours donner des loix en puissant souverain & en conquérant dans tout l'univers des mers. Si on pouvoit trouver un moyen de les détruire sans égorger les hommes, ce serait une grande action; mais c'est bien le cas de dire ici

ici ce que Brutus disait de César... que j'ai cité dans mon Discours. Au reste, il faut laisser au temps & aux événemens le soin de prouver les intentions des chefs de la nation française : les Anglais travailleront peut-être eux-mêmes à leur ruine.

Une partie de la situation actuelle des Anglais prouve qu'il est des choses qu'on ne suit pas sans s'en repentir; il y a des foyers qu'on n'approche pas sans de grands dangers : qui approcherait de trop près du Vésuve, y périrait. Il y a des feux funestes à imiter : on sait qu'il en a coûté la vie à celui qui a formé le foudre des mortels.

La France est le foyer du luxe, de la frivolité, des modes, des goûts, des variétés, &c. C'est un malheur pour la nation qui n'a pas les mêmes facultés & les mêmes ressources, de vouloir la copier dans tout cela : & malgré ses grands moyens, ses sujets éprouvent par la misere, que les excès en tous genres font de grands malheurs.

Mais qu'on rie, si l'on veut, de mon délire patriotique & de ma crédulité; il faut être juste! les grandes opérations des Anglais aujourd'hui contre l'Amérique seront peut-être incroyables à la postérité; la confiance publique & celle de ses peuples dans son gouvernement; l'intégrité du crédit des papiers publics jusqu'à ce moment; les moyens & les ressources que cet ordre & ce patrio-

tisme leur procure, comme elle le produit à tous les Etats qui les pratiquent; l'état florissant de leur commerce & de leurs affaires générales dans toutes leurs possessions, sont des effets qui donnent des forces puissantes à cette nation. La crainte de perdre leurs colonies américaines, & l'œil attentif de l'Europe étonnée, leur donne encore & plus d'orgueil & plus de desirs de les soumettre. L'amour de la gloire & de leur patrie, la grande activité dans un commerce universel, sont des ressorts puissans & formidables. Mais que la France mette en usage tous ses moyens & toutes ses ressources, aussitôt elle acquerra sa supériorité naturelle.

Outre les excellentes choses qui existent dans la constitution britannique, les droits légitimes & une liberté naturelle dans tous les genres qu'ont les sujets, leur procurent le bien-être, la sécurité, la sûreté, &c. c'est ce qui leur adoucit beaucoup les charges d'une imposition nécessaire dans toutes les circonstances.

On doit encore un aveu aux Anglais en général; c'est qu'ils sont très-généreux pour les objets qui honorent l'homme, ceux qui contribuent à la renommée de leur nation, & qui sont en faveur de l'humanité (1); ils sont singuliérement affectés

(1) Un nommé B..... Français, passé librement à Londres, bijoutier de son état, & très-beau

de ces sujets; ils s'appliquent à les connaître & à les apprécier : mais aussi le plus grand nombre se refuse à la *magnificence des laquais, des meubles, &c.* parce que sans doute la bonne réputation n'en dépend pas. Dans les pays étrangers, ils soutiennent encore davantage ces vertus, je l'ai remarqué; & la cause est toujours commune, quand il s'agit de la nation : on abandonne les intérêts particuliers.

Il faut souhaiter que le Français se comporte de même dans ces objets. Mais la bravoure & la fidélité du soldat français & celles de l'officier ne sont pas équivoques, ni même suspectes. Qu'on laisse à ces deux corps respectables la liberté de nommer & de fixer leurs chefs, ils ne se trompe-

---

garçon, dans le temps de la derniere guerre, un jour au milieu de toute la cour, jour de cercle au palais Saint James, tira son épée sur le Roi; on garantit le coup. Cette action de folie, qui aurait pu être funeste pour le Roi, a été sue de tout Londres & d'une grande partie de l'Europe. La modération & l'humanité du Roi ont été admirées dans cette circonstance : on arrêta l'homme, on l'examina, on le trouva fou; les médecins eurent ordre d'en avoir soin : on le rétablit aux dépens du Roi; & au bout de trois ou quatre mois, on le rendit libre & en bonne santé.

Qu'eût-on fait de cet homme en certains pays, non-seulement contre le Souverain, mais contre quelques personnages en place?

ront ni dans les talens de la guerre, ni dans le patriotisme, soit sur terre, soit sur mer, dont nous avons si essentiellement besoin. Son expédition & la grande activité que la France a mise à la prise du *Port-Mahon* en 1756, est une preuve incontestable de ce qu'elle peut faire, quand elle veut.

Dans cette idée que j'ai de ma nation, dans le doux espoir de voir renaître le patriotisme & l'amour de la gloire du nom français & celui de son Souverain, pour lui acquérir une légitime & grande renommée, je me flatte que ceux qui ont le bonheur & l'honneur de gouverner l'Etat, & d'être assez fortunés pour avoir la confiance du Monarque, prendront à cœur le sublime amour de venger la patrie de la derniere guerre; qu'ils mettront en mouvement tous les moyens naturels & les grands ressorts de la France : j'espere d'eux & de toutes les maisons puissantes du royaume, pour éviter d'avoir recours à aucun emprunt, sous quelque forme que ce puisse être, encore moins à de nouvelles impositions, qui ne sont malheureusement que trop multipliées, qu'ils aideront l'Etat de leur trésor, qu'ils ont gagné à ses dépens & à ceux de la nation. J'ai dit dans mon autre ouvrage, *manuscrit*, qu'il était grand & honorable de voir inscrit dans les fastes d'une nation, M. Philippe a cédé la moitié, ou telle portion de sa fortune,

pour contribuer à faire le bien public & à rétablir l'honneur & la réputation de sa nation offensée, &c. « Eh! que m'importe, aura-t-il dit, de si grandes richesses, quand il m'en reste suffisamment pour vivre en honnête homme heureux, ainsi que ma famille, & pour pouvoir me donner toutes mes aisances! quand je ne laisserai pas des millions en caisse à ma mort pour des héritiers qui en feront peut-être mauvais usage, l'Etat veillera à leur fortune, par reconnaissance de mes bienfaits; le bonheur d'être utile & de faire du bien, met les hommes au rang de la Divinité ».

Cet effet dépend de la façon dont on s'y prend pour faire réussir les affaires & se procurer ce dont on a besoin. Les hommes aiment, dans un état quel qu'il soit, à être considérés & comptés pour quelque chose; autrement ils sont indifférens sur tout; ils ne pensent qu'à eux... & même ils regardent de mauvais œil le mépris que l'on fait de leurs facultés, n'importe le genre, & la mauvaise façon avec laquelle on conduit les objets importans.

Qu'on me permette une derniere digression dans cette premiere partie; peut-être la trouvera-t-on intéressante.

Avant la découverte de l'Amérique, les états de l'Europe n'avaient pas contracté ce qu'on appelle *dettes nationales*, & auxquelles les sujets n'ont aucune part. Les Rois se soutenaient des revenus

des domaines qu'on leur avait assignés pour l'administration de leurs états, & soutenir leur dignité ; les peuples ne payaient rien, ou très-peu de subsides dans les tems de guerre. Il me semble que l'or & l'argent de l'Amérique auraient dû faire l'effet contraire aux emprunts qu'ils ont faits.

Sous Philippe II, Roi d'Espagne, l'Europe regorgeait d'or du nouveau monde : quel effet, quelle influence a-t-il produit depuis dans les états & sur les sujets ? Il a empoisonné les mœurs & corrompu des hommes ; il a produit le luxe & l'insolence, les cruautés envers ses semblables & la misere publique (1). *O tems heureux, quand il n'y aura plus d'impôts !* une postérité le verra, il faut l'espérer. — Mais, disent les adulateurs, les corrupteurs des souverains & les ennemis de leurs sujets. » Dans ces tems-là, les peuples étaient plus malheureux ; ils étaient tourmentés par une multitude de petits seigneurs » qui étaient autant de tyrans, qui les tenaient » dans un dur esclavage ».

Il était bien de l'intérêt de ces *tyrans* d'avoir soin de leurs vassaux, & de tous ceux qu'ils dominaient. On ne pensait qu'à faire produire la

(1) J'ai lu dans différentes histoires, qu'on estimait cela comme une vengeance céleste des meurtres, des massacres commis dans ces contrées.

terre ; ils étaient vêtus suivant les tems & l'état : c'est tout ce qu'il faut à l'individu occupé ; & aujourd'hui sont-ils & nourris & vêtus ?

Toutes les ames honnêtes, tous les vrais patriotes ne sont pas tranquilles sur l'énormité des impositions publiques & sur la dette de l'Etat. Mais je me berce de la flatteuse espérance, que toutes les maisons opulentes dans le Royaume, une fois assurées, bien convaincues d'un changement total dans l'administration, (on sait que j'écris en 1775) avec un desir sincére de diminuer ce lourd fardeau, ce colosse d'impôts, d'admettre & d'établir irrévocablement une sage réforme, de l'ordre, & une grande économie dans toutes les dépenses sans exception, hors celles qui importent la sûreté & l'honneur de la France ; convaincues que les Administrateurs quelconques, seconderont & rempliront les bonnes intentions de notre très-cher Monarque, qui est de rendre enfin tous ses sujets heureux ; chacun dans son état ; assurées, dis-je, de cette future félicité publique, feront sans la moindre répugnance, sur l'invitation & les représentations de notre bon Roi, le sacrifice d'une portion de leur grande fortune.

Que notre bien-aimé Monarque se rende familier ; qu'il appelle près de sa personne une partie des grands du Royaume en dignités, dans l'état ecclésiastique, militaires, magistrats, financiers, &c.

qu'il entre en explication avec eux ; qu'il leur représente avec bonté , affabilité & confiance, sans faste , sans l'appareil de cette autorité du haut du trône ; qu'il leur représente, dis-je, la situation de l'Etat & ses dettes , la misere des peuples & les secours urgens dont ils ont besoin ; qu'il leur inspire l'amour de la patrie, son honneur & sa gloire, & le grand exemple qu'ils donneraient à toutes les classes des sujets aisés dans le Royaume ; ces entretiens vraiment paternels & aussi sinceres que son cœur en est capable, & sans distinction : qu'il leur déclare sa résolution & sa fermeté à soutenir de toute sa puissance l'intégrité dans toutes les parties de l'administration ; qu'il leur fasse part de ses bonnes intentions ; qu'il les engage à y contribuer par de sages conseils & par leur fortune; qu'il leur recommande enfin l'humanité & la justice : ce discours inspiré par la tendresse d'un pere qui ouvre son cœur à ses enfans , pour leur faire connaître ses desirs sur ce qu'il veut faire pour leur donner & le repos & le bonheur, serait en grande vénération parmi les sujets du souverain , comme chez des enfans respectueux qui aimeraient leur pere, qui mériterait tant de l'être.

Je suis assuré que le premier mouvement de leur cœur serait une parfaite résignation à sa volonté en tout.

Les égards, la douceur dans un souverain ,

font une vive impression ; la sensation en est vénérable. Ces vertus chez lui émeuvent les cœurs les plus durs & les plus ingrats. Hélas ! au fond nous sommes tous bons français ; la seule corruption des mœurs en a changés ; mais ils redeviendraient sans violence, ce qu'ils doivent être.

Que les hommes en place acquierent des entrailles, on verra naturellement & par émulation, ceux qui vivaient dans l'abondance des superfluités, dans la volupté, même dans la débauche, se priver peut-être des choses nécessaires, pour contribuer au bien général. Je crois plus : tels Français que je vois passer dans la rue, l'un à pied avec élégance, l'autre dans un équipage brillant, tous deux parfumés de la tête aux pieds, qu'on verrait demain, ou dans la premiere circonstance importante, en cheveux plats, & peut-être gras, courir dans la crotte à pied; je n'en excepte pas même les princes, qui seraient les premiers, s'il s'agissait du bien de l'Etat & du bonheur des sujets. Le Français est né dans un climat fortuné en tout; il est doué de qualités particulieres & d'un caractere qui n'est qu'à lui seul. Mais des méchans, des monstres, il y en a dans tous les genres, qui sont fâchés, sans doute, de ces heureux dons de la nature ; ils mettent tout en usage pour les défigurer & les détruire. En un mot, j'espérerais que beaucoup deviendraient aussi sensibles qu'ils étaient

dans ; qu'ils feraient autant de bien qu'ils ont fait de peines & de maux aux peuples. Ils ressembleraient à ces véritables guerriers qui quittent facilement ces alcoves témoins de leurs plaisirs, l'amour & les bras de Venus, ses charmes & l'abondance en toutes choses, pour endurer la faim, la soif, les injures des tems ; coucher au bivac & sur les planches ; courir les dangers, exposer leur vie pour la patrie & son souverain, avec autant d'intrépidité qu'ils sont dociles à la volupté : ils sont tour-à-tour Spartiates & Sibarites : tel est le Français, tels sont ses vertus & ses vices.

Le Monarque chéri, vrai pere commun de la patrie, trouverait de vrais enfans dans toutes les classes des sujets ; il serait regardé comme un Dieu : je me sens assuré de cette auguste vérité, & je me persuade avec satisfaction, qu'il en sera de même chez tous les bons patriotes qui liront ces faibles écrits, ces preuves de mon amour pour ma patrie. J'en appelle en faveur de mes bonnes intentions, à tous bons Français, fideles sujets, à leur religion, à ce qu'elle recommande, à leurs réflexions sur les vicissitudes humaines & sur une vie si courte, dont la seule bienfaisance peut les dédommager ; & enfin, aux grandes fortunes dont beaucoup sont en possession ; que chacun d'eux scrute le fond de son cœur, qu'ils examinent ce qu'ils ont fait, & ce qu'ils doivent faire pour la patrie & le bien public.

Outre la joie de leur ame à contribuer au bonheur de tous leurs compatriotes, ils auront la gloire d'avoir sauvé à la France, peut-être la honte d'un dérangement général, par l'impossibilité de jamais, peut-être encore sans exécuter ce que j'ose exposer, pouvoir acquitter ses dettes, & rendre les sujets heureux.

On n'a que trop de preuves dans l'antique & dans le moderne, que toutes les mauvaises administrations, en pays quelconques, & les duretés, produisent des révolutions funestes, qui peuvent entraîner la perte des Empires les plus formidables.

Les conseils que le Monarque recevrait avec sensibilité, & les dons extraordinaires, qui, je crois, seraient considérables, formeraient un trésor particulier, & administré par ces patriotes; nul autre qu'eux, quels qu'ils pourraient être, excepté le Roi, n'en seraient les dispensateurs: quelques-uns d'entre ces restaurateurs de la patrie, seraient chargés de la conduite & de l'emploi. Mais aussi, si quelqu'un d'eux était convaincu du moindre péculat, d'une maniere quelconque, seulement d'infidélité, l'échafaud serait toujours prêt à lui faire subir le supplice le plus public. On serait aussi empressé à former ce trésor particulier, qu'on l'a été dans les temps, à porter la vaisselle d'argent à la Monnoie.

Les hommes, appellés par le Souverain, pour occuper ces places importantes, devraient lui tenir ce discours :

« SIRE, vous me choisissez pour partager *l'honneur* de gouverner la Nation & l'Etat, j'en sens tout le prix ; mais avant d'entrer dans une fonction si importante à des millions de sujets comme moi, si glorieuse & si précieuse à celui qui en est honoré, souffrez, Sire, que je vous déclare mes sentimens & mes intentions.

L'énormité d'abus & d'usurpations, d'erreurs & de surprises, &c. introduits dans l'exercice de l'administration de vos Etats, doivent être détruits. Je serais indigne d'être admis à partager des fonctions si sacrées & si intéressantes à votre cœur, si Votre Majesté ne m'en avait pas supposé capable. J'ose, & je le dois, vous déclarer, d'après les connaissances que V. M. m'a supposées avoir, que je me sens capable d'exécuter toutes vos bonnes intentions ; mais que je n'accepterai cette place, dont le bonheur ne devrait être confié qu'à la vertu, si elle était personnifiée, sans un pouvoir absolu de V. M. soutenu, approuvé, & toujours connu de la Puissance souveraine, pour corriger, réformer & détruire tout ce qui est contraire au bonheur de vos sujets, chacun dans son état, & à la félicité publique, & d'éloigner tout ce qui leur serait nuisible & onéreux : le plus petit objet ne sera pas terminé, qu'il n'ait été exa-

miné & parfaitement connu de V. M. Par-là, Sire, vous acquerrez une parfaite connaissance de la situation de vos états & de vos sujets, de tous vos moyens & de toutes vos ressources généralement : vous serez à la fois MONARQUE, premier *Ministre* & *Citoyen*; Monarque, pour récompenser le bien & punir le mal; premier Ministre, pour connaître & approuver ce que votre Conseil vous proposera; & Citoyen, pour aimer tous vos sujets en pere tendre, les derniers comme les premiers, & pour en être chéri jusques dans la postérité la plus reculée.

Sire, je porterai ma tête sur l'échafaud, si je manque à la vertu, à l'intégrité, à la probité & au désintéressement qu'on doit avoir dans une place aussi éminente que celle dont V.M. m'honore.

Permettez-moi, Sire, de vous faire remarquer que vous êtes Souverain d'une nation qui a *quinze siecles* d'existence, & qu'il y a déja plus de mille ans qu'elle a eu des Monarques fameux. L'histoire ne nous en offre aucune de cette durée, ni de moins longue, sans altération dans la succession de ses Rois, ni de peuples si constans. Ce *Peuple Français*, fidele à ses Souverains, ce peuple qui les a autant aimés que respectés, mérite, Sire, d'être le plus heureux de la terre, comme il peut en être le plus formidable & être le modele de tous les autres! Tous les moyens existent dans vos Etats pour parvenir à cette félicité qui sera imitée

par tout l'univers. Vous seul, Sire, en recevrez toute la gloire, puisqu'elle émane & dépend absolument de vous seul.

Votre réponse, Sire, à ce que j'ose représenter à Votre Majesté, me fera accepter ou retirer ».

Mon cœur me dit qu'une déclaration si patriotique, serait agréée avec transport par le jeune Monarque Louis XVI, qui regne aujourd'hui sur les Français; & qu'il répondrait: « Allez! soyez tel que vous le dites; je desire & souhaite que vous le soyez long-temps pour mon repos & le bonheur de mes fideles sujets; soyez un nouveau Sully en tout, je serai un nouveau Henri IV : que le Ciel soutienne nos intentions & bénisse pour toujours nos travaux ». A cette réponse, l'ame du Ministre s'échapperait de son corps, & sa tendre & respectueuse reconnaissance irait jusqu'au culte.

Mais la réponse du vertueux Monarque ne lui suffirait pas; il lui faudrait le consentement, la promesse & le serment solemnel de ses collegues; & pour l'obtenir avec le même patriotisme, il commencerait par leur rapporter l'entretien qu'il aurait eu avec son Souverain; & ensuite, voici ce qu'il dirait à chacun d'eux en particulier : « Vous & moi, Monsieur, nous sommes au comble de la gloire, puisque nous avons part à l'autorité souveraine, & que nous avons le bonheur de gouverner les vastes Etats de la France : vous

& moi pouvons rendre heureux ou malheureux vingt millions d'êtres comme nous ; cette pensée me fait à la fois frémir & me comble de joie. Vous & moi nous sommes riches, notre fortune égale notre pouvoir ; quelque chose que nous puissions desirer, nous possédons dix mille fois plus de facultés qu'il n'en faut pour en jouir. Et tout cela sera odieux & en exécration, si nous ne faisons pas notre devoir ! nous chargeons le meilleur & le plus vertueux des Hommes de nos fautes ; nous le rendons responsable à la nation qui l'aime de tout son cœur, du bien qu'il peut & qu'il doit faire : on lui imputera le mal que nous ferons ; nous l'offrirons à cette même nation qui l'adore, comme indifférent pour elle ; & le dirai-je, mon ame en frémit ! nous le rendrons odieux à ses sujets & à la postérité (1) ; & nous nous rendrons coupables de hauts crimes envers ce Monarque chéri & le peuple (2).

En faisant le bien & le bonheur public, nous immortalisons la nation & son Souverain actuel, & nous partageons son immortalité. Quelle céleste félicité ! & ils s'embrasseraient.

Tous ces excellens & grands *Ministres* voleraient, transportés d'une patriotique joie, em-

---

(1) Voyez la page 167, lignes 5, 6 & 7.

(2) Voyez la page 35, ligne 9 d'en-bas.

brasser les genoux de leur Roi : que dis-je ? de la Divinité incorporée ! *Vertu* faite *Homme* ! Et la nation serait informée de ces grandes espérances & de ce grand événement (1).

Dans cette idée, dis-je, que j'ai des chefs de la nation, & de ceux qui sont riches, on doit espérer, se flatter, mais non se réjouir (2), qu'ils éta-

---

(1) Voyez la page 18, lig. 12 à 20.

(2) Je veux dire, qu'au lieu de TE DEUM, de feu d'artifice, &c. qui répugnent autant à la raison qu'à l'humanité, ne conviendrait-il pas mieux, à l'égard d'une victoire ou d'un avantage quelconque, de faire faire un service solemnel, avec le plus grand appareil, pour implorer la Divinité d'accorder la béatitude aux martyrs de la nation, dans tous les grades, *morts pour la patrie* ? Et si j'avais, *moi*, une fortune, comme il y en a en France, je distribuerais moi-même une récompense à tous les soldats & aux officiers sans facultés, pour les dédommager des périls qu'ils y auraient courus & des peines qu'ils y auraient tous essuyées. Hélas ! il ne faudrait qu'une maison puissante qui commençât cette grande action, pour y exciter toutes les autres, qui se réuniraient à l'amour de la patrie & de la gloire commune.

Toutes les ames honnêtes sentent au fond de leur cœur l'impression & l'effet que cette pompe funebre, pour ceux qui auraient péri, & cette gratification, pour ceux qui auraient eu part à la victoire ou au succès, produirait sur le courage : on oublierait tous les dangers & tous les maux que cet état présente, & quand on les aurait éprouvés,

bliront

blisont tous les moyens nécessaires pour réduire cette superbe & téméraire Angleterre à toutes les conditions qu'il plaira au Monarque Français de lui imposer ; & que pour soumettre cette nation insulaire & insolente ; Londres, cette audacieuse capitale de ses peuples orgueilleux, verra devant ses murs cent édifices flottans (la merveille ou le chef-d'œuvre des combinaisons humaines), bien équipés & pourvus du courage & de la bravoure, hérissés chacun de soixante & tant de bouches d'airain enflammées, pour la foudroyer & y porter la terreur & le repentir ; ensuite lui demander une authentique & immortelle réparation de ses cruautés & de sa mauvaise foi à notre égard ; des surprises & des pirateries qu'elle a pratiquées de tous côtés, depuis 1752, jusqu'à la derniere paix ; des injures & des insultes faites à la France dans toutes les occasions, de même qu'aux Couronnes des Maisons de Bourbon ; tout ce que les sujets britanniques ont exercé dans l'Inde, à Pondichéri, &c. en Vestphalie, à Closter-Seven ; les horreurs du Canada, & l'assassinat dans la personne de M. de Jumonville, envoyé de France ; & enfin, d'avoir violé les droits les plus sacrés, d'avoir exercé des

cette cérémonie funébre serait une sorte de deuil du jour, & de douleur, que la nation ressentirait de la perte de tant de braves & utiles enfans de la nation.

brigandages contre nos vaiſſeaux & nos troupes ; ſans aucune déclaration, pas même de ſoupçons de la part du Gouvernement Français, qui devait être dans la plus grande ſécurité, d'après le traité de 1748 ; d'avoir profité, par des atrocités, des diviſions, des jalouſies, des..., & du peu d'harmonie parmi nos Généraux, n'importe les cauſes & les motifs, tout bon Français ne doit pas chercher à les connaître ; eſpérons qu'on n'en verra plus. D'avoir tenu d'offenſans & d'audacieux propos contre nous, de les avoir rendus publics dans leurs papiers, qui ont inondé, comme ils le font encore aujourd'hui, la capitale & tout le royaume ; d'avoir eu la brutalité d'y inſulter les premieres & les plus reſpectables perſonnes de la France, & de les avoir tournées en ridicule... d'avoir eu le ſot & puérile orgueil d'écrire dans leurs adreſſes à leur Souverain & à leur peuple : « Sire, vous avez été l'arbitre de la derniere guerre & des conditions de la paix, &c... » tandis que toute la France, toute l'Europe & toute la terre ſont aſſurées que leurs canons étaient chargés à guinées...! S'ils ont cru ſe dédommager par toutes ces infamies, des lauriers qui leur ont échappés dans la guerre de Flandre en 1744, &c. ce n'eſt pas d'une maniere glorieuſe pour eux, aſſurément.

Mais pour venger la gloire de notre pavillon, pour obtenir cette réparation & la reſtitution de

tout ce que les Anglais nous ont extorqué, n'importe comment; pour obtenir des effets si nécessaires à la sécurité & aux besoins du commerce, il ne suffirait pas encore, ce me semble, d'être en forces égales avec eux, pour, sinon les dompter, du moins pour opérer avec succès.

Il faut donc que les flottes françaises soient supérieures, seules, (ce qui serait plus glorieux,) ou combinées; autrement, comment espérer? Que deviendrait le commerce, ses navires, ce qu'ils renferment d'hommes & de marchandises? Il faut donc les assurer en en imposant à nos ennemis.

Si la guerre a lieu, comme on est dans le cas de le craindre, on connaît les pirateries des Anglais. Pour éviter les pertes dans le commerce de la France, il me semble qu'il est encore d'une grande importance d'accorder la liberté des passages de tous les côtés, sur la terre, aux marchandises, pour éviter la mer quand les risques seront évidens, pour ne pas tomber dans les griffes de nos ennemis. Mais pour donner lieu à prendre la terre, il faudrait sauver aux marchandises les fatiguantes & les cupides entraves sur les routes; l'assujettissement des bureaux, des droits, des douanes, jusqu'à la paix: ce n'est pas un tort que l'on ferait aux fermes, puisque sans la guerre le commerce ne s'en servirait pas. D'ailleurs, il faut absolument le protéger d'une maniere quelconque, & dans tous

les genres ; si on veut le ressusciter, & qu'il achemine vers la vigueur, il faut lui procurer la tranquillité & lui épargner des frais. On lit dans un mémoire à peu-près à ce sujet, à ce que je crois, fait par les six corps des marchands en 1656 : » nous n'avons presque que notre commerce, nos » manufactures, nos fabriques, &c. qui attirent » l'or, l'argent de l'étranger., au moyen duquel » les armées subsistent, &c ». Mais pour assurer ces effets, la France différera sa vengeance pour être certaine des succès. Pour moi je pense, malgré ma répugnance pour la guerre, que s'il a pu jamais en être une juste, c'est celle-ci ; il faut donc tout disposer pour cet objet : le ciel connaît la justice de notre cause ; il faut apprendre à l'univers entier, qui connaît aussi les perfidies des Anglais envers la France, qu'elle est capable de les leur faire payer chérement. O MES BONS PATRIOTES ! à qui devons-nous mieux comparer ce peuple furieux & cupide, qu'à ces vils oiseaux d'augures funebres, ou à ceux dont la voracité ne pouvant encore se gorger de cette charogne infectée qu'on jette au feu, volent rapidement contre les flammes, & croassent contre les cendres (1) !

(1) On sait qu'on brûle, dans les campagnes, les animaux morts ; on prétend que leurs cendres fument les terres.

Mais effectivement le délire de ma patrie m'emporte : je crains qu'il n'y ait des gens assez aveugles pour en lever les épaules. Hélas ! en effet, que signifie le mot patrie aujourd'hui ? On en rit quand on le prononce.

Et serons-nous maîtres chez nous, si la guerre des Insurgens avec les Anglais se continue ? Pourrons-nous faire tout ce que nous voudrons ? Accueillerons-nous bien ces braves Américains qui nous apporteront leur or & leur argent, ou leurs productions naturelles par leur commerce ? Les Anglais le souffriront-ils ?... Oui, la France fera tout ce qui lui conviendra si elle le veut. Au lieu de tant parler sur la révolution de ces valeureux peuples, il leur serait bien plus efficace, & plus glorieux pour nous de leur envoyer vingt mille hommes de troupes, commandées par des patriotes ; ou, pour opérer les mêmes effets, d'en débarquer sur les côtes d'Angleterre, partant des environs de Boulogne & de Dunkerque, au nombre de cinquante à soixante mille hommes, transportés dans des bâtimens, qu'on pourrait toujours gouverner à tous les vents, c'est-à-dire, faire voguer dans toutes les circonstances.

Cette armée patriotique, soutenue des cent édifices flottans dont je viens de parler, qui s'avanceraient de Brest & de Rochefort, &c. avec une majesté formidable & invincible, & digne

de la puissance de la France, assurerait un entier succès. Le débarquement dans ce pays téméraire, trouverait trente mille & plus de Français de bonne volonté, qui s'y joindraient; on trouverait tout en abondance dans tous les genres, & de beaux chemins; on ne serait pas embarrassé de fournir & l'armée & la flotte de tout ce dont elles pourraient avoir besoin; on serait à deux pas de chez soi. C'est le seul ennemi que la France doit avoir à cœur d'attaquer, de se venger, & de réduire. Cette conquête faite, le fier Anglais subjugué, le partage de son commerce général fait avec les puissances qui y auraient de justes prétentions, que la France alors reste tranquille & conserve la paix avec ses voisins, qu'elle soit leur amie & qu'ils soient les siens; elle est assez puissante en tout, pour n'avoir aucune ambition d'ailleurs; il est même dans son caractere de ne plus attaquer, mais il est de son repos, de sa majesté & de ses forces, d'être sur une défensive redoutable, & parce qu'elle peut soutenir à l'aise, sans tourmenter ses peuples, cette dépense qui doit être le premier faste d'une nation sage.

Mais en attendant cette glorieuse expédition, il convient à la France d'avoir en mer sur ses côtes, une formidable flotte comme je l'ai déja dit, pour observer & en imposer aux Anglais & à tous autres; & pour que les premiers ne pren-

nent pas d'avance les frais d'une guerre future qu'ils projettent peut-être, comme ils ont déja fait; & cela, je le répéte, parce qu'on ne peut trop le répéter, cela, dis-je, exercerait tous nos marins militaires, grands & petits, qui en ont tous un excessif besoin; mais il n'y faudrait pas porter ni poudre à la maréchale, ni talons rouges, ni plats d'argent, &c. car ceci n'empêcherait pas les Anglais de visiter nos vaisseaux, sous le prétexte humiliant de dire: « *Qu'avez-vous dans votre vaisseau? N'avez-vous rien pour les Américains?*

Je reviens à la certitude, ou du moins au soupçon que l'Europe a eu, que les canons des Anglais étaient chargés à guinées.

Que doit-on penser & dire des hommes qui se laissent corrompre par ces moyens infâmes? Que c'est un grand malheur pour la nation qui a des ames si basses & si perfides; lâchement mercenaires, elles donnent de l'orgueil, de l'insolence & de la force à la natión qui les mettent en usage, sans ajouter la plus petite chose à sa gloire.

Comment des hommes, des sujets, qui n'ont pas lieu de se plaindre de leur patrie, (quand même ils auraient des motifs!) Mais au contraire, qu'ils y vivent dans l'abondance des richesses, reçues d'elle & de son Souverain; dans les honneurs & dans les grades, non mérités peut-être; comment, dis-je, peuvent-ils n'être pas patriotes?

Comment l'or, cette portion de la terre qui devrait être commune à tous les mortels, peut-il leur faire oublier ce qu'ils doivent à leur nom peut-être, & à eux-mêmes? Comment peuvent-ils se soustraire à ce sentiment naturel & sacré par sa nature, & à cette juste renommée que procure & la valeur & la vertu?

Quel autre motif enfin, que cette matiere qui fait faire tant de sottises & commettre tant de crimes... pourrait les y faire manquer? Si j'étais quelque chose dans ma patrie, je veillerois de bien près ceux qui s'oublieraient jusqu'à cette scélérate bassesse; & j'oserais être leur délateur, pour elle, & dire à mon Roi, de faire sauter la tête des coupables, n'importe dans quel genre de devoir, dès qu'ils seraient au service de l'Etat; plus les personnages seraient considérables, plus le supplice devroit être grand & public: aux grands maux il faut appliquer de grands remedes. Il serait difficile de me tromper.

Mais aussi ceux qui seraient fideles à leur devoir de patriote, & qui serviraient bien la patrie, n'importe comment, on leur rendrait tous les honneurs publics; on leur éleverait des monumens, des statues.

O vous, nobles français, premiers soutiens de la monarchie, aimés de ses souverains, vous avez horriblement souffert des affronts que le nom fran-

çais, à jamais fameux sous plusieurs de ses Monarques, a essuyés dans la derniere guerre ! Tant d'injures non méritées, faites aux couronnes de la maison de Bourbon, ne resteront plus sans être vengées ; autrement, qu'il ne soit plus question de Français ; que ce vaste Royaume, plus beau encore, devienne un Etat d'esclaves, châtiés continuellement par tous nos fameux héros ; qu'on ne se souvienne jamais de son nom. Que les cendres de ces illustres patriotes entrent en fureur contre nous ; qu'ils sollicitent, qu'ils pressent la punition méritée des lâches.

Noblesse française, premiere colonne de ce grand & puissant Etat ; vous, vrais patriotes, prêtez l'oreille aux cris de la vengeance ; courez aux armes & chacun à votre poste. Ecoutez les mânes plaintives de vos parens, de vos amis & de vos compatriotes, morts par trahison dans la derniere guerre ; elles réclament votre courage. Aujourd'hui pour l'honneur de vos illustres ayeux, pour la mémoire de votre ancienne gloire & pour en mériter une nouvelle, hâtez-vous de venger la France ; elle vous conjure & tous les braves patriotes, d'être *unis*, & d'avoir *une foi loyale* ; de vivre en bons Français, & de mourir pour votre patrie & pour la gloire de son jeune Souverain : toutes les nations justes, qui aiment l'honneur & la renommée, vous y invitent également. C'est

à votre bravoure, à vos armes & à votre intrépidité, que ce devoir sacré est confié. N'ayez point une puérile jalousie; reconnaissez les vrais talens quand ils sont unis au patriotisme? Point de prétentions sur la prééminence; cela ne va pas au véritable homme. Cédez-là au vrai mérite, n'importe la qualité où il se trouve, chez le marchand, comme chez le noble : c'est aimer sa patrie, c'est suppléer à l'expérience qu'on n'a pas. Vous pouvez avec nos valeureux soldats, faire oublier pour jamais les disgraces passées. Votre cœur, vrais patriotes, en a gémi jusqu'à ce moment; mais vous vous réjouissez, vous chérissez l'instant favorable qui est arrivé pour vous signaler; vous brûlez d'envie de voler aux combats, & toute la nation fait des vœux pour la victoire; tous s'empresseront de joindre vos étendards, & la patrie & son Roi éprouveront que vous êtes des hommes.

Grand Dieu! maître des mortels & des armées, je t'implore, je t'invoque pour les Français; déploie toute ta puissance céleste; écrase de ton foudre les TRAÎTRES & les ennemis de la France, de son Souverain & de ses peuples; déclare-toi leur protecteur : tu es le maître des empires. Tu connais la justice de notre cause, & tu connais nos amis : donne de la force & du succès à nos armes. O Dieu! maître de toute la nature, comme ta bonté se montre déjà pour nous & pour ces braves

Américains, ayant rendu vains les EFFORTS de ces audacieux Anglais : comme tu as déjà tout renversé & tourné contre eux-mêmes leurs meurtriers desseins ; comme tu les humilies ! En quoi peut se montrer plus manifestement ta divine protection ? Français, à cette grande preuve de faveur céleste, vous vous échauffez : l'amour pour votre patrie & son Roi, ses vertus & ses bonnes intentions pour vous, vous enflâment.

Divinité puissante ! tu connais le fond de mon cœur ! tu sais comme il gémit sur le sort & la destruction des humains ; comme il déplore les malheurs des mortels qu'on emploie à la vengeance : mais cette fois-ci, c'est pour mieux assurer à jamais notre repos futur, & celui de toutes les nations de la terre. Daigne après, ROI DES ROIS, les éclairer ? Dissipes, détruis ces nuages d'erreurs & de sang ; inspire-leur un esprit de *paix & d'union universelle* ; fais-leur connaître, fais-leur sentir toute l'horreur de ces guerres, ou plutôt de ces massacres ; grave-leur dans le cœur que tu puniras à l'avenir ces assassinats, & plus sévérement encore ceux qui y auront donné lieu, & ceux qui envahiront injustement.

Encore quelques mots sur les Anglais. J'espérais qu'aucune puissance étrangere ne s'opposerait à ce que la France se vengeât légiti-

mement de l'Angleterre, ni à ce qu'elle pût la réduire pour sa sécurité d'une maniere à l'assurer pour elle & toute sa famille. La France paraît trop bien alliée avec les puissances du nord : quelques-unes ont des intérêts à ménager & à conserver auprès d'elle : les Hollandais doivent être mécontens des Anglais ; ils trouveraient dans leur commerce, à se dédommager des risques qu'ils auraient courus de perdre ce qu'ils leurs doivent. — Mais, si l'Angleterre faisait des alliances ? — Avec qui ? — La Russie, le Roi de Prusse. — La premiere, cela pourrait être, & fort bien ne pas être, quoiqu'elle lui doive les succès de la derniere guerre contre les Turcs.

Les puissances du nord ont presque toutes un intérêt à l'abaissement de l'Angleterre, parce qu'elles visent toutes au commerce, qui se distribuerait. Il paraît que l'Impératrice Reine a aussi sujet de se plaindre d'elle, car, suivant les papiers publics, l'Ambassadeur de Londres a fait de vives représentations à la Cour de Vienne sur les rétablissemens maritimes des Ports d'Ostende, & de Trieste & de Livourne ; l'Angleterre qui prétend dominer le commerce sur cette vaste plaine des eaux, craint la concurrence des fortes puissances, qui, malgré elle, réprimeront son orgueil quand elles voudront. Du reste, l'Angleterre trou-

vant, par hypothese, à faire des alliances, la France a naturellement l'Espagne & le pacte de famille, &c. sans ce qu'elle pourrait trouver vis-à-vis d'autres puissances. L'Espagne a autant à se plaindre & de motifs de se venger que la France, qui, bien entendues ensemble avec la Cour de Naples, &c. pourraient détruire absolument le commerce des Anglais dans la Méditerranée, & dans tout le midi, &c... elles pourraient leur fermer l'entrée de cette mer, par des forces suffisantes; à Cartagene, Cadix, &c. en France, par Toulon, &c. foudroyer Gibraltar pour rentrer à son propriétaire, de même que l'Isle Minorque. L'Europe est étonnée de voir que l'Espagne, qui reprend son ancienne vigueur, par ses ressources physiques, sa situation sur les deux mers, &c. se laisse toujours dominer par une nation éloignée d'elle, & qu'elle jouisse en dépit des traités expirés, de ses anciens patrimoines.

L'Espagne & Naples, bien liguées avec la France, jouissant de l'océan, y ayant de puissantes colonies, pourroient couper le passage du détroit de la Méditerranée; pourront, quand elles voudront, réduire l'Angleterre en une petite République, ou dans une situation à ne leur donner jamais, ou du moins pendant des siecles, la moindre inquiétude; ces puissances ont tous les moyens pour

parvenir à ce glorieux succès : un concert unanime regnant entre elles, que n'a-t-on pas lieu d'en attendre ? Le seul patriotisme suffit avec leurs forces.

FIN.

ERRATA.

Pag.
7 Ligne premiere, *lisez :* les hommes à la mode.
16 lig. 2, *lisez* : pesé.
22 lig. 9, *lisez* : pouvaient.
29 lig. 21, *lisez* : & plus il est haut élevé.
31 lig. 15, *lisez* : qu'on ne les contrarie point.
31 lig. 22 : on ne sait rien.
33 lig. 12, *supprimez* : la vénération.
35 lig. 6, *lisez* : que des.
39 lig. 1, *lisez* : chaque production.
47 lig. 19, à la note, *supprimez :* autrement.
54 lig. 5, *lisez* : que.
58 lig. 21, après le mot façon, *lisez* : à quoi servent une grande quantité de mots comme ceux-ci : *Mon fils*, *&c.* supprimez, eh!
84 lig. 8, *supprimez* : que.
86 lig. 23, ces sortes d'habits... *ajoutez*, & d'ajustemens.
90 lig. 2 d'en bas, *lisez* : qu'elles portent.
93 lig. 2, *lisez* : à pied.
99 lig. 23, *lisez* : ou des particuliers.
107 lig. 9, après le mot fête, *ajoutez :* vous n'aurez pas besoin d'ordonnances.
137 lig. 15, *ajoutez* Lemoyne.
146 lig. 17, appartemens, *ajoutez* : au-dessus.
195 lig. 21, *lisez* : & avec.
200 lig. 2 d'en bas, *supprimez* le mot, de.
244 lig. 24, *lisez* : il ne sait.
286 lig. derniere, des autres, *ajoutez* : qu'on y envoie.
301 lig. 15, n'eût, *lisez* : eut.
307 lig. 3, *lisez* : soient limités.
309 ligne derniere, *lisez* : comme tout en sert à l'homme.
357 lig. 12, après préférence, *lisez* : & en faveur de nos prix.
386 lig. 10, après le mot France, *ajoutez* : toutes les denrées y sont à meilleur marché.

Kerangué & Pollés.

16.1.84

380,00 Frs.



